



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

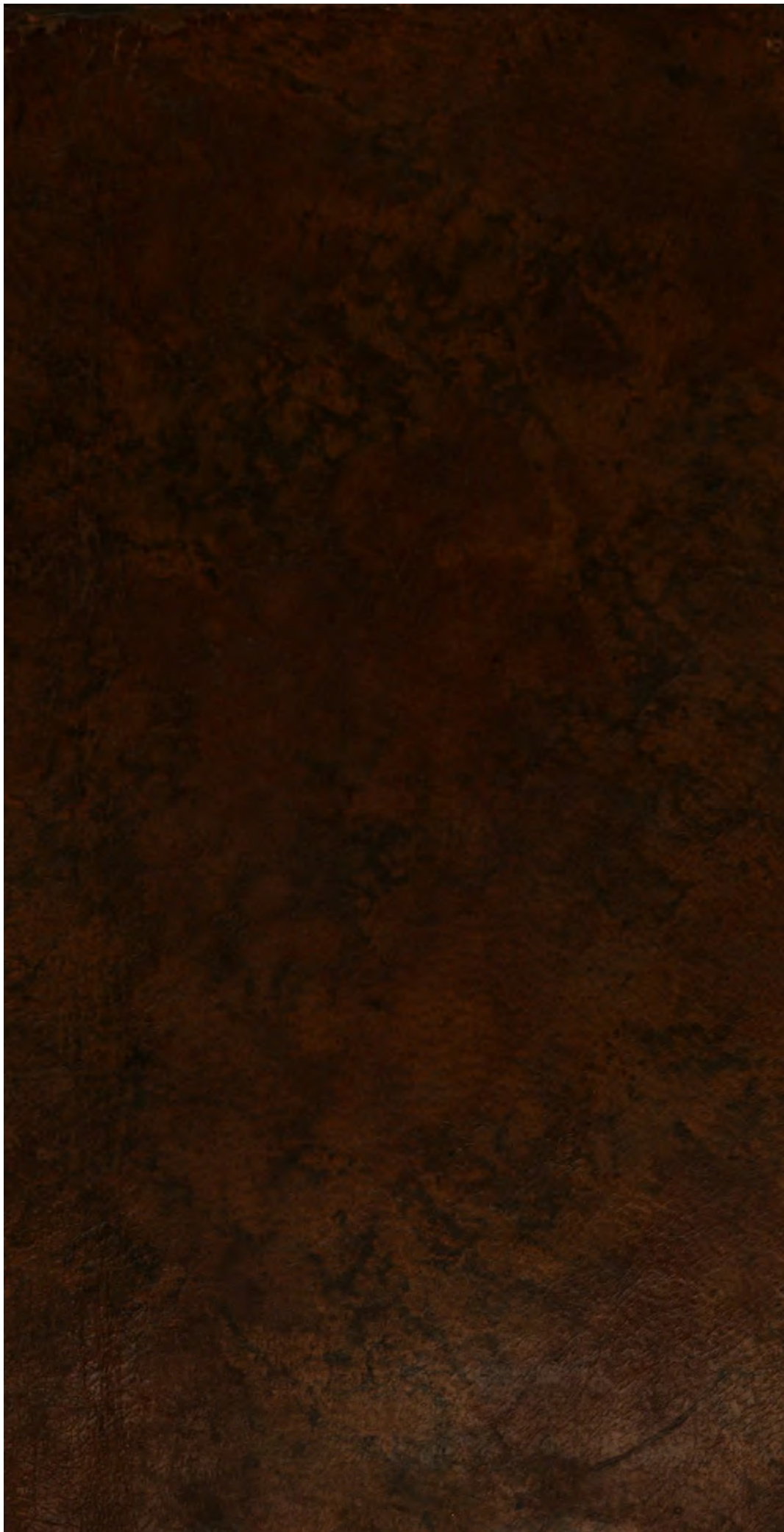
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

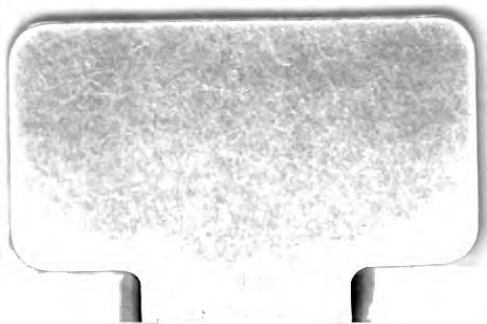
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



85. 12



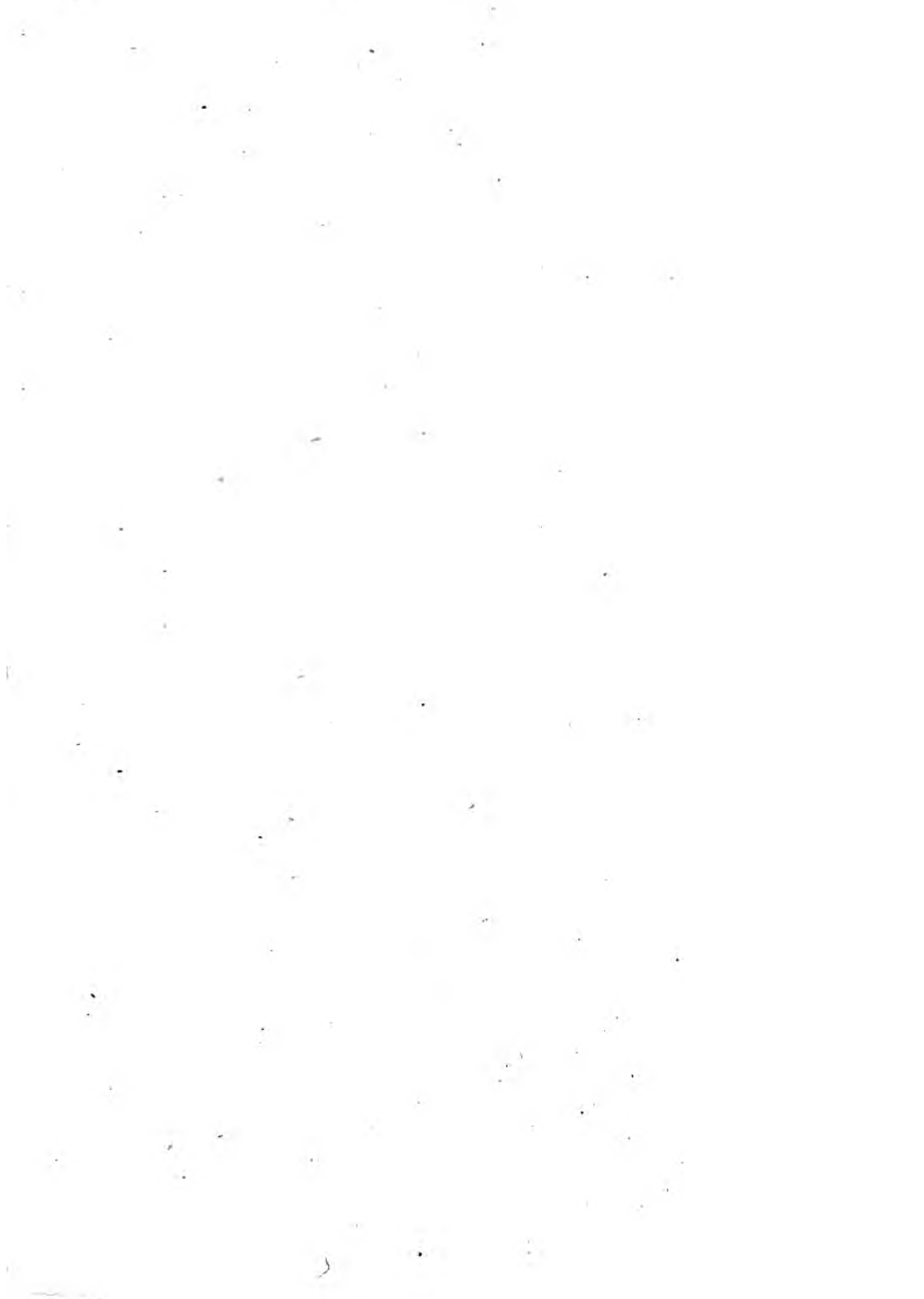


100

100

100





II. Part Frontispice .



enclot inv. & f.

Guelard Sculp

L'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ,
PASTORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE,

NOUVELLE EDITION,

*Où sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est
contenté de corriger le langage, & d'abréger
les conversations.*

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE rue S. Jacques proche de
S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Augustins, près du Pont
S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1912

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1912

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DÉJA la lune s'étoit montrée deux fois, depuis que Celadon s'étoit retiré dans la caverne ; & quoiqu'il y eût près de trois mois qu'Astrée l'avoit perdu, elle en ressentoit un si cruel déplaisir, qu'elle ne pouvoit le cacher aux yeux les moins attentifs. Le temps qui adoucit tous les maux ne faisoit qu'augmenter les siens. La compagnie des autres bergeres, la promenade, les amusemens, tout lui paroissoit insupportable. Dans sa douleur, elle n'avoit pas même

II. Partie.

A

2 *La II. Partie de l'Afrée.*

la consolation ordinaire aux malheureux, de ne pouvoir imputer qu'à elle-même la cause de son malheur. Sans Diane & Phyllis qu'elle ai moit tendrement, elle auroit succombé sous le poids de son affliction. Dès la pointe du jour, elles venoient l'une ou l'autre, & souvent toutes deux la trouver. Elles l'arrachotent de sa cabane, & la conduisant en des lieux écartés, où rien ne pût lui rapeller le souvenir de sa perte, elles lui racontotent des histoires agréables, ou l'amusoient par des jeux innocens, & déroboient ainsi chaque jour quelques momens à sa douleur.

D'un autre côté, Silvandre qui par gaigeure feignoit de s'attacher à Diane, en devint serieusement amoureux; & par la violente passion qu'il conçut pour elle, il apprit à toute la contrée qu'on ne brave point impunément l'amour. Silvandre trouva la bergere si aimable, qu'il fut surpris de l'avoir vue si long-temps sans l'aimer. Quelque tourment qu'il endurât, il ne se plaignoit point de la bergere, parce qu'il pouvoit, sans l'offenser, lui déclarer une passion que d'ailleurs il ne pouvoit dissimuler. Mais lorsqu'il se rapelloit le bonheur dont il jouissoit auparavant, quels efforts ne fit-il pas pour rompre ces premiers nœuds? Efforts inutiles, ils n'aboutirent qu'à lui faire comprendre que

L'homme s'oppose en vain à la volonté des dieux, & que la vraie sagesse est de s'y conformer. Ainsi, quand il ne pouvoit être auprès de Diane, quand il ne pouvoit voir la seule personne qui l'occupoit, il cherchoit la solitude, & consultoit la volonté des dieux. Il ne voyoit pas moins d'impossibilité à poursuivre son dessein qu'à l'abandonner. S'il formoit la résolution de renoncer à Diane, il trouvoit dans son propre cœur une résistance invincible; s'il se déterminoit à suivre son penchant pour elle; quelles peines, quels tourmens ne prévoyoit-il point? Que ferons-nous donc enfin, Silvandre, disoit-il? puisque l'un & l'autre paroissent également impossibles. Obéissons aux dieux, continuoit-il; puisqu'ils l'ont faite si belle, ils veulent qu'elle soit aimée. Pourquoi délibérer davantage? les dieux veulent qu'elle soit aimée, & moi je ne puis me défendre de l'aimer.

Tandis qu'il s'entretenoit de la sorte, il se trouva sur les bords du Lignon, vis-à-vis le rocher qui repete si juste les derniers accens. Alors, comme s'il fût revenu d'un profond sommeil: mais pourquoi, ajouta-t il, me consumai-je ainsi? Pourquoi m'embarraissai-je dans ces contrariétés? Echo qui habite ce rocher voudra bien m'apprendre ce qu'elle a entendu de la bouche de ma bergere. Quel oracle plus

4 *La II. Partie de l'Astrée.*

certain pourrois-je consulter ? Et dans le moment élevant sa voix , il lui parla en ces termes :

E C H O .
S T A N C E S .

Fille de l'air , toi qui ne peut rien
taire ,

De ces rochers hôtesse solitaire

Où vont les cris que je vais élevant ? *au vent*

Et quel crois-tu que le cruel martyre
Qui nuit & jour va mon cœur consu-
mant

Deviens enfin , aux maux que je sou-
pire ! *pire*

Que feroit donc cet œil qui me des-
arme ,

Cet œil enfin dont la douceur me
charme ,

Et me promet de m'aimer constam-
ment ! *il ment*

(Mais s'il est vrai qu'il mente ; quel
remède ,

Sçavante Echo , dis-le moi prompte-
ment ,

Pourra guerir l'erreur qui me possède ! *cede*

Livre Premier.

5

Comment ceder un bien si desirable,
L'unique bien qui semble delectable !
Qui plus que moi voit-elle volontiers! *un tiers.*

Un tiers, Écho ! cruel est ton langage.
Mais s'il est vrai qu'elle préfère un
tiers

Au lieu d'amour qu'auroit un grand
courage ?

rage.

Nymphie qui sens dans ce lieu soli-
taire ,

Quel est le mal de l'amoureux mystère,
N'aurai-je donc aucun soulagement ? *je mens*

Comment, Écho, n'est-ce point un
blasphême

De t'accuser & dire que tu mens.

Ce que j'entens, est-ce bien ta voix
même ?

mens

C'est bien ta voix qui frappe mes
oreilles.

Mais ce secret, nymphie qui me
conseilles ,

Di-moi l'as-tu de ma Diane oui ?

oui.

Mais que je l'aime, hélas c'est peu
de chose,

Si d'elle aimé, d'elle je ne joui.

A iij

6 *La II. Partie de l'Astrée.*

Pour un tel bien qu'est-ce qu'on me propose ?

ose.

Le ciel chargé de tempête & d'orage
Ne peut abattre un genereux courage.
Mon tendre cœur méprise ces terreurs: *erreurs.*

Je ne suis point menteur ni teme-
raire.

L'amour ne peut m'inspirer des erreurs.
Que faut-il plus pour un si grand
mystere ?

taire.

Je me tairai. Plus tôt ma voix pressée
Soupirera ma mort que ma pensée.
Amant secret comme amant valeureux. *heureux.*

Heureux cent fois, aimé de cette
belle;
Mais d'où sçais-tu que son cœur
genereux
Sera vaincu, si je lui suis fidele ?

d'elle.

Le berger n'ignoroit pas que ces répon-
ses n'étoient autre chose que les sons ren-
voyés par le rocher ; cependant comme
il croyoit que tout étoit conduit par une
sage providence, il s'imaginoit aussi que
le génie qui l'aimoit les lui avoit mises dans
la bouche. Semblable à tous les amans qui

sont ingenieux à se flater eux-mêmes , & qui trouvent sans aucun fondement des motifs d'esperance. Après avoir remercié le genie du rocher , & les nymphes du Lignon , il vouloit aller au carrefour de Mercure , pour y attendre la bergere. Il sçavoit qu'elle y passoit pour se rendre chés Astrée , & le soleil ayant fait la moitié de son tour , il lui sembloit qu'il ne tarderoit pas à la voir. Mais il apperçut près de lui Leonide & Pâris , qui ayant entendu sa voix s'étoient avancé pour s'entretenir avec lui , & lui demander des nouvelles d'Astrée , de Phylis , & de Diane. Quoique la passion de Silvandre pour Diane ne fût pas inconnue à Pâris , celui-ci ne laissoit pas d'aimer la bergere , il la croyoit trop sage pour lui preferer Silvandre ; & la grandeur d'Adamas , qui ne reconnoissoit au-dessus de lui qu'Amasis , l'entretenoit dans cette idée : insensé qui pensoit que l'amour se mesure à l'ambition ou au merite , & non pas à l'opinion seulement ! Silvandre sentoit bien que l'amour seul , & un amour qui lui étoit contraire , amenoit Pâris en ces lieux. Mais comme il étoit civil , & qu'il avoit été élevé chés les Massiliens , il s'avança pour saluer Pâris & la nymphe.

« Je ne vous demandé pas , lui dit Leonide en souriant , de quoi vous vous en-

» treteniez dans ces lieux solitaires , car
» je n'ignore pas que Diane vous occupe
» sans cesse , mais je voudrois bien sça-
» voir pourquoi vous préférez ce séjour
» à sa vue , & ce qui vous le fait aimer
» plus que sa présence. Madame , répon-
» dit - il , j'avouerais que Diane m'occu-
» poit en ce lieu , comme elle m'occupe
» par tout ; mais que je le préfère à sa pré-
» sence , c'est madame , ce que je n'ai pu
» encore obtenir de moi , quoique je le
» dusse pour bien des raisons. Si vous me
» trouvez seul , c'est que j'ai cru passer
» plus doucement à rêver , les heures que
» je suis contraint de perdre loin d'elle ;
» & lorsque vous avez paru , j'allois me
» rendre au carrefour de Mercure , parce
» que voici le temps où Diane va trouver
» Astrée , & j'avois résolu de l'accompa-
» gner. Nous sommes venus , dit Leonide ,
» dans la résolution de passer le reste de
» la journée avec ces aimables bergeres ,
» & quand cela ne seroit pas , nous croi-
» rions offenser l'Amour , si nous vous re-
» tardions. Berger conduisez - nous , &
» pour abréger le chemin , dites - nous
» pourquoi vous devez cherir plus vos
» pensées , que la présence de celle qui les
» fait naître. Cela me paroît si peu raison-
» nable , que je ne le croi pas même pos-
» sible.

Livre Premier.

Aussi-tôt Silvandre les conduisit par un sentier qui traversoit un pré, & reprenant la parole : » Grande nymphe, dit-il, rien » de si facile à entendre que ce que vous » me demandez. C'est par les yeux que » l'amour entre dans nos cœurs, s'il y en » a qu'un simple recit ait touchés, ou leur » passion n'a pas duré, ou ils n'étoient pas » raisonnables, d'asseoir leur jugement sur » de simples rapports qui sont toujours incertains. Mais comme le lait qui nourrit nos agneaux ne suffit pas pour les faire arriver à leur perfection, & qu'ils ont besoin de tirer des herbes une nourriture plus ferme, ainsi les yeux peuvent bien nourrir une affection naissante ; mais lorsqu'elle a cru, il lui faut pour devenir parfaite quelque chose de plus solide, je veux dire la connoissance des charmes, des vertus, du retour de la personne que nous aimons. On s'instruit à la verité par les yeux d'une partie de ces qualités, mais il est nécessaire qu'ensuite l'ame se replie sur elle-même, qu'elle considere les images qui lui en sont demeurées, & qu'après avoir bien reflechi sur les rapports des oreilles & des yeux, elle en tire la verité. Si cette verité nous est avantageuse, elle produit en nous des pensées dont la douceur ne peut être égalée que par ces

10 *La II. Partie de l'Astrée.*

» pensées mêmes. Si elles tournent à l'a-
» vantage seul de l'objet aimé, elles ren-
» dent notre amour plus violent & plus
» inquiet; aussi ne faut-il point douter
» qu'il ne s'augmente par l'absence, pour-
» vu néanmoins qu'elle ne donne pas aux
» images reçues le temps de s'effacer :
» soit qu'en absence on se représente seu-
» lement les perfections de ce que l'on
» aime, soit que l'imagination y en ajou-
» te, soit qu'alors l'ame ne s'occupe que de
» ce qui lui a plu; soit peut-être quelque
» autre raison. Mais enfin quiconque ne
» sent point son amour s'accroître dans
» l'absence, il n'a jamais aimé verita-
» blement. J'en aurois bien jugé autre-
» ment, répondit Leonide, moi qui ai
» toujours oui dire que l'amour n'avoit
» point de plus dangereux ennemi que
» l'absence. L'expérience, repartit le ber-
» ger, nous apprend tous les jours que la
» présence l'est bien davantage. D'ailleurs
» si dans l'absence nous cessons d'aimer,
» c'est sans violence, sans effort : au lieu
» qu'en présence c'est toujours avec effort,
» avec éclat, & que des cendres de l'amour
» il naît une haine plus violente, que
» n'étoit l'amour même. En effet, nous
» sommes aimés, ou hais, ou nous som-
» mes indifferens. Si nous sommes aimés,
» la jouissance éteint l'amour; si nous

» sommes hais , comment ne le senti-
» rions-nous pas ? Si nous sommes in-
» differens , lorsque nous perseverons , il
» faut que nous soyons sans courage pour
» souffrir de continuels mépris , mais si
» nous en manquons , comment resister
» ces outrages ? Les faveurs en absence
» ne font qu'irriter les desirs ; les mé-
» pris sont moins ordinaires , & bles-
» sent moins lorsqu'on ne fait que les
» apprendre , que quand on en est té-
» moin.

» Je conviens, repliqua la nymphe, qu'en
» presence il survient bien des choses qui
» ruinent l'amour , & dont l'absence est
» exemte ; cependant vous aurez peine à me
» persuader que l'absence augmente plus
» l'amour que la presence. Il se nourrit des
» faveurs , & celles-ci sont plus sensibles
» que celles là. Je croyois, madame, avoir
» prevenu votre demande ; mais essayons
» de vous apporter des raisons plus claires.
» L'amour commence par les yeux , mais
» ils ne le produisent pas ; c'est la beau-
» té, c'est le merite. La beauté se connoît
» bien par les yeux ; mais dès qu'une fois
» elle est entrée dans notre ame , les yeux
» nous deviennent deormais inutiles ;
» pour vous en convaincre, rentrez en
» vous-même , si jamais vous avez aimé ,
» & jugez si en perdant les yeux vous per-

12 *La II. Partie de l'Astrée.*

» driez cet amour. Pour le mérite ou la
» bonté, c'est les discours ou les actions
» qui le font connoître ; mais quand une
» fois on l'a connu, on en conserve le sou-
» venir independamment de la presence.
» Or plus on connoît les perfections de
» l'objet aimé, plus on s'y attache. Et qui
» ne sçait que les sens offusquent l'intel-
» ligence ? Avouez-donc, madame, qu'el-
» le agira mieux en absence que quand
» distrait par les objets l'on ne fait que re-
» garder & pousser des soupirs. Il est donc
» indubitable que nous aimons plus absens
» que presens.

» D'où vient donc, interrompit Paris,
» que les amans desirent si passionnément
» de voir ce qu'ils aiment ? C'est qu'ils
» sont ignorans, reprit Silvandre : ils s'i-
» maginent toujours que leur amour est
» tel qu'il ne sçauroit augmenter, & pen-
» sant de la sorte, il n'est pas surprenant
» qu'ils recherchent les moyens de l'ac-
» croître. Ils se contentent des connoissan-
» ces qu'ils peuvent avoir par les yeux.
» Mais, ô grande nymphe, quelle diffe-
» rence entre l'amour que nourrissent les
» yeux, & l'amour que l'entendement pro-
» duit ? Après tout, ces amans ne pouvant
» toujours être auprès de celles qu'ils ai-
» ment, il faut bien que durant l'absence
» ils entretiennent les images qui sont en,

trées par leur yeux. Demandez-leur si
" cette absence a diminué leur passion ,
" & je suis assuré que tous répondront
" qu'ils ont au contraire senti leur desirs
" s'irriter. En effet avec quel transport re-
" viennent - ils à elles ? avant leur sepa-
" ration ils auroient juré que leur amour
" ne pouvoit augmenter , & maintenant
" il leur semble qu'ils outrageoient alors
" leurs maitresses en les aimant si peu.
" Puisqu'il est ainsi , ajouta Pâris , com-
" ment ne vous éloignez - vous point de
" Diane , pour l'aimer davantage ? J'ai
" déjà dit , repartit Silvandre , que je de-
" vois le faire , mais que je ne l'ai pu ga-
" gner sur moi. C'est , gentil Pâris , que
" les sens ont trop d'empire sur les amans ,
" & que l'ame qui est la partie qui aime ,
" s'attache aux beautés du corps comme à
" celles de l'ame. Elle se plaît à voir , à
" entendre , à toucher ce qu'elle aime , elle
" ne peut faire divorce avec les sens par où
" ses plaisirs ont commencé , ni separer son
" plaisir du leur.

Ces discours les menerent près du carre-
four , & tout à coup ils entendirent chanter
Phylis. Elle étoit assise au pié d'un hêtre avec
une autre bergere , tandis que leurs brebis
ruminoient à l'ombre , attendant à retour-
ner aux pâturages , que la chaleur fut di-
minuée. Dans le moment Silvandre tourna

14 *La II. Partie de l'Astrée.*

la tête du côté de la bergere qui chantoit ; mais dès qu'il l'eut reconnue, il se retourna si promptement que Leonide ne put s'empêcher d'en sourire. » Que vous est-il donc arrivé, dit-elle ? Madame, répondit-il, j'ai vu ce que je ne verrai jamais sans douleur, Phylis la plus cruelle ennemie que je puisse avoir, Phylis la cause de tous mes maux.

En même temps Lycidas, qui sans voir Leonide suivoit un sentier couvert d'une haye, fut étonné de se trouver auprès de la nymphe. La jalousie qui l'éloignoit de tout commerce, lui faisoit éviter Silvan-dre encore plus que les autres ; mais il fut contraint cette fois de saluer Leonide & Pâris, & malgré differens prétextes, il ne put se dispenser de les suivre ; Leonide qui l'aimoit à cause de Celadon, l'en pressa avec trop d'instance. Pâris qui desiroit sçavoir où étoit Diane, lui demanda s'il ne connoissoit point la bergere qui étoit assise auprès de Phylis. Lycidas après l'avoir observée, répondit que c'étoit Astrée. Après quoi Leonide reprenant le discours qu'ils avoient commencé, poursuivit de la sorte. » Pourquoi, berger, en voulez-vous à cette bergere ? Si elle est la cause de l'amour que vous avez pris, ne l'est-elle pas aussi des perfections que cet amour vous donne ? J'avoue, dit le berger,

» que sans Phylis je n'aurois jamais aimé,
» mais aussi sans elle j'aurois encore ma
» liberté. Mais, ajouta la nymphe, n'es-
» perez-vous pas du retour, & ce bien ne
» peut-il pas vous dédommager de la per-
» te de votre liberté ? N'importe, repli-
» qua-t-il ; une ame bien née ne peut se
» louer de quiconque lui a fait perdre un
» avantage si précieux. » Au nom de Phy-
lis, Lycidas devint plus attentif, & la
suite de l'entretien lui faisant croire que
Silvandre l'aimoit : » Hé quoi, lui dit-il,
» êtes-vous aussi amoureux de cette ber-
» gere que vous feignez de l'être ? » Sil-
vandre qui dans ses réponses à Leonide
ne songeoit point à Lycidas, comprit que
la jalousie lui faisoit faire cette demande,
& pour l'embarrasser davantage, il lui ré-
pondit seulement : » Dites Lycidas, qu'en
» pensez-vous ? Je voi par tout tant de
» feinte, repartit Lycidas, que je ne pou-
» rois que juger. Si ma dissimulation,
» ajouta Silvandre, vous empêche de
» porter votre jugement sur cet article,
» dites-moi ce que vous en desirez. Vos
» actions m'étant indifferentes, répondit
» Lycidas, quels pensez-vous que puissent
» être mes desirs à cet égard ? Eh bien,
» continua Silvandre, s'il y a quelque
» chose en moi qui vous déplaît, n'en
» accusez donc que vous seul & les dieux

16 *La II. Partie de l'Astrée.*

» qui le veulent ainsi ; au surplus armez
» vous de patience. » Lycidas alloit répon-
dre, & sans doute avec aigreur, si Leonide
n'eût détourné la réponse, sous prétexte
qu'elle vouloit écouter ce que Phylis chan-
toit. Voici ce qu'elle entendit :

Amour, ne brule plus, ou ne brule qu'en
vain,

Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou bien s'il fait aimer, aimer est autre chose

Qu'au bon vieux tems ; & les loix qu'il pro-
pose

Sont contraires aux loix qu'il nous donnoit
à tous.

Car aimer & haïr c'est maintenant le même,

Puisque pour bien aimer il faut être jaloux.

Que si l'on aime ainsi, je défens que l'on
m'aime.

Silvandre qui vouloit donner à Lycidas
autant de jalousie qu'il pourroit, voyant
Phylis attentive à ce qu'elle chantoit, &
la bergere Astrée uniquement occupée du
souvenir que lui rappelloient ces paroles,
il s'avanca vers Phylis, & se jettant à ses
genoux il lui baïsa la main, puis en se re-
levant il l'avertit que Pâris & la nymphe
arrivoient. Leonide étoit si près, que la
bergere obligée de se lever n'eut pas le
temps

temps de reprocher à Silvandre sa temerité. Il voulut l'aider, mais elle le repoussa. Lycidas crut qu'elle n'en avoit usé de la sorte, que parce qu'elle l'avoit apperçu.

Après les saluts reciproques, ils s'assirent tous sous le même arbre, & Silvandre, pour desespérer Lycidas, se remettant aux genoux de Phylis, » belle bergere, lui dit-
» il, quel terme avez-vous établi à mes
» services ? combien de temps encore me
» ferez-vous souffrir ? Du moins, si je
» souffre, si je sers, si vous triomphez de
» moi, je ne veux pas que vous soyez
» exemte d'inquietudes ; ou vous employe-
» rez contre moi toutes vos forces, tous
» vos artifices, ou je demeurerai le vain-
» queur, » Phylis entendant bien que le
berger vouloit parler de la gageure qu'ils
avoient faite à qui se feroit plus aimer de
Diane, entendoit ces mots dans leur ve-
ritable sens, au lieu que la jalousie de Ly-
cidas les lui faisoit entendre autrement.
Phylis le comprit, & pour le détromper,
elle fit cette réponse à Silvandre : » Sou-
» venez-vous, berger, que s'il me falloit
» employer tant d'artifices, ce seroit con-
» tre un autre berger, & que pour triom-
» pher de vous il me suffiroit de dire, je
» veux vaincre. Personne en cette contrée
» n'ignore votre pouvoir, repartit Silvan-
» dre, & je l'ignore moins encore que tous

» nos bergers. Je ne soai , dit Philis , quel
 » peut être votre dessein en me tenant ce
 » langage , mais dans peu nous recevrons
 » notre arrêt , & peut être ces mots vous
 » couteront cher. Je ne crains rien , dit le
 » berger , je dois seulement avoir plus de
 » regret d'avoir été si long - temps sans
 » vous declarer mon affection , que de
 » crainte du mal dont vous me menacez.

Phylis sentoit assés que c'étoit un jeu de la part de Lycidas , mais la peine même que ces discours faisoient à Phylis , fortifioient les soupçons du berger ; elle dit donc à Silvandre : » Je pense en verité que vous
 » avez gagé de me déplaire , en me tenant
 » un pareil langage , ou que vous venez
 » l'étudier ici , pour le mieux repeter à
 » votre maitresse. En ce cas , interrompit
 » Astrée , il vaudroit mieux qu'il vous par-
 » lât , comme si en effet vous étiez Diane.
 » N'importe , dit Silvandre , pourvu que
 » je lui exprime toute ma tendresse. » Il alloit continuer , lorsque Phylis le conjura de la laisser tranquille , & d'aller plus tôt secourir Diane qu'elle avoit laissée à la porte de sa cabane dans un étrange embarras , parce que Florette sa brebis chérie se mourroit. » Si vous me l'ordonnez , re-
 » pliqua Silvandre , & si vous daignez
 » prendre soin de mon troupeau jusqu'à
 » mon retour , j'obéis. » Phylis lui donna

les ordres qu'il demandoit , & lui promit de garder son troupeau. Alors , comme s'il n'eût osé lui desobéir , il fit une grande reverence à la nymphe , à Pâris , aux bergeres , & prit sa course vers la cabane de Diane , laissant Phylis charmée de son départ , & Lycidas en proie à la plus triste jalousie. Si les discours de Silvandre lui avoient déplu , les inquiétudes qu'il avoit remarquées dans sa bergere l'avoient bien touché davantage ; mais quand il se representoit qu'elle s'étoit chargée du soin de son troupeau , quoi qu'elle ne l'eût fait que pour finir un entretien qui peinoit Lycidas , il étoit au desespoir. C'est ainsi que nos desseins ont quelquefois des effets contraires à nos intentions.

Silvandre s'assura bien-tôt que Phylis ne l'avoit point trompé. Il apperçut Diane assise par terre , & tenant dans son sein sa brebis chérie. Tantôt elle lui souffloit dans la bouche , tantôt elle y mettoit du sel , mais toujours sans effet. La brebis ne revenoit de son assoupissement que pour retomber aussi-tôt. Diane se lamentoit , elle accusoit une voisine de sortilége , lors que Silvandre s'approcha , & lui demanda après l'avoir saluée ce qu'elle faisoit ainsi par terre. » Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre , dit-elle : regardez seulement en qu'el état est Florette. » A l'instant le

berger se jette à genoux, il la considère, il lui touche les oreilles, il lui examine la langue, il lui bouche les narines, & reconnoissant enfin le mal, il se tourne transporté de joye vers Diane: » Ne vous affligez point, lui dit-il, ma belle maîtresse, Florette sera bien-tôt guérie; son mal ne vient point de sortilége, mais de l'ardeur du soleil qui lui a offensé le cerveau, & ce mal se nomme *avertin*. Le temps seul pourroit la guérir, mais si vous me permettez, j'irai dans le pré voisin, & j'en rapporterai une herbe qui la guérira incontinent. Si je vous le permettrai? répondit le bergere, je vais de ce pas avec vous pour cueillir de cette herbe, & la connoître pour vous en épargner la peine si j'en ai besoin une autre fois. » A ces mots laissant la brebis en garde à ceux qui étoient dans la cabane, ils partent, & vont cueillir l'herbe salutaire. Silvandre qui par hazard l'avoit remarquée en venant trouver Diane, l'eut bien-tôt trouvée. Il en prit une poignée, il la mit entre deux cailloux, & lors qu'il fut de retour, il en distilla le jus dans les oreilles de Florette. Aussi-tôt la brebis se leva secouant la tête, & après quelques éternumens, elle se mit à bêler comme pour appeller ses compagnes. Déjà elle baïssoit le nés pour manger, mais Silvan-

dre la prenant entre ses bras , il la remit dans la bergerie , & dit à Diane de ne la point laisser sortir de toute la journée , de peur que le soleil ne l'incommodât , Diane connoissant l'herbe , voulut encore en sçavoir le nom. » Elle en a plusieurs , répondit Silvandre ; les uns l'appellent » orval , & les autres scarlée. Mais pourquoi , ajouta-t-il , n'avez-vous pas le même empressement de conserver tout ce qui vous appartient : Quand j'apperçois le » moindre mal quelque part , dit-elle , j'y » remédie le plus promptement qu'il m'est » possible. Plût à dieu , répondit le berger , » fussiez-vous aussi véritable que j'éprouve le contraire ! N'allez pas , repliqua » Diane en souriant , effacer par vos injures le mérite de ce que vous venez de » faire. Il vaut mieux que nous allions » chercher mes compagnes , & les tirer » d'inquiétude.

Au même temps elle rassemble son troupeau , & le pousse vers le carrefour de Mercure , charmée de la guérison de Florette. Elle apprit en chemin que Pâris & Léonide étoient avec les bergeres qu'elle cherchoit , & bien-tôt elle les vit s'avancer de son côté. Pâris que le déplaisir de Diane rendoit inquiet , s'étoit levé le premier , & tous les autres venoient avec lui pour essayer de secourir Florette. Mais lorsqu'ils

22 *La II. Partie de l'Astrée.*

apperçurent Diane, ils s'arrêterent, & le hazard voulut que ce fût précisément au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir. La base qui portoit le terme étoit rehaussée de trois degrés, ils s'y assirent, & de là Leonide apperçut deux bergers & une bergere qui venoient du côté de Mont-verdun. Leurs gestes animés montroient bien qu'ils disputoient avec chaleur. La bergere, sans vouloir écouter ni l'un ni l'autre, les repoussoit également. Quelquefois ils s'arrêtoient, & la tiroient par sa robe, comme pour l'établir juge de leur différend; mais elle se débarassant d'eux, elle se mettoit à fuir, jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteinte. A sa fuite on eût jugé qu'ils vouloient lui faire violence, si on ne les avoit remarqués, tantôt embrassant ses genoux, & tantôt lui baisant avec respect les mains.

Cependant ils approchoient du carrefour, sans remarquer les personnes qui y étoient, & Leonide les montra à toute la troupe, pour sçavoir si personne ne les reconnoîtroit. » Je les ai vues souvent, » répondit Lycidas, ils habitent le hameau » qui touche Mont-verdun. Ils n'en sont » point originaires; c'est des étrangers » que la fortune de leurs peres a contraints » de se refugier dans cette contrée. Si » vous êtes curieux de voir une beauté

» naissante donner les plus grandes espé-
» rances , il faut que vous voyiez la ber-
» gere. Si vous pouvez les engager à vous
» raconter leur differend , je suis persuadé
» que vous aurez un veritable plaisir. Ils
» aiment tous deux la bergere , & celle-
» ci rebute la flamme de tous deux. Il y a
» quelques jours qu'étant sur la rive oppo-
» sée , j'entendis leur dispute ; le sujet en
» est grave à mon avis. La bergere s'ap-
» pelle Celidée : le berger qui paroît le
» plus grand & qui est à droite , se nomme
» Thamyre , & l'autre Calydon.

A peine Lycidas avoit fini, que les étran-
gers arriverent près du terme , & que l'on
pût reconnoître, à voir Celidée, que Lyci-
das n'avoit point imposé sur sa beauté :
Pendant qu'ils la consideroient attentive-
ment, Leonide curieuse de sçavoir le sujet
de leur differend , s'avança vers Celidée ,
& la pria instamment de s'asseoir avec sa
compagnie sur les degrés du terme , & d'y
attendre à l'ombre des sicomores , que la
grande chaleur fût tombée. La bergere
n'ignoroit pas le respect qu'elle devoit à
la nymphe ; d'ailleurs elle étoit ravie d'é-
viter l'importunité des deux bergers ; elle
obéit donc à Leonide, & lorsqu'ils alloient
prendre leurs places, Diane arriva. Ce-
pendant Lycidas ne pouvant supporter
Silvandre auprès de Phylis , quand il le vit

24 *La II. Partie de l'Astrée.*

de retour , il se déroba sans que l'on s'en aperçût , & s'enfonça dans le bois.

Leonide fit asseoir Celidée auprès d'elle ; Astrée étoit de l'autre côté. Diane se plaça près de l'étrangere , & Pâris auprès d'elle. Et Phylis s'étant assise près d'Astrée, Silvan-dre demeura debout , aussi-bien que Thamyre & Calydon. S'ils s'étoient assis autour du terme ils auroient tourné le dos aux bergeres. Lorsqu'ils furent arrangés de la sorte , la nymphe pour rassurer Celidée , rompit le silence en ces termes :

» Belle Celidée , le bruit de votre beauté
» est venu jusqu'à nous , & nous a donné
» la curiosité de sçavoir qui vous êtes , &
» quelle est votre fortune. Lycidas nous a
» dit quelque chose de votre differend
» avec ces deux gentils bergers ; mais nous
» souhaiterions d'en sçavoir la verité par
» votre bouche même. Madame , répon-
» dit l'étrangere , vous avez trop de bon-
» té de vouloir bien entendre le recit de
» nos dissensions ; mais dispensez-moi de
» le faire , puisqu'aussi bien il n'y va point
» de votre service , & que je ne le pour-
» rois sans me rappeler le souvenir de
» mes déplaisirs. Madame ; interrompit
» Calydon , souffrez qu'à son refus je vous
» raconte ce que vous desirez sçavoir ; je
» veux bien que ce soit devant elle & de-
» vant Thamyre, afin qu'ils me démentent

G.

» si je parle contre la verité. Comme j'ai
» ici le plus grand interêt, ajouta-t-il, il est
» naturel, grande nymphe, que je vous en
» fasse le recit. En ce cas, dit Celidée, ce
» seroit à moi à parler, puisque vous êtes
» tous deux ligués contre moi. Cela n'est
» pas raisonnable, dit Calydon; car, ô bel-
» le Celidée, si vous êtes contre nous deux,
» nous ne laissons pas d'être à vous tous
» deux. Pour Thamyre il sçait que si celui
» à qui l'on fait le plus d'injustice doit avoir
» la permission de se plaindre, c'est à moi
» de parler; la belle Celidée m'offense
» par ces refus, & Thamyre, en voulant me
» ravir un bien que je tiens de l'amour, &
» que Thamyre lui-même m'a cédé. Si ce-
» la est ainsi, répondit le berger, laissez
» donc parler Thamyre; il se plaint de
» Celidée qui l'aima & qui ne l'aime plus,
» il se plaint de Calydon qu'il a comblé de
» bienfaits, & qui le paye d'ingratitu-
» de. Et moi, repliqua Celidée, je me
» plains, grande nymphe, d'être en bute
» à leurs importunités, enforte qu'ils sem-
» blent avoir juré l'un & l'autre de me
» tourmenter le reste de ma vie. Qu'ils se
» taisent donc, & qu'ils me laissent par-
» ler.

Leonide, pour mettre fin à leur dispute,
leur proposa de tirer au sort à qui parleroit
le premier, puisqu'ils ne pouvoient s'ac-

corder entr'eux. Ils mirent donc leur gage dans le chapeau de Silvandre, & Leonide les tira. Le premier fut le gage de Thamyre, l'autre celui de Calydon, & le troisième celui de la bergere. Ainsi Thamyre commença en ces termes :

HISTOIRE

DE CELIDE'E, DE THAMYRE ET DE CALYDON.

PUIS QUE le grand Thautates m'a choisi pour vous raconter nos dissensions, je proteste d'abord que je ne déguiserai en rien la vérité. Je demande seulement qu'après que Celidée & Calydon auront allégué leurs raisons, on me permette aussi de rapporter les miennes. Sçachez donc, grande nymphe, que nous habitons un hameau près de Mont-verdun, mais que nous ne sommes point de cette contrée, que nos peres descendoient de ces Boïens, qui sortirent de la Gaule au temps de Bellovése, & chercherent au delà des Alpes de nouvelles demeures, qu'après plusieurs siècles ils furent chassés par les Romains, des villes qu'ils avoient eux-mêmes bâties ; que les uns dépouillés de leurs biens se retirerent au delà de la forêt Hircinie,

où les Boïens leurs alliés s'étoient établis du temps de Segovese, & que d'autres aimèrent mieux retourner dans leurs anciennes demeures. Ainsi nos ancêtres revinrent dans les Gaules & s'établirent parmi les Segusiens, avec lesquels ils prirent des alliances. Jugez maintenant, belle nymphe, combien Calydon & moi nous devons nous aimer. Tous deux Boïens, tous deux parens, & tous deux dans un pays étranger, que de raisons de nous chérir mutuellement ! Aussi l'ai-je toujours aimé comme mon fils ; j'ai pris soin de son enfance, comme je le devois, en considération de son pere qui étoit mon oncle. La sage Cléomene élevoit aussi la belle Celi-dée près de ma cabane, & quoi qu'elle n'eût pas encore atteint sa neuvième année, j'avoue que son air enfantin me charma, j'aimois ses discours, je me plaisois à ses petits jeux. Combien de fois lui souhaitai-je de ces années qu'il me sembloit que j'avois trop pour elle, ou bien elle trop peu pour moi ! Combien de fois ai-je voulu me défaire de mon amour ? Mais ne pouvant y réussir, & prévoyant que d'autres que moi en deviendroient amoureux, je résolus de les prévenir. Je tâchai de la gagner par des actions enfantines, je lui parlai de flamme, d'amour, de passion, non que je crusse qu'elle pût être sensible

28 *La II. Partie de l'Astrée.*

à ces discours, mais uniquement pour l'accoutumer à ces mots qui d'ordinaire offensoient plus les oreilles d'une bergere, que la chose même. J'en usai de la sorte près d'un an, je lui dérobaï cependant quelques baisers ou quelques faveurs legeres. Mes soins, je puis bien le dire, ne furent pas superflus. Elle avoit à peine atteint l'onzième année de son age, qu'elle commença, disoit-elle, à m'aimer comme son pere, & que bien-tôt elle m'aima plus que tout ce qui étoit au monde. Lorsque je lui reprochois qu'elle m'aimoit en enfant, & que ce n'étoit point d'un amour veritable, elle tranchoit le mot sans hésiter. J'aurois pû la conduire loin, si j'avois eu quelque mauvaise volonté; mais l'affection que je sentoïis pour elle, & le desir que j'avois de l'épouser étoufferent en moi tout desir criminel.

Je craignois d'ailleurs que quelqu'un n'abusât de sa simplicité, & la voyant recherchée de plusieurs, je lui faisois sans cesse valoir l'estime que l'on fait de la constance & de la fidelité: je lui representois combien les bergeres volâges sont méprisées, que les bergers sont presque toujours trompeurs, infideles, & qu'il ne falloit pas même les écouter. A quoi m'ayant répondu un jour, qu'elle ne devoit donc pas m'écouter moi-même, je

compris qu'il y avoit encore de l'enfance en elle. Je lui dis alors que nous n'étions ici bas que pour aimer, que sans l'amitié il n'y avoit point de plaisir dans la vie, que l'amitié adouciſſoit toutes les amertumes, que qui vit sans amour est malheureux parce qu'il n'est aimé de personne, que sa mere avoit aimé son pere, mais que celles qui ont plus d'un amant sont souverainement meprisées. » Hé quoi ! me répondit-elle, les bergers sont-ils également obligés à n'aimer qu'une bergere ? Sans doute, lui disois-je, ils y sont obligés. » Aussi ne voyez-vous pas que je n'aime que vous ? Mais, ajouta-t-elle, n'aimiez-vous rien avant que je fusse née, & si je mourais, cesseriez-vous d'aimer quelque chose ? Sa naïveté me fit rire, & pour lui répondre : Scachez, lui dis-je, que mon amour nâquit avec vous, & que si je vous survis, il vous suivra au tombeau. Et si vous mourez avant moi, continuât-elle, faudra-t-il que je fasse de même, & si cela est nécessaire, apprenez moi, je vous supplie, comment je m'y prendrai. Ma fille, lui répondis-je en souriant, il n'est pas raisonnable que votre amour meure avec moi, mais il faut qu'alors vous aimiez de moi ce que votre memoire vous en representera, & vous souvenant de Thamyre, vous

» l'aimerez , & n'en aimerez jamais d'au-
 » tre. Mais comment , disoit-elle , aime-
 » rai-je un mort ? Lorsque vous me don-
 » nez des baisers , si je vous en demande
 » la raison , vous me repondez que c'est
 » parceque vous m'aimez. Faudra-t-il que
 » je vous donne aussi des baisers quand
 » vous serez mort ? C'est assés , lui dis-je ,
 » que les bergeres souffrent les caresses de
 » ceux qu'elles aiment. Mais continua-
 » t - elle , quelles preuves les bergers
 » peuvent-ils nous donner de leur amour ?
 » Celles que vous recevez de moi , lui dis-
 » je , quand je prens plaisir à vous caresser.
 » Ainsi , ajouta-t-elle , quand quelqu'un
 » se jouera de la sorte avec moi , je con-
 » noitrai incontinent qu'il m'aimera. »

Je vous raconte ces naïvetés , madame ,
 afin que vous connoissiez mieux la natu-
 re de mon affection pour Celidée , les
 soins que j'ai pris de son éducation , & la
 reconnoissance qu'elle me doit de ce que
 je n'ai point abusé de sa simplicité. Peut-
 être ces mêmes naïvetés vous feront trou-
 ver étrange que j'aye pu m'occuper se-
 rieusement de la bergere à qui elles écha-
 poient. Mais si vous daignez vous souvenir
 que l'amour est enfant , & qu'il aime sur-
 tout la jeunesse , vous jugerez bien que
 devant subir sa tyrannie , rien ne conve-
 noit davantage à la pureté de mes in-

tentions , que cette jeune & innocente beauté. A la verité je reconnois que je l'aimois moins par mon propre penchant que par la volonté des dieux. J'essayai plusieurs fois de rompre des nœuds si mal assortis , je me representai tous les obstacles imaginables , mais tous mes efforts & toute ma raison ne servirent qu'à accroître mon mal , qui devint enfin incurable.

Au même temps Calydon revint de la province des Boïens ; il étoit alors âgé d'environ dixhuit ans , il avoit la taille belle & plus grande que ne le comportoit son âge , le visage gracieux , & dans toutes ses manieres un air noble audeffus de sa condition , mais sans fierté. Je l'aimois auparavant parce qu'il m'étoit allié , & que mon oncle me l'avoit recommandé ; mais il me parut si aimable à son retour que lui donnant toute mon amitié , je lui destinai après ma mort mes troupeaux & mes pâturages qui ne sont pas à dédaigner. Pour l'obliger même à quelque retour pour moi , je lui declarai mon dessein , & j'en fis part à nos proches & à nos voisins. Je prévis bien qu'il pourroit aimer Celi-dée , sans sçavoir mon intention. Je lui ouvris donc mon cœur , & lui défendis de l'aimer autrement que comme sa sœur. Il me le promit avec serment , mais à

peine la lune avoit achevé son cours, que le voilà épris de Celidée. Il n'osa le lui déclarer, ni à moi ni à personne qui pût m'instruire de son état. Il languit quelque temps & tomba enfin malade. Jugez, madame, de mon affliction par l'amour que je lui portois ; il devint plus pâle que la mort, & si maigre qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Je consultai les plus expérimentés de la contrée, je n'épargnai ni peine, ni dépense ; point de Vacie par qui je ne fisse offrir des sacrifices à Thautates, à Hesus, à Tharamis, à Belenus, pour fléchir les dieux, si par hazard Calydon les avoit offensés. Point d'Eubage que je n'interrogeasse, point de sage Saronide qui ne vint le visiter à ma priere, & lui donner des conseils contre la tristesse. Mais tout cela fut inutile. Ce fut encore en vain que je le conjurai en l'arrosant de mes larmes, de m'expliquer la cause de son mal. Il languissoit de la sorte, lorsqu'un vieux myre de mes amis instruit de ma douleur, vint la partager avec moi, & me donner quelque consolation. Après qu'il m'eut dit tout ce qu'en de pareilles occasions peut représenter un ami sage ; » enfin ajouta-t-il, remettez Calydon, » remettez-vous vous-même entre les » mains de Thautates, & si vous le faites avec une entière sincérité, assurez-vous que

» vous en recevrez plus de soulagement
» que vous n'en pouvez esperer de tous
» les hommes ensemble. » Avant que de
partir il voulut voir Calydon ; nous allâ-
mes dans sa chambre, il lui parla quelque
temps, il le considéra avec attention, il
remarqua ses gestes, ses actions, il lui
toucha le poux, & lui dit ensuite : » Mon
» fils, jouissez-vous, votre maladie n'ira
» point à la mort ; j'en ai vu plusieurs at-
» teints du même mal que vous, & person-
» ne n'y a succombé.

En sortant il me prit à l'écart, & me
tint ce discours : » Peu s'en faut que je n'aye
» déjà vu trois siècles ; il y en a plus de
» deux que je fais la profession de myre, &
» je ne l'ai pas faite, puisqu'il a plu à Thau-
» rates, sans reputation. J'ai toujours été
» appelé chés tous les principaux de la
» contrée, ainsi je dois avoir quelque ex-
» perience. Je vous dirai donc que le mal
» de Calydon est moins dans le corps que
» dans l'esprit, & si le corps en est atteint,
» ce n'est qu'à cause de l'étroite union
» qu'il a avec l'esprit malade. Toute dan-
» gereuse qu'est cette espece de maladie,
» elle l'est moins que celle du corps ; il
» n'y en a point de l'ame qui soient in-
» curables, parce qu'elle n'est point sujette
» à la corruption. Je vous dis ces choses,
» afin que vous ne desesperez point de la

» guérison de ce jeune berger. Je connois
» son mal , ou je suis bien trompé ; soit à
» l'inégalité de son poux , soit à la foiblesse
» de sa voix entrecoupée de soupirs , soit à
» l'humidité de ses yeux , soit à la tristesse
» peinte sur son visage , je juge qu'il aime
» éperdument une bergere qui le maltrai-
» te , ou à qui il n'ose expliquer sa pas-
» sion. » Je me figurai incontinent que la
belle Celidée en étoit l'objet , & je répon-
dis au myre , que je craignois maintenant
bien davantage de perdre le berger , puis-
que sa guérison dépendoit d'une personne
inconnue , ou peut-être ennemie , & que
je n'y voyois aucun remede. » Il y en a
» à tout , me dit-il , excepté à la mort , &
» je compte bien d'en trouver. La person-
» ne qui peut le guérir , vous est inconnue ,
» dites-vous , mais si je reste auprès de lui
» quelques jours , je serai bien-tôt instruit
» sur cet article. N'esperez pas , lui dis-
» je , qu'il vous en fasse l'aveu ; aussi ne le
» pretens-je pas , me répondit-il , il faut
» même éviter de lui donner sur cela le
» moindre soupçon. Lorsque nous sçau-
» rons de quelle bergere il est épris , nous
» en viendrons à bout. Il n'y en a point
» de si farouche que les caresses n'aprivoi-
» sent , pourvû qu'on s'y conduise avec
» prudence. » Pour abreger , grande nym-
phe , le myre demeura huit jours près de

Calydon, & me conseilla pendant ce temps d'engager toutes les bergeres du hameau, & celles d'alentour, à le venir visiter separément, sous pretexte que la tristesse étant son plus grand mal, il avoit besoin de compagnie pour la dissiper. Il lui tenoit toujours le bras, & lui tâtoit le poux, afin de connoître quand il auroit quelque émotion. Le hazard voulut que Celidée fit alors avec Cleontine un voyage qui dura six jours, ce qui fut cause qu'elle nous visita des dernieres; car toutes vinrent touchées de la maladie du berger, & de l'état où son mal me reduisoit. Nous desesperions presque de connoître par ce moyen ce que nous cherchions à decouvrir, lorsque l'on nous annonça Celidée. Le myre lui tenoit le bras alors, & son poux étoit plus calme qu'il ne l'avoit été; mais au nom de Celidée il s'éleva tout à coup, comme s'il avoit eu une fièvre ardente; puis se calmant de nouveau, il revenoit à sa premiere agitation.

Le myre qui étoit intelligent, considere ses yeux, il les trouve plus vifs, plus étincelans, il reconnoit un si grand changement dans Calydon, que pour s'assurer que Celidée étoit la cause du mal, il attendoit seulement qu'elle fût entrée. Quand elle s'approcha de lui, quand elle lui parla, son poux, ses yeux, sa couleur chan-

gerent de maniere , que les plus indifférens s'en fussent apperçus. En ce moment le myre me tire à l'écart , & me dit :
» Ami Thamyre , ce n'est pas Celidée qui
» vient d'entrer , mais la femme de Ca-
» lydon , si tu veux qu'il vive. » O dieux ,
quel fut mon étonnement ! Je demeurai
interdit , & ce fut bien à propos que le
myre continua de me parler , car il m'eût
été impossible de proferer un seul mot.
Lorsqu'enfin je fus un peu revenu à moi ,
je lui demandai si en l'état où étoit Caly-
don , il seroit à propos de le marier. Fai-
tes seulement , me répondit-il , que Ce-
lidée lui donne quelques marques d'ami-
rié , & bien-tôt il sera rétabli. Cependant
vous parlerez à Cleontine , qui est trop
sensible pour refuser un tel parti.

Le myre s'en alla , me laissant bien plus
malade que Calydon. Je ne puis , mada-
me , vous représenter de quels sentimens
mon ame fut combattue. Cederai-je Celi-
dée , me disois-je à moi-même ? L'amitié
le demande , mais l'amour le défend. Si je
ne la donne à Calydon , c'est fait de lui :
& si j'y renonce , comment pourrai-je vi-
vre moi-même ? Mais , continuois-je , Ca-
lydon est jeune , & par conséquent dans
un âge où l'on ne peut résister à ses pas-
sions , & toi qui as déjà passé ces premières
fureurs de la jeunesse , veux-tu te montrer

aussi foible que lui ? Que dis-je , veux-tu acheter par un plaisir qui s'évanouira bientôt , la mort de ton cher Calydon ! Enten les reproches de son pere. Est-ce ainsi , dit-il , Thamyre , que tu gardes la promesse que tu me fis , lorsqu'en rendant le dernier soupir , je te recommandai cet enfant dans le berceau ? Tu juras de le chérir comme ton propre fils , & de reconnoître ainsi les soins que j'avois pris de toi , lorsque ton pere jeune te laissa jeune encore entre mes mains ? Souvien-toi que je n'ai jamais été ton rival , & que jamais je n'ai balancé , si pour un léger plaisir je te laisserois perdre la vie. N'achete point si cher un repentir qui t'accompagneroit sans doute au tombeau , & qui vengeroit tes ancêtres d'une action si indigne.

Ces considerations , je l'avoue , me déterminerent à me priver de Celidée pour la donner à Calydon. Mais que n'eus-je point à souffrir pour en venir à l'exécution ? Je commençai par le berger , je lui déclarai que je connoissois son mal , & que j'y voulois remedier. Il nia d'abord , mais enfin il avoua tout les larmes aux yeux , & me demanda pardon d'un air si sincere , que je lui pardonnai en effet , imputant à une force superieure l'offense qu'il m'avoit faite. Lorsque je parlai à Celidée , c'est là que je trouvai de la difficulté. Loin

d'aimer le berger, elle avoit pour lui une haine naturelle; & cela devoit bien être ainsi, puis qu'il étoit très propre d'ailleurs à inspirer de l'amour. Il est vrai que lors que nous avions parlé de lui, elle m'avoit toujours dit que Calydon seroit le dernier qu'elle aimeroit. Or étant résolu à lui faire cette ouverture si contraire à sa volonté & à la mienne, j'ignorois par où je devois commencer. Enfin voici de quelle maniere je m'y pris.

Je lui representai combien le mal du berger m'avoit touché, combien sa vie m'étoit chere. J'ajoutai que si je venois à le perdre, je serois inconsolable, que les plus sçavans myres m'assuroient que son mal ne procedoit que de tristesse, mais qu'en ignorant le sujet, tout ce que je pouvois faire, étoit de prier tous ceux qui m'aimoient de s'étudier à le divertir, & à reconnoître son mal; qu'étant la personne du monde que j'aimois le plus, elle étoit aussi plus obligée à entrer dans ces vues: que je la conjurois donc par toute notre amitié de voir le berger le plus souvent qu'elle pourroit, de jouer, & de passer le temps avec lui. Celidée qui m'aimoit véritablement me le promit. En effet elle n'y manquoit point, & si d'un coté je recevois quelque satisfaction de ses visites, de l'autre j'en étois si affligé que j'ignore comment j'ai pû vivre.

J'avois cru que cette familiarité engageroit la bergere à quelque bienveillance pour Calydon; mais elle ne changea point de volonté. Cependant Calydon profita de ses visites, il commença de se remettre en peu de temps, mais il ne se rétablissoit point entierement. Celidée s'en ennuyoit, & je vis bien que mon dessein ne m'avoit pas reussi. Je songeai donc à dresser une autre batterie, je m'adresse à Cleontine, je lui déclare mon amitié pour Calydon, l'intention que j'avois de lui donner après ma mort mes troupeaux & mes pâturages, je lui exagere le merite du berger, ses vertus, sa naissance, sa passion pour Celidée, & je n'omis rien enfin de ce que je crus pouvoir hâter cette alliance. Jugez maintenant, grande nymphe, si je n'y procedois pas serieusement, & si Calydon doit manquer de reconnoissance pour Thamyre. Cleontine regarda ce parti comme avantageux, & dès lors elle me jurad'employer tout son crédit en faveur de Calydon. Elle ajouta neanmoins que Celidée avoit une mere qui l'aimoit infiniment, qu'elle avoit besoin de son consentement, qu'elle tâcheroit de l'avoir, & que cependant elle disposeroit l'esprit de Celidée. Ainsi cherchois-je par tous les artifices imaginables à me priver du seul bien qui peut me rendre heureux & je

prévoiois bien, quoi qu'il arrivât, que je serois le plus infortuné des hommes. Si je réussissois au gré de Calydon, quelle vie pouvois-je esperer ? Si je ne réussissois pas, le déplaisir d'un berger que j'aïmois comme mon propre fils, me desesperoit. En cet état, après la réponse de Cleontine, un jour que je trouvai Celidée, car je vivois moins familièrement avec elle, je lui dis : » Ma belle fille, Cleontine m'a communiqué un dessein qu'elle » a sur vous, il me semble que vous ne » devez point vous y opposer. » Et dans la crainte qu'elle ne me fit des questions, je feignis quelque affaire pressante, & je laissai la bergere dans l'incertitude. Cependant je ne pouvois bannir Celidée de mon cœur, & toutes les fois que je me la representois entre les bras d'un autre, je ne pouvois pas même, je l'avoue, en soutenir la pensée. Que serois-je devenu, si ce mariage que je pressois pour le salut de Calydon avoit reussi !

Il arriva donc que Cleontine fit part à Celidée de la proposition que je lui avois faite. Avant que de lui demander son avis, elle lui declara le sien, & pour le fortifier elle ajouta que c'étoit moi qui en avois fait la premiere ouverture. Celidée peut vous dire, madame, combien elle fut touchée de ce discours, elle eut peine

à retenit sa colere en presence de Cleontine. Elle répondit pourtant avec modestie, mais contre ses vrais sentimens, qu'elle s'en rapportoit au choix de Cleontine & à la volonté de sa mere. Peu de temps après elle vint me trouver ; au trouble qui paroissoit sur son visage, je compris qu'elle avoit quelque déplaisir, mais je me la figurois moins irritée, parce que j'ignorois que Cleontine lui eût parlé de moi. J'étois alors sous l'orme qui est au milieu de la plaine de Mont-verdun. Aussi-tôt que je l'apperçus, je me levai, & lui tendis la main ; mais Celidée me regardant avec indignation : » Comment, dit-elle, Thamyre, oses-tu me tendre la main, quand tu me donnes à un autre ? Ne te suffit-il pas de m'avoir trompée tant que j'ai pu l'être ? Et me crois-tu si simple encore, que je ne puisse connoître tes artifices & ta perfidie ? » Comme je restois interdit à ces reproches que je n'attendois point : » Ah Thamyre, continuat-elle, ne croi plus m'en imposer par tes discours ? je suis devenue plus rusée, & plutôt a Dieu l'eussai - je toujours été, j'aurois moins sujet de me plaindre de toi ; mais, vien ingrat, vien cruel, dis-moi qui t'a obligé a me traiter de la sorte ? y avoit-il entre nos peres quelqu'ancienne inimitié que tu ayes voulu ven-

42 *La II. Partie de l'Astrée.*

» ger sur moi ? T'ai-je manqué de parole ,
» ou d'amitié ? as-tu remarqué en moi
» quelque défaut qui t'ait obligé à me
» quitter ? Eh bien , Thamyre , si je ne suis
» ni assés riche , ni assés belle , pour te re-
» tenir , cherche une autre bergere plus
» digne de toi , j'y consens. Mais pour-
» quoi veux-tu me faire expier les fautes
» de la nature , en me livrant entre les
» mains d'un berger pour qui la nature
» m'a donné de l'aversion ? Laisse-moi la
» liberté dont je jouissois , lors que tu as
» commencé à me tromper ; & contente-
» toi du regret que j'aurai toute ma vie
» d'avoir reconnu si tard ton dessein. Si j'ai
» manqué à ton égard Mais , Thamyre ,
» en quoi t'ai-je manqué ? Tu ne répons
» rien , cruel & dénaturé berger ? Mais sou-
» vien-toi que je t'ai plus d'obligation que
» tu ne penfes , que ta perfidie me précau-
» tionnera contre tous les hommes. Car ne
» t'imagines pas que je sois jamais à Caly-
» don ? la mort me sera desormais plus che-
» re , que le plus aimable berger. Puisse le
» souvenir de Celidée te causer d'éternels
» regrets ! Puisse les dieux ne me pas refu-
» ser une si juste vengeance ! En voulant me
» donner à Calydon , tu as perdu pour jamais
» la plus tendre & la plus fidele bergere.

A ces mots , elle tire de son col une
chaîne de paille que je lui avois donnée ,

elle me la presente , & moi sans y penser je la tiens d'une main ; alors la tirant avec violence , » soit ainsi rompu notre amour , » dit-elle, comme cette chaîne qui en étoit le symbole , & que j'eus de toi. » Elle fuit à l'instant , & me laisse si interdit , que je ne pus proferer une parole , ni faire un pas pour la suivre.

J'avoue , madame , que j'étois pénétré de ces reproches , & que je me trouvois seul coupable. Cependant je persistai dans la résolution que j'avois prise de sacrifier à Calydon toute ma félicité. Enfin Calydon sçut que j'avois parlé à Cleontine , & ne s'étonnant point alors que Celidée ne vînt le voir , que quand Cleontine le lui commandoit , il reprit en peu de temps sa première santé. Cependant Celidée qui vit bien que j'avois gagné Cleontine , se jeta aux pieds de sa mere , & sçut tellement l'attendrir , qu'elle lui jura que jamais elle ne seroit mariée contre sa volonté. Celidée au comble de ses vœux , nous fit avertir de ce qui s'étoit passé , elle croyoit n'avoir point obtenu ce qu'elle desiroit , si nous l'ignorions.

Je ne puis vous exprimer , grande nymphe , quels furent alors mes sentimens. D'un côté je craignois que Calydon ne tombât malade , & de l'autre je voyois avec douleur que nous perdions Celidée.

44 *La II. Partie de l'Astrée.*

Mais la santé de Calydon s'étant rétablie; je ne pus m'empêcher de louer la prudence de la bergere, & sa fermeté. Je pensois qu'elle n'avoit eu d'autre vue que de se conserver pour moi, ne pouvant m'imaginer que le dépit qu'elle m'avoit marqué m'eût entièrement banni de son cœur. Je revins donc à moi-même; & je reconnus le tort que j'avois eu de la sacrifier au salut de Calydon, ou plus tôt à son plaisir, puisque le refus de Celidée n'avoit point altéré sa santé. Je crus donc que je ne devois plus me faire violence pour lui, & que je pouvois vivre avec Celidée comme auparavant.

Dans cette idée je vais trouver la bergere, je lui explique les raisons qui m'ont contraint d'en user de la sorte avec elle, & je la supplie d'oublier un crime que l'amitié seule m'avoit fait commettre, je mets tout en usage pour obtenir ce pardon, mais inutilement, & depuis je n'en ai pas même eu un regard favorable. Tandis que je lui parlois, Calydon arriva. Il croyoit que je servirois son amour, mais quand il eut entendu mes discours, quel fut son étonnement! Il n'osa d'abord éclater en reproches; il s'éloigna seulement, puis pliant les bras sur son sein, ô dieux, dit-il, à qui faut-il désormais se confier! celui qui a nourri mon enfance, que j'appellois mon

pere, qui m'en a rendu les offices, c'est lui-même qui me plonge un poignard dans le sein ! Je lui representai froidement les raisons qui m'avoient fait quitter Celidée, & celles qui me ramenoient à la bergere; mais transporté qu'il étoit d'amour & de colere, il n'y eut reproche dont il ne m'accablât.

Cependant Celidée pour nous insulter également : » Ne disputez point, dit-elle, » à qui doit être Celidée ; vous ne l'aurez » jamais ni l'un ni l'autre ; vous Calydon, » parce qu'elle ne vous aimâ jamais, & » vous continua-t-elle, en se tournant vers » moi, parce que vous vous êtes rendu » indigne de l'amour qu'elle vous portoit. » Elle nous échape à l'instant, & nous laisse interdits & confus. Nous nous separons Calydon & moi ; Calydon ne rentra plus dans sa cabane, & se retira chés un de ses parens, sans lui expliquer le sujet de sa fuite. Il s'est passé plus de trois lunes depuis cette separation, & depuis nous n'avons pû tirer un mot obligeant de Celidée. Plus elle nous voit obstinés à l'aimer, plus elle s'obstine à nous haïr. Cependant mon amour pour elle, loin de diminuer, augmente chaque jour ; & je suis persuadé que si elle m'aima autrefois, parce qu'elle se croyoit aimée, elle m'aimeroit encore plus aujourd'hui, si elle sçavoit que mon amour est plus violent qu'il ne le fut jamais.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE.

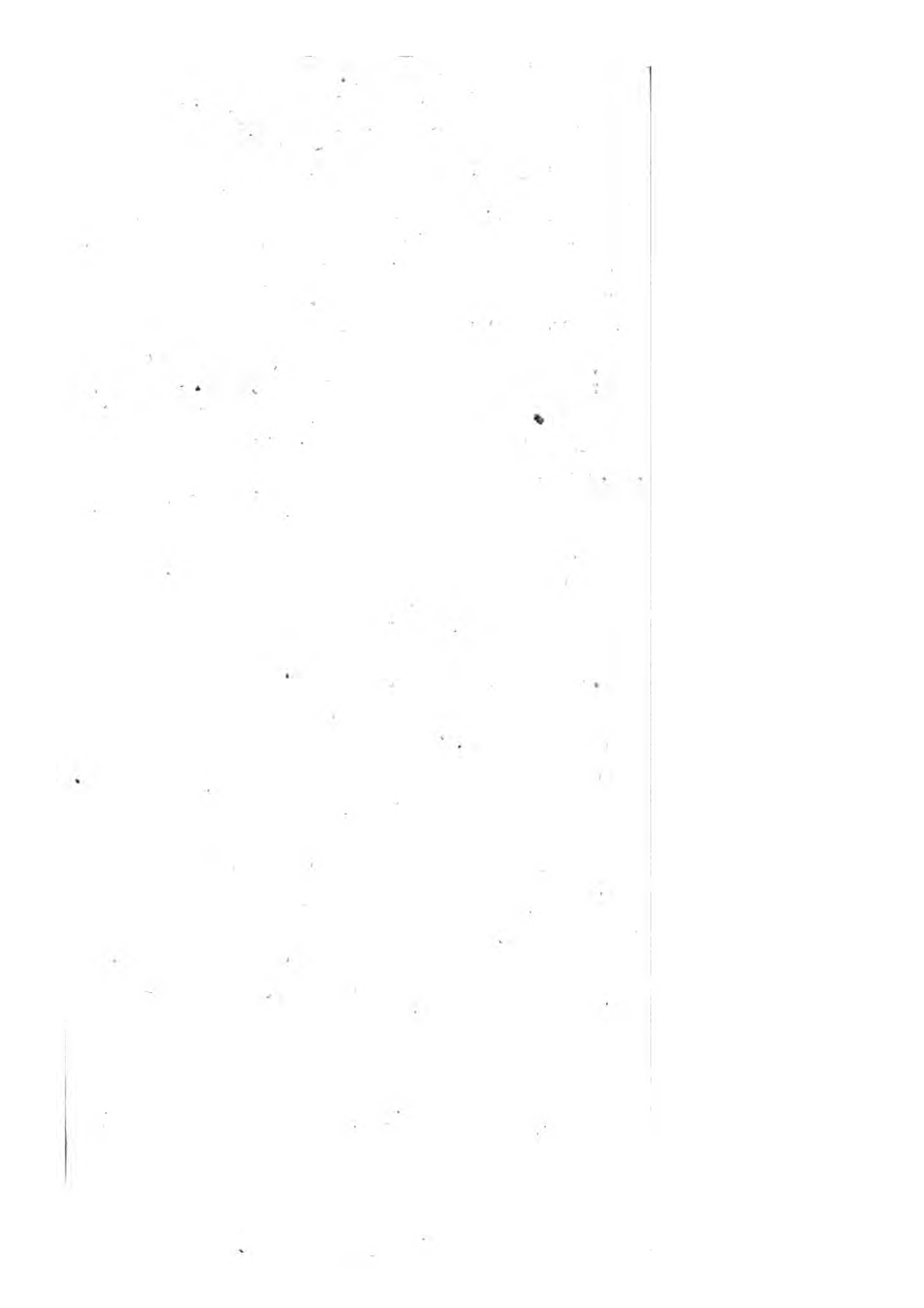
LIVRE SECOND.

AINSI parla Thamyre pour apprendre à la nymphe ce qu'elle avoit désiré sçavoir, & s'étant tû quelque temps, il poursuivit en ces termes : » Or, madame, nous nous sommes rencontrés par hazard au sortir du Lignon avec cette bergere, & nous tâchions de lui prouver qu'elle devoit nous aimer l'un ou l'autre. Je lui disois moi que son choix devoit me regarder, & Calydon, que j'ai comblé de bienfaits, soutient qu'il doit avoir la preference. Je sçai, grande nymphe, que vous entendez mes raisons beaucoup mieux que je ne puis les



Guillard Sculp

Gravelot inv. 11



» faire valoir. Cependant , pour terminer
» nos dissensions , car enfin nous sommes
» la fable de notre hameau, plût aux dieux,
» grande nymphe , que vous daignassiez
» nous entendre , & donner ensuite votre
» jugement ! Rien de plus digne de vous ,
» les dieux vous en sçauroient gré , &
» nous vous aurions une éternelle obli-
» gation.

Leonide , après avoir remercié Thamyre de la peine qu'il avoit prise , l'assura que s'ils la trouvoient capable de prononcer sur leur differend , elle les jugeroit , mais à condition qu'ils se soumettroient à son jugement. Alors Thamyre se jettant à genoux , » Grande nymphe , dit-il , je remets
» ma destinée entre vos mains. Si je con-
» treviens à votre décision , je veux que
» nos druydes me declarent indigne d'assis-
» ter à leurs sacrifices , & que nos bocages
» sacrés , nos chênes celestes me soient
» pour jamais interdits. Et moi , dit Ca-
» lydon , que le guy , que l'œuf salutaire
» me soient funestes , que Thautates ani-
» me les serpens contre moi pour me per-
» secuter , jusqu'à ce que leur venin se soit
» infinué dans mes entrailles , si je ne me
» soumets avec respect à votre jugement.
» Et vous , belle bergere , dit Astrée , ne
» voulez - vous pas vous delivrer de l'im-
» portunité de ces deux bergers , en pre-

48 *La II. Partie de l'Astrée.*

» nant la nymphe pour juge de vos dif-
» ferends ? Je le voudrois, répondit la ber-
» gere, mais je crains qu'une decifion ne
» me rende encore plus malheureufe, tant
» je hais l'un, & tant l'autre m'a offensée.
» Je ne m'en remettrois donc à personne,
» si cette nuit les dieux ne me l'avoient
» confeillé en fonge : il m'a semblé que
» mon pere, qui n'est plus depuis long-
» temps, m'ouvroit l'estomach, qu'il
» m'arrachoit le cœur, qu'il le jettoit en
» deçà du Lignon & qu'il me tenoit ce
» discours; va, ma fille, au delà du Lignon;
» ce cœur qui te cause tant de tourmens, tu
» le trouveras dans le repos où il doit de-
» meurer, jusqu'à ce que tu viennes me
» joindre. Je me suis éveillée incontinent,
» & j'ai passé la riviere dans l'esperance de
» trouver le repos qui m'est promis.

» Soyez donc assurée, madame, dit-
» elle en s'adressant à Leonide, que je
» vous obéirai, puisque je sçai que ce sont
» les dieux mêmes qui me parleront par
» votre bouche. Cela étant, ajouta Leo-
» nide, je vous promets à tous trois que
» je vous donnerai un jugement aussi é-
» quitable que je voudrois le recevoir
» moi-même. Et pour me conduire plus
» sûrement, je veux que Paris, ces gen-
» tilles bergeres, & Silvandre me disent
» leurs avis quand ils vous auront enten-
» dus.

» dus. Ainsi Calydon, continua-t-elle, en
» se tournant vers ce berger, dites-nous
» par quelle raison vous prétendez que
» Celidée soit à vous, & non pas à Tha-
» myre, qui l'a possédée si long-temps. »
Alors le berger se levant, salua avec res-
pect la nymphe, & parla en ces termes :

DISCOURS DE CALYDON.

AMOUR, dieu puissant qui m'as sou-
mis à tes loix, écoute la priere du
plus tendre amant qui ait été, & m'in-
spire en ce moment tout ce que tu me
representois toi-même, lorsque ne pou-
vant plus soutenir les mépris de Celidée,
je voulois m'éloigner d'elle ! Que la nym-
phe persuadée de la bonté de ma cause,
ordonne avec toi que la bergere à qui tu
m'as donné, & que Thamyre m'a cedée,
soit à moi, malgré ses mépris, & la vio-
lence du berger qui veut me la ravir. J'en-
tens, ô grande nymphe, le dieu que j'ai
reclamé, il va guider ma langue, & graver
mes paroles dans vos cœurs. Sans un se-
cours si puissant, madame, je n'oserois par-
ler contre la personne du monde à qui j'ai
le plus d'obligation. Car j'avoue que je dois
plus à Thamyre qu'à l'auteur de ma nais-
sance ; il m'a nourri dès le berceau, il m'a
élevé, il a pris soin de mes troupeaux, &

de mes pâturages. Il n'a rien épargné pour me faire instruire ; je puis l'appeller mon pere, il peut me nommer son fils, puisqu'il m'a rendu tous les offices qu'exigent ces beaux noms. Pourrois-je encore une fois ouvrir la bouche contre Thamyre, sans passer pour ingrat, si cette dispute devoit maintenant de moi ? J'aimerois mieux que mon berceau m'eût servi de cercueil, que si cette action étant en mon pouvoir, l'on me voyoit résister à la volonté de Thamyre, envers qui je ne pourrai jamais m'acquitter. Mais hélas, j'en appelle à lui même, l'amour qui me tyrannise, le tyrannise aussi, il vous dira si un cœur que l'amour a vivement touché peut lui désobéir. S'il en sent l'impossibilité, je le conjure par ce même amour qui a tant de pouvoir sur son ame, de me pardonner une faute que je commets malgré moi ; qu'il me permette encore d'avancer que Celidée doit m'aimer, & que personne n'est en droit de me la disputer.

Et d'abord, que répondra Celidée, si je l'appelle devant le trône de l'Amour, & si je porte au dieu ces plaintes : la bergere qui paroît en ta présence, est celle que tu m'as ordonné d'aimer : si j'ai hésité à t'obéir, si je ne l'ai pas fait jusqu'à ce jour, si je ne suis pas déterminé à finir mes jours en ton obéissance, Amour qui lis

dans mon cœur , qui de ta main y graves
 tous mes desseins , châtie moi comme par-
 jure, emprunte le foudre du grand Thara-
 mis , & m'écrase comme un perfide. Mais
 si je suis vrai , si mon amour est extrême,
 comment souffres-tu qu'elle trompe mes
 esperances , qu'elle dédaigne tes promes-
 ses , & qu'elle rie des maux qu'elle me
 fait souffrir ? Aussi-tôt que je la vis je l'ai-
 mai , & je fis vœu de l'aimer toute ma
 vie. Mais peut - être a-t-elle ignoré ma
 passion , & je ne l'ai déclarée qu'aux ro-
 chers. Non , Amour , elle a entendu mes
 plaintes , elle a vu couler mes larmes , je
 l'ai instruite de ma tendresse ; Thamyre ,
 Cleontine , mes amis , tout la lui a fait
 connoître. Ne m'a-t-elle pas vû mourant
 pour elle ? ne m'a-t-elle pas tendu la main
 pour me tirer du tombeau ? Ne m'a-t-elle
 pas dit , vivez Calydon , vos souhaits
 pourront s'accomplir ? Que ne me laissoit-
 elle mourir , si elle devoit ainsi me rendre
 malheureux , & me condamner à une se-
 conde mort ? Peut-être dira-t-elle qu'elle
 ne peut pas plus que moi rompre ses liens ,
 pour prendre un nouvel engagement.
 Excuses frivoles , ô Amour ! si on l'en
 croit , elle n'a jamais aimé que Thamyre ,
 & moi je soutiens qu'elle ne l'aima jamais.
 Elle l'a aimé ? en quel temps, Amour ? dans
 son enfance , lorsqu'elle étoit incapable

de faire un choix. En effet, si elle l'avoit aimé ce Thamyre, ne l'aimeroit-elle pas encore ? Ah, dieu puissant ! elle ignore, ou plus tôt elle méprise ta puissance. Qui peut seulement penser qu'un jour il n'aimera plus, est coupable ; & qui peut le désirer haït déjà. De quel nom donc appeler une bergere qui a eu de telles pensées, de tels desirs, & qui en effet a cessé d'aimer ce Thamyre qu'elle aimoit ? Diras-tu, grand dieu, qu'elle t'ait jamais été véritablement soumise ? & permettras-tu qu'elle jouisse du privilege qu'elle m'oppose ? Mais soit que par bonté tu le permettes, & qu'aimant Thamyre, elle ne soit pas même obligée de tourner les yeux vers moi : que me répondra-t-elle maintenant, que de son propre aveu elle n'aime plus ce berger ? qui l'empêchera, elle de t'obéir, & toi de punir sa desobéissance ? Celidée pourroit-elle se justifier, grande nymphe, & ne seroit-elle pas condamnée à me donner amour pour amour, sans que Thamyre pût s'y opposer ?

Car que peut-il prétendre sur ce qu'il a donné librement, & dont il s'est dépouillé par devoir en ma faveur ? Loin qu'il puisse me disputer Celidée, il seroit obligé à me la conserver envers & contre-tous, puisque c'est de lui que je la tiens. Mais, dira-t-il, je te l'ai donnée sans te devoir rien, &

parce que je l'ai voulu. Hé quoi, Thamyre, ne venez-vous pas d'avouer que vous y avez été contraint par des raisons que vous avez alleguées vous-même ? N'êtes-vous pas convenu qu'en consideration de mon pere qui me recommanda à vous en mourant, & qui vous avoit élevé, vous aviez cru devoir conserver mes jours à ce prix ? Mais je veux, grande nymphe, que cette action ait été parfaitement volontaire, peut-il maintenant revoquer ses dons ? S'il met au nombre de ses bienfaits la cession qu'il m'a faite de la bergere, nommera-t-il cette action une action volontaire, quand ce qui m'oblige à lui est ce qui le dépouille de ce qu'il prétend aujourd'hui ? Si donc il reflechit sur ce qu'il devoit à la memoire de mon pere, s'il considere ce qu'il se devoit à lui-même, s'il examine l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point été purement volontaire : que par rapport à mon pere, il n'a fait que lui rendre ce qu'il avoit remis dans ses mains, & que payer une dette qu'il avoit contractée ; que par rapport à lui, c'est justice, & qu'il devoit ce sacrifice au sang qui nous lie ; & que par rapport à moi c'est un plaisir qui exige toute ma reconnoissance.

Les dieux me sont témoins, mon pere, car, à moins que vous ne me le défendiez,

je ne vous nommerai jamais autrement ; que je suis au desespoir de vous contredire en cette occasion. Mais dites vous-même en quel état vous m'avez vû , & confessez ensuite que c'est l'amour qui me contraint à vous faire ce déplaisir , & qu'il m'est impossible de lui résister. Si dans toute autre occasion , je suis assés malheureux pour vous déplaire , puissent les dieux me punir comme le plus ingrat des hommes ! mais mon pere , excusez ma foiblesse , aidez-moi à me plaindre de vous à vous-même. Pourquoi me rappellâtes - vous d'entre les Boïens , avant que d'avoir épousé Celidée ? Pouviez - vous vous persuader que vous appartenant je n'aurois pas quelque simpathie avec vous , & que je n'aimerois point ce que vous aimiez ?

Mais , direz - vous , je te croyois trop bien né pour l'aimer contre ma défense , & pour la regarder autrement que comme ta sœur. Est-il possible , sage Thamyre , que vous ayez oublié quelle est l'imprudence de la jeunesse , & avec quelle fureur les hommes se portent toujours vers ce qui leur est interdit ? Me défendre de l'aimer , n'étoit-ce pas irriter mes desirs !

Mais , me direz - vous encore , ne te permis-je pas de l'aimer comme ta sœur , afin que tu ne manquasses ni à Thamyre , ni à toi ? Quel ordre , ô grande nymphe ! Tha-

myre me montre une beauté infinie , me permet de la voir , m'ordonne de l'aimer , mais il veut que mon amour se renferme dans les bornes de l'amitié fraternelle. L'Amour qui remplit l'univers, qui dispose des dieux & des hommes , sera donc renfermé dans les limites que lui prescrit Thamyre ? Mais quelle opinion avoit-il conçue de moi ? me croyoit-il plus puissant que les hommes , & que les dieux mêmes ? s'est-il figuré que je pourrois dans un âge qui est sans expérience , prendre sur moi ce qu'il n'a pu obtenir de lui-même , malgré la prudence & la maturité ?

Peut-être se plaindra-t-il que j'ai blessé le respect que je lui devois. Helas qu'il se souvienne que c'est malgré moi , & même qu'il ne peut s'en plaindre , puisque j'aurois mieux aimé mourir , que de rien faire paroître de mon amour ! La peine qu'il eut à pénétrer mon secret , lorsque j'étois entre les bras de la mort , justifie assez ce que j'avance. Que si le sage myre reconnut la cause de mon mal , à mon poux , & aux changemens de mon visage , hélas , si Thamyre s'en plaint , qu'il loue auparavant le respect que je lui rendois en aimant mieux mourir , que de découvrir mon mal ; & qu'il blâme ensuite la nature de ne m'avoir pas donné autant de pou-

voir sur mes mouvemens intérieurs, *que* sur ma langue & sur mes actions ! Pourquoi les mêmes raisons qu'il s'est représentées lorsqu'il me donna Celidée, ne l'engageroient-elles pas à m'en laisser la possession ? ce qu'il devoit à la confiance, à l'amitié de mon pere, ne subsiste-t-il plus aujourd'hui ? N'est-il pas le même *Thamyre* qui m'a cédé la bergere, & moi le même *Calydon*, qui ne reçus la vie qu'à cette condition ?

J'avoue que jamais pere ne donna une plus grande preuve de tendresse, que *Thamyre* m'en a donnée, lorsqu'il a bien voulu se priver de *Celidée* en ma faveur. Mais aujourd'hui qu'il veut me la ravir, ne puis-je pas dire que jamais pere ne traita plus cruellement un fils, que *Thamyre* traite *Calydon* ? Tous ses bienfaits se tournent maintenant en autant d'offenses. Car, *Thamyre*, que m'importe que vous ayez élevé mon enfance, que vous m'avez fait instruire, que vous ayez conservé mes troupeaux & mes pâturages, que vous m'avez destiné votre succession ? Que m'importe enfin que, pour me rendre la vie, vous vous soyez privé de ce que vous aviez de plus cher, & que vous me l'avez donné, si le reprenant aujourd'hui vous me préparez une mort mille fois plus cruelle que la première, & si sans la pos-

session de ce que vous me ravissez , je méprisé les biens, l'instruction, la vie même ? Ne trouvez donc point étrange que je me plaigne de vous , & que je soutienne que par cette seule offense sont effacées toutes mes obligations.

Si vous voulez qu'elles vivent toujours, joignez-vous à moi , avouez ce que je vais dire en votre nom à Celidée. Et vous , bergere , écoutez mes paroles, comme si Thamyre les proféroit lui-même. Est-il possible, vous dit-il , que ma priere n'ait rien pû sur vous , puisque le merite de Calydon & la violence de son amour ne vous ont point touchée ? Ne m'avez-vous pas juré mille fois que votre amitié pour moi me donnoit tout pouvoir sur vous ? Pourquoi donc me résistez-vous aujourd'hui ? Vous ai-je proposé un berger qui fût indigne de votre amour ? Il n'y a peut-être point de bergere dans toute la contrée , qui ne regardât Calydon comme un parti avantageux. La sage Cleontine, votre mere qui par un excès de tendresse ne veut point contraindre votre choix , en juge ainsi. Mais , direz-vous ; c'est vous que j'aime Thamyre : & je n'en puis aimer un autre ; c'est à vous que j'ai donné toute puissance sur moi, excepté celle de donner ma volonté à quelqu'autre.

Cette declaration a dequoi me plaire

infiniment ; mais si vous m'aimez , puis-
que l'on doit plus cherir l'honneur de ce
que l'on aime, que sa propre conservation,
pourquoi ne vous efforcerez-vous pas de
conserver l'honneur de Thamyre ? Pour-
quoi refuserez-vous de l'aimer sous le nom
de Calydon ? Calydon est un autre moi-
même ; il m'est uni par les liens du sang ,
& plus encore par ceux d'une tendresse
reciproque. Si tout est commun entre
amis , l'aimant comme je fais , il a droit
sur tout ce qui m'appartient ; & si vous
m'aimez comme vous le dites , ne doit-il
pas participer à votre affection ? Ne me
reprochez pas que je vous manque de
foi ; je n'aimerai jamais d'autre bergere ,
mon amour a commencé par vous , & fi-
nira par vous. Le destin me défend de vous
posséder , les loix du devoir & celles de la
nature m'ont contraint de vous donner à
un autre ; mais songez quelle satisfaction
j'aurai de vous voir à celui que j'ai élevé,
que j'ai instruit , que j'aime , que j'ai choi-
si pour mon heritier , & pour le compa-
gnon de ma fortune. Aimez donc Caly-
don , si jamais vous avez aimé Thamyre ,
recevez-le au lieu de Thamyre , & mon-
trez-vous à la fois genereuse amante , &
religieuse envers les dieux qui l'ordonnent
ainsi.

Grande & sage nymphe , ces paroles

que *Thamyre* a proferées par ma bouche font si conformes à la raison, si équitables, si dignes de lui, que je suis assuré qu'il ne les defavouera point. Ainsi, après vous avoir juré par *Thautates*, que *Calydon* aime, & qu'il n'y eut jamais d'amant plus véritable, je n'ajouterai point d'autres raisons. Seulement en remettant & ma vie & ma mort entre vos mains, je prierai les dieux qu'ils soient aussi justes à votre égard que vous le ferez au mien.

Calydon finit de la sorte, avec une profonde reverence, ensuite il s'approcha de *Celidée*, & se mit à ses genoux, en attendant que l'on répondit à son discours. *Thamyre* s'avança dans ce moment, mais *Leonide* lui dit que *Celidée* devoit parler avant lui, puisque *Calydon* avoit touché en premier lieu ce qui la concernoit. *Celidée* prit donc ainsi la parole, en rougissant d'une honnête pudeur.

REPONSE DE CELIDÉE.

JE suis peu accoutumée, grande nymphe, à parler sur la matiere qui se presente; ainsi la rougeur qui s'est répandue sur mon visage, & ma voix tremblante ne doivent point vous rendre suspecte la bonté de ma cause. Si je n'en étois persuadée, je n'aurois pas la hardiesse d'ouvrir la bouche.

pour me défendre. Calydon a montré trop d'éloquence ; mais cette éloquence même parle contre lui. Il a mandié de foibles raisons pour accompagner l'abondance de ses paroles , & je ne cherche moi que des paroles à mes raisons. Elles sont si fortes & si nombreuses ces raisons , que j'espère vous convaincre que je ne dois point aimer Calydon.

Mais par où commencer , & quel secours implorer en ce périlleux combat ? Périlleux , dis-je , puisque de la victoire dépend tout mon bonheur ? & qu'il s'agit de vaincre des monstres qui veulent que j'aime & que je haïsse à leur gré.

~~J'ai appris de nos sages druydes que le~~ grand Hercule que nous voyons sur nos autels , la main flue à la main , une peau de lion sur les epaules , & des chaînes d'or dans la bouche , qui tiennent tant d'hommes attachés par les oreilles , fut jadis un heros qui exterminoit les monstres par la force de son bras , & persuadoit la vertu par son éloquence. A qui dois-je plus tôt recourir qu'à ce heros , qui aime , comme je l'ai oui dire , une de nos Gauloises , & qui sans doute ne me refusera point à la considération l'assistance que j'implore ? Je te conjure donc , ô grand Hercule , par ta valeur , & par la belle Galatée notre Princesse , de me délivrer des monstres

ui s'acharnent contre moi, & de con-
uire de telle sorte ma langue, que je con-
vainque la nymphe des raisons que j'ai de
l'aimer ni *Thamyre*, ni *Calydon*.

Et d'abord, *Calydon*, comment oses-tu
ne citer devant l'Amour ? crois-tu que s'il
est le dieu des insensés, son pouvoir s'é-
tende sur des bergeres qui rougiroient de
prononcer son nom, ou même de l'en-
tendre ? Tu viens d'appeller devant son
trône une bergere qui l'a toujours bravé.
Et quelle esperes-tu que soit ma réponse ?
Ne pense pas, berger, que je m'excuse ni
envers lui, ni envers toi, tant que tu ne
m'allegueras point de meilleures raisons
que ses ordonnances ; je fais encore une
fois profession de les mépriser. Mais
quand je m'y conformerois, quelle seroit
ma récompense ? Voila, diroit-on, voila la
bergere de toute la contrée la plus tendre.
Titre sans doute fort honorable pour une
fille bien née ! Cesse donc de m'appeller
devant ton dieu, je ne veux point en re-
connoître la puissance, & je men declare
ennemie.

Si tu veux que je te réponde, presen-
tons-nous au tribunal de la Vertu ou de la
Raison ; & certe à laquelle des deux que
tu veuilles te soumettre, nous n'avons
besoin que de la grande nymphe qui dai-
gne écouter nos differends ; c'est donc en

62 *La II. Partie de l'Astrée.*

sa présence, que je vais te répondre. Il me semble que ton discours peut se rapporter à ces trois points : Que je dois t'aimer, parce que tu m'as aimée, & que je l'ai sçu ; parce que les faveurs que tu as reçues de moi dans ta maladie, & qui ont causé ta guérison, m'y obligent, enfin parce que Thamyre m'a donnée à toi.

Mais, madame, ne lui ordonnerez-vous point de me répondre, afin de tirer de sa bouche même la connoissance de la vérité ? Je te demande donc, berger, comment je t'inspirai de l'amour ? Tu ne répons point ? Commandez, madame, qu'il me réponde. Et Leonide le lui ayant ordonné.

» Vous le sçavez aussi-bien que moi, dit-il. Mais puisqu'il faut que je parle, la première de vos faveurs fut de vous montrer

» à mes yeux au sacrifice du fixième de la lune. » N'y avoit-il à ce sacrifice, ajouta Celidée, d'autre bergere que moi, ni d'autre berger que Calydon ? » Toutes les bergeres, & tous les bergers du hameau y étoient, répondit-il. » Et que fis-je, repliqua la bergere, pour t'attirer ? » Bien loin, dit Calydon, que vous ayez rien fait (& c'est par là que vous devez reconnoître que les dieux ont ordonné de notre amour) vous ne tournâtes pas même les yeux vers moi, & je vous aimai pourtant aussi-tôt que je vous aperçus,

» comme forcé par une puissance intérieure.
» Mais peut-être , continua la bergere, j'ai
» usé d'artifice pour te conserver ? Ne vous
» donnez point cette gloire, interrompit le
» berger, mon amour est né sans vous, il a
» continué, il s'est accru, sans que vous y
» ayez contribué en rien que par vos char-
» mes. Et même dès que vous le remarquâ-
» tes, car j'ai reconnu que vous vous en
» étiez aperçue, de quel air me regardâ-
» tes vous ? Et quelle indifférence, ou plus
» tôt quels mépris n'ay-je point essuyés
» depuis ? Par là je mérite le titre de
» monstre que vous me donnez. Quoi de
» plus monstrueux en effet, que de voir un
» berger si constant, malgré tant de ri-
» gueurs ? Si pour conserver mes jours
» vous m'avez visité durant ma maladie,
» vous aviez dans le cœur le barbare des-
» sein de me faire mourir une autre fois
» plus cruellement.

Alors la bergere poursuivit en ces ter-
mes :

Grande & sage nymphe, vous enten-
dez par sa bouche même, que s'il m'a
aimée, je n'ai en rien contribué à son
amour. Mais que me répondra-t-il, si de-
vant le trône de la Raison, je lui dis : Tu
m'as aimée, dis-tu, & je dois t'aimer à
mon tour ; mais entens la réponse de la
Raison : En aimant Celidée, tu l'as offen-

64 *La II. Partie de l'Astrée.*

fée, & que te doit-elle autre chose que de la haine ? Si ta maladie & tes larmes lui ont appris que tu l'aimois, si elle l'a sçu, c'étoit pour elle un motif de te haïr davantage.

Dis-moi, puisque tu as été si bien instruit par les soins de Thamyre, en quel lieu tu as appris qu'il seïoit à une bergere bien née d'aimer & de souffrir qu'on l'aime ? Si cette idée n'est établie que parmi ceux qui tiennent le vice pour vertu, ne m'offenses-tu pas infiniment, en exigeant de moi ce qui est contraire à mon devoir ? Tu m'as aimée, dis-tu, parce qu'une puissance invincible le vouloit ainsi : & quelle obligation dois-je t'avoir si tu m'aimes malgré toi ? Tu t'excuses envers Thamyre de ce que tu m'aimes malgré sa défense, parce que l'on ne peut t'imputer à crime ce qui ne dépend pas de toi ; comment donc penses-tu mériter quelque récompense, puisque ton action est involontaire. Ou déclare-toi coupable envers Thamyre, ou cesse de demander le salaire d'un service forcé. Ton amour m'a-t-il rendue plus belle ou plus vertueuse ? S'il ne m'en est revenu que chagrins, que déplaisirs, n'es-tu pas insensé, Calydon, de prétendre une récompense, quand tu ne mérites que des châtimens ? Ou plus tôt quelle audace est la tienne, de me demander des graces en presence de la nymphe ;

phe, au lieu de me demander pardon !

Mais je t'entens me reprocher, que pour conserver tes jours, je ne devois point te donner des esperances. C'est ici, Calydon, que je dois te nommer ingrat. Qui se plaint jamais d'avoir reçu des graces au lieu de la vengeance qu'il devoit attendre ? Quoi ! parce que je n'ai pas voulu ta mort, je suis coupable de ta vie ? Au reste, ne m'accuse, ni ne me loue ; c'est ici une de ces actions qui étant forcées ne doivent être ni recompensées, ni punies.

Je ne pus la refuser à l'affection de Thamyre. Tu souris, Calydon, il te semble que m'étant déclarée ennemie de l'amour, je ne devois pas avouer que l'amour eût eu ce pouvoir sur moi. Mais ne puis-je pas chérir l'amitié, cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doivent l'être ? J'ai oui dire, grande nymphe, que l'on pouvoit aimer en deux manieres ; l'une qui est réglée par la raison, & on me l'a nommée amitié ; l'autre qui n'a d'autre regle que les desirs, & l'on m'a dit qu'elle s'appelloit amour. De la premiere façon nous aimons nos proches, notre patrie, & les personnes vertueuses ; ceux qui aiment de la seconde, sont comme transportés hors d'eux-mêmes, & commettent tant de fautes, que le nom en est aussi odieux, que celui de l'autre est respectable. J'avoueraï

66 *La II. Partie de l'Astrée.*

donc sans rougir , que j'aime Thamyre , & que je l'aime pour la vertu.

Si Calydon me demande comment je puis distinguer ces deux sortes d'affection, puisqu'elles empruntent souvent l'apparence l'une de l'autre. Je lui répondrai que c'est la sage Cléontine qui m'a appris à les distinguer. » Ma fille , me disoit-elle , mon » experience m'a fait connoître que la plus » sure connoissance vient des effets. Ainsi » pour démêler de quelle façon nous sommes aimées , considérons les actions de ceux qui nous aiment. Si nous remarquons qu'elles soient contraires à la raison , à la vertu , au devoir , ayons-les en horreur ; si elles ne passent point les limites de l'honneur , du devoir , chérifflons-les , estimons-les comme vertueuses.

Voilà , berger , ce qui m'a fait connoître que je devois cherir l'affection de Thamyre , & détester la tienne. Car quels effets a produits celle-ci ? des violences , des transports , le desespoir. Au contraire dans l'affection de Thamyre rien que de vertueux. Elle a commencé dans un temps où l'on ne pouvoit pas même soupçonner Thamyre de vues criminelles. Et dans tout son cours il ne s'est rien passé dont l'honnêteté puisse s'offenser. Enfin pourquoi a-t-elle cessé ? pour les raisons qu'il vous a lui-même expliquées. Voilà encore une

fois ce qui me fit agréer l'affection de Thamyre, & ce qui m'a fait jeter celle de Calydon. Ce fut uniquement pour plaire à Thamyre que je vis le berger durant sa maladie, & ce fut uniquement par compassion, & dans la vue de le guerir que je lui donnai des esperances. Si j'ai failli, en aimant Thamyre; je veux bien, Calydon, expier ma faute, & ne l'aimer plus de ma vie.

Tu diras peut-être que j'ai donné sur moi toute puissance à Thamyre, que ce berger m'a remise en tes mains, & que je ne puis m'opposer à sa disposition. Mais voici quel est ton raisonnement: Je te choisiss pour mon époux; puisque tu l'as été quelque temps, tu peux me donner à un autre. Apprens, Calydon, que si je donnai toute puissance à Thamyre sur moi, c'est que je l'aimois, & que je l'aimai parce qu'il m'aimoit. Maintenant qu'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouvoir sur moi.

Mais, diras-tu encore, il jure qu'il t'aime toujours, & que c'est la raison seule qui l'oblige à te remettre à un autre. Je n'en croi rien, berger; mais si la raison a tant d'empire sur lui, pourquoi n'en auroit-elle point sur moi? La nature me deffend de t'aimer, puisqu'elle mit dans mon cœur, dès que je te vis, une haine invincible pour toi. Sois certain, Calydon,

que j'aimerois mieux mourir que de vivre avec toi. J'avoue que tu merites une meilleur fortune ; mais je ne puis croire que je fusse heureuse dans un engagement d'où la nature me retire avec tant de violence. Vis donc en repos , Calydon , & si tu m'aimes , qu'il te suffise de me tourmenter par ton amour , sans exiger de moi que t'aime. Mais le Lignon remontera plus tôt vers sa source , que tu ne parviendras à te faire aimer de Celidée.

Voilà , madame , ma réponse aux foibles raisons de Calydon ; il me reste à combattre un ennemi bien plus dangereux , & qui me porte des coups bien plus sensibles. C'est de l'ingrat Thamyre que je parle , de Thamyre que j'aimai véritablement , & de qui je crus être aimée , mais hélas que me demande - t - il maintenant ? peut-il croire que je respire encore , après qu'il m'a remis entre les mains de son plus cruel ennemi ? Comment ose-t-il prétendre que je l'aime , quand il a cessé de m'aimer , & qu'il m'a forcée à ne l'aimer plus ? car je l'aimai , j'en conviens ; mais qu'il ne trouve point étrange que je ne l'aime plus , puisqu'il a cessé le premier. Il m'a fait plus d'outrage que je ne lui en fais ; mais je ne m'en plains pas ; seulement qu'il ne me demande plus ce qui n'est plus en mon pouvoir. Ignore-t-il que tant que no-

tre amitié a été mutuelle , j'étois à lui puis qu'il étoit à moi, & qu'alors il pouvoit disposer de moi, suivant les loix de l'amitié. S'il m'a donnée à Calydon , comment peut-il me redemander aujourd'hui ? S'il veut m'avoir qu'il ait recours à Calydon , & s'il peut m'obtenir de lui , qu'il revienne à moi , je verrai alors ce que je devrai faire. Mais si Calydon le refuse , qu'il cesse de se plaindre , & qu'il ne parle plus de nœuds qu'il a rompus lui-même.

Il m'a sacrifiée , dit-il , pour sauver Calydon ; il l'aimoit donc plus que moi. J'y consens. Mais ne lui suffit-il pas que son sacrifice ait été reçu , & que son cher Calydon vive ? Ce qu'il a voué aux manes de son frere , veut-il le lui ravir par une horrible ingratitude ? Quitte ces sentimens ; Thamyre , le ciel te puniroit , n'espere pas que jamais je m'abaisse jusqu'à des mortels , après avoir été offerte aux dieux pour le salut de Calydon. N'y auroit-il pas une imprudence extrême à me remettre entre les mains de qui m'a si mal conservée , & dont je préférerois l'estime à celle de tous les autres hommes ? Quoi , Thamyre , voudrois-tu reprendre ton premier empire sur moi , afin de me sacrifier de nouveau à Calydon , s'il retomboit malade , ou à quelque autre de tes proches ou de tes amis ? Qu'il te suffise de m'avoir ré-

70 *La II. Partie de l'Astrée.*

duite en me donnant à Calydon, à l'état d'où je le tirai ; mais ne te glorifie point de cet aveu : Thamyre, si j'ai pleuré ton départ, je ris maintenant de ton retour. Voilà, me dis-je à moi-même, ce berger qui a préféré la satisfaction d'autrui à ma conservation ; le voila qui regrette un bien dont il étoit le maître, & dont il s'est dépouillé volontairement. Que vous êtes justes ; ô dieux ! vous connoissiez mon innocence ; vous avez vu ces deux bergers m'outrager ; vous avez pris ma défense, & vous m'avez vengée par mes ennemis mêmes. Quel déplaisir ce perfide ne reçoit-il point de celui-là même à qui il vouloit me donner ? Et quel tourment n'éprouve point de la part du perfide celui à qui j'ai été donnée ? Qui ne voit éclater sur eux la colere de Tharamis, & qui ne reconnoît dans toutes leurs actions les effets de la vengeance divine ? Pourrois-je donc craindre, madame, que vous ne ratifiiez ici le jugement des dieux ?

Celidée finit de la sorte, & faisant à la nymphe une profonde reverence, elle témoigna qu'elle n'avoit plus rien à dire. Leonide ordonna donc à Thamyre de parler pour sa défense ; & Thamyre commença en ces termes :

RÉPONSE DE THAMYRE.

QU'il m'est douloureux , grande nym-
phe , de me voir outragé par un ber-
ger & par une bergere qui me doivent leur
éducation ! Après l'abus qu'ils en font con-
tre moi , s'il me reste quelque esperance
de vie c'est uniquement dans l'équité de
votre jugement. Mais quelque sensibles
que soient les coups qu'ils me portent ,
j'aime bien mieux les recevoir que les
donner. Peut-être que vous reconnoîtrez
tous deux votre faute , & que vous vous
repentirez de votre ingratitude. Alors ces
discours artificieux que vous employez à
me perdre , vous les tournerez en repro-
ches contre vous-mêmes ; mes enfans , je
vous pardonne ces outrages ; si j'ai sup-
porté votre jeunesse , je puis encore & je
veux la supporter. Mais avouez du moins
que pour en venir à cet excès d'indulgence,
il ne falloit pas une affection moins forte
que la mienne.

Je voi bien , madame , qu'ils sont insen-
sibles à mes discours ; mais puisqu'ils de-
meurent obstinés , puisque les remedes
que mon affection me suggeroit sont inu-
tiles ; employons maintenant le fer & le
feu. Voici donc les raisons de Calydon.

Tu m'as donné Celidée , & la confiance
de mon pere , ton affection pour moi , l'es-

72 *La II. Partie de l'Afrée.*

perance de m'obliger, vouloient que tu me la donnasses. Et tu m'offenses plus aujourd'en voulant me la ravir, que si d'abord tu me l'avois refusée. Voila, si je ne me trompe, grande nymphe, tout ce qu'il a voulu dire & contre la raison, & contre lui-même, & contre moi.

Ingrat, tu veux te prévaloir contre moi, de ma bonté, de ma compassion? Je t'ai donné Celidée! mais pourquoi te l'ai-je donnée? Pour te sauver la vie, tu le dis toi-même. Tu me dois donc la vie, & n'es-tu pas un monstre d'ingratitude de vouloir l'ôter à qui te l'a conservée? Si je t'ai donné la bergere dans cette vue, quel tort te fais-je en la redemandant aujourd'hui? Mais, diras-tu, c'est l'esperance de posséder Celidée qui m'a guéri, & si tu la reprends, je retombe dans le même peril. Illusion, grande nymphe! l'experience est ici pour moi. Depuis qu'il est assuré que Celidée ne sera jamais à lui, il est plus réveur à la verité, mais sa santé est la même. Puis donc qu'il ne s'agissoit plus que de la satisfaction, & que le peril étoit passé, j'ai crû pouvoir, sans lui faire injure, reprendre Celidée. Je veux qu'il y ait pour lui du danger; il y en a de même pour moi; & si je suis privé de la bergere, c'est fait de ma vie. Jugez, madame, s'il ne doit pas faire pour moi ce que j'ai fait pour lui. J.
lui

lui ai donné Celidée pour conserver les jours, parce que son pere m'aimoit, & qu'il me recommanda ce fils en mourant; ne doit-il pas encore plus me la rendre pour conserver mes jours? Si, comme il l'avoue, je lui ai cédé la bergere, pour l'engager à la reconnoissancce, qu'attend-il, l'ingrat, puisqu'il sçait bien que je ne puis plus vivre, s'il persiste à l'être? Et ne dois-je pas le regarder comme mon plus cruel ennemi, puisqu'il s'acharne avec tant de violence à me donner la mort?

Pardonnez, madame, à ma juste douleur; elle étouffe ma voix, & m'empêche de lui répondre. Je dirai seulement en peu de mots, madame, que si pour lui avoir cédé la bergere, il me doit la vie, je le quitte de cette obligation, pourvu qu'il me rende Celidée. Ce qui prouve qu'il est hors de danger, c'est qu'il y a plus d'une lune que la bergere lui a fait entendre ses refus? Elle lui a juré que l'on verroit plus tôt la terre & le ciel rafferablés, que Celidée unie à Calydon. S'il est convaincu que Celidée ne sera jamais à lui, n'est-il pas le plus ingrat des hommes de ne vouloir pas que je l'obtienne? Je lui ai sauvé la vie, en me dépouillant de ce que j'avois de plus cher, & l'ingrat veut me la ravir, en retenant ce qui n'est point à lui, & ce qui n'y sera jamais.

74 *La II. Partie de l'Astrée.*

Mais, grande nymphe, il me semble que nos disputes sont bien superflues, puisque son malheur & ma trop grande affection pour lui nous ôtent à tous deux un bien que nous nous refusons mutuellement. Quel droit, Calydon, peux-tu avoir sur une bergere qui ne t'aime point ? Celui de mon amour, diras-tu, & du don que tu m'en as fait. Mais, berger, comment pourrois-tu y prétendre par ton amour, puisqu'elle le rebute ? Et comment par le don que je t'en ai fait, puisque je n'ai pu te remettre autre chose que la part que j'y avois ? Or tout ce qui étoit à moi dépendoit de sa volonté ; si cette volonté s'est retirée de moi, quel pouvoir m'y reste-t-il ? Berger, tu n'as donc aucun droit sur Celidée, & tu n'y dois rien prétendre.

Voyons maintenant ce que j'y puis prétendre, moi ; dieux, quel seroit mon droit, s'il n'y avoit jamais eu de Calydon ! Une affection commencée avec la vie, des soins si perseverans, une recherche si constante, si honnête rendroient ma cause invincible, si ce berger n'avoit jamais été, ou s'il avoit suivi les conseils de la raison.

J'avoue, belle Celidée, que vous avez lieu de vous plaindre de moi ; & j'en suis pénétré de la plus vive douleur. Je vous ai outragée, je le confesse ; mais ne devez-vous pas montrer en me pardonnant, que

vous aviez pour moi la plus véritable affection ? Que ne m'avez-vous point dit autrefois qu'elle surmonteroit ? Acquitez aujourd'hui votre promesse ; & si toujours irritée vous prononcez contre moi , j'appelle de vous à vous-même , à vous lorsque vous consulterez votre amour , comme vous écoutez votre dépit. Et quelle preuve m'auriez-vous donnée de votre amitié , s'il ne s'en étoit présenté quelque occasion semblable ? Quoi , tant que je vous aurois obligée par toutes sortes de services , vous m'auriez aimé ? Appellerez-vous cela une preuve d'affection ? & n'est-ce point plus tôt reconnoissance ?

Mais , direz-vous , comment esperes-tu , *Thamyre* , de recevoir les fruits de mon affection , quand toi-même tu l'as sacrifiée ! Ha belle *Celidée* , je serois mort plus tôt , que de la sacrifier , cette affection ! Le myrte est l'arbre consacré à l'amour , pourquoi le changer en cyprès ? Le myrte est de cette nature , que plus il est coupé , plus il repousse de branches.

Mais je veux qu'en vous quittant j'aye commis une faute énorme ; croyez-vous qu'elle vous autorise à en commettre une semblable ? Si vous le croyez ainsi , puisque de mon éloignement vous prenez sujet de vous éloigner de moi ; ne devez-vous pas revenir à moi , quand je reviens à vous ?

Seriez-vous plus touchée de l'offense que de la satisfaction ? Ah, un pareil sentiment seroit indigne de Celidée, dont les yeux annoncent tant de douceur !

Mais, dites-vous, je vous ai donnée à Calydon, c'est à lui que je dois vous demander. Ce discours me desespereroit, vu sa mauvaise volonté, si vous ne m'aviez dit mille fois qu'il m'étoit impossible de vous donner à lui. Or nous en sommes venus à ce terme qu'il faut que vous soyez à lui ou à moi. Si vous refusez d'être à moi, parce que j'ai été imprudent ; eh bien, Celidée, pour n'être point à Thamyre, vous serez à Calydon. Si vous refusez d'être à lui, vous revenez à moi nécessairement, puisque vous m'apparteniez avant que je vous eusse donnée au berger. Pourquoi vous offenser que je vous aye sacrifiée au salut de Calydon ? Les victimes que l'on offre aux dieux ne doivent-elles pas être parfaites ? Et ne croyez pas que j'offense Thautates, en continuant de vous aimer, en desirant même de vous posséder ; puisque nous devons aimer Thautates, & que désormais je vous servirai avec toute sorte de respect & de soumission. Ne me demandez plus, je vous en conjure, combien de temps je vous conserverai, & si je ne vous sacrifierai point au salut de quelque autre. Je ne desire de vous ravoïr que pour le

salut de ce *Thamyre* que vous avez tant aimé, qui n'y aspire que par son extrême affection, & qui se jettant aux genoux de *Celidée* ne les abandonnera point, qu'il n'ait perdu la vie, ou qu'il n'ait recouvré le bonheur d'être aimé d'elle.

A ces mots il se jette aux genoux de la bergere, & l'arrose de ses larmes. Tous en furent émus, & *Celidée* même; mais pour lui cacher son émotion, elle lui mit une main sur le visage, & tourna la tête de l'autre côté.

La nymphe voyant qu'ils n'avoient plus rien à dire, se leva, & tirant à part les bergeres, *Pâris* & *Silvandre*, elle leur demanda ce qu'ils pensoient de ce différend. Les avis furent d'abord partagés, mais après bien des discussions, quand ils eurent repris leurs places, *Leonide* prononça son jugement en ces termes :

JUGEMENT DE LEONIDE.

» **C**elidée a aimé *Thamyre* dès le ber-
» ceau; *Thamyre* étoit déjà avancé
» en âge quand il a aimé *Celidée*, & *Ca-*
» lydon l'a aimée dès sa jeunesse. *Celidée*
» doit beaucoup à la vertueuse affection
» de *Thamyre*; *Thamyre* à la memoire du
» pere de *Calydon*, & *Calydon* aux bons
» offices de *Thamyre*. Enfin *Thamyre* a

78 *La II. Partie de l'Astrée.*

» offensé Celidée en voulant la remettre à
» Calydon ; & Calydon n'a pas moins of-
» fensé Thamyre & Celidée ; l'un en lui
» refusant la même grace qu'il en avoit
» reçue , & l'autre en la recherchant con-
» tre sa volonté , & lui faisant perdre celui
» qu'elle aimoit. Tout murement confi-
» déré , nous ordonnons que l'amour de
» Calydon cede à l'affection de Thamyre
» parce que celle-ci est reciproque ; que
» l'obligation de Thamyre soit estimée
» moindre que celle de Calydon , parce
» qu'un bienfait reçu oblige plus que la
» memoire d'un bienfait ; & que l'offense
» de Calydon soit estimée plus grande que
» celle de Thamyre , parce que l'offense de
» Calydon est mêlée d'ingratitude.

» Pour ce qui regarde Thamyre & Ce-
» lidée , nous declarons que Celidée a plus
» d'obligation à Thamyre , qui l'a élevée
» avec tant de soin , & aimée avec tant
» d'honnêteté ; mais que Thamyre a plus
» offensé Celidée , lorsqu'au mépris de son
» amour , il a voulu satisfaire aux obliga-
» tions qu'il croyoit avoir à Calydon.
» Cependant comme il n'y a point d'of-
» fense que l'amour ne doive pardonner ,
» nous ordonnons , de l'avis de tous ceux
» qui ont entendu avec nous ce differend ,
» que l'amour de Celidée l'emportera sur
» l'offense de Thamyre , & qu'en échange

» l'amour de Thamyre surpassera l'affec-
» tion que Celidée lui a portée jusqu'ici ;
» car tel est notre jugement.

Les bergers & la bergere se soumirent à ce jugement. Calydon seul en fut accablé. Déjà il éclatoit en regrets, lorsque la nymphe qui l'avoit prévu, se leva tout à coup, pour se rendre chés Adamas, & après avoir salué les bergeres, elle pria Silvandre de les accompagner elle & Pâris, jusque hors des bois de Bonlieu, parce qu'ils craignoient de s'y égarer. Lorsqu'ils eurent passé le pont de la Bouteresse, ils renvoyèrent Silvandre, & continuant leur route, ils arriverent chés Adamas qui alloit souper.

Pour Silvandre, il reprit son chemin, & laissant Bonlieu à main gauche, il entra dans la forêt, si occupé de Diane, qu'il ne voyoit pas même les objets qui frappoient ses yeux. Et voulant regagner son hameau, il vint sans y faire attention, en un lieu du bois, où les arbres lui laisserent voir la lune qui étoit déjà levée. Alors oubliant tout autre dessein, il se jette à genoux pour l'adorer à cause de la conformité de son nom avec celui de Diane. Puis s'étant relevé, il lui parla en ces termes :

* * *

G iiij.

80 *La II. Partie de l'Astrée.*

Bel astre lumineux , qui dans un ciel serain
Eclairez de la nuit le visage effroiable ,

Ne vous offensez point si je vous dis semblable
A la belle qui tient mon ame dans sa main.

Comme vous chastement elle s'arme le sein
De tant de cruautés qu'elle en est redoutable,
Et quiconque la voit , Actéon misérable ,
Consumé de desirs l'appelleroit en vain.

Tous les feux de la nuit vous cedent en lu-
miere ;

Et des beautés Diane est toujours la premiere.
Rien ne trompe vos coups ; rien n'évite ses
yeux.

Que vous vous ressemblez ! Non , elle est
plus cruelle.

Le tendre Endymion vous fit laisser les cieux.
Il n'est point de mortel qui fléchisse la belle.

O dieux, s'écria-t-il ! Que deviendras-tu,
Silvandre , s'il n'est point d'endymion
pour elle. La nature ne lui auroit-elle donné
tant de beauté , que pour ne lui point don-
ner d'amour ? Les dieux ne l'ont-ils faite si
belle , que pour n'être point aimée ? Ou
veulent-ils que nous l'aimions uniquement
pour nous consumer ? La lune en ce mo-
ment , comme pour l'inviter à demeurer
davantage en ce lieu , parut briller d'une
nouvelle clarté. Il resolut donc de passer en

ce lieu une partie de la nuit, car il se flatoit bien que Diane auroit soin de son troupeau qu'il avoit laissé avec celui de la bergere. Dans ce dessein, il se mit à suivre le sentier que le hazard lui offrit, & s'éloigna tellement de son chemin, qu'après avoir formé mille chimeres, il se trouva enfin au milieu du bois, sans se reconnoître. S'il bronchoit contre un arbre, je trouve, disoit-il, encore bien plus de contrariétés à mes desirs. Si quelque souffle agitoit les feuilles; o que je tremble bien davantage, disoit-il, quand je suis près d'elle, & que je veux lui faire entendre que cette passion qu'elle croit feinte est véritable! Si quelquefois il levoit les yeux, il s'écrioit en considerant la lune :

La lune dans le ciel, Diane sur la terre.

La solitude du lieu, le silence & la clarté de la nuit l'auroient invité à s'entretenir plus long-tems de ces douces pensées; mais s'étant enfoncé dans le bois il cessa de voir la lune. Alors revenant à lui même, & voulant se tirer d'un lieu si desagrea-ble, à peine il avoit pensé à choisir un bon sentier, qu'il entendit une voix près de lui. Quelqu'occupé qu'il fût de son amour, il voulut sçavoir qui pouvoit comme lui passer les nuits dans un lieu si desert. Il jugea bien que ce devoit être quelque amant qui

82 *La II. Partie de l'Astrée.*

ressentoit le mal dont-il étoit lui même atteint. Il se laisse donc conduire à la voix, & se trouve près de deux hommes que l'obscurité du lieu l'empêcha de reconnoître. Il jugea seulement à leurs habits que l'un étoit druyde, & l'autre berger. Ils étoient assis sous un arbre, aux bords d'une fontaine dont la fraîcheur & le murmure les avoit engagés à passer la nuit en ce lieu. Il entendit que l'un d'eux répondoit à l'autre en ces termes : » Mon pere, je ne puis » assés admirer ce que vous me dites de » cette beauté ; à vous entendre elle l'em- » porteroit sur ma bergere, & je ne puis » le penser sans crime. » Le druyde répon- » doit : » Croyez à mes discours, & ne » craignez point d'être criminel. Sçachez » que toute beauté procede de cette sou- » veraine bonté que nous appellons dieu ; » le soleil que nous voyons éclaire l'eau, » l'air, la terre d'un même rayon ; le soleil » éternel que nous ne voyons pas embellit » aussi tous les êtres. Mais comme la clarté » du soleil visible éclate plus dans l'air que » dans l'eau, & dans l'eau que sur la terre, » la clarté divine brille aussi plus dans les » pures intelligences que dans l'ame rai- » sonnable, & dans l'ame raisonnable que » dans la matiere.

Il alloit continuer, lorsque le berger l'interrompit de la sorte : » Mon pere, vos

» discours font trop sublimes , & ma foi-
» bleſſe n'y peut atteindre. Si pourtant vous
» daignez me faire entendre ce que c'eſt que
» nature purement ſpirituelle , que l'ame ,
» que la matiere dont vous parlez , peut-
» être parviendrai-je à l'intelligence du
» reſte. Mon fils, ajouta le druyde, les êtres
» ſpirituels ſont ces intelligences pures que
» la vuë de la ſouveraine beauté embellit
» des idées de toutes choſes. L'ame eſt cette
» ſubſtance ſpirituelle & raſonnable qui
» diſtingue l'homme de la bête , & qui par
» le diſcours nous fait arriver à la connoiſ-
» ſance des choſes. La matiere eſt ce qui
» tombe ſous les ſens , & qui eſt embellie
» par les différentes formes qu'elle reçoit.
» Vous pouvez maintenant juger que vo-
» tre bergere peut bien réunir la beauté du
» corps & celle de l'ame , & que ſans l'of-
» fenſer nous pouvons dire qu'il y a des
» beautés au deſſus de la ſienne. Figurez-
» vous des vafes pleins d'eau. Les grands
» en contiennent davantage que les petits,
» cependant les petits ſont auſſi pleins que
» les grands. De même il y a des ſubſtances,
» dont la nature exige plus pour être par-
» faites, que d'autres ſubſtances que l'on ne
» peut cependant nommer imparfaites ,
» parce qu'elles ont toutes la perfection
» qui leur eſt propre. Telle ſera la ber-
» gere que vous aimez ; vous pouvez la

84 *La II. Partie de l'Astrée.*

» nommer parfaite , & convenir en même
» temps qu'elle l'est moins que ces pures
» intelligences dont je vous ai parlé. Si
» vous n'écoutez point les transports
» d'une imprudente jeuneſſe , vous laiſſe-
» riez la beauté du corps , pour vous atta-
» cher à celle de l'eſprit , d'où il vous re-
» viendroit autant de ſatisfaction que l'au-
» tre vous cauſe de déplaiſir.

» Il y a long-temps , répondit le berger ,
» que j'ai entendu diſcourir ſur ce chapi-
» tre ; mais ce que j'ai ſouffert m'en
» avoit fait perdre le ſouvenir. Je me
» ſouviens maintenant qu'un de vos druy-
» des prétendoit que l'amour étant un
» deſir de la beauté , & que n'y en ayant
» que de trois ſortes , celle qui tombe ſous
» la vue , & que l'œil ſeul peut diſcerner ;
» celle qui conſiſte dans l'harmonie , &
» dont l'oreille ſeule eſt juge ; celle enfin
» qui conſiſte dans la raiſon , & que l'eſprit
» ſeul peut appercevoir , il n'y avoit auſſi
» que les yeux , que les oreilles , & que
» l'eſprit qui duſſent en jouir. Ah, mon fils,
» ajouta le druyde , qu'il y en a peu qui ſe
» reglent ſur cette doctrine , toute connue
» qu'elle eſt ! Il ne faut donc point être
» ſupriſ que tant d'amans ſoient malheu-
» reux. Amour qui eſt le plus grand & le
» plus ſaint des dieux , ne peut ſouffrir que
» l'on profane ſa pureté. Toutes ces jalou-

» lies , tous ces dédains , toutes ces que-
» relles , toutes ces infidelités , font , mon
» fils , autant de châtimens du dieu. Si nous
» ne desirions que voir , qu'entendre , que
» parler , pourquoi serions-nous jaloux ?
» pourquoi rebutés ? pourquoi trahis ? pour-
» quoi cesserions-nous d'aimer ? pourquoi
» ne serions-nous plus aimés ? Quand un
» autre posséderoit avec nous ces mêmes
» biens , cette possession ne diminueroit en
» rien notre bonheur.

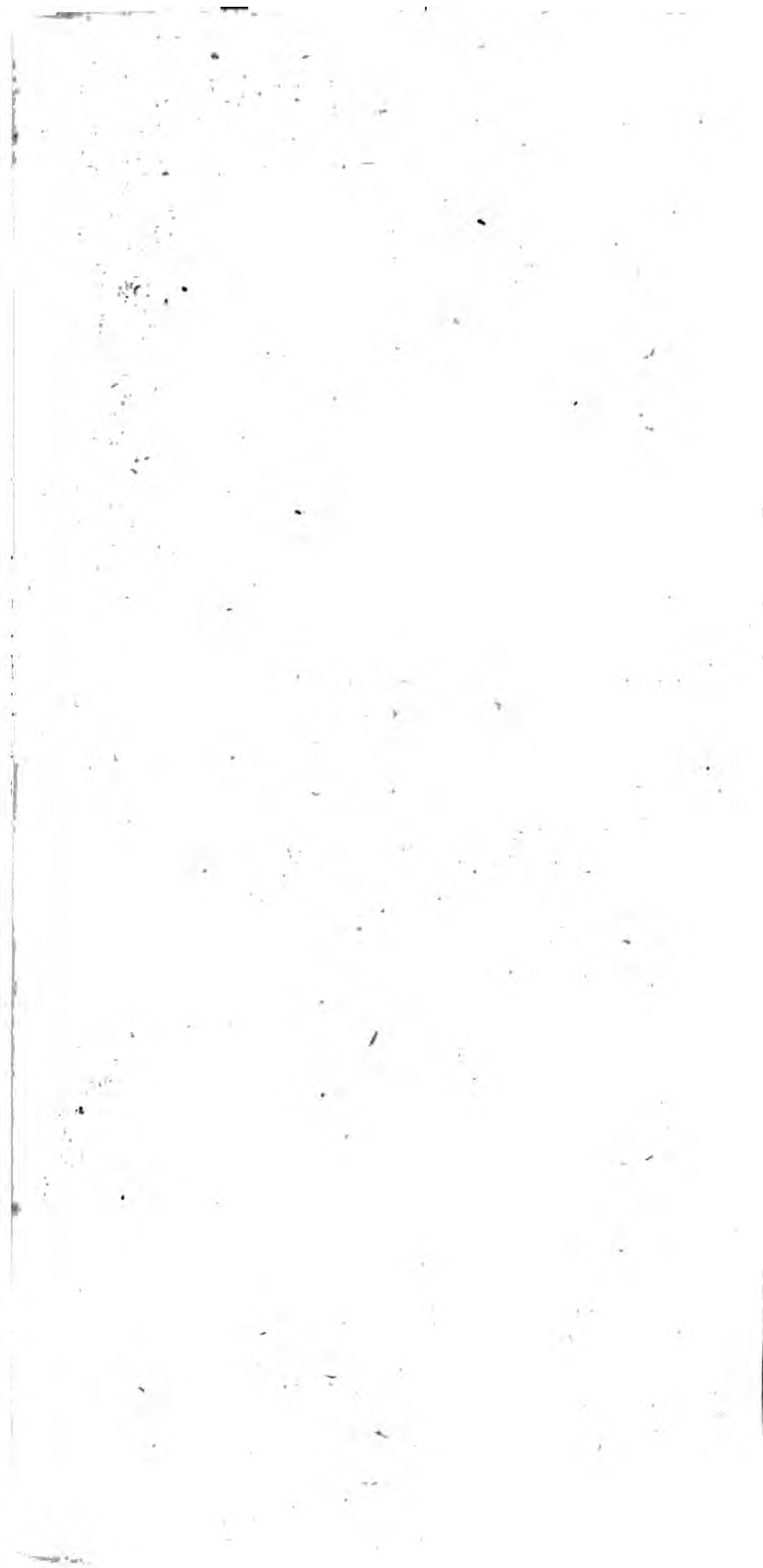
» Helas , mon pere , interrompit le berger
» en soupirant , quand Amour seroit le plus
» severe de tous les dieux , il ne trouve-
» roit rien à reprendre dans mon affec-
» tion ; elle a toujours été si respectueuse
» que la plus chaste vestale n'auroit pu s'en
» offenser ! Cependant quel berger fut ja-
» mais traité avec autant de rigueur ? Mon
» fils , répondit le druyde , il y a bien des
» choses qui different suivant les sujets où
» elles se rencontrent. Les maux que vous
» souffrez seroient des châtimens en d'au-
» tres bergers moins vertueux ; par rap-
» port à vous ce sont des épreuves d'amour ,
» qui tourneront enfin à votre avantage ,
» & à votre bonheur. Cependant assurez-
» vous que votre bergere s'est déjà repen-
» tie de ses injustes rigueurs.

A ces mots , comme il étoit déjà
tard , le druyde se leva , & prit le berger

par la main. Celui-ci en le suivant répondit : » Je vous conjure, mon pere, par
» toutes les bontés que vous avez pour
» moi, de ne plus traire ma bergere d'in-
» juste. Ces discours me touchent plus vi-
» vement, que l'assistance que je reçois de
» vous ne m'est agreable. Ma bergere est
» ce qu'il y a de plus parfait dans la nature;
» d'ailleurs elle peut disposer souveraine-
» ment de moi.

Silvandre eut beau écouter attentivement, il ne put s'assurer qui étoit le druyde, quoi qu'il crût le reconnoitre, pour le berger il ne le connut point du tout. C'est pourquoi il prit le parti de les suivre. Il es-
peroit de les reconnoitre à la clarté de la lune, quand il seroient hors du bois. Mais comme il ne les suivoit que de loin, de peur d'être apperçu, il les perdit entre les arbres, & ne put sçavoir depuis ce qu'ils étoient devenus. Il ne cessa pourtant de les chercher que quand la lassitude & le sommeil l'eurent contraint de choisir un lieu pour se reposer; car il ne pouvoit regagner son hameau.







Gravelot inv. del.

Guéhard Sculp.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÈ.

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

SILVANDRE ne s'éveilla que fort tard ; parce que la nuit étoit déjà très avancée, lorsqu'il s'endormit. Pour le berger qui s'étoit entretenu avec le druyde, il fut aussi matineux que l'aurore. Comme il demuroit près du lieu où Silvandre s'étoit retiré, il arriva qu'en se promenant selon sa coutume, il apperçut le berger qui dormoit. Depuis plus d'un mois qu'il habitoit ce lieu, il n'avoit point encore rencontré de berger qu'il connût. La curiosité le porte à s'approcher doucement, & bien-tôt il reconnoit Silvandre pour un de ses plus intimes amis. Le souvenir de sa vie passée lui arracha des larmes ; il se retira aussi.

tôt, & se couvrit d'un gros arbre, pour n'être pas apperçu, supposé que le berger s'éveillât. Après l'avoir considéré quelque tems, il dit enfin d'une voix basse : » Ami
 » Silvandre, que cette rencontre imprevue
 » me cause à la fois de plaisir & d'ennui !
 » je ne puis m'empêcher de me réjouir en
 » te voyant, & cette vue me rappelle le
 » bonheur dont je jouissois avant le cruel
 » arrêt de ma bergere. Qui pourroit sans
 » verser des larmes se souvenir de ma fé-
 » licité passée, & voir l'état malheureux
 » où je suis maintenant réduit ?

A ces mots, parce qu'il vit le berger faire quelques mouvemens, il s'éloigna encore plus, en disant assés haut : » Ah, belle
 » bergere, jusqu'où va votre cruauté pour
 » cet infortuné berger ! » L'étranger con-
 nut bien qu'il dormoit ; mais ne sçachant
 quel berger il avoit en vue, ils'approcha,
 & le vit baigné de ses larmes. Alors il ju-
 gea que c'étoit de lui-même que parloit le
 berger. Il en fut d'autant plus surpris que
 ce berger avoit toujours marqué de l'aver-
 sion pour l'amour, & que par cette raison
 on le nommoit le berger indifférent. Mais
 considérant quelle étoit la force de l'a-
 mour, il crut enfin qu'à son tour il en avoit
 senti les coups. Frappé de cette idée : » Ah
 » Silvandre, s'écria-t-il, que tu es peu ca-
 » pable maintenant de conseiller autrui !
 » Puisse

» Puiffe Amour te traiter moins rigoureu-
 » sement que moi, & te donner une fortune
 » plus heureuse que la mienne !

Il se retire à l'instant au lieu de sa demeure ; mais à peine il y fut arrivé, que repassant dans son esprit ce qu'il venoit de voir : » Les dieux, disoit-il, ne l'ont-ils
 » point envoyé dans ce desert, pour me ti-
 » tirer de l'état où je suis, en m'annonçant
 » une meilleure fortune ? Peut-être que
 » prévoyant ma mort prochaine, ils ont
 » conduit vers moi Silvandre, pour me
 » rendre en son nom & au nom de mes au-
 » tres amis les derniers devoirs ? » Après
 avoir roulé dans son esprit différentes pen-
 sées, cette considération le détermina à
 écrire à sa bergere. Il crut que malgré l'or-
 dre qu'elle lui avoit donné d'éviter sa pre-
 sence, il ne devoit point abandonner la
 vie, sans lui faire ses adieux. Il écrit donc,
 mais il efface plusieurs fois la même chose,
 & après avoir récrit ce qu'il avoit effacé,
 il plie sa lettre & met au dessus : *À la plus*
belle & la plus aimée bergere de l'univers. Il
 retourne ensuite au lieu où il avoit laissé
 Silvandre, il s'approche doucement du
 berger, & l'embrassant, » trop heureux
 » papier, s'écrie-t-il, si tu es rendu à celle
 » de qui dépend ma vie, touche lui si vive-
 » ment le cœur par la peinture de ma situa-
 » tion, qu'elle comprenne que malgré ses

» rigueurs mes sentimens pour elle sont
 » toujours les mêmes. Et toi, Silvandre,
 » ajouta-t-il ; en lui mettant sa lettre dans
 » la main, si tu vois la beauté que j'adore,
 » donne-lui ce papier, & rends à ton ami le
 » dernier office qu'il espere jamais rece-
 » voir.» Le berger ne faisoit que de se retirer,
 quand Silvandre s'éveilla. Quel fut son éton-
 nement lorsqu'il vit la lettre, & sur-tout
 lorsqu'il lut à qui elle s'adressoit ! Est-ce
 » songe ou réalité, disoit-il ? Non, je ne dors
 » point, il est certain que je veille, & que
 » je tiens une lettre pour la plus belle & la
 » plus aimée bergere de l'univers. Mais si
 » je veille, pourquoi ignorai-je qui me l'a
 » donnée ? Je ne l'avois point quand je me
 » suis endormi. Il faut qu'on me l'ait mise
 » dans la main. Quel dieu n'a point aimé
 » les beautés de la terre ? Amour même
 » qui blesse les autres, n'aime-t-il pas aussi ?
 » Quelqu'un des immortels, ou quelque
 » faune aura vu Diane, il en sera devenu
 » amoureux.»

Puis rentrant en lui-même : » Que cher-
 » chai-je, disoit-il ; lisons la lettre, & nous
 » connoîtrons mieux qui l'a écrite.» Au
 même temps il déplie le papier, & lors-
 qu'en lisant il trouvoit quelque chose de
 semblable à ce qu'il avoit autrefois pensé,
 il le marquoit avec le doigt. Mais quand il
 lut à la fin, *le plus infortuné comme le plus fi-*

dele de vos serviteurs : » Oh, s'écria-t-il, il ne
» faut plus en douter, la lettre est de moi; le
» génie qui me conduit a vu mon ame toute
» entiere, & il a confié mes sentimens à ce pa-
» pier pour en instruire Diane. Quelle autre
» beauté pourroit causer une si violente
» passion, & quel autre amant pourroit
» prendre tant d'amour? La lettre s'adresse
» à la plus belle & la plus aimée bergere de
» l'univers, il faut donc que je la rende à
» Diane. Elle est écrite par le plus infortu-
» né & le plus fidele amant, elle est donc
» écrite par Silvandre. »

Après avoir remercié le prétendu génie, il s'achemina vers son hameau, bien resolu de chercher Diane, dès qu'il auroit diné, si par malheur il ne la rencontroit point en chemin. Il ne la trouva point; aussi, dès qu'il eut mangé à la hâte, il fit sortir son troupeau qui l'attendoit, & prit le sentier qui conduisoit à la fontaine des sicomores. Il esperoit d'apprendre là de ses nouvelles. Il ne fut pas trompé dans son esperance. Lorsqu'il fut arrivé à la prairie qui aboutit à la fontaine, & qu'il eut promené ses regards de tous côtés, il crut voir sa bergere assise avec Astrée à l'ombre de quelques buissons. Il desira incontinent d'entendre leurs discours, sans être apperçu, car elles lui parurent fort attentives à leur travail. Pour executer son

92 *La II. Partie de l'Astrée.*

desslein , il rentra dans le bois , & se glissant doucement le long des arbres , il arriva si près d'elles qu'il put entendre tout ce qu'elles disoient. Il avoit laissé son troupeau dans le bois sous la foi de ses chiens.

Astrée parloit alors en ces termes à Diane : » Sans doute Phylis ne merite pas » que vous preniez cette peine , moins en- » core de porter ces beaux cheveux. Et j'a- » voue que je sens quelque jalousie , quoi- » que je n'aye point fait de gageure avec » elle , comme Silvandre , car je ne vou- » drois pas que vous l'aimassiez ou toute » autre personne plus que moi. Belle As- » trée , répondit Diane , c'est à moi à desi- » rer votre amitié ; aussi ne le cederai-je » jamais à qui que ce soit sur cet article , » pas même a Phylis dont vous me parlez » & qui me causeroit bien plus de jalousie , » si j'ignorois qu'avant que de m'aimer » comme vous l'aimez , je dois vous prou- » ver mon affection , comme elle vous a » prouvé la sienne. Ma sœur , repliqua As- » trée , vous avez tant de merite , que vous » ne devez point être sujette à la loi com- » mune. Cependant , répondit Diane , com- » bien m'a-t-il fallu demeurer auprès de » vous , avant que d'obtenir ce bonheur ? » C'est un effet de mon aveuglement , ré- » partit Astrée ; mais vous auriez tort main- » tenant de porter envie à toute autre ber-

bergere , je n'en aime aucune autant que
vous. »

A ces mots elles s'embrassèrent si tendrement que Silvandre desira plusieurs fois d'être Astrée , pour recevoir de telles faveurs. Il crut ensuite entendre son nom. Dans cette idée ils s'approchèrent d'avantage , & regardant à travers le buisson , il voit que sa maîtresse fait un bracelet de ses cheveux ; car il n'eut pas de peine à les reconnoître ; nul le bergere sur les rives du Lignon n'en avoit de semblables. Il commençoit d'être jaloux que quelqu'autre les portât que lui , croyant que son amour seul pouvoit les mériter. Alors il entendit qu'Astrée disoit : » Silvandre ne sera pas sans jalousie , lorsqu'il verra son ennemie mieux traitée que lui. Je croi , répondit Diane , qu'elle ne me les a demandés qu'à cette intention. Je le crois aussi , dit Astrée ; mais vous faites injure au berger , & vous manquez à votre parole en favorisant l'un plus que l'autre. Ni leur gageure , ni cette faveur , repliqua Diane , ne sont pas de grande importance ; d'ailleurs le berger ne m'a point fait la même demande. Et lui accorderez-vous un pareil bracelet , dit brusquement Silvandre , s'il vous en con- jure ? »

Telle fut la surprise des bergeres , qu'elles gardèrent long-tems le silence. Elles

craignoient que Silvandre n'eût entendu
 ce qu'elles avoient dit auparavant. Astrée
 enfin reprenant la parole : » Hé quoi , Sil-
 » vandre , dit-elle , vous êtes-vous donc
 » imaginé que vous pouviez écouter les se-
 » crets d'autrui ? Comment avez-vous pu
 » manquer jusqu'à ce point à votre mai-
 » tresse ? Je ne sçai , répondit Silvandre ,
 » de quoi vous m'accusez ; mais je sçais
 » bien que je n'avois d'autre curiosité que
 » d'entendre les secrets qui m'intéressent ;
 » c'est de ma belle maitresse que je dois les
 » apprendre , & je suis bien fâché d'être
 » arrivé si tard , puisque je n'ai pu appren-
 » dre autre chose que l'injuste destination
 » de ce bracelet. N'en soyez pas fâché ,
 » répondit Astrée , vous n'auriez pas été
 » moins coupable en dérobant les secrets
 » de votre maitresse , que celui qui déroba
 » le feu du ciel , & vous auriez dû attendre
 » un châtement semblable.

» La crainte n'éteindra jamais en moi cet-
 » te curiosité , repliqua Silvandre ; je desi-
 » re avec tant de passion de lui prouver mon
 » amour , que toutes les peines que j'en-
 » durerai pour ce sujet , me paroîtront le-
 » geres. Mais , dit Astrée , comment pense-
 » riez-vous le lui prouver par cette voye ?
 » Ne le ferai-je pas , répondit Silvandre ,
 » si connoissant ce qu'elle veut être secret ,
 » je le cèlois , & s'il ne cessoit pas d'être

» moins secret qu'auparavant ? En cela,
 » répondit Astrée, vous montreriez votre
 » discrétion. Et plus encore mon affection,
 » ajouta-t-il. Pour la discrétion, j'en con-
 » viens, dit Astrée ; pour l'affection, je
 » m'en rapporte à celle qui en est l'objet.
 » Mais d'où vient, ma belle maîtresse,
 » continua-t-il, en s'adressant à Diane,
 » que vous ne me répondez rien, & que
 » vous paroissez si insensible à mes discours ?
 » Je crois, répondit Diane, que c'est
 » par le déplaisir que je ressens de n'être
 » bien-tôt plus votre maîtresse. Vous pou-
 » vez, dit Silvandre, aisément y remédier ;
 » retenez Silvandre par vos faveurs, com-
 » me vous l'avez attiré par vos charmes.
 » Ah, Silvandre, répondit Diane, ne par-
 » lons ni de faveurs, ni de charmes ; il y a
 » déjà trois mois que vous jouez votre per-
 » sonnage, il vous en coûteroit trop, si
 » vous vous contraigniez plus long-temps.
 » Belle bergere, répondit Silvandre, ne
 » considérez point ce qu'il m'en coûtera.
 » J'ai tant de plaisir à vous servir, que
 » quand je serois encore plus ennemi de
 » l'amour, je continuerois à vous servir avec
 » joye. Je le veux croire, dit Diane en sou-
 » riant ; mais j'ai trop d'intérêt à n'y pas
 » consentir. Ces mots touchèrent infini-
 » ment Silvandre, il comprit qu'il avoit fait
 » peu de progrès dans le cœur de la bergere,

96 *La II. Partie de l'Astrée.*

& le déplaisir qu'il en conçut éclata par le changement qui parut sur son visage.

» Que vous est-il arrivé, dit Astrée, qui
» s'en apperçut ? Comment, repliqua-t-il
» ne serois-je point affligé de ces paroles
» desesperantes ? Mais ne croyez pas que
» je change jamais, quoi qu'en ordonnent
» & le ciel & Diane. N'y a-t-il point de
» temerité, dit Astrée, à defier deux sem-
» blables puissances ? Ce n'est point la te-
» merité, dit le berger, ni le courage mê-
» me ; c'est l'amour le plus fidele & le plus
» vif qui me fait tenir ce langage.

Tels étoient leurs discours. Diane con-
noissoit par là qu'elle étoit véritablement
aimée. Silvandre prévoyoit bien des
peines, & concevoit peu d'esperance. Pour
Astrée, elle jugeoit qu'Amour jettoit en
leur saines les fondemens d'une longue &
tendre affection. Mais Silvandre inter-
rompant la suite de ces discours, & s'a-
dressant à Diane. » Belle maitresse, dit-il,
» je sçais que pour vous délivrer de l'im-
» portunité de Phylis, vous lui avez pro-
» mis le bracelet que vous faites. Si c'est
» en effet dans cette vue, vous devez ac-
» corder à Silvandre la même faveur, &
» pour n'être point crue partiale, il faut
» que vous nous traitiez également, si
» pourtant l'affection de tout autre peut
» égaler la mienne. Pourquoi celle de Phy-
lis

» lis n'égaleroit-elle point la vôtre, dit
» Astrée, puisque c'est le même objet qui
» les fait naître toutes deux ? Pourquoi, ré-
» pondit Silvandre, bien que la cause soit
» la même, les effets ne seroient-ils pas
» differens ? L'expérience me l'apprend,
» répartit Astrée; l'affection de Phylis a ob-
» tenu ce que la vôtre n'obtiendra pas. C'est
» manque de bonheur, & non pas d'amour,
» répondit le berger. Cependant, puisque
» l'eau qui tombe goutte à goutte creuse
» enfin les plus durs rochers; pourquoi
» n'espererois-je pas le même effet de ma
» persévérance ?

Alors se jettant aux genoux de sa bergere:
» Belle maitresse, dit-il, si l'amour a quel-
» que intelligence avec la beauté, & si les
» prieres que l'on dit filles de Jupiter, lui
» font tomber le foudre des mains, se pour-
» roit-il que l'extrême amour de Silvan-
» dre, & ses ardentes supplications n'obtin-
» sent pas de vous la même faveur que l'im-
» portunité de Phylis en a obtenue ? S'il est
» ainsi, je dirai que pour être aimé il ne faut
» point aimer, que pour vaincre la dureté
» il ne faut point user de prieres, mais join-
» dre seulement la feinte à l'importunité.

Silvandre ajouta d'autres discours sem-
blables, qui alloient toujours à convain-
cre d'avantage les bergeres de l'amour qui
naissoit dans son cœur. Astrée reconnois-

fant que Diane n'étoit pas trop éloignée d'accorder à Silvandre ce qu'il demandoit, voulut les obliger tous deux à la fois. Elle joignit ses prieres à celles du berger, & fit si bien qu'il obtint le bracelet destiné à Phylis, à condition pourtant qu'il ne le garderoit que le temps qu'il devoit la servir suivant la gageure. Le berger n'y consentit qu'avec peine, il sçavoit que le temps qu'il devoit la servir par feinte expireroit bien-tôt, mais que le temps qu'il devoit la servir serieusement dureroit autant que sa propre vie.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la satisfaction de Silvandre. Il suffira de dire que ce berger qui n'avoit jamais pu comprendre que de pareilles folies, car c'est ainsi qu'il nommoit auparavant ces sortes de faveurs, pussent causer quelque plaisir, avoua dans cette occasion qu'il n'y avoit point de félicité qui égalât la sienne. Et lorsque par des expressions que sa joye rendoit confuses il essayoit de représenter tout son bonheur, il sembla qu'amour voulût l'augmenter en faisant arriver Phylis. Aussi-tôt qu'il la vit, il courut au devant d'elle, & lui montrant le bras, où il avoit déjà fait attacher le bracelet, il le lui passoit sous les yeux en lui disant : » Voilà » des arrhes de ma prochaine victoire.

Phylis qui venoit de chercher Lycidas

pour le guérir de sa jalousie , & qui n'avoit pu trouver le berger , revenoit si triste & si fatiguée , qu'elle n'eut pas besoin de changer de visage , pour témoigner le déplaisir qu'elle ressentoit de la faveur accordée à Silvandre. Et parce que le berger l'importunoit , non en cette action , comme elle le feignoit , mais en ce qu'il caufoit de la jalousie à Lycidas , elle lui dit avec aigreur : » Les arrhes que vous mon-
» trez annoncent plus tôt votre peu de mé-
» rite , que votre prochaine victoire ; on a
» coutume d'en user ainsi , pour rendre les
» charges justes. Comment l'entendez-
» vous , répondit le berger ? Je veux dire ,
» répliqua Phylis , que pour faire le con-
» trepoids , on charge le côté le plus le-
» ger , & que le voyage fini , ce même côté
» redevient ce qu'il étoit. L'application est
» facile ; mais quand notre terme sera expiré ,
» dieu sçait à qui sera la prochaine victoire
» dont vous parlez. Silvandre lui répondit
» en souriant : c'est la coutume des miséra-
» bles d'être envieux , & de diminuer par
» leurs expressions le bien d'autrui , à pro-
» portion de ce qu'ils l'estiment. »

Phylis , sans repliquer , s'avança vers les bergeres , à qui elle fit autant de reproches que si elle en eût reçu en effet quelque grande offense. Diane s'excusoit sur Astrée , & comme Astrée ne pouvoit bien

s'excuser elle-même, Silvandre prit la parole pour toutes deux, & s'adressant à Diane, il lui dit : » Voyez, ma maîtresse, com-
» bien l'amour a de prudence, & comme il
» dirige nos actions. Vous avez cru jusqu'ici
» que Phylis vous aimoit, & j'ignore qui
» ces feintes n'auroient pas déçu. Amour
» qui connoît nos plus secrètes pensées,
» a voulu pour vous desabuser que vous
» m'accordassiez cette faveur, non-seule-
» ment comme une preuve de mon amour,
» mais encore pour faire éclater la fausseté
» de celui de Phylis par sa jalousie ; car l'a-
» mour & la jalousie ne peuvent point sub-
» sister dans un même cœur. » Silvandre
parloit ainsi pour tourmenter davantage
Phylis ; persuadé qu'il étoit de la jalousie
de Lycidas ; il comptoit qu'il l'inquiète-
roit beaucoup, en soutenant que l'amour
& la jalousie ne peuvent subsister ensen-
ble. Aussi se sentant piquée jusqu'au vif,
elle ne put s'empêcher de lui répondre :
» Quelle raison, berger, vous fait avan-
» cer un sentiment si peu raisonnable ?
» Celle qui devoit vous le faire adopter,
» dit Silvandre, si vous étiez raisonnable
» vous-même. L'Amour n'est-il pas un de-
» sir, & la jalousie une crainte ? comment
» voulez-vous que la jalousie qui glace
» naisse de l'amour qui brule. » A ces mots
Phylis se troubla, & voyant que Diane

même tenoit pour Silvandre ; » Avec un tel
» second , dit-elle , il ne fera point surpré-
» nant que mon ennemi ait la victoire. Et
» vous , belle bergere , continua t-elle en
» se tournant vers Astrée , vous manquez à
» notre amitié , si vous ne prenez ma dé-
» fense , me voyant attaquée par eux deux. »
Astrée lui répondit froidement : » Je tiens
» pour chose si véritable que la jalousie
» naît de l'amour , que je ne veux pas mê-
» me disputer , de peur d'être forcée d'a-
» vouer , si les raisons me manquoient ,
» qu'étant jalouse , je n'ai point aimé , com-
» me je vous vois contrainte d'avouer que
» vous n'aimez point Diane. »

» Que je vous suis obligé , dit Silvandre ,
» d'avoir si bien parlé en ma faveur ? Si
» vous m'étiez obligé , répondit Astrée , il
» faudroit que j'eusse déguisé la vérité pour
» vous favoriser ; mais on n'a point d'obli-
» gation à celui qui dit la vérité. Vous au-
» riez raison , répondit Silvandre , si l'on
» prenoit tout à la rigueur ; mais puisqu'au
» siècle où nous sommes il y a si peu de per-
» sonnes qui suivent avec simplicité la ver-
» tu , il faut avouer que nous devons de la
» reconnoissance à ceux qui nous obligent ,
» lors même qu'ils sont tenus de le faire.
» Mais , interrompit Phylis , que direz-vous
» au contraire de l'expérience que nous fai-
» son tous les jours ? Je connois un berger

» qui, après avoir long-temps aimé, est de-
 » venu jaloux, & qui n'a pas laissé d'aimer
 » long-temps après. Oseriez-vous dire
 » qu'il eût cessé d'aimer ? Pourquoi ne le
 » dirois-je pas, répondit Silvandre ? Est-il
 » impossible qu'un feu soit éteint, puis ral-
 » lumé ? Pourquoi la jalousie n'éteindroit-
 » elle pas l'amour, & pourquoi, quand la ja-
 » lousie est éteinte, l'amour ne revivroit-il
 » pas ? Ne se peut-il pas que l'on passe de la
 » santé à la maladie, & que de la maladie on
 » revienne à la santé ? Pour mieux éclaircir
 » cette vérité, voyons quels sont les effets
 » de l'amour & de la jalousie, & nous pour-
 » rons juger si les causes d'où ils procedent
 » ont quelque conformité. Quels sont les
 » effets de l'amour ? Un désir extrême de
 » voir la personne aimée, de la servir, de
 » lui plaire. Quels sont les effets de la ja-
 » lousie ? La crainte de rencontrer la per-
 » sonne que l'on aimoit, une indifférence
 » entière à lui plaire, à la servir. Qui croi-
 » roit que des effets si contraires partent de
 » la même cause ?

Phylis essaya de répondre, mais elle ne fit que bégayer ; Diane qui avoit remarqué la jalousie de Lycidas ne put s'empêcher de rire, & pour embarrasser davantage Phylis, elle dit : » La jalousie est un
 » signe d'amour, à peu près comme les
 » vieilles ruines marquent qu'il y a eu des

» bâtimens anciens , & ces ruines sont d'au-
» tant plus grandes , que les édifices ont été
» plus superbes. Aussi pensai-je qu'une
» grande jalousie ne suivit jamais un petit
» amour ; mais comme nous ne donnons
» point à ces ruines le nom de bâtimens ,
» nous ne devons point honorer la jalousie
» du nom d'amour. Et si j'aimois , autant
» que je puis juger de mon caractère , il ne
» seroit pas en mon pouvoir d'être jalouse.
» Que deviendriez vous donc , dit Phylis ,
» si celui que vous aimeriez en aimoit une
» autre ? Son ennemie , répondit Diane. Je
» prévois pourtant que j'en serois affligée ,
» mais plus tôt pour avoir été long-tems
» déçue , que promptement oubliée. Et si
» ce berger devenoit jaloux , demanda Phy-
» lis ? J'en userois , ajouta Diane , comme
» s'il ne m'aimoit plus. Mais si vous desi-
» riez , continua Phylis , qu'il vous aimât
» encore ? Je me précipiterois , répondit
» Diane , car si j'aimois quelqu'un que je
» sçaurois ne m'aimer pas , je croirois mé-
» riter une pareille fin. Ah , Diane , que
» vous parlez librement , dit Phylis ! Et ,
» vous reprit Diane , vous disputez avec
» bien de l'opiniâtreté ? Si vous avez besoin
» de remede pour la jalousie , ou prenez ce-
» lui que je vous indique , ou vous armez de
» patience pour supporter tous les déplai-
» sirs qui vous en reviendront , & soyez

» bien persuadée qu'ils ne seront pas legers.

C'est ainsi que discourroient avec Silvandre ces belles & sages bergeres. Mais Astrée sentant, que leurs disputes pourroient amener quelque alteration, elle se leva pour les interrompre, & feignit de vouloir se promener. Alors Silvandre en voulant aider à sa maitresse laissa tomber, sans y penser, la lettre qui lui avoit été mise à la main, la nuit précédente. Phylis qui avoit toujours les yeux sur lui, la releva incontinent sans qu'il s'en apperçût. Elle vouloit la lire avec Astrée, avant que de la rendre; mais à peine eurent-elles jetté les yeux sur ce papier, qu'elles crurent reconnoître la main de Celadon. La triste bergere en fut si vivement touchée, que laissant Diane avec Silvandre, elle fut contrainte de s'asseoir. Phylis se mit à ses genoux, & voyant qu'elle avoit changé de visage: » Ma sœur,
 » lui dit-elle, quel mal vous est si promptement arrivé? Quel trouble, ô ma sœur,
 » repondit-elle, m'a causé la vue de cette
 » lettre! N'avez-vous point remarqué,
 » combien ce caractere est semblable à ce-
 » lui de Celadon? Mais faut-il, vous trou-
 » bler ainsi, répondit Phylis qui ne vou-
 » loit pas que Silvandre s'apperçût de ce
 » qui se passoit? C'est peut-être une de ses
 » lettres qui est tombée entre les mains de
 » Silvandre, & qu'Amour veut qui vous

» soit rendue. Hélas, ma sœur, j'ai cru le
» voir cette nuit. Il étoit si triste & si pâle,
» que je me suis éveillée tout à coup.

Elle alloit continuer, lorsque Diane & Silvandre arrivèrent, bien inquiets de la voir si changée: Phylis qui vouloit cacher ce trouble au berger, fit un signe à Diane. Puis s'adressant à Silvandre: Berger, lui dit-elle, Astrée voudroit s'entretenir avec Diane en liberté, mais il faudroit que Silvandre n'y fût pas, ou qu'il ne fût point berger.
» Mon ennemie, répondit-il, notre haine
» ne me fera pas manquer à l'égard d'A-
» trée. Je sçai que les bergers ne doivent
» point entendre tous les secrets des ber-
» geres. Je vais donc me retirer dans le
» bocage voisin, j'attendrai là que vous
» m'appelliez. » Au même tems il se retira sous les arbres qu'il leur avoit montrés, & pour ne pas demeurer oisif, il se mit à couper l'écorce de arbres.

Cependant Diane apprit de la bouche de Phylis le trouble où l'avoit jettée la vue d'une lettre que Silvandre avoit laissée tomber, parce que les caractères en étoient semblables à ceux de Celadon. Phylis, après l'avoir long-tems considéré, la lui montra. » Si elle étoit de Celadon, dit
» Diane, ce seroit une agréable nouvelle
» que Silvandre vous auroit donnée sans y
» penser; car il semble que cette lettre ne

» vienne que d'être écrite, & ce seroit une
 » preuve que Celadon vit encore. Mais
 » voyons ce qu'elle contient ; peut-être
 » nous en apprendra-t-elle davantage. »
 Alors ouvrant la lettre, elles trouvèrent
 qu'elle étoit conçue en ces termes :

A LA PLUS BELLE, ET LA PLUS
 AIME'E BERGERE DE L'UNIVERS,

*Le plus infortuné & le plus fidele de ses
 serviteurs envoie le salut que la
 fortune lui denie.*

M On amour extrême m'empêchera toujours
 de nommer supplice ce que je souffre par
 vos ordres ; & ma bouche qui n'a jamais chanté
 que vos louanges ne s'ouvrira point aux plaintes.
 Un autre pourroit trouver insupportable l'état
 où je suis ; mais j'y trouve moi, de la satisfac-
 tion, parce que je sçais que vous l'ordonnez ain-
 si : Etendez s'il se peut vos rigueurs, & je per-
 sisterai dans mon obeissance ; si pendant ma vie
 je n'ai pu vous convaincre de ma fidelité,
 du moins les ames bienheureuses qui habitent les
 champs Elysées reconnoîtront que je suis le plus
 fidele, comme le plus infortuné de vos serviteurs.

» Ah, ma sœur, interrompit Astrée,
 » que cette lettre est bien de Celadon !
 » mais il y a long-temps qu'elle est écrite.

» Elle n'est point datée, répondit Diane,
» qui la tenoit entre ses mains ; mais je ju-
» rerois, comme je vous l'ai dit, qu'elle est
» de fraîche date ; la poudre est encore at-
» tachée à l'encre. Ma sœur, ajouta Phy-
» lis, ce qu'il faudroit sçavoir de Silvan-
» dre, mais adroitement, c'est le lieu où il
» l'a trouvée, ou qui la lui a donnée. Tâ-
» chez, répondit Diane, en s'adressant à
» la triste bergere, tâchez de vous remet-
» tre un peu, & nous sçaurons certaine-
» ment de lui tout ce que nous voudrons.
» En attendant, je vais seule lui parler, &
» vous viendrez ensuite nous joindre. »
Silvandre s'étoit arrêté au premier arbre
qu'il avoit trouvé, pour y graver le chiffre
de sa bergere & le sien. Après quoi rencon-
trant par hazard une pierre tendre, il grava
avec la pointe de son couteau un cadran
dont l'éguille tremblante tournoit vers le
nord, avec ce mot : J'EN SUIS TOUCHE'.
Il vouloit insinuer que comme l'éguille
touchée de l'aiman se tourne incessamment
vers le nord, par cette puissance naturelle
qui fait que toute partie cherche à se rejoin-
dre à son tout ; son cœur atteint de la
beauté de sa maitresse, tournoit vers cet
objet toutes ses pensées.

Lorsque Diane l'aborda, il achevoit de
graver leurs chiffres. Des qu'il l'aperçut,
il vola plein de joye audevant d'elle » Ma

» belle maitresse, lui dit-il, quelle bonne
» fortune vous amène vers moi ? Elle est,
» répondit-elle, plus grande que vous ne
» pensez, puisque je laisse pour vous les
» deux plus grandes ennemies que vous avez.
» Je les crains bien moins que vos coups,
» répondit le berger. Mes coups, dit la ber-
» gere, ne sont point à craindre, ou ne le
» sont que pour ceux qui le veulent ainsi. »
Mais dites-moi, berger, de qui est cette lettre,
& à qui elle s'adresse. Silvandre ne sçachant
comment il l'avoit perdue, répondit :
» Mon cœur, & vos yeux, quand vous
» vous mirez dans une fontaine vous ré-
» pondent pour moi qu'elle s'adresse à vous,
» comme à la plus belle, & la plus aimée
» bergere de l'univers. Et vos rigueurs &
» mon amour vous diront qu'elle vient de
» moi qui suis le plus infortuné comme le
» plus fidele de vos serviteurs. Mais lui dit
» Diane, & les bergeres arriverent au mê-
» me temps, si la lettre est de vous, pour-
» quoi ne l'avez-vous pas écrite ? Parceque
» j'ai trouvé une meilleure main que la
» mienne. Il faut bien qu'elle ait quelque
» chose de surnaturel, puisque sans l'avoir
» écrite, j'y ai trouvé mes sentimens, &
» que la tenant dans mes mains il n'y a
» qu'un instant, je la voi dans les vôtres
» sans vous l'avoir donnée. Le génie qui
» l'a écrite pour moi me l'a ravie, parce

parce que je tarfois trop à vous la présenter. J'avois cru devoir attendre que vous fussiez seule. Seule, y pensez-vous, berger ? Mais dites-nous seulement, de quelle main elle est ? La nuit dernière, répondit le berger, après avoir longtemps réfléchi sur mon malheur, je me suis endormi dans un bois qui n'est pas éloigné, & le matin, en m'éveillant, j'ai trouvé cette lettre dans ma main. Jugez quelle a été ma surprise ; mais après l'avoir lue, j'ai reconnu sans peine que le genie qui veille sur moi & qui lit dans mon cœur, a tracé sur ce papier mes sentimens, pour vous les représenter. »

Phylis voyant que Diane ne répondoit rien, demanda au berger, s'il trouveroit le chemin de ce bois. » Non certe, dit-il, si vous y allez seule ; mais si ma Diane le veut, je l'y conduirai. » Astrée fit un signe à Diane, & Diane s'étant assurée qu'il y avoit assez de jour pour aller & revenir, elle pria Silvandre de les y conduire toutes. Le berger qui ne desiroit rien tant que de plaire à sa maîtresse s'offrit de leur montrer le chemin ; & Diane, pour mieux cacher le dessein d'Astrée, la pria avec Phylis de vouloir bien lui donner le reste de la journée ; qu'une autrefois elles pourroient disposer d'elle avec la même liberté. Astrée ravie de donner le change à Silvandre ré-

pondit qu'elle la suivroit avec joie par tout. Ainsi , laissant la garde de leurs troupeaux à quelques voisins qui arrivèrent à propos, elles se mirent en chemin.

Silvandre marcha devant dans les sentiers étroits ; mais lorsqu'ils furent entrés dans les prairies qui embellissent les rives du Lignon , il attendit les bergeres , pour donner la main à Diane. Astrée étoit au milieu de Phylis & de Diane ; & celle-cy, pour se fatiguer moins , donna le bras gauche au berger , en disant : » Je vous tiens » pour me servir en ce voyage , & vous , » Phylis, pour être ma compagne. » Phylis, pour faire parler Silvandre , & faire remarquer le moindre mot qui échaperoit à Diane à son avantage , lui demanda ce qu'il pensoit de cette faveur. » Qu'elle est audeffus de ce que nous meritons, dit Silvandre. » Mais, ajouta Phylis, la difference que Diane ne met entre nous ne vous cause t-elle point de jalousie ? Je vois bien, dit-il, que vous mesurez mon affection à la vôtre. » Rien de ce qui plait à ma maîtresse ne peut me déplaire ; & d'ailleurs je connois trop bien peu l'amour , si je n'étois extrêmement flaté de la préférence qu'elle vient de me marquer. » Diane sourit à cette réponse , & Phylis qui attendoit le contraire , en demeura si étonnée , qu'elles s'arrêtèrent dans le moment. Mais Silvandre con-

tinuant de marcher. » Phylis, dit-il, ce ris
» affecté ne cache point votre embarras.
» Jusqu'ici je n'ai pu ni par mes paroles, ni
» par mes actions vous faire entendre un
» seul des mystères d'amour. Mais je n'en
» accuse que votre cœur. Il faudroit plus
» tôt, dit la bergere, en accuser mon peu
» d'intelligence, car l'intelligence ne dé-
» pend pas de la volonté. Vous vous trom-
» pez, dit le berger, & c'est encore un de
» ces mystères qui vous sont inconnus,
» & dont il ne faut accuser que Diane.
» Comment prétendez vous, s'écria Diane,
» me rendre coupable de l'ignorance de
» Phylis ? Ce n'est pas ce que je prétens,
» repliqua Silvandre : mais je dis que vous
» en êtes la cause, suivant un ancien oracle,
» qui m'apprend, continua-t-il, en se
» tournant vers Phylis que Diane m'aime
» plus que vous.

» Voici des discours bien obscurs, dit
» Astrée qui jusques là avoit gardé le silen-
» ce. Je les éclaircirai, répondit Silvan-
» dre, si vous m'en donnez le loisir. Je dis
» donc que si Phylis ne comprend point les
» mystères d'amour, c'est qu'elle n'aime
» point assés, & qu'il ne faut accuser de ce
» défaut que Diane. C'est ce que nous ap-
» prend cet ancien oracle, qui me fait con-
» noître que je suis plus aimé que Phylis,
» en voici la raison. Quand vous voulez

» connoître la volonté d'un dieu, à qui vous
» adressez-vous pour en être instruit ? Aux
» prêtres de leur temple, répondit Phylis.
» Pourquoi, dit le berger, ne pas s'adres-
» ser plus tôt à ceux qui sont plus instruits,
» qu'aux ministres de ces temples qui d'or-
» dinaire sont fort ignorans ? Parce que les
» dieux, repartit Phylis, se communiquent
» plus volontiers à ceux qui sont initiés
» dans leurs mystères, qu'à des étrangers
» quelque habiles qu'ils soient d'ailleurs.
» Admirez, reprit Silvandre, la force de la
» vérité qui vous contraint de la dire con-
» tre votre intention. Si vous n'entendez
» pas les mystères d'amour, n'est ce pas
» une preuve que vous lui êtes étrangère ;
» puisque vous avouez qu'ils se communi-
» quent plus volontiers à ceux qui servent
» leurs autels ? Mais comment peut-on
» servir les autels d'amour, si ce n'est en
» aimant ? Nul sacrifice ne plait à ce dieu
» que celui des cœurs. Avouez donc, Phy-
» lis, que si vous ignorez ces mystères, c'est
» moins faute d'intelligence que d'amour.
» Quand cela seroit, répondit Phylis, ce
» que je n'avouerais jamais, comment vous
» en prendriez-vous à Diane de ce que je
» n'aimerois point ? N'est-elle pas assez belle,
» assez aimable pour se faire aimer ? Voici
» un autre mystère, dit froidement Silvan-
» dre. Diane a toutes les perfections ; elle
» est

est sans défaut comme votre volonté ;
car il ne tient pas à vous que votre amour
pour elle n'égale ses perfections ; mais
vous ne le pouvez , parce qu'elle ne vous
aime pas , suivant l'oracle dont j'ai parlé.
Vénus touchée autrefois que son fils ne
crût point , demanda aux dieux quelque
secret pour le faire croître. On lui répon-
dit qu'elle n'avoit qu'à lui donner un
frere , qu'il arriveroit incontinent à sa
juste proportion , mais qu'il ne croîtroit
point , tant qu'il seroit seul. Et ne sentez-
vous pas , Phylis , que cet arrêt est en ma
faveur , & contre vous ? Si votre amour
ne croît pas , c'est qu'il n'a point de frere ;
si le mien est d'une grandeur demesurée ,
c'est que Diane lui en a donné un qu'il ai-
me , qu'il adore.

» Croyez-vous , repliqua Phylis , que
» Diane vous aime plus que moi ? Les dieux
» ne mentent jamais , répondit le berger ;
» les oracles sont les interpretes de leurs
» volontés. Oseriez-vous accuser un ora-
» cle de mensonge ? On se trompe souvent ,
» dit Phylis , dans l'intelligence des oracles.
» J'en conviens , répondit Silvandre , mais
» alors l'événement contraire manifeste
» l'erreur. Ici il y auroit de l'impiété à
» douter , puisque vous ne sçauriez rendre
» votre amour aussi grand que le mien. Et ce
» qui le confirme encore , n'est-ce pas une

» vérité reçue , que pour être aimé , il faut
 » aimer ? Comment , interrompit Phylis ,
 » vous pensez en aimant beaucoup vous
 » faire aimer de même ? Si je voulois , dit
 » le berger , vous expliquer cet autre mys-
 » tere , vous conviendriez de ce que j'avan-
 » ce ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ; s'il
 » faut aimer pour être aimé , il est indubi-
 » table que Diane qui me contraint de l'ai-
 » mer avec tant d'ardeur , a pour moi les
 » mêmes sentimens.

Phylis ne sçachant que répondre , se vit
 réduite au silence. Alors Astrée dit tout bas
 à Diane : » Ne me tenez jamais pour veri-
 » table , si ce berger ne s'est laissé prendre
 » serieusement. Cela pourroit être , répon-
 » dit Diane , mais s'il a fait cette faute , il
 » en souffrira seul. » Phylis les interrompit
 en leur reprochant qu'elles tenoient pour
 Silvandre. » Nous disions , répondit Diane ,
 » qu'il est trop habile pour vous , & que
 » vous ne devez plus disputer contre lui.
 » Je veux pourtant sçavoir , ajouta-t-elle ,
 » comment il entend que ce que vous avez
 » dit d'abord est plus à son avantage qu'au
 » mien. Je ne puis comprendre qu'en me
 » choisissant pour compagne vous ne
 » m'ayez point fait plus d'honneur qu'à lui.
 » Aveugle Phylis , dit le berger , ignorez-
 » vous que ce mot est une pure flatterie
 » pour reconnoître en quelque sorte votre

» foible amitié ; Diane ne pouvant vous
» aimer , cherche à vous plaire par ce mot
» qui vous flatte. En me prenant pour ser-
» viteur, elle montre l'affection qu'elle me
» porte , puisque je suis digne de cette fa-
» veur , si quelque mortel peut l'être. O
» présomption , s'écria Phylis ! O amour,
» dit Silvandre ! Quoi, repliqua la bergere,
» vous vous croyez digne de servir une
» bergere dont le merite efface celui de
» toutes les mortelles ? Les plus grands
» dieux , dit le berger , aiment à se voir
» servis par des hommes. Pourquoi ne vou-
» lez-vous pas que je serve ma déesse ,
» quand elle m'a choisi elle même pour ces
» fonctions saintes : » Phylis pesant les rai-
» sons de Silvandre trouva qu'en effet Diane
le favorisoit plus qu'elle , & par cette rai-
» son lui adressant la parole ; » Mais ma mai-
» tresse , lui dit-elle , il me semble qu'il a
» raison, & que vous le favorisez plus que
» moi. Se pourroit-il que vous l'eussiez fait
» à dessein ? En verité , répondit froide-
» ment Diane , on voit bien que l'opinion
» l'emporte dans votre esprit sur la verité.
» Il n'y a qu'un moment que vous vous
» glorifiez de la preference que je vous a-
» vois donnée sur Silvandre , & voila que
» vous vous plaignez du contraire. Je crains
» bien que votre amitié ne soit de même
» toute en opinion. Comment , dit Silvan-

» dre, pourriez vous en douter, ma belle
» maitresse ? Elle ne dit pas un mot qui ne
» vous rende ce témoignage.

Les bergères trompoient ainsi la longueur du chemin. Comme elles n'en avoient encore fait que la moitié, elles résolurent, pour éviter la chaleur, de s'arrêter à la première fontaine, ou sous le premier arbre qu'elles trouveroient, car Silvandre les assura qu'elles rencontreroient bien-tôt une fontaine, sur les bords de laquelle étoit un cerisier chargé de fruits.

Dans cette résolution, elles doublèrent le pas ; mais la rencontre qu'elles firent de Laonice, d'Hylas, de Tyrcis, de Madonte, & de Therfandre, les arrêta quelque temps. Ces bergers se promenoient ensemble cherchant les ombrages, & les agréables sources des fontaines. Etrangers qu'ils étoient, & sans troupeaux, il n'avoient d'autre souci que de passer délicieusement le temps. Incontinent Hylas laissa Laonice, & vint à Phylis. Elle eut beau faire, il lui fallut quitter Astrée & Diane, de quoi Silvandre fut ravi. Tyrcis qui apperçut Astrée seule, car Therfandre conduisoit Madonte, après l'avoir saluée, lui offrit la main. Astrée qui estimoit la vertu du berger, & qui se sentoit quelque penchant pour lui à cause de la conformité de leur fortune, l'accepta volontiers.

Il n'y avoit que Laonice qui fût seule. Elle nourrissoit, comme je l'ai dit, un extrême desir de vengeance contre Silvandre & Phylis. Et pour executer son dessein, elle épioit toutes leurs actions, & tous leurs discours. Elle avoit déjà en partie causé la jalousie de Lycidas, & depuis elle avoit appris bien des nouvelles de Silvandre, & des autres bergers. Mais dans cette occasion elle s'instruisit si bien, comme nous le dirons, qu'elle en sçut presqu'autant qu'eux-mêmes. Personne ne soupçonnoit son dessein. Elle s'approcha le plus qu'elle put de Silvandre qui conduisoit Diane, parce qu'elle en vouloit plus à ce berger qu'à tout autre. Et comme elle avoit déjà quelque idée qu'ils s'aimoient, elle desiroit avec passion d'en sçavoir davantage. Diane qui n'avoit formé aucun dessein sur Silvandre qu'elle préféreroit pourtant aux autres bergers, se soucioit peu que ses discours fussent entendus; & Silvandre étoit si occupé de Diane qu'il ne remarqua point que Laonice l'écoutoit.

Or dès que le berger se vit seul avec Diane, » Quel jugement, lui dit-il, portez-vous de Phylis & de moi ? Que Phylis, répondit-elle, est la personne du monde qui s'entend le moins à mentir, » & que Silvandre est de tous les bergers » celui qui sçait le mieux feindre. Ah, s'é-

» cria Silvandre , qu'il est aisé de feindre
 » ce que l'on sent ! Voila précisément ce
 » que je dis , repliqua Diane , je n'aurois
 » jamais cru que pour une feinte passion on
 » eût pu trouver des discours si approchans
 » du vrai. Ah ! continua le berger , si vous
 » lisiez dans mon cœur , vous jugeriez de
 » moi bien differemment. Je dois, il est vrai,
 » à la gageure de Phylis le bonheur d'être
 » plus souvent près de vous , mais que je
 » me sois renfermé dans les bornes de la
 » gageure , ne le croyez pas , vous avez
 » trop de vertus , trop de charmes , pour
 » que l'on feigne seulement de vous aimer.
 » J'atteste les dieux qui président à ces
 » lieux solitaires que j'ai pour vous le plus
 » tendre & le plus veritable amour.

Le berger parloit de la sorte , parce que
 le terme des trois mois alloit expirer , &
 qu'il sentoit bien qu'alors il lui seroit plus
 difficile d'expliquer à Diane sa passion. Il
 accoutumoit du moins la bergere à de sem-
 blables discours ; & ce n'est pas un des
 moindres artifices dont puisse user un a-
 mant. Diane ne pouvoit se cacher à elle-
 même que les paroles du berger ne fussent
 veritables , mais continuant comme elle
 avoit commencé : » Cela même , dit-elle ,
 » me confirme dans l'opinion que j'ai con-
 » çue de vous , aussi voyez avec quelle
 » froideur je vous écoute & vous ré-

« pons. Et si je pensois autrement de vos
« discours, le premier mot que vous m'a-
« vez dit eût été le dernier que jeusse en-
« tendu. » Silvandre alloit repliquer, mais
une rencontre imprévue l'en détourna.
Astrée & Tyrcis qui marchaient les pre-
miers, & dont l'entretien ne rouloit que
sur des choses indifferentes, apperçurent
dans le plus épais de l'ombrage trois ber-
geres avec le gentil Pâris fils d'Adamas.
Astrée ne connoissoit point les bergeres ;
quant à Pâris, l'amour qu'il portoit à
Diane l'avoit rendu tellement familier
dans tout le hameau, que tous le recon-
nurent. Pour se rendre plus agréable à la
bergere, il prenoit, comme je l'ai dit,
les habits de berger, & vivoit parmi les
autres, comme s'il avoit été de la même
condition qu'eux : tant l'amour a de force
pour dépouiller de toute ambition les ames
les plus genereuses !

Lorsque les bergers arrivoient en ce lieu,
une des bergeres chantoit : ce qui fit qu'A-
strée & Tyrcis s'arrêterent, & que se tour-
nant vers ceux qui les suivoient, ils leur fi-
rent signe d'aller doucement ; mais ils
n'entendirent que les dernieres paroles.
Hylas qui avoit quitté Phylis, n'eut pas
plus tôt considéré les bergeres, qu'il les
reconnut ; mais il dissimula pour entendre
ce qu'elles diroient. Il entendit que celle

qui avoit chanté , dit : » Maintenant , gen-
 » til berger , que nous avons satisfait à vo-
 » tre curiosité , dégagez la promesse que
 » vous nous avez faite. Vous devez comp-
 » ter , dit Pâris , sur tout ce qui est en ma
 » puissance. » Au même temps il prit une
 harpe que ces bergeres avoient apportée ,
 & mariant sa voix au son de cet instrument,
 il chanta ces vers :

Quand Hylas apperçut Phylis ,
 C'est fait , dit-il , Hylas est pris.

» Qui sont Phylis & Hylas , dirent les é-
 » trangers ? Si jamais , dit Pâris , vous avez
 » entendu parler de cette plaine de Forest,
 » & de l'agreable riviere du Lignon , il est
 » impossible que vous ignoriez les noms
 » de la belle Diane , & d'Astrée. Tout ce
 » que je puis vous dire d'Hylas , c'est qu'il
 » est étranger , mais de l'humeur du monde
 » la plus enjouée , il ne s'ennuye jamais à
 » soupirer auprès d'une bergere , il a soin ;
 » dit-il , de la quitter huit jours avant qu'il
 » s'ennuye. N'est-il pas , ajouta l'une des
 » étrangères , de la province des romains ,
 » & d'un lieu nommé Camargue ? Pâris
 » ayant répondu qu'oui , il suffit , continua-
 » t-elle , que nous scachions son nom & sa
 » patrie ; nous avons appris le reste à nos
 » dépens. » Elle garda quelque tems le si-
 lence , & reprit ainsi son discours :

HISTOIRE

HISTOIRE

DE PALINICE ET DE CYRCE'NE.

GENTIL berger, cet Hylas est bien le plus inconstant des hommes ; & , ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il soutient que changer est une vertu , ou plus tôt qu'aimer en divers lieux , ce n'est pas inconstance ; & ne croyez pas qu'il déguise ce qu'il pense ; il parle en effet selon ses vrais sentimens. Je me souviens qu'étant venu de Camargue à Lyon , il se glissa dans le temple , la veille d'une fête , & qu'il se laissa renfermer parmi les filles. Sans Palinice , c'est ainsi que se nomme celle-ci de mes compagnes , dit-elle en montrant la bergere qui étoit près de Paris , il auroit porté la peine de sa curiosité. Mais supposant qu'il y avoit dans Hylas plus d'imprudencé que de malice , elle le cacha sous son voile , & le conduisit dans sa maison. Tant de bonté put bien engager Hylas à revoir Palinice , & bien que personne n'eût osé lui parler d'amour , il n'attendit pas la troisième visite. Le lendemain qu'il vint la trouver , ce fut avec tant de familiarité , que l'on eût dit qu'ils avoient été élevés ensemble. » Vous m'avez conservé la vie ; il est bien juste , dit-il , que je

» l'employe à votre service ; & ne croyez
» pas que personne au monde puisse ou
» veuille vous aimer plus moi. » Ma com-
pagne qui étoit peu accoutumée à de pareils
discours , se contenta de lui répondre froi-
dement ; mais quand elle vit qu'il persistoit,
elle s'indigna contre lui. Elle connut enfin
son caractère , & prit le parti de rire de ses
discours passionnés, sans qu'il s'en offensât.
Cependant son amour croissoit ; & quoi qu'
Hylas ne soit pas sans merite, ma compagne
qui étoit veuve , & qui ne voulut plus en-
tendre aucune proposition de mariage,
s'ennuya des assiduités d'Hylas. Le ciel
parut alors s'interresser pour Palinice , en
lui donnant une compagne , & bien-tôt
deux.

Palinice avoit un frere qui depuis long-
tems aimoit Circéne que voici , dit-elle en
montrant l'autre de ses compagne qui étoit
auprès d'elle ; & Clorian, c'est le nom du
frere de Palinice , n'avoit encore osé s'ex-
pliquer à Cyrcéne. D'un autre côté la belle
étoit trop jeune pour remarquer les actions
de Clorian. Cependant Hylas continuoit
de voir Palinice, & parce que, selon lui, la
prudence en amour veut que l'on se conci-
lie les proches de ce que l'on aime , il n'ou-
blia rien pour gagner Clorian. Il en vint ai-
sément à bout, Clorian étant bien né, & ne
cherchant qu'à se faire aimer. Mais comme

Hylas étoit plus rusé , il se contenta de feindre , au lieu que Clorian parvint à l'aimer comme son frere. Clorian sentoit tous les jours croître son amour pour Cyrcéne , & n'osoit le lui découvrir. Hylas s'en aperçut à cette occasion. Cyrcéne étoit partie pour aller voir son pere , qui étoit malade , au pays des sebusiens , & qui mourut de cette maladie. Elle demeura long-temps en ce lieu. Clorian , pour s'occuper uniquement d'elle , se retiroit dans une maison qu'il avoit dans l'enceinte de la ville sur la hauteur du côté des sebusiens. De là on voit le Rhône , & l'Arar. Si l'on promene ses regards du côté du Rhône , on apperçoit la forêt de Mars. Si l'on se tourne vers le temple de Vénus , on découvre jusqu'aux monts des sebusiens. Quand on regarde l'Arar , on voit jusqu'aux sequanois , & lorsque l'on étend la vue entre le Rhône & l'Arar , on perce jusqu'aux affreuses montagnes des allobroges , & l'on voit au delà la plaine des sebusiens. Là est une tour au sommet de laquelle on a bâti un cabinet ouvert des quatre côtés , afin que l'on puisse plus aisément jouir de la beauté de cet aspect. C'est en ce lieu que Clorian avoit accoutumé de se retirer , & qu'il goutoit un plaisir infini en jettant les yeux sur la plaine des sebusiens. Il arriva qu'Hylas qui vivoit avec lui familièrement , ne le trouvant

point devina qu'il étoit dans la tour, & parce qu'il s'étoit apperçu qu'il étoit amoureux, fans sçavoir quel objet il aimoit, il monta doucement, & trouvant la porte entr'ouverte, il le vit appuyé sur la fenêtre qui regarde du côté des sébusiens, si occupé qu'il ne s'apperçut point du bruit que fit Hylas en entrant. Il le surprit disant ces mots : » Doux zephir, si jamais tu fus sensible à la pitié, oublie en ma faveur les amoureux tourmens, & va dans le sein de ces plaines heureuses qui retiennent l'objet de mon amour, mais portes-y les plaintes dont je fais retentir ces forêts. » A peine il eut achevé qu'Hylas l'embrassant avec transport, lui dit : » Je vous y prens Clorian ; jamais il n'y eut d'amant plus mystérieux que vous ; mais enfin vous ne pouvez plus vous déguiser à moi. Ni dans cette occasion, répondit Clorian, ni dans aucune autre. Hé bien, que voulez-vous sçavoir de moi ? Je ne vous demande plus, repliqua Hylas, quel est votre mal ; mais seulement qui en est l'auteur. Plût à dieu, dit Clorian, pussiez-vous y apporter du soulagement, comme je suis prêt à satisfaire votre curiosité. » A ce mot il s'assit sur un lit, & prenant Clorian par la main, il lui raconta l'histoire de sa passion, & comment le respect l'avoit empêché de la déclarer à Cyrcène.

Lors qu'Hylas entendit prononcer ce nom, il ne lui parut point inconnu ; cependant il ignoroit qui étoit Cyrcéne. » Vous » ne l'avez donc jamais vue , dit Clorian , » car il suffit de l'avoir vue une fois , pour » ne point l'oublier ? Il est vrai que quand je » me rappelle le temps où vous êtes venu » dans cette ville , je pense que vous ne » pouvez gueres l'avoir vue. Hé bien , re- » partit Hylas , vous figurez-vous , parce » qu'elle est belle , qu'elle ne vueille point » être aimée ? Ah, Clorian , souvenez-vous » que si les femmes se fâchent lors qu'on » leur parle d'amour , c'est qu'elles crai- » gnent que cet amour ne soit pas sincère. » Croyez-moi , j'ai de l'expérience , de- » clarez à Cyrcéne que vous l'aimez ; plus » tôt vous l'instruirez de vos sentimens » pour elle , & plus tôt elle vous aimera. » D'abord elle feindra d'être en colere , & » de ne vouloir plus vous parler , mais con- » tinuez seulement , & je vous repons du » succès. Jamais timide amant ne réussit. Il » faut que les amans osent , entreprennent , » demandent , supplient , importunent , » pressent , surprennent , ravissent. Qui n'a » pas le courage d'en user ainsi , doit renon- » cer à l'amour. Je conclus donc , Clorian , » que vous devez expliquer votre passion , » & compter d'être aimé , si vous aimez.

Je ne puis , gentil berger , vous détailler

davantage les conseils & les raisons d'Hylas, car selon que je l'ai sçu depuis, il se montroit bien maître en ces matieres. Enfin, Clorian ne pouvant prendre sur lui de parler, Hylas se chargea de le faire. Quelque tems après ma compagne revint à la ville, plus belle que jamais, malgré sa tristesse qui lui avoit donné je ne sçai quelle douceur charmante. Hylas chercha avec empressement les moyens de la voir, & Palinice à la priere de Clorian lui servit beaucoup dans cette occasion. La mere de Cyrcène fit en ce même tems un sacrifice aux dieux manes pour son époux; Cyrcène y fut invitée, & mena Hylas. Mais jugez s'il est meilleur ami, qu'il n'est fidele amant. A peine il revit Cyrcène qu'il en devint amoureux. Il se souvint de l'avoir vue dans le temple de Vénus, quand Palinice le sauva, & comme alors il l'avoit trouvée à son gré, sa premiere flamme n'eut pas de peine à se rallumer. Il se souvint encore que frappé de sa beauté, il avoit demandé son nom à Palinice, & se representant la grace avec laquelle elle avoit chanté, & tout ce que l'amour lui fit concevoir à cette premiere vue, il oublia tellement Clorian & ses promesses, qu'il ne songea plus qu'à son propre interêt. Qu'il est dangereux en semblables affaires d'employer un second !

Hylas s'approche de Cyrcène, & parce

qu'il étoit dans le temple , après l'avoir salué, il mit un genou en terre , & lui parla en ces termes : » Je sens , belle Cyrcéne , » que votre vue m'est fatale , & qu'étant » venu ici pour assister à un de vos sacrifices » vous serez l'objet du mien. » Cyrcéne qui n'avoit jamais vû Hylas, le considéra quelque temps, & reconnut bien-tôt, soit à son langage, soit à ses habits , qu'il étoit étranger. Elle crut donc qu'il la prenoit pour quelqu'autre, & se tourna froidement d'un autre côté sans lui répondre.

» Hé quoi , dit Hylas en la tirant par sa robe , vous ne me répondez rien ? Aussi, » dit Cyrcéne , je ne croi pas que vos discours s'adressent à moi. C'est pourtant à » vous , ajouta-t-il ; que j'ai l'honneur de » parler. Je ne me trompe point , je ne » vous prens que pour vous même , c'est-à-dire pour la plus belle & la plus aimable » personne qui fut jamais, dont la première » vue a pensé me touter la vie , & dont la » seconde me la ravira , si vous ne m'êtes » aussi favorable, que Palinice le fut alors ? » Que fit Palinice pour vous, dit-elle ? Elle » me sauva la vie, répondit Hylas , lorsque » la curiosité me fit entrer dans le temple de » Vénus, & que vos charmes m'y retinrent » trop long-tems. Je ne me souviens point, » repliqua Cyrcéne de vous y avoir vû. Je » ne vous en aime pas moins , dit Hylas ,

» & je m'estimerai le plus heureux des
 » hommes, si j'obtiens de vous quelque
 » retour. Je vois, répondit-elle, que vous
 » êtes étranger, & que je vous suis incon-
 » nue, mais je crois encore mieux que mon
 » amitié vous est indifférente. » A ces mots
 elle se tourna d'un autre côté. Heureuse-
 ment qu'une de ses compagnes entra dans
 le temple, elle feignit de lui donner sa
 place par honnêteté, & se plaça auprès de
 sa mère. Mais Hylas n'étoit pas homme à
 s'arrêter en si beau chemin.

Il se fit introduire par Palinice dans la
 maison de Cyrcène, & s'y rendit enfin si
 familier, sous prétexte de servir Clorian,
 qu'il y passoit plus de temps qu'en tout au-
 tre lieu. Mais c'étoit peu pour Hylas de
 tromper son ami, d'aimer Palinice & Cyr-
 cène, si un soir que nous nous promenions
 sur l'Arar, il ne m'eût aussi conté des dou-
 ceurs, sans sçavoir presque mon nom.

Hylas qui écoutoit, comme je l'ai dit,
 sans être vu, se montra tout-à-coup contre
 son intention, & dit: » Comment, belle
 » Florice? Avez vous cru que je fusse amou-
 » reux de votre nom? » Hylas se repentit
 de s'être montré, & les belles étrangères
 furent bien étonnées, quand elles le virent
 paroître ainsi, lorsqu'elles s'y attendoient
 le moins.

Astrée que ce long discours ennuyoit en

fut ravie ; elle feignit pourtant d'en être
fâchée à l'exemple des autres qui tous en-
semble se firent voir. Pour Hylas, il feignit
d'avoir interrompu Florice à dessein , &
courut l'embrasser. Il salue ensuite les deux
autres , puis retournant à Florice : » Hé
» bien , dit-il , ne cesserez-vous point de
» médire de moi ? Depuis quand , répon-
» dit-elle, pensez-vous de la sorte ? En ve-
» rité je croyois chanter vos louanges.
» N'est-il pas cruel à vous, ajouta le berger,
» de me rappeler le souvenir de mes pre-
» mieres amours ? O , dit Florice, la cruau-
» té n'est pas grande , & vous n'avez point
» à craindre de mourir d'amour , vous y
» connoissez de trop excellens remedes.
» Vous auriez raison , repartit Hylas , si
» toutes les blessures se guérissent par des
» remedes semblables ; mais , dites-moi
» quel dessein vous conduit en ce lieu ? Ce
» n'est pas , répondit Florice, celui de vous
» y voir. Si vous étiez aussi reconnoissante
» que gracieuse , ajouta Hylas , je vous ai
» assez servies toutes , pour vous inspirer
» le desir de me revoir. » A ces mots As-
trée, Diane , & Phylis arrivèrent avec les
bergers , & leur présence termina la dis-
pute.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

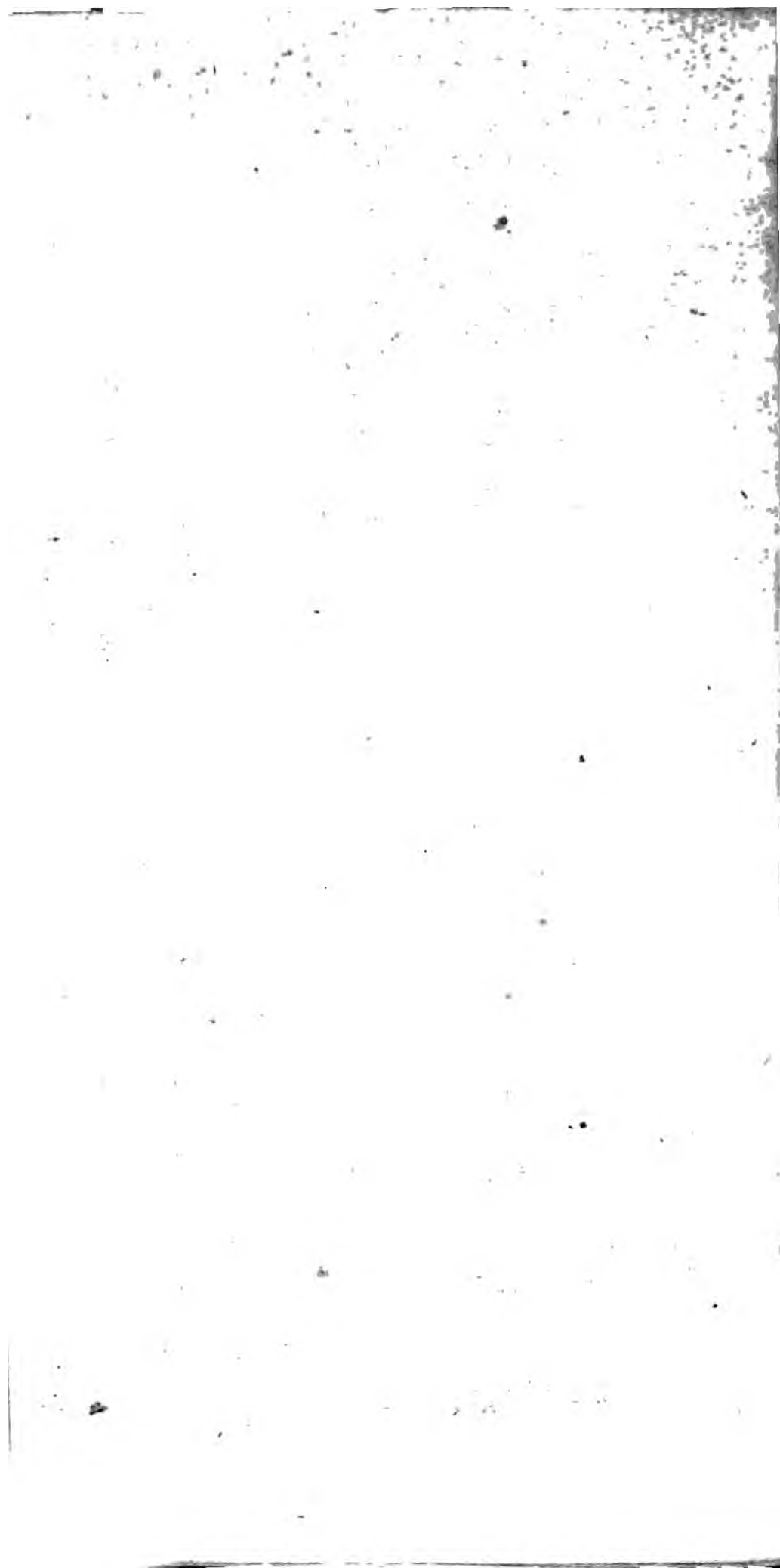
LIVRE QUATRIÈME.

Les bergers du Lignon ne manquoient jamais d'exercer les loix de l'hospitalité. Cet usage bien établi parmi eux engagea Astrée, Diane & Phylis à rendre ces mêmes devoirs aux belles étrangères ; & à leur demander ensuite le sujet de leur voyage. Florice répondit qu'un dieu les envoyoit dans cette contrée, & que leur vœu défendu d'en dire la raison, elles ne pouvoient satisfaire leur curiosité à cet égard. Florice à son tour demanda qui étoient ces bergeres : Phylis lui en dit les noms, & dans le moment s'adressant à la belle Astrée ; " J'avoue, dit-elle, que j'ai



Guillard Sculp

Gravelot inv.



été aveugle de ne pas connoître la bergere Astrée dont la beauté est connue dans toutes nos contrées. Je commence à bien esperer de notre voyage , puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer. » Astrée lui répondit dans les termes les plus obligeans. Après qu'elles se furent saluées , Hylas les interrompit en disant : » Florice , que vous semble de nos hameaux ? vîtes-vous rien de semblable dans vos villes ; on ne connoit point ici l'artifice qui y regne ? Convenez que j'ai eu raison de vous quitter toutes pour ces aimables bergeres , dont la beauté naturelle s'ajuste mieux avec la simplicité de mon esprit & de mon caractère. Je conviens , dit Florice , qu'Hylas n'eut jamais plus de jugement, non qu'il y ait en effet de la conformité entre ces belles bergeres & lui , mais parce qu'ayant toujours été en volage, il est impossible qu'il ne se fixe ici. C'est à moi de répondre , dit Phylis , car Hylas est mon serviteur ; je ne répondrai pourtant pas de sa fidelité, puisqu'il a pu cesser de vous aimer, je tiens que ce n'est point la beauté qui le rend amoureux. Que seroit-ce donc , interrompit Hylas ? C'est , dit Florice , une certaine legereté d'esprit , qui ne lui permet pas d'être un jour entier dans les mêmes sentimens.

Cependant Pâris avoit exprimé à Diane

la joye qu'il ressentoit de l'avoir rencontrée. » J'en suis ravie, dit-elle, puisque nous aurons le bonheur de vous posséder, » à moins que ces belles étrangères, ne nous le ravissent. » A ce mot elle laissa échapper un souris : elle n'ignoroit pas qu'elle étoit aimée de Pâris, & qu'il étoit bien éloigné de lui préférer qui que ce fût. Cet accueil piqua Silvandre, & le fit convenir en secret, mieux que toutes les raisons de Phylis, que la jalousie naît de l'amour. Il eut beau dissimuler, la bergere qui se sentoit quelque inclination pour lui, & Laonice même s'en apperçurent. L'amour est trop éclairé pour s'y méprendre. La jalousie du berger eût peut-être éclaté, si Astrée ne les eût séparés. Elle desiroit avec trop de passion de continuer son voyage. Elle laissa donc les étrangères, & se remit en chemin. Pâris donna la main à Diane, & Silvandre vint à Phylis. » Quand nous ne serions point ici, lui dit-elle, je doute que l'on remarquât notre absence. »

» Mon ennemie, répondit Silvandre, pour cette fois j'avoue que vous l'emportez. » Il alloit continuer, lors qu'Hylas survint, il avoit quitté les étrangères, comme s'il ne les eût jamais aimées. Diane qui admiroit son caractère, fit signe à Phylis ; Phylis de son côté qui le regardoit avec des yeux de compassion ; » Hylas, lui dit-elle,

me direz-vous la vérité ? Pouvez-vous en douter , répondit-il , quand pour vous suivre , j'ai quitté toutes celles que j'aimois ? De bonne foi , ajouta Phylis , avez-vous aimé ces étrangères ? Et si vous les avez aimées , comment les avez-vous quittées ? Autrefois , répondit-il , j'en laissai d'autres pour elles , & maintenant je les laisse pour vous. Je conviens que je devois en user plus civilement , mais l'amour que j'ai pour vous ne me permet aucun égard à ces sortes de bienfécances. Je croi , interrompit Silvandre , qu'Hylas n'a jamais aimé ces étrangères. Il les aimeroit encore ; les liens d'amour sont indissolubles. Avouez du moins qu'ils ne le sont pas pour moi , reprit Hylas. Ne croyez pas , ajouta Silvandre , que vous les ayez aimées ; pour moi , je n'en croirai rien ; & pour ne me point importuner davantage , gardez votre humeur mélancolique , sans me parler de formais de vos opinions extravagantes.

Phylis , pour rompre cet entretien qui devoit avoir des suites , dit à Hylas : » En vérité , je vous sçai mauvais gré de m'avoir enlevé le plaisir d'apprendre les nouvelles que ces étrangères avoient commencé de raconter. Il est facile d'y suppléer , répondit Hylas ; ordonnez tout ce qu'il vous plaira , je n'exclus que la mort

» & votre haine. Ce que je desire , reprit
» Phylis , c'est d'entendre de votre bou-
» che ce que vous m'avez empêché d'ap-
» prendre de celle de Florice. » Diane, que
la grande chaleur fatiguoit , ajouta : » Si
» nous rencontrons quelque ombrage, je
» suis persuadée que le recit d'Hylas nous
» fera un extrême plaisir. »

Astrée , malgré son impatience , ne vou-
lut point contredire la bergere ; elle s'ap-
procha d'elle , & lui dit qu'elle vouloit être
de la partie. » Il ne tient donc qu'à moi ,
» dit Hylas , que vous m'écoutez ; ainsi je
» parlerai avec d'autant plus de satisfac-
» tion , que j'aurai presque autant de plai-
» sir à me rappeler mes premières amours ,
» que j'en aurois à penser à mes amours
» présentes ; car les plaisirs de l'amour ne
» sont guères que dans l'imagination. Je
» commencerai , dès que nous aurons trou-
» vé un lieu qui nous défende de l'ardent
» du soleil. N'esperons rien de mieux , dit
» Silvandre , que la source de ce petit ruis-
» seau que vous appercevez. Le doux mur-
» mure de l'eau , & la fraîcheur de l'ombra-
» ge invitent également à s'y arrêter. » Il
se détache à ces mots , & marche suiv
de la troupe , que la chaleur commençoi
à fatiguer. Après s'être rafraîchi dans cette
source plus pure que le crystal , ils s'assirent
sur ses bords. Le seul Silvandre monta su

un cerisier d'où il arrachoit des branches chargées de fruit. Il vint presenter à Diane les plus belles. Diane en donna à Pâris & aux bergeres ; sans oublier Silvandre , à qui elle dit , après en avoir choisi une :
» Tenez, Silvandre, c'est ainsi que je vous
» fais part de vos biens. Plût à dieu, ré-
» pondit-il , en la recevant & lui baisant
» la main , que vous reçussiez tout ce que
» je vous donne , comme je reçois cette
» part que vous m'accordez ! » Et lorsqu'il se fut placé près de Diane , Hylas commença en ces termes :

HISTOIRE

DE PARTHENOPE', DE FLORICE,
ET DE DORINDE.

J' Ai souvent ri en moi-même de ceux qui blâment l'inconstance , lorsque j'ai fait reflexion qu'ils ne peuvent être ce qu'ils disent , sans être l'inconstance même. Lorsqu'ils aiment , n'est-ce pas la beauté qu'ils aiment , ou quelque autre qualité qui les attire ? Or , si cette beauté se flétrit , comme il arrive toujours , ne sont-ils pas inconstans , quand ils aiment ces figures devenues laides ? C'est ce qui m'a fait croire , que pour n'être point inconstant , il faut aimer toujours & par tout la beauté , &

que lorsqu'elle quitte une bergere, il faut s'en détacher. Je sçai que le vulgaire en juge differemment, mais il me suffit de répondre qu'il est ignorant, & qu'en cette occasion il prouve bien sa stupidité ? Ne trouvez donc point étrange, ma maitresse, & vous, gentil Pâris, si en vous racontant mes aventures, je vous parle de plusieurs changemens semblables.

Vous sçavez déjà pourquoi je quitterai Camargue, ce qui m'arriva jusqu'à Lyon, pourquoi j'aimai Palinice & Cyrcène. Lorsque j'ai interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit. Mais parce qu'elle a oublié des choses importantes, je reprendrai ce qu'elle a finement passé sous silence; &, si nous en avons le loisir, je vous raconterai le reste de mes aventures.

Sçachez donc, ma maitresse, que Clorian se montra bien mal habile, lorsqu'il me chargea de parler à Cyrcène pour lui, parce qu'en pareille occasion on ne doit jamais choisir personne qui vaille mieux que soi; & que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle n'hésitera pas sur le choix. Lorsque avec Palinice j'allai trouver Cyrcène, mon dessein étoit de servir Clorian, mais à peine j'eus vu cette fille, que je me souvins que je l'aimois, depuis que je l'avois remarquée dans le temple. La situation étoit

Étoit delicate; il falloit renoncer à l'amour, ou manquer à l'amitié. Celle-ci l'emporta quelque temps dans mon cœur; mais enfin je considèrai que ma passion étoit plus ancienne que celle de Clorian, & l'amour triompha. Voilà ce qui me fit parler à Cyrène ainsi que Florice vous l'a dit; jugez si je devois plus travailler à la satisfaction d'autrui qu'à la mienne. Qu'elle ne me reproche donc plus que je trahis mon ami. J'aime Clorian, mais j'aime aussi Hylas & Cyrène, & ce double amour doit l'emporter sur le premier. Je ne pensai dont plus qu'à ce que je me devois, & les dieux prirent soin de me justifier. Ils furent si favorables à mes desseins, qu'après quelques assiduités Cyrène m'aima peut-être autant que je l'aimois; vous mêmes vous en conviendrez bien-tôt. Cependant par ménagement pour sa mere, elle me pria d'agréer qu'elle feignît d'aimer Clorian. On esperoit qu'il l'épouserait, ils étoient de la même ville, & d'une même condition; d'ailleurs les soins de Clorian devoient plaire à la mere, parce qu'il étoit très riche, au lieu que les miens auroient déplû, parce qu'étant étranger on ignoroit si j'avois du bien, & si peut-être je n'étois point marié.

Je fus d'autant plus ravi de cette ouverture, que je ne sçavois plus comment traiter avec Clorian, à qui je devenois suspect,

parce que je n'avançois point les affaires. Je fis donc part à Cyrcène de ce qui s'étoit passé entre Clorian & moi, & de ce qu'il m'avoit chargé de lui dire. A la verité je lui en parlai avec mépris, de peur qu'elle ne s'avisât de l'aimer, & je le fis si adroitement, que Cyrcène en conçut plus d'envie de se servir de lui, pour cacher nos amours. J'allai trouver Clorian, je lui fis valoir ce que j'avois dit à son avantage, ou plus tôt ce que je n'avois point dit : je l'assurai enfin qu'il pouvoit sans crainte declarer sa passion. Il me fit de grands remerciemens, & des offres de pareils services ; mais j'étois bien éloigné de les accepter, je n'aurois pas voulu qu'il m'eût tenu dans ses mains, comme je le tenois dans les miennes.

Il prit enfin la genereuse resolution de parler à Cyrcène; mais il lui en couta presque autant que s'il eût du combattre en champ clos contre le plus vaillant champion des Francs. L'occasion se presenta bien-tôt de s'expliquer, il le fit le mieux qu'il put, ajoutant que sans moi le respect l'auroit toujours tenu dans le silence, quelque honnête que fut sa passion, puisqu'il ne recherchoit Cyrcène que dans la vue du mariage. » Il est vrai, répondit-elle, que vous » avez un bon ami dans la personne d'Hy- » las, il y a plus d'un mois qu'il me parle » sans celle de vous. Il vous dira que je ne

» suis pas aussi ingrate que vous le pensez ,
» & que je n'ignore pas qu'une personne de
» votre mérite fait honneur , quand il a les
» vœux que votre ami m'a assuré que vous
» aviez. Ainsi je vivrai avec vous , comme
» vous devez l'attendre , mais je serai ravie
» qu'Hylas soit témoin de tout ce qui se
» passera entre nous , afin qu'il soit notre
» juge. » J'abrege, belle Phylis, autrement
il me faudroit un siècle pour vous redire
toutes mes aventures.

Depuis ce jour Clorian fut si touché ; que
rien ne pouvoit le distraire de sa passion.
Déjà les parens s'étoient apperçu de ses
soins ; il me fallut donc faire entendre à la
mere , qu'il avoit dessein d'épouser Cyrcé-
ne , & que jugeant le parti avantageux ,
j'avois employé tout ce qui dépendoit de
moi ; mais que n'ayant point parlé à ses
proches , il desiroit que sa declaration fût
secrete. La mere de Cyrcéne me remercia
de ce bon office, & me pria de l'engager à lui
parler à elle : qu'il pouvoit compter sur
sa discretion. Je l'assurai qu'il n'y man-
queroit pas. En effet , quelques jours après
Clorian lui en dit encore plus que moi.
Tout succedoit à mes vœux. J'étois bien
auprès de la mere , très bien auprès de Clo-
rian , mieux encore auprès de Cyrcéne.
En quelle situation j'étois alors ! Pour faire
croire que je n'aimois point Cyrcéne , il

falloit que je quitasse la place à Clorian, & que je parlasse pour lui. S'il vouloit lui dérober quelques faveurs, je les cachois. Il nous en coutoit beaucoup, à elle & à moi, cependant nous nous contraignions, afin qu'il nous fût permis de nous voir. La mere qui croyoit que je travaillois pour Clorian m'en laissoit tous les moyens. Je dirai plus, je portois les lettres de Clorian, souvent je faisois la réponse que Cyrcène transcrivoit, & dieu sçait si nous nous réjouissions à ses dépens.

Je vivois heureux lors que la fortune changea pour moi ; quoi qu'à dire vrai je fusse moins à plaindre qu'un autre, car jamais pareilles disgraces ne m'ont abbatu. Les fêtes des bacchanales expiroient, quand nous resolumes Clorian & moi de faire un tournoi. Clorian pour sa devise prit une Circé sous les traits de Cyrcène, avec ce mot, *L'AUTRE AVOIT MOINS DE CHARMES.* Pour moi qui voulois un peu déguiser mon histoire, je pris une syrène avec Ulyssé attaché au mât de son vaisseau, & ce mot, *QUELS LIENS FAUDROIT-IL ?* Je croyois avoir fait merveilles ; mais entendez la suite :

Près du logis où je demeuroid à Lyon, étoit une belle fille nommée Parthenopé. Je n'avois jamais eu grande familiarité avec elle, sans que j'en puisse bien dire la

raison ; car je n'étois pas homme à ne point visiter de belles voisines , quand le hazard m'en offroit. Lorsque nous parumes sur les rangs Clorian & moi , & que chacun eut dit ce qu'il pensoit de notre entrée dans le champ, les plus curieux essayèrent de deviner nos devises.

On devina aisément celle de Clorian ; le nom de Cyrcéne & ses traits la découvrirent assés. Pour la mienne, personne ne la devinoit. Enfin un vieux chevalier que son âge dispensoit de jouter & qui étoit auprès de Cyrcéne & de Parthenopé , répondit froidement : » Il est aisé de pénétrer son intention , & s'adressant à Parthenopé : » c'est pour vous , la belle, dit-il, qu'il entre dans le champ. » Elle rougit, car elle sentoit combien ce discours étoit éloigné de la vérité , » Si c'est pour moi , dit-elle , » il est bien dissimulé , car il ne m'en a rien dit. Prenez garde , répondit Cyrcéne qui étoit piquée , que vous ne soyez plus dissimulée que lui. Il m'est facile , répondit Parthenopé , de dissimuler ce que j'ignore. » Ecoutez , repartit le chevalier , ce qui m'a fait juger ainsi. Pouvoit-il vous nommer plus clairement qu'en prenant pour devise une syrène ? Les syrènes étoient trois sœurs dont l'une se nommoit Parthenopé. Cet Ulyssé lié au mât du vaisseau fait entendre que si vous vouliez vous

» l'attacher , rien ne pourroit le séparer de
 » vous. » Alors on s'écria en frapant des
 mains : » Parthenopé , nous admirons vo-
 » tre discretion ; mais il n'est plus temps
 » de dissimuler. » Tout-à-coup le bruit le
 répandit que j'étois le chevalier de la sy-
 réne , & que Clorian l'étoit de Cyrcène , &
 que l'on verroit bien-tôt laquelle seroit
 plus favorisée en ce tournoi. Pour moi j'i-
 gnorois ce qui se disoit ; seulement je m'ap-
 perçus , que quand je passois sous l'échaf-
 faut de Cyrcène , elle crioit : » Adieu
 » chevalier de Parthenopé. »

Le tournoi achevé , Cloriant & moi
 nous allâmes chez Cyrcène ; je trouvai bien
 du changement : lorsque je voulois parler
 à Cyrcène , elle ne me répondoit autre
 chose , sinon , » laissez moi en paix , cheva-
 » lier de la syrène , » & elle se tournoit
 d'un autre côté. Comme j'étois innocent ,
 je ne sçavois à quoi attribuer cette froideur ;
 je craignis seulement de n'avoir pas réussi
 à son gré dans le tournoi. Mais il me sem-
 bloit que j'avois aussi bien fait que Clorian ,
 qui pourtant étoit mieux traité. Je me re-
 tirai sans être plus instruit , car il me fut im-
 possible de dire un mot en particulier à Cyr-
 cène. Le lendemain il m'arriva un malheur
 qui acheva de ruiner mes affaires. Le ma-
 tin je rencontrai Parthenopé au temple a-
 vec une de ses tantes , & je m'apperçus que

elle-ci me regardoit d'un œil affés favorable. Elle étoit belle, & par conséquent de celles que les loix de ma constance ni'obligent d'aimer. Je m'approche d'elle, & lorsque je cherchois des prétextes pour lui parler, elle se pencha de mon côté & me dit: « Comment vous trouvez-vous du tournoi? » C'est, répondis-je, aux belles dames comme vous que je devrois faire cette demande, puisque c'est à elles à porter leur jugement. Je ne vous demande point, ajouta-t-elle, comment vous avez fait, tout le monde vous a rendu justice, je vous demande si vous ne vous êtes point senti fatigué? » Le lieu me permit à peine de lui répondre. Les prieres finies, elles sortent du temple; je donnai la main à Parthenopé, & je scus d'elle que l'on avoit jugé que j'étois son chevalier. Pour moi qui étois ravi de cacher mon amour pour Cyrcéne, & qui d'ailleurs n'auroit point refusé les bonnes graces de Parthenopé, je lui répondis que l'on ne s'étoit point trompé, & que n'ayant osé m'expliquer, j'avois choisi cet expédient. Lorsque nous fumes arrivés au logis, elle ota son écharpe & son masque, & par tous les discours qu'elle tint, je jugeai que ce qui s'étoit passé ne lui avoit point déplu. Avant que de me retirer je pris cette écharpe, & me la passai au col. Parthenopé fit un peu de resis-

144 *La II Partie de l'Astrée.*

tance; mais je lui representai qu'étant entré pour elle au tournoi le jour précédent, sans avoir aucune marque de son affection, il étoit bien raisonnable qu'elle m'accordât celle-ci; elle ne résista pas davantage. Cependant je voulois conserver Cyrcène, ainsi j'affectai de ne point aller où elle pût me voir. Mais Clorian, sans autre dessein que de lui donner de mes nouvelles, lui raconta que les faveurs que je recevois de Parthenopé me combloient de joye, & sur cela il lui parla de l'écharpe. Quoi qu'elle fût vivement piquée, elle dissimula. Le lendemain que j'allai chés elle sans Clorian, » Eh bien, me dit-elle, chevalier de » la syrène, qu'est devenue votre écharpe? » J'aimois infiniment plus Cyrcène que Parthenopé. Je lui jurai qu'en entrant au tournoi je n'avois point pensé à Parthenopé, mais seulement au nom de syrène, dont on pouvoit faire Cyrcène en ajoutant une seule lettre. » Mais pourquoi, reprit-elle, » ne m'en dites-vous rien? parce que je ne » pouvois pas m'imaginer que vous ne devineriez point, répondis-je. Et que dirons nous de l'écharpe, continua-t-elle? » J'avoue, lui dis-je, que je la lui pris hier, » mais sans autre dessein que de mieux déguiser mon amour pour vous.

Elle garda quelque temps le silence; puis reprenant tout-à-coup la parole, » Je

„ Je croirai ce que vous voudrez, dit-elle,
„ si vous voulez me donner cette écharpe,
„ & je vous promets que vous en aurez
„ une autre. » En vain je m'excusai, il fallut
ceder. A l'instant elle la mit à son bras, &
m'en donna une autre plus belle. Le jour
même sçachant que je n'étois point à la
maison, elle y vint avec une amie sous pré-
texte de me prendre pour la promenade, &
sur le champ elle envoya un homme qui me
servoit dire à Parthenopé qu'elle l'atten-
doit pour se promener avec elle. » Voilà, lui
„ dit-elle, pour ta peine une écharpe que
„ je te donne, & que je veux que tu por-
„ tes aujourd'hui pour l'amour de moi. »
Le message fut bientôt fait. Parthenopé
voyant son écharpe au col de cet homme,
crut que je la lui faisois porter par mépris
pour sa personne. Elle connut depuis que
c'étoit un tour de Cyrcène à qui j'avois
donné l'écharpe; mais elle se piqua telle-
ment que je ne pus jamais renouer avec
elle. Cyrcène aussi se retira tout-à-fait
de moi, pratiquant ainsi la maxime qu'il
faut hair ceux que l'on a offensés.

Je fus contraint de retourner à Palini-
ce; mais elle m'échappa bientôt; un beau
jour de printemps elles voulurent jouir de
la douceur de la campagne. Elles prirent
un bateau chargé d'instrumens, & s'amuse-
rent tantôt à chanter sur l'eau, & tantôt

à danser en rond sur la terre. Je ne connoissois de toute la troupe que Palinice & Cyrcène, je ne laissai pas de me glisser parmi elles, & de les entretenir toutes. Je voyois bien qu'elles se demandoient à l'oreille qui j'étois, & que Palinice étoit allés occupée à dire mon nom à toutes celles qui le demandoient. Bientôt je fus plus connu que personne; elles me trouverent une humeur si agréable, qu'elles voulurent toutes être de mes amies. Il y avoit parmi elles plusieurs chevaliers qui étoient venus pour leur tenir compagnie.

Ce fut là que je vis Teombre pour la première fois. Cet homme déjà sur le retour avoit assez de présomption pour s'imaginer que toutes les femmes mourroient d'amour pour lui. Je ne lui trouvai rien d'agréable, mais il avoit des minauderies qui ne déplaisoient pas à quelques-unes. Florice, à ce que je crois, l'avoit aimé. Florice étoit belle; les traits du visage réguliers, les cheveux blonds, les yeux les plus doux & les plus attirans; la taille & l'air majestueux. On jugeoit aisément qu'elle étoit d'un sang illustre; en effet elle avoit pour pere le chef de cette race qui se prétend issue du grand Arioviste. Malgré tant de charmes & de beauté, Teombre fut celui de toute la ville qu'elle aima le plus pour son mal-

eur. Cette passion étoit déjà surannée. Pour la rallumer, Teombre feignit d'aimer une jeune fille nommée Dorinde, qui ne manquoit pas de beauté, mais qui le cedoit en tout à Florice. Dorinde étoit partie depuis quelques jours pour la campagne. Teombre profita de cette conjoncture pour continuer sa feinte. Lorsque son tour vint de chanter, il prit Dorinde pour le sujet de sa chanson. J'ai oublié les vers, dont le sens étoit qu'en partant elle lui avoit juré de se souvenir toujours de lui : bonheur qui l'égaloit, disoit-il, aux dieux mêmes. La belle Florice se sentit infiniment piquée de ces discours, qui tenus en sa présence l'offensoient davantage, & prenant la parole comme pour défendre Dorinde qui lui appartenoit, elle répondit de la sorte.

*Si Dorinde a fait ce serment ,
Pour bannir un fâcheux amant ,
Promettre est un doux artifice.
Mais quand on devoit l'en punir ,
Elle aimeroit mieux le supplice
Qu'un si douloureux souvenir.*

Cette repartie de Florice me plut tellement, que dès lors je résolus de la joindre à Palinice & à Cyrcène. Un moment après on passa dans une prairie charmante,

où les unes se mirent à chanter , d'autres à danser, quelques-unes à cueillir des fleurs, ou à se promener.

Florice fut de celles qui faisoient des guirlandes. Elle étoit alors assise & séparée de la troupe , elle s'entretenoit peut-être de ce que Teombre avoit dit. Je m'approchai d'elle, dans la vue de la servir, si je trouvois quelque apparence de succès, & de donner aussi de la jalousie à Cyrcéne. Je fis donc semblant de lui aider à cueillir des fleurs, afin de lui parler plus librement. Elle les prenoit de ma main avec beaucoup de civilité, mais surprise pourtant qu'un inconnu lui rendît ce service. Je m'en apperçus ; mais j'attendois que ses paroles me donnassent lieu de lui faire entendre que je l'aimois. Le respect que m'inspiroit sa naissance m'engageoit à ces ménagemens que je ne connoissois guères. Enfin après avoir reçu plusieurs fois les fleurs que j'avois cueillies, elle me dit que je l'estimerois incivile, si elle souffroit que je continuasse. „ Il me semble „ au contraire, lui dis-je, que l'on est obligé à vous rendre toute sorte de services, „ ces, puisque vous servez si bien vos „ amies en leur absence. Vous voulez parler de Dorinde, dit-elle ; je ne puis souffrir la vanité de Teombre. Vous voyez „ quel il est, cependant il pense & dit

„ que nous mourons toutes d'amour pour
„ lui. Il me paroît bien plus propre, re-
„ partis-je, à guérir de l'amour qu'à en
„ donner. „ Alors Florice me regardant a-
vec un souÿris, „ Je suis, me répondit-elle,
„ de votre opinion, & si je voulois aimer,
„ il seroit le dernier de tous les hommes
„ que je choisirois. Vous offenseriez bien
„ les dieux, ajoutai-je, si vous profaniez
„ pour lui tant de beauté. Je sçais bien, dit
„ Florice, que je ne suis pas belle, mais je
„ sçai mieux encore que je n'aimerai ja-
„ mais Teombre. Puissiez-vous être, lui
„ dis-je, plus veritable pour lui que vous
„ ne l'êtes pour vous-même ! Ces discours
„ sont hors de saison & peu agréables, in-
„ terrompit-elle, ne parlons plus de moi.
„ J'obéirai, lui dis-je ; mais ce que vous
„ me défendez de dire, je l'aurai éternel-
„ lement dans le cœur. „

Déjà ses compagnes étoient entrées dans le bateau ; elle se leva donc sans me répondre, & mettant ses fleurs dans un pan de sa robe, je la pris sous le bras. Je n'osai reprendre le discours que j'avois commencé ; car montrer trop de hardiesse dans les premières déclarations, c'est témoigner que l'on n'aime guères. Ici, belle Phylis, commencent de nouvelles affaires. Depuis que j'eus vu Florice, il me fut impossible de m'en détacher. Je voulois

conserver Palinice , elle meritoit d'être aimée , & la perte de Cyrcéne m'affligeoit. Quoique celle-ci ne m'aimât plus , elle regardoit comme une insulte faite à sa beauté , que Florice m'occupât plus qu'elle n'avoit pu faire. Elle me rendit tous les mauvais offices qui dépendirent d'elle , auprès de Palinice , dont elle avoit reconnu l'amour , & auprès de Florice pour qui ma passion n'éclatoit que trop. Mais par ses contrariétés elle fit plus pour moi , que de longs services n'auroient pu faire. Florice reconnut qu'il y avoit de la passion dans Cyrcéne , d'où vient qu'elle n'y ajoûta point foi , & considérant mes actions de plus près , elle commença à les trouver agréables. L'amour prit cette occasion , & se glissa insensiblement dans son ame.

Les femmes n'estimant rien davantage que ceux qui les aiment , je résolus de conserver l'amitié de toutes , s'il m'étoit possible ; mais Florice avoit trop de mérite & de vanité pour vouloir partager un cœur. Tant qu'elle aima peu , elle le souffrit ; mais il en alla autrement lorsqu'elle songea à n'aimer que moi. Pour la posséder seul il fallut renoncer à tout autre amour. J'étois sans cesse auprès d'elle ; elle me mettoit dans tous ses discours , & je la mettois dans tous les miens. Jugez si Palinice & Cyrcéne garderent le silence en une si belle

occasion. Toute la ville fut bientôt instruite de notre amour , & Florice même fut informée par une de ses amies , des bruits qui couroient à son desavantage. Elle se repentit de son imprudence , & me dit que pour étouffer ces bruits , il ne falloit plus que je la visse que le soir. Je me contraindis quelque-temps, mais nous nous lassâmes tous deux de nous voir si peu. Elle me conseilla donc de feindre de l'amour pour quelqu'une de celles qui la voyoient le plus familièrement , afin que sous ce prétexte je pusse demeurer auprès d'elle. Elle jetta les yeux sur Dorinde , parce qu'elle étoit assés belle, & qu'elle n'avoit point trop de finesse ; mais il lui vint bien de l'esprit, comme vous l'entendrez bientôt.

Le jour que je me déclarai étoit un jour où le peuple celebroit le rétablissement de la ville sous Neron , après que le feu du ciel l'eut consumée en une nuit. Chacun s'efforçoit de briller à cette fête , soit pour assister aux sacrifices qui s'offroient à Jupiter restaurateur & aux dieux tutelaires , soit pour paroître aux jeux & spectacles publics. Dorinde , qui aimoit à être remarquée , n'oublia rien pour sa parure ; mais que vous dirai-je , belle Phylis ? il suffit de vous faire entendre que je parlai tant à Dorinde , que je lui dis tant de dou-

ceurs, qu'elle commença à croire que je l'aimois. Ce même jour je liai amitié avec un jeune chevalier nommé Periandre, & je devins bientôt amoureux de Dorinde, ne pouvant rien voir de beau sans l'aimer. Cependant j'aimois plus Florice que Dorinde : elle étoit aussi plus belle, & d'un rang plus considérable. Deux mois s'écoulerent ainsi ; d'un autre côté, Periandre & moi nous liames l'amitié la plus étroite, & pour la cimenter davantage, nous nous rendîmes hors la ville au tombeau des deux amans, & là prenant leurs manes à témoin de nos sermens, nous nous jurames une amitié éternelle. Quelques jours se passerent que nous nous communiquions nos plus secretes pensées. Un matin, après avoir parlé des beautés de la ville, & nous être dit mutuellement ce que nous en savions, il me demanda si je n'aimois rien. Je lui répondis que j'aimois, & il me dit qu'avant que de me demander le nom de ma maitresse, il vouloit me nommer la sienne.

» Puisque vous m'en avez parlé le premier, » lui dis-je, je veux aussi m'expliquer le premier. » Alors, sans lui parler de Florice, je lui dis où j'en étois avec Dorinde. » Comment, » reprit-il, vous aimez Dorinde, Dorinde » fille d'Arcingentorix ? Ah dieux, que l'a- » mour m'a cruellement traité ! » Et s'é- » tant tû quelque temps, » je vous jure, ajou-

« ta-t'il , qu'il y a long-tems que je l'aime
 » aussi. Quel malheur plus grand pouvoit-
 » il m'arriver ! je ne puis la quitter sans
 » mourir , ni la conserver sans manquer
 » aux loix de notre amitié. »

Je demeurai interdit à ce discours ; en-
 fin je lui parlai en ces termes : » Mon frè-
 » re , puisque cette passion est plus ancien-
 » ne que notre amitié , loin qu'elle doive
 » s'en plaindre , elle doit la regarder com-
 » me une preuve de la conformité de nos
 » humeurs , qui nous a fait aimer un mê-
 » me objet. Mais pour prévenir tout incon-
 » venient , voyons à qui il demeurera. Il
 » y auroit de la tyrannie dans notre amitié ,
 » si elle nous portoit l'un ou l'autre à y re-
 » noncer ; mais aussi c'est croire l'impossi-
 » ble , que de penser que nous puissions
 » être amis & rivaux. Rapportons-nous-en
 » à la raison , & par le serment que nous
 » avons fait sur le tombeau des deux
 » amans , dites-moi quel témoignage Do-
 » rinde vous a donné de son amour ? » Il me
 » répondit : » Je ne puis vous assurer que
 » je sois aimé ; telle est la discretion de
 » Dorinde , qu'elle ne laisse point connoî-
 » tre ses vrais sentimens. Je suis au même
 » état que vous , lui dis-je : jurons donc
 » par notre amitié , par les divinités qui
 » vengent les parjures , que le premier de
 » nous qui recevra de plus grandes preu-

» ves de son amour, la possedera seul. J'y
 » consens, repartit Periandre, nous nous
 » ferions trop de violence si nous y renon-
 » çions maintenant, au lieu que celui qui
 » le verra méprisé s'armera de dédain.

Or, gentil Pâris, considerez quel est le caractère de la pluspart des hommes. Avant la déclaration de Periandre j'aimois Dorinde, mais bien moins que je ne l'aimai depuis. Je fus donc plus assidu auprès d'elle, & pour prévenir mon ami, j'eus recours à la ruse. Il me sembloit qu'en amour il n'y avoit point d'artifice qui ne fût permis.

Je fis faire secretement un petit miroir enrichi d'émail & de chiffres d'or, & m'étant fait peindre par le celebre Zeuxis, je mis mon portrait entre la glace & la table d'or qui la souûtenoit sans que l'on pût l'ouvrir. Je pratiquai ensuite une vieille femme, qui avoit accoûtumé de porter dans les maisons particulieres des bijoux à vendre. Je lui donnai le miroir, lui faisant entendre que j'avois besoin d'argent. » Allez, lui dis-je, chez Arcingentorix, j'ai
 » sçu qu'il avoit une fille qu'il aime fort,
 » peut-être sera-t'il ravi de lui faire ce present. Avant même que de le porter ailleurs, rappez-moi ce que le pere ou la fille voudront en donner.» Pour abregger, Dorinde l'acheta, déterminée par la

beauté du miroir & par le bon marché. Quelques jours après je le vis à sa ceinture. Je jugeai alors que je devois achever mon dessein ; je craignois que la glace ne se cassât, & que mon portrait ne parût. Je demandai a Periandre s'il n'avoit rien avancé auprès de Dorinde. Il me répondit que soit peu de merite de son côté, soit indifférence ou discretion de la part de Dorinde, il ne lui avoit point trouvé plus de bonne volonté pour lui que le premier jour qu'il l'avoit vue ; mais que ce qui le rassuroit, c'étoit qu'elle traitoit de même avec tous les autres. » Mon frere, lui répondis-je, » ce n'est pas qu'elle soit insensible, & pour » vous dire la verité, continuai je en l'em- » brassant, je la possède au point qu'elle ne » voit que par mes yeux. Mais telle est sa » discretion, qu'en public elle ne tourne » jamais les yeux sur moi ; elle se contente » de me dédommager en particulier. Avez- » vous remarqué un miroir qu'elle porte à » la ceinture depuis quelques jours ? Sça- » chez que c'est pour l'amour de moi qu'elle » le porte : & pour vous en convaincre, » lorsque vous serez auprès d'elle, cassez » la glace, & vous trouverez mon portrait » sous un papier qui le cache. » Periandre ne demeura pas moins immobile que s'il avoit vu la tête de Méduse. Il conclut enfin qu'il devoit, si je ne le trompois point, m'abandonner Dorinde.

Il sort à l'instant , & va chés Arcingentorix. Il trouva Dorinde seule. Dès qu'elle l'aperçut , elle alla le recevoir avec sa politesse ordinaire ; car de tous ceux qui aspireroient à l'épouser , Periandre étoit celui à qui son cœur donnoit la préférence. Mais prévenu comme il étoit , il ne regardoit qu'avec dédain ces politesses. Il voulut d'abord s'éclaircir si ce que je lui avois dit , étoit vrai. Il prend le miroir , feignant de l'admirer : & comme s'il se fût laissé emporter aux discours qu'il lui tenoit , il le laissa tomber avec violence. Lorsqu'il vit que la glace étoit rompue. » Je vous demande pardon , lui dit-il , ma maitresse , » pour réparer ma faute , j'y ferai mettre » une autre glace. » Elle lui répondit que la chose ne meritoit pas qu'il en prît la peine. Aussi-tôt elle tendit la main pour reprendre le miroir , mais Periandre s'imaginant qu'elle vouloit lui cacher son portrait , s'obstina davantage , & dans cette contestation ôtant la glace & le papier , il découvrit son portrait. Jugez quelle fut la surprise de Dorinde & de Periandre même ! Periandre crut qu'elle paroissoit étonnée pour mieux dissimuler. Frapé de cette idée , » je publierai par-tout , lui dit-il , que » personne ne sçait ni mieux aimer , ni » mieux cacher son amour. Periandre , lui » dit-elle , vous pouvez croire ce qu'il

» vous plaira ; mais je jure que mon igno-
» rance est aussi véritable que ma sur-
» prise est réelle. Je vous quitte de vos ser-
» mens , repartit Periandre ; vous êtes la
» première qui m'ait trompé , j'abandonne
» la place à quelqu'autre. J'aurai du moins
» la consolation de n'être pas le dernier
» que vous tromperez. » Dorinde fit tout ce
qu'elle put pour le desabuser , mais tous
ses efforts furent inutiles. Periandre se re-
tira sans l'écouter , & ne croyant pas qu'il
pût si-tôt oublier Dorinde , comme il s'y
étoit engagé par serment , il eut recours à
l'absence , qui fut pour lui une foible res-
source.

Me voilà donc par cet artifice devenu
maître du champ de bataille. Mais , gentil
Paris , quand j'allai voir Dorinde , que ne
me dit-elle point ? Elle avoit sçu par la
femme de qui elle avoit acheté le miroir,
qu'il venoit de moi. » Perfide , me dit-
» elle , comment avez-vous pû offenser si
» cruellement une personne qui l'a si peu
» mérité ? & comment osez-vous vous pré-
» senter à mes yeux ? » Je la laissai exhaler
sa colere , & lui répondis ensuite en ces
termes : » Je mérite les reproches que
» vous me faites , je me garderai bien de
» m'en plaindre ; mais je me plaindrai avec
» justice de l'amour , qui en allumant tant
» de feux dans mon ame , vous a laissée si
» indifférente pour moi : autrement vous

» n'aurez point desapprouvé l'artifice dont
» je me suis servi pour écarter un rival. La
» violence de mon amour ne devoit-elle
» pas diminuer ma faute à vos yeux ? »

Ces mots prononcés de l'air du monde le plus passionné, firent tant d'impression sur Dorinde, qu'elle ne fut pas long-tems sans me pardonner. Il arriva même que ce qui avoit excité sa colere, augmenta sa bonne volonté ; l'artifice dont j'avois usé lui fit croire que je l'aimois en effet. Cependant j'aimois beaucoup plus Florice qu'elle ; à la verité, quand elle commença de me favoriser davantage, je commençai aussi à redoubler d'amour, car rien ne m'emflamme comme les faveurs.

Florice soupçonna bientôt mon intelligence avec Dorinde. Un jour elle m'en parla avec quelque alteration, & moi qui l'aimois veritablement, je lui jurai tout ce qu'elle voulut ; que je ne voyois Dorinde que pour lui obéir ; qu'à la verité, pour mieux cacher notre dessein, lorsque j'étois auprès d'elle je contrefaisois le passionné ; que si elle l'approuvoit, je cesserois de la voir, & qu'elle m'épargneroit une contrainte cruelle. Je dissipai de la sorte ses soupçons ; elle me fit pourtant jurer que je lui montrerois toutes les lettres que m'écriroit Dorinde. Je n'y manquai point ; car Dorinde ne fut pas long-temps sans répondre à mes lettres.

A ce mot Hylas remarqua que Silvandre s'approchant de Diane, lui disoit quelque chose à l'oreille, & qu'ils sourioient ensuite. Il interrompit son discours : « Vous riez, Silvandre, lui dit-il, de ce qu'aimant Florice, je me plaisois avec Dorinde. Devons nous, à votre avis, refuser le bien que les dieux nous envoient ? » Silvandre resta dans le silence, pout ne point interrompre Hylas; & celui-ci ayant attendu quelque temps, reprit en ces termes, après avoir secoué la tête :

Je ne pus voir plus familièrement Dorinde, sans l'aimer davantage : & comme une faveur reçue en attire une plus grande, elle me donna chaque jour des preuves plus marquées de sa bienveillance. Le stile de nos lettres changea ; il devint plus passionné. Je n'en donnai plus que très rarement à Florice, encore les choisissais-je adroitement. Bien auprès de Florice & de Dorinde, je vécus quelque-temps dans une félicité que je ne puis exprimer ; mais telle fut la volonté des dieux, une félicité si parfaite ne dura guere ! Un jour que je cherchois quelque chose dans mes poches en présence de Florice, & de quelques-unes de ses compagnes, elle entrevit deux ou trois billets pliés autrement que ceux que je lui avois donnés. Elle soupçonna d'abord qu'ils étoient de Dorinde ; & se figurant

que je la trompois , elle resolut de me les dérober. Elle en vint à bout si adroitement, aidée de ses compagnes qui m'amusoient, que je n'en sentis rien. Elle les cacha , & dit à ses compagnes : » Quand je me serai » retirée , pour le tirer d'inquietude , s'il » cherche ces billets , faites-lui entendre » que je les ai. » Elle parloit de la sorte pour m'inquiéter davantage. Elle sort incontinent , & se renfermant dans son cabinet, elle en trouva cinq de fraîche date , & d'autres plus anciens. Le premier qu'elle lut , & qui étoit le dernier écrit , étoit conçu en ces termes :

DORINDE A HYLAS.

JE m'y rendrai , puisque vous le voulez ; mais souvenez-vous de ménager ma réputation , en songeant à vous satisfaire. C'est ce que j'attends de vous , si vous m'aimez. Adieu jusqu'au plaisir de revoir ce que j'aime , & ce qui m'aime aussi , si les dieux veulent me rendre heureuse.

Figurez-vous , belle Phylis , quel fut l'étonnement de Florice , après avoir fait cette lecture. Elle doutoit si c'étoit songe ou réalité. Le premier billet qu'elle rencontra ensuite , étoit conçu en ces termes

Je croi de votre amour plus que vous ne m'en dites ; mais que ne m'aimez-vous autant que je vous aime ? Vous jurez sans doute que vous m'aimez davantage ; pourquoi doutez-vous donc de mon retour ? Ne dites pas que les femmes ne sçavent point aimer. Vous êtes le plus incrédule des hommes , si vous n'êtes convaincu du contraire par les preuves que je vous en donne tous les jours.

Voici le troisième qui se presenta sous sa main.

Vous avez désiré mon portrait , je vous l'envoie. Puissiez-vous être persuadé que vous n'avez pas moins d'empire sur celle qui vous le donne , que sur le portrait mesme. Et plutôt à dieu qu'il me fût permis d'estre aussi souvent avec vous que cette peinture y sera deormais !

Florice jettant alors ce billet sur la table , & poussant les autres loin d'elle , fit un pas en arriere , & les bras croisés , elle garda quelque temps un profond silence. « O dieux , s'écria-t'elle ensuite , ce que je vois est-il bien véritable ! Est-il possible , » Hylas , que tu m'ayes trahie ! & que j'aye été affés aveugle pour ne pas remarquer tes perfidies ? » Après s'être tue encore , elle frapa des deux mains sur la table. « Non , ingrat , continua-t'elle , elles ne demeu-

» reront pas impunies , je les découvrirai
 » du moins à ta Dorinde , peut-être qu'elle
 » le deviendra sage à mes dépens. » Aussitôt
 elle prend les billets , & se rend chez Dor-
 rinde. » Je veux , lui dit-elle , vous donner
 » une preuve signalée de mon affection ; mais
 » il faut ici de la prudence. Vous croyez
 » qu'Hylas vous aime , je vas vous détrom-
 » per. » A ce mot Dorinde rougissant : » Non
 » non , ajoûta Florice , il n'est plus tems de
 » dissimuler. Je sçai que vous l'aimez , que
 » vous lui avez envoyé votre portrait , &
 » que vous vous trouvez aux rendez-vous
 » qu'il vous donne.

Dorinde rougit encore plus , & pour
 cacher sa rougeur , elle mit la main sur son
 visage. » Dorinde , poursuivit Florice , ne
 » vous allarmez point , réjouissez-vous plus
 » tôt que votre secret soit entre les mains
 » de la seule Florice. Si vous aimez votre
 » honneur , renoncez à un perfide , qui ne
 » vous recherche que pour publier vos fa-
 » veurs. Il y a eu autrefois quelque fami-
 » liarité entre lui & moi ; de là vient qu'
 » heureusement pour vous , c'est à moi
 » qu'il s'est adressé. Vous ne lui avez rien
 » dit qu'il ne m'ait rapporté ; & pour vous
 » en convaincre , voici la plupart des bil-
 » lets que vous lui avez écrits. » Dorinde
 reconnut son caractère. Elle avoua qu'elle
 avoit crû que je l'aimois. En même temps

elles se déchaînerent contre moi, Dorinde sur tout, parce qu'elle se trouvoit la plus offensée.

Florice s'étant ainsi vengée, s'en retourna chés elle, dans la resolution de ne me voir jamais, s'il lui étoit possible. Mais les premiers mouvemens passés, elle se souvint que malgré mon amour pour Dorinde, je ne lui avois rien dit d'elle-même, ni des faveurs que j'en avois reçues. Elle conclut alors, que je l'aimois plus que Dorinde. Plus elle s'arrêtoit à cette idée, plus elle se repentoit de ce qu'elle venoit de faire. » S'il a vu Dorinde, disoit-elle, » c'est moi qui l'ai voulu; s'il l'a recherchée, c'est par mes ordres, s'il l'a aimée, c'est qu'elle a des attrait; s'il a répondu à ses faveurs, c'étoit pour mieux dissimuler, enfin parce qu'à son âge on ne se refuse guere à de pareilles fortunes. S'il me les a cachées, c'est qu'il craignoit de m'irriter. Mais puis-je douter qu'il ne m'ait aimée plus qu'elle, quand il est certain qu'il ne lui a rien dit de notre intelligence? » Bientôt elle se condamna comme coupable, & touchée de repentir, elle ne songea plus qu'à reparer sa faute.

Dorinde au contraire n'écouta que son ressentiment. Je la trouvai baignée de larmes. En vain elle essaya de me les cacher. Dès qu'elle m'apperçut: » Eh bien, traître,

» s'écria-t'elle , tes perfidies passées ne te
» suffisent-elles pas ! Viens-tu en tramer
» de nouvelles ? » Surpris d'un tel accueil,
je gardai le silence. » Peut-être , ajouta-
» t'elle , voudras-tu nier , mais souviens-
» toi à qui tu as donné ces lettres , & com-
» pte que je serai désormais ta plus cruelle
» ennemie. » En même temps elle me poussa
dehors, & referma si promptement sa por-
te , que je ne pus lui répondre. Je me reti-
rai donc honteux & confus , comme vous
pouvez vous l'imaginer , ma belle mai-
tresse , mais indigné contre Florice , car je
sçavois que c'étoit elle qui m'avoit pris
mes lettres , & je voyois qu'elle les avoit
données à Dorinde. Je jugeai bien qu'elle
en avoit usé de la sorte par jalousie ; & pour
la mortifier , je résolus de m'attacher uni-
quement à Dorinde.

Quelques jours après je trouvai Dorin-
de seule en son cabinet , & poussant la por-
te sur moi , je me jettai si brusquement à
ses genoux , qu'elle n'eut pas le loisir de se
retirer. Après lui avoir demandé mille fois
pardon , je lui déclarai la vérité. Je lui dis
que Florice m'avoit aimé long-temps , &
que pour cacher notre intelligence , elle
avoit exigé que je feignisse de l'aimer , que
j'avois feint au commencement , & qu'a-
lors j'avois porté toutes ses lettres à Flo-
rice , mais qu'étant venu à l'aimer elle se

neusement, je n'avois plus donné de lettres à Florice. » Lâche imposteur, me dit-elle, Florice ne m'a-t'elle pas remis les dernières lettres que je t'ai écrites ? Je l'avoue, répondis-je, mais elle me les a dérobées. Si vous refusez de m'en croire, interrogez celles qui ont été témoins dularcin. » En même temps je nommai les deux personnes qui l'avoient vu, & qui me l'avoient redit. » Admirez, continuai-je, combien l'amour est juste. Il fait souffrir à Florice le mal qu'elle nous avoit préparé. Comment avoit-elle imaginé que l'on pût feindre de vous aimer ? Me punissent les dieux, si je ne la hais souverainement, & si je ne vous aime autant que je la hais ! » Je lui tins encore quelques discours semblables qui la disposoient en ma faveur. Et quand elle eut vérifié le larcin, elle me pardonna, & nous nous aimâmes plus qu'auparavant.

Je cessai de voir Florice, quoiqu'elle fût plus belle que Dorinde ; mais le dépit où j'étois contr'elle, avoit diminué ses charmes à mes yeux. Elle supporta quelque temps mon changement ; mais enfin il fallut en venir aux regrets de m'avoir perdu. Elle ne doutoit pas que je ne l'eusse aimée, elle crut donc qu'elle me rappelleroit en ne donnant de la jalousie. Elle jetta les yeux sur Teombre. Elle s'imagina qu'il

seroit plus propre que tout autre à recevoir de l'amour , & que n'ignorant pas qu'elle en avoit été aimée , je croirois aisément qu'elle avoit repris du goût pour lui. Je remarquai d'abord ce renouvellement d'amour , j'en fis part à Dorinde qui en rioit avec moi. Cependant Florice ne me voyant point revenir à elle , redoubla ses faveurs pour Teombre. Et comme elle en faisoit trophée à mes yeux , & que je ne la voyois plus qu'en public , tout le monde remarqua leur intelligence. Ses parens en furent informés. Elle recourut d'abord aux excuses ; mais ne pouvant plus nier , elle avoua que Teombre la recherchoit dans la vue de l'épouser. » Qu'il nous en parle » donc , lui dit la mere irritée , autrement » nous croirons que vous voulez nous im- » poser.

Florice qui jusques-là avoit conservé sa reputation , & qui craignoit ses parens , engagea Teombre à parler de mariage , sans dessein pourtant de conclure , mais dans l'esperance de rompre quand il en seroit temp. Teombre étoit un parti sortable pour Florice , ses parens en jugerent de la sorte , & dès le jour même qu'il eut fait parler , le mariage fut arrêté. Il ne restoit plus que de mener Florice au temple. Pourrois-je , belle Phylis , vous exprimer quelle fut la consternation de Flori-

ce, lorsque son pere lui apprit ce qui s'étoit passé ! Elle eut beau feindre , ses larmes la trahirent. » Que vois-je , lui dit son pere ? Florice pleure quand elle obtient ce qu'elle desiroit ? Je vous ai bien dit , répondit-elle toute en pleurs , que Teombre me recherchoit , mais non pas que je le desirasse. N'est-ce pas vous , ajouta le pere , qui avez engagé Teombre à parler ? Je l'ai fait pour vous obéir , répartit Florice , & je croyois que vous me donneriez du temps pour me déterminer. Non , non , continua le pere , qu'il vous suffise que j'aye rougi une fois pour vous ; les choses sont d'ailleurs trop avancées pour reculer. »

A ce mot il la laissa seule , & chargea sa femme de lui parler. Celle-ci la tratta encore avec plus de rigueur , & lui fit entendre que la mort seule pouvoit rompre ce mariage. Quelle affliction pour Florice ! Outre qu'elle me perdoit , pour surcroît d'ennui elle se voyoit entre les mains d'un homme qu'elle haïssoit mortellement. Elle étoit pourtant moins affligée de me perdre , & de se voir livrée a Teombre , qu'elle n'aimoit point , que de penser que je jugerois mal de son amour pour moi ; car elle m'aimoit toujours , & rejettoit mon indifférence sur la faute qu'elle avoit commise à mon égard. Dans cette perple-

xité, elle resolut de me faire sçavoir que si elle épousoit Teombre, du moins sa foi n'étoit point changée. Elle m'écrivit donc en ces termes :

FLORICE A HYLAS.

EN quel état se trouve celle que vous avez aimée ? Elle se voit toute à un autre par les rigoureuses loix du mariage ; c'est ainsi qu'elle est punie de sa feinte. Si vous aimez encore celle que vous aimâtes tant autrefois demandez-moi à mes parens. Sans doute qu'ils préféreront votre alliance à celle de Teombre, à qui je suis destinée, hélas ! si vous ne m'aimez autant que je vous aime.

Quoique j'eusse resolu d'être tout à Dorinde, je ne laissai pas d'être sensible au déplaisir de Florice. Admirez ici l'artifice de l'amour. J'étois trop irrité contr'elle, pour qu'il réussît en m'attaquant ouvertement. Il s'y prit donc par des voyes détournées. Il me representa d'abord ma haine pour Teombre, & combien peu il meritoit l'avantage dont il alloit jouir. Puis il me rappella les charmes & les vertus de Florice, aussibien que les faveurs que j'en avois reçues. Je pris donc la resolution de retourner à elle, & je me repentis de l'avoir quittée pour Dorinde. Mais
quand

quand je vis qu'il étoit question de mariage, de ce lien, que j'ai toujours regardé comme tyrannique, je me trouvai bien combattu. D'un côté Dorinde ne me déplaisoit pas; de l'autre je ne pouvois consentir que Teombre possedât Florice, mais surtout je ne voulois point l'épouser. Après avoir bien délibéré, je pris le parti de renouer avec Florice & d'empêcher que Teombre ne l'épousât. Je feignis donc que je n'avois point reçu sa lettre; & prenant la plume, je lui écrivis ces mots :

HYLAS A FLORICE.

*V*ous avez donc le courage de vous donner à Teombre ? & vous le préférez à Hylas ? O dieux, si vous le permettez, ne punirez vous point l'ingrate Florice !

J'en ufois de la sorte, afin qu'elle crût que c'étoit mon amour, & non pas ses prieres qui me ramenoient à elle. Ma lettre la combla de joye; & sans s'inquieter de la sienne qu'elle s'imagina que je n'avois point reçue, elle me récrivit qu'elle m'avoit déjà mandé qu'il ne tenoit qu'à moi d'empêcher ce mariage, en la demandant à son pere. Mais sans attendre sa réponse, je fis semblant de partir pour la campagne, ne pouvant soutenir la

vue de ce mariage. Et pour lui faire croire mon départ, j'ordonnai qu'en même temps on lui remît de ma part cette lettre :

H Y L A S A F L O R I C E .

Puisqu'il est impossible que Florice soit à moi, je pars de cette Ville. j'aime mieux apprendre votre mariage que d'en être témoin. Puissent les dieux vous donner autant de satisfaction que vous m'en laissez peu, & la rendre aussi durable que mes regrets ! Je vous jure qu'ils m'accompagneront jusqu'au tombeau, & que là même je me plaindrai de votre changement, & de la rigueur de ma destinée.

Or, belle Phylis, je lui écrivois en ces termes, afin qu'elle ne crût pas que j'avois reçu sa lettre. Autrement il falloit la perdre sans ressource, ou la demander en mariage ; & j'aurois préféré la mort à un pareil engagement. Pour la tirer d'inquietude au sujet de sa lettre, je la lui fis rendre par un des miens qui lui assura que j'étois parti il y avoit deux jours, & qu'il ne sçavoit où j'étois allé. Elle ne s'apperçut point que j'eusse ouvert sa lettre, parce que depuis long temps nous nous servions du même cachet, & que je l'avois bien refermée. Elle reprit la lettre en soupirant ; puis elle demanda quelle affaire si pressan-

m'avoit obligé de partir avec tant de précipitation. Comme j'avois instruit le messager, il répondit qu'il ne sçavoit rien d'autre chose, sinon qu'il ne m'avoit jamais remarqué si triste, & que je lui avois seulement ordonné de l'attendre. » Ah, s'écria-t'elle, que je crains bien qu'il n'arrive trop tard pour mon bonheur ! » En même temps elle se mit à pleurer. A son retour il me fit ce récit ; j'y fus sensible, & l'avoue, mais je ne pus prendre sur moi de l'épouser. Je me tins donc caché jusqu'à ce que son mariage avec Teombre fut absolument conclu. Alors elle m'écrivit, avant que de signer le contrat :

FLORICE A HYLAS.

D*emain sera le dernier jour de ma vie ; si c'est mourir, que de se voir livrée en proie aux plus cruels déplaisirs. Si Hylas y est sensible, il peut me retirer du tombeau, & plus encore s'il ne laisse pas de m'aimer, toute malheureuse que je suis.*

Jugez si je fus vivement touché, puis-que j'avois pour Florice un amour véritable. Le lendemain elle fut contrainte de signer, mais avec des regrets incroyables, & de si grands tremblemens, que sa main ne pouvoit conduire sa plume. Lorsqu'en

allant au temple , elle passa sous mes fenêtres , elle leva les yeux & m'aperçut. Quelle vue , grands dieux ! Elle tomba évanouie entre les bras de ceux qui la conduisoient ; & moi je me jettai sur un lit, où je restai presque tout le jour. Mais craignant qu'elle s'imaginât que je n'étois point sorti de la ville , j'engageai un de mes amis à lui faire entendre dès le soir même, que je m'en étois allé pour ne point voir ces fatales nûces , & dans le dessein de ne revenir jamais ; mais que je n'avois pu demeurer plus longtemps éloigné d'elle, que par malheur j'étois arrivé dans le moment le plus funeste , & qu'en l'état où il m'avoit vu , il m'étoit impossible de vivre, si elle ne me donnoit quelque assurance de sa fidélité. Sans faire semblant de l'avoir entendu , Florice tire une bague de son doigt, & la lui mettant dans la main : » Ce
» diamant , dit-elle , lui garantira mes sen-
» timens.» Le soir même, & à l'heure, comme je crois , que Teombre la tenoit entre ses bras je tenois sur mon sein la main où j'avois mis ce diamant ; il m'entra dans la chair , sans que je puisse comprendre comment cela se fit , & depuis la marque m'en est toujours demeurée près du cœur.
» O dieux , m'écriai-je , en pensant à l'ou-
» trage que Teombre me faisoit , combien
» plus sensible est l'injure que je reçois
» maintenant !

Peut-être ai-je trop insisté sur ces circonstances ; mais excusez Hylas , qui ne fut jamais si touché que pour vous , belle Phylis , dit-il en souriant. » Nous n'en doutons , répondit Phylis , ni moi , ni personne de la compagnie. Mais dites-nous comment vous quittâtes Dorinde.

Lorsque je cherchois , reprit Hylas , à rompre honnêtement avec elle , il s'en presenta l'occasion du monde la plus favorable. Periandre qui aimoit toujours Dorinde , revint enfin , ne pouvant plus vivre éloigné d'elle. Il commença par me rendre visite , & quelques jours s'étant écoulés , sans qu'il me parlât presque de Dorinde , un jour que nous étions seuls , je lui parlai de la sorte : » Periandre , je vous aime trop pour souffrir plus long temps la tristesse que je remarque sur votre visage. Vous ne doutez point que je n'aime Dorinde ; mais vous ne devez pas douter davantage de mon amitié. Pour vous en convaincre , je vous rends cette Dorinde que ma bonne fortune vous avoit enlevée. Recevez-la , & foyez persuadé que je serai moins touché de la perdre , que de vous causer le moindre déplaisir , ou de me voir séparé de vous. » Malgré la joye que ressentit Periandre à cette proposition , il fit d'abord quelques difficultés ; mais voyant que je persistois , il

l'accepta avec mille remercimens.

Je m'éloignai donc insensiblement de Dorinde, tandis que Periandre s'insinuoit dans ses bonnes grâces ; & cependant j'entrepreneus Florice. Je trouve les moyens de lui parler, je l'assure de mon amour, & renouai si bien, que notre intelligence fut plus parfaite qu'auparavant. La haine qu'elle avoit pour Teombre ne contribua pas peu à notre reconciliation : comme Dorinde lui étoit suspecte, elle voulut que je rompisse absolument avec elle, sans qu'elle aimeroit mieux ne me plus voir, que d'être toujours en de continuelles alarmes. Elle exigea même, malgré tout ce que je pus représenter, que je lui fisse quelque affront.

C'étoit le sixième de la lune de juillet, jour où les personnes les plus qualifiées vont avec les druides cueillir le gui salutaire, que Florice me commanda pour la dernière fois de lui donner satisfaction sur cet article. Le sacrifice étoit achevé, & les réjouissances commençoient, je tirai Periandre à l'écart, & pour qu'il ne s'offensât point de ce que j'allois faire, je lui dis que Dorinde étoit toujours de me ramener, & que de là venoient les froideurs qu'elle lui marquoit, & que je voulois la détromper. Je la vis soudain auprès de Florice, au milieu d'une com

pagnie nombreuse ; je m'approche , & après quelques discours vagues , je lui dis si haut , que tout le monde put l'entendre :
» Dorinde , je connois maintenant que ce
» que l'on m'a dit de vous est véritable.
» Quoi , me dit-elle en souriant ? Que l'on
» ne peut avoir meilleure opinion de soi ,
» que vous l'avez de vous-même , répon-
» dis-je à l'instant. » Dorinde rougit , & m'ayant demandé pourquoi je jugeois d'elle si peu favorablement , je repartis de la sorte : » C'est que mesurant les autres à
» vous-même , ainsi que vous aimez tout
» ce qui s'offre à vos regards , vous pensez
» que l'on ne peut vous voir sans vous aimer , & j'ai sçu que vous étiez dans cette erreur à mon égard. Mais sçachez que
» vous avez trop peu de mérite pour Hy-
» las , & qu'il rougiroit de vous aimer , ou
» de continuer maintenant , s'il s'étoit jamais abaissé jusque là. » Figurez-vous , gentil berger , quelle devint Dorinde : à ces mots je la laissai outrée de dépit & de honte.

Florice depuis cet heureux jour me rendit toute son affection , & si Teombre la possédoit comme époux , je la possédois moi comme amant. De son côté Dorinde jura de me rendre tous les mauvais offices qu'elle pourroit. Elle s'apperçut que j'avois renoué avec Florice. Pour nous traverser.

fer & ſçavoir de mes nouvelles, elle fit plus d'accueil à Periandre, & feignit de l'aimer en effet. Periandre au comble de ſes vœux ne la quittoit pas un instant. Elle lui raconta bientôt l'histoire du miroir, & pour le convaincre, elle fit venir la femme de qui elle l'avoit acheté. Elle ajouta à ce récit tant de circonſtances deſavantageuſes, qu'elle aliena un peu ſon eſprit du malheureux Hylas. Elle vouloit par ſon moyen avoir quelqueune des lettres que Florice m'écrivait. » Il eſt à Florice, lui diſoit-elle, » mais il ceſſera de l'aimer, dès qu'il verra » quelqueautre objet qui le frappe. Faites- » moi un plaifir extrême, ajoutoit-elle, & » lui tenant les mains dans les ſiennes, elle » lui fit jurer qu'il le feroit. Vous ſçavez, » continua-t'elle, que Florice & moi nous » ſommes amies & alliées. Je ne puis croire » re qu'elle l'aime; dites-moi ce que vous » en ſçavez. Bon, répondit-il, il ne ſe paſſe » pas un jour qu'elle ne lui écrive. Mon » dieu, continua-t'elle, ne pourriez-vous pas » me montrer quelqueune de ſes lettres? » Rien de plus facile, répondit-il. » En effet la choſe étoit aiſée, car je n'ai jamais ſçu enfermer une lettre, & quelques déplaiſirs que m'ait attiré cette négligence, je ſuis encore à m'en corriger.

Periandre ſoit pour ſe venger, ſoit pour obeir à Dorinde, ne perdit pas un moment.

Dès le soir même étant venu coucher avec moi, suivant sa coutume, il me déroba une lettre que j'avois reçue en sa présence, & dès qu'il put entrer dans l'appartement de Dorinde, il la lui porta. Elle étoit conçue en ces termes :

F L O R I C E A H Y L A S.

CELUI qui n'est au monde que pour
notre supplice, va demain à la cam-
pagne. Si vous venez nous serons libres tous
le soir.

Vous sçavez, gentil Pâris, que l'on ne met point de suscriptions sur de pareils billets. C'est ce qui donna lieu à Dorinde d'y mettre le nom de Teombre, & de le lui envoyer aussitôt par un jeune homme qu'elle instruisit bien auparavant. Il s'acquitta si adroitement de sa commission, que, pendant que Teombre cherchoit des ciseaux pour couper la soye, il sortit, & vint retrouver Dorinde à qui il rendit compte de ce qu'il avoit fait. Si le mari fut étonné en lisant le billet de Florice, vous pouvez le juger, ma belle maîtresse.

Il lui montra ce billet, il la contraignit de partir, & l'accabla de reproches. Mais elle lui fit entendre qu'avant son mariage, elle & Dorinde s'écrivoient ainsi très sou-

vent lorsqu'elles étoient seules, & que Dorinde étant irritée contr'elle, elle avoit faisi l'occasion du départ de Teombre pour lui envoyer ce billet. » Vous pouvez bien » juger, ajoutoit-elle, si je dis vrai, puis- » que la suscription est de la main de Do- » rinde. » Teombre parut recevoir cette excuse. Cependant il mena Florice avec lui ; elle n'eut le temps d'écrire qu'un mot qu'elle remit entre les mains d'une fille affidée. Pour moi qui ignorois ce qui se passoit, je ne manquai point de me trouver au lieu accoutumé. On me donna le billet de Florice, & sur le champ on referma la porte. Ce contretemps me donna l'alarme, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident. Dès que je fus arrivé chés moi, je lus avec l'impatience que vous pouvez imaginer le billet qui m'avoit été remis : il étoit conçu en ces termes :

F L O R I C E A H Y L A S.

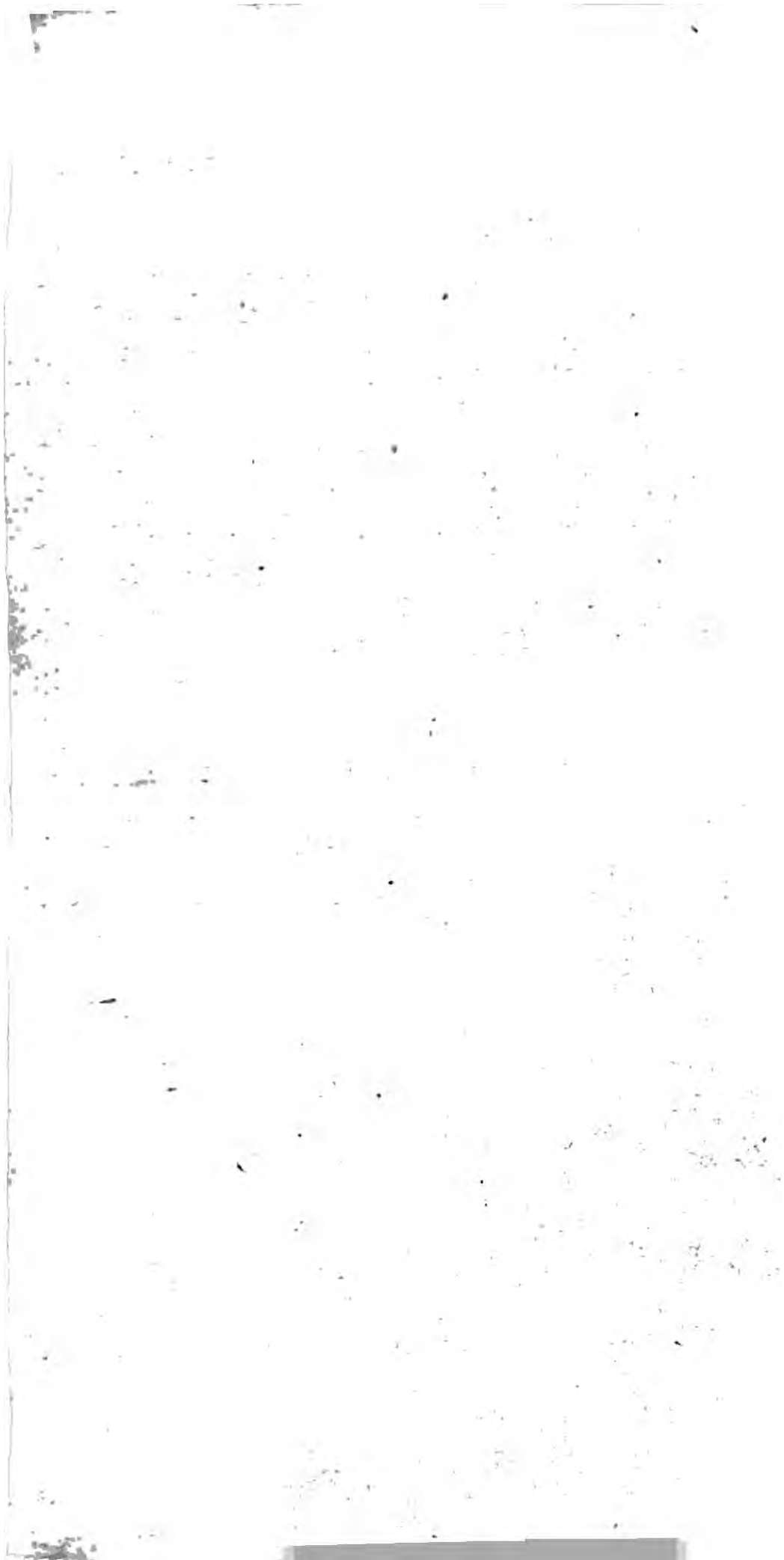
C'*Est la plus cruelle ennemie que tu auras jamais qui t'écrit maintenant, pour t'avertir que ni Dorinde, ni toi n'avez pu la faire mourir, & que le ciel lui laissera assez de vie pour qu'elle se venge de vous deux. Cependant oublie mon nom, comme tu as perdu le souvenir de mes faveurs.*

O dieux , quel devins-je , après avoir lu ce billet ! je ne pouvois concevoir ce qui me l'avoit attiré. Je me promenai toute la nuit dans ma chambre, & dès qu'il fut jour, j'envoyai un des miens pour ménager une entrevue avec celle qui m'avoit donné le billet ; mais je n'en pus venir à bout de tout le jour. Le soir étant venu , j'appris ce que je viens de vous raconter. Je cherchai alors dans mes poches , & ne trouvant point ma lettre , je compris que Periandre me l'avoit dérobée. Je résolus d'en tirer vengeance ; mais quand je rencontrai mon ami , & que je lui reprochai le larcin qu'il m'avoit fait , il me répondit en souriant :
» Si je vous ai déplu , j'en suis fâché , &
» vous devez l'oublier , si vous vous rap-
» pillez que vous m'offensâtes bien plus
» en me dérobant Dorinde par l'artifice
» d'un miroir , que je n'ai pu faire en vous
» dérobant ce billet. Mais , lui dis-je , je
» vous ai rendu votre maitresse , & vous,
» vous me faites perdre la mienne. » J'ai-
mois Periandre , & peut-être autant que
ni Florice ni Dorinde. Je reçus son excu-
se , & je crus même qu'il n'y avoit point
d'autre moyen de me raccommo-der avec
Florice. Nous attendions son retour pour
la détromper ; mais Theombre qui étoit
homme d'esprit , & qui n'avoit point re-

180 *La II. Partie de l'Astrée.*

çu en effet les excuses de sa femme, résolut de rester quelque temps à la campagne ; pour connoître mieux son caractère, & examiner de près sa conduite. Cependant je ne pouvois demeurer inutile. Je vis Chriseide, & je l'aimai. Il est vrai qu'elle méritoit mon attachement, car il n'y eut jamais d'étrangère plus charmante, ni plus capable d'inspirer de l'amour.







Guélar d. Sculp



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

ASTRÉE eût entendu Hylas avec bien du plaisir, si elle avoit été dans une autre situation ; mais le desir extrême qu'elle avoit de se rendre au lieu où Silandre avoit trouvé la lettre de Celastron, lui faisoit souffrir avec impatience tout ce qui la retardoit. Elle fit donc signe à Phylis qu'il étoit temps de partir, & lorsqu'elle s'apperçut qu'Hylas s'arrêtoit pour songer à ce qu'il avoit à dire de Chriscide, & qu'il alloit continuer, elle le prévint ainsi : » Je n'aurois jamais cru que Phylis eût eu tant d'empire sur le volage Hylas ; mais puisque la bergere le

» tient dans la contrainte , sans nulle con-
 » sideration, montrons-nous plus discrettes,
 » & donnons-lui occasion de cesser , en le
 » quittant. Aussi bien la grande chaleur
 » qui nous retient en ce lieu est tombée,
 » & désormais la promenade nous sera plus
 » agréable que la conversation. » A ces
 mots la belle Astrée se leve , & tous les au-
 tres la suivent. Hylas même donna la main
 à Phylis , & lui dit : » Je suis charmé que
 » les plus insensibles reconnoissent l'amour
 » que j'ai pour vous , & ressentent la peine
 » que vous me donnez. » En parlant de la
 sorte , il avoit en vue Astrée , qu'il croyoit
 n'avoir jamais aimé ; c'est ainsi que l'appar-
 rence nous impose souvent.

Cependant Pâris reprit Diane , car Sil-
 vandre voulut bien lui ceder sa place, pour
 rendre ce devoir à sa bergere , qui lui en
 sçut gré ; car elles vouloient toutes faire
 honneur au gentil Pâris qui par considéra-
 tion pour elle , quittoit la grandeur où sa
 condition l'avoit élevé. Madonte étoit seu-
 le , parce que Tersandre s'étoit amusé avec
 Laonice , Silvandre lui donna la main , &
 prenant les devans il resolut de continuer
 le voyage avec elle. Madonte étoit belle
 & discrete ; elle avoit même quelque res-
 semblance avec Diane.

Silvandre ne pouvant être auprès de cel-
 le-ci , étoit ravi de trouver en Madonte

les traits & des manières qui la lui représentoient. Dès ce jour il se plut avec elle, mais peu de temps après il paya chèrement ce plaisir. Tyrfis entretenoit Astrée; Paris, Diane; Hylas, Phylis; & Tersandre fut obligé de s'en tenir à Laonice; Silvandre lui ayant enlevé Madonte. Laonice qui observoit Phylis & Silvandre, n'eut pas de peine à comprendre que le berger avoit du goût pour Madonte. Pour en sçavoir davantage, elle dit à Tersandre de s'approcher d'eux; & celui-ci qui en prenoit ombrage lui obéit à l'instant, mais il n'entendit que des discours jettés au hasard.

Ils n'eurent pas marché long temps, que Silvandre leur montra le bois où il vouloit les conduire. Après avoir passé quelques hayes, ils entrèrent dans un taillis, dont le sentier étoit si étroit, qu'ils furent contraints de marcher l'un après l'autre. Silvandre qui marchoit à la tête de la troupe, fut bien surpris lorsqu'il rencontra des arbres pliés en berceau qui lui fermoient le chemin. Ils s'approchèrent tous pour voir ce qui l'arrêtoit. »Silvandre, est-ce ainsi, dit Phylis, que vous conduisez ceux qui vous prennent pour guide? »Silvandre fit, comme il put, le tour du berceau; mais sa surprise augmenta bien, lorsqu'il fut de l'autre côté. Là les arbres

étoient pliés en rond , & formoient une espece de temple , qui n'étoit pourtant que le vestibule d'un autre temple plus spacieux. Silvandre rejoignit la troupe pour l'y conduire , & donnant la main à Diane :
» Ma maitresse , dit-il , vous ne regreterez
» point de vous être un peu détournée ,
» vous allez voir une merveille dans ce
» bois. » Alors il la prit d'une main , & de l'autre pliant les branches , pour lui ouvrir un passage , il la conduisit dans le vestibule , suivi des autres bergers à qui leur curiosité faisoit , autant qu'ils le pouvoient , précipiter leurs pas.

Au devant du vestibule étoit un gazon environné d'arbres , excepté d'un côté. A la porte du temple on voyoit jaillir une fontaine qui en serpentant arrosoit le gazon. De tout temps ce bocage avoit été consacré au grand Hesus ; nul berger n'eût été assés téméraire pour conduire dans cette enceinte son troupeau. On n'y abordoit que rarement , pour ne pas interrompre la solitude & le silence sacré des nymphes & des satyres. A l'herbe non foulée , aux arbres que le fer , & les animaux avoient jusques là respectés , à la source dont rien n'avoit troublé l'eau délicieuse , on sentoit bien que ce lieu étoit consacré à quelque divinité. Nos bergers s'approcherent avec respect. Avant que d'entrer
dans

ans le temple, ils lurent audessus de la porte ces vers :

Loin, bien loin profanes esprits !

Qui n'est d'un saint amour épris,
En ce lieu saint ne fasse entrée.

Voici le bois où chaque jour

Un cœur qui ne vit que d'amour

Adore la déesse Astrée.

Les bergers surpris se regardoient en silence, comme pour demander si quelqu'un n'étoit jamais venu en ce lieu. Enfin Diane adressant à Silvandre, » Est-ce ici, lui dit-elle, que vous aviez dessein de nous amener ? Comment aurois-je eu ce dessein, répondit le berger ? de ma vie je n'ai vu ce que je vois. On s'apperçoit aisément, ajouta Pâris, qu'il n'y a pas long-temps que ces arbres sont pliés. » Scachons ce que c'est, & pour ne point offenser la divinité de ce bocage, n'y entrons qu'avec respect, & purifions-nous auparavant. Pour moi, dit Hylas, je n'ai pas la moindre curiosité de voir ce temple ; & puisque l'entrée en est interdite à qui n'est pas épris d'un saint amour, que sc'ai-je moi, si mon amour est saint, ou ne l'est pas ? Comment, dit Phylis en souriant, vous nous quitterez ainsi, faute d'amour ? J'en ai, répondit-il, infiniment à ma façon ; mais

» j'ignore s'il est du caractère que deman-
 » dent ces vers. J'ai toujours oui dire qu'il
 » ne faut point le jouer aux dieux. »

Silvandre alors donna l'exemple à toute la troupe. Il puise de l'eau dans sa main, & laissant ses souliers il entre les piés nus sous le berceau. Tous les autres le suivirent avec les mêmes cérémonies. En ce moment Silvandre se tourne vers Hylas : » Ecoutes, » lui dit-il , fais silence. » Puis relisant les vers qui étoient audeffus de la porte , il se met à genoux , & levant les yeux au ciel , » Grande deité que l'on adore en ce lieu , » s'écria-t'il , voici que j'entre en ton saint » bocage , assuré que je ne vais point con- » tre ta volonté. La pureté de mon amour » me répond que tu recevras mes vœux. » Que si ma protestation n'est pas sincère , » punis , frappe un parjure , un temeraire !

A ces mots il entre dans le berceau , suivi de tous excepté d'Hylas. Au milieu étoit un grand chêne qui soutenoit la vou- te. Au pié du chêne quelques gazons en- tassés formoient un autel. Et cet autel étoit orné d'une peinture qui representoit deux amours essayans de s'arracher une branche de myrte , & une branche de palmier en- tortillées ensemble. Dès que cette troupe religieuse fut entrée , ils se mirent tous à genoux , & quand chacun eut rendu ses hommages à la divinité , Paris s'approcha

de lautel , fit les fonctions de druide ,
& cueillant quelques feuilles de chêne ,
» O grande deité, dit-il, qui que tu sois, dai-
» gne recevoir ce tribut de notre humble
» reconnoissance. Je t'offre au nom de tous
» ces feuilles de l'arbre qui est le plus cheri
» des dieux , & sous le tronc duquel tu te
» plais à être honorée ! » Il dit, & un genou
en terre , il posa ces feuilles sur l'autel.

Alors s'étant tous relevés , ils confide-
rerent la peinture. Bien que ces petits en-
fans qu'elle representoit fussent potelés ,
on ne laissoit pas de remarquer les muscles
& les nerfs qui paroissoient élevés , mais de
maniere que l'on sentoit que l'embonpoint
seul empêchoit qu'ils ne parussent davanta-
ge. Ils avoient tous deux la jambe droite a-
vancée, & leurs piés se touchoient presque
l'un l'autre. Les bras étoient fort en avant,
& le corps en arriere , comme s'ils avoient
appris que plus un corps est éloigné , plus
il a de pesanteur ; car chacun d'eux , pour
s'embarrasser davantage, se tient de la sor-
te, afin que le poids même de leur petit
corps augmente d'autant la force de leurs
bras. Leurs visages étoient beaux , ma's
comme bouffis , à cause de l'effort qui fai-
soit monter le sang. Telle avoit été l'habi-
leté du peintre qu'en les representant dans
une action qui monroit assés que chacun
deux vouloit l'emporter , on remarquoit

qu'il n'y avoit point entr'eux d'inimitié. Leurs flambeaux étoient par terre à côté d'eux ; en tombant les parties allumées s'étoient rencontrées , & leurs flammes se réunissoient , avec ce mot , *Nos volontés ne sont qu'une.* Leurs arcs étoient tellement entrelassés , qu'ils ne pouvoient tirer que tous deux ensemble. Leurs carquois étoient pleins de flèches , mais on remarquoit que les flèches de l'un étoient dans le carquois de l'autre.

Les bergers eurent besoin de Silvandre pour leur expliquer ce tableau. » Les deux
 » amours , leur dit-il , signifient la perfon-
 » ne qui aime , & celle qui est aimée. La
 » palme & le myrte entortillés , marquent
 » la victoire de l'Amour ; la palme étant le
 » symbole de la victoire , & le myrte celui
 » de l'Amour ; ainsi les deux amours se dis-
 » putent à qui aimera plus tendrement.
 » Ces flambeaux dont les flammes sont
 » unies , & par conséquent sont plus gran-
 » des , montre que l'amour s'augmente
 » quand il est reciproque. Ces arcs entre-
 » lassés designent l'union des deux cœurs.
 » Ce tableau donc ne represente à mon avis
 » que l'effort de deux amans qui veulent
 » l'emporter l'un sur l'autre par la tendres-
 » se , & nous fait entendre que la perfec-
 » tion de l'amour n'est pas d'être aimé ,
 » mais d'aimer.

« S'il est ainsi, ma belle maitresse, ajouta-t'il en se tournant vers Diane, que vous êtes en reste avec moi ! J'avoue, répondit-elle, que rien ne peut m'être plus agréable. » Hylas n'osoit entrer, quoique l'autel de gazon, & le tableau piquassent sa curiosité. Il prêta seulement l'oreille aux discours de Silvandre, & il entendit que le berger répondoit à Diane : « Ne me faites point davantage connoître le peu de bonne volonté que vous avez pour moi, & permettez que je considère ce qui me reste à examiner du tableau. » En même temps il lut au bas les douze tables des loix d'Amour.

I.

Qui veut être amant parfait, il faut qu'il aime sans mesure ; aimer autrement, c'est perfidie plus tôt que fidélité.

II.

Qu'il n'aime jamais qu'un seul & même objet, & qu'il rapporte là tout le bonheur qu'il se propose.

III.

Qu'il cesse de s'aimer lui-même, ou qu'il ne s'aime que par rapport à cet objet.

IV.

S'il aspire à une meilleure fortune, que ce soit dans l'esperance seule que l'objet qu'il aime en recevra plus d'honneur.

V.

Qu'il ne desire point la possession de ce qu'il aime au mépris de son honneur, ou de celui de sa maîtresse. La possession même doit lui être moins chère que ce prix.

VI.

Qu'il meure plus tôt que de souffrir que l'on médise en sa présence de l'objet qu'il aime.

VII.

Que son amour lui fasse juger que tout est parfait dans celle qui l'a fait naître, & qu'il regarde comme criminel quiconque en jugera différemment.

VIII.

Qu'il soupire, qu'il languisse entre la vie & la mort, & toutefois qu'il ne dise point ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas.

IX.

Qu'il ne vive que dans celle qu'il adore; & qu'en elle transformé, il n'aime, n'honore, que ce qu'elle honore ou chérit.

X.

Qu'il tienne pour perdus les jours passés loin d'elle, & qu'il soit en esprit avec elle, si le corps en est séparé.

XI.

Que dans tous ses tourmens, & dans toutes ses peines, il n'attende d'autre salaire que l'honneur d'aimer seulement.

XII.

Qu'il ne pense jamais que sa passion

doive finir. C'est outrager l'Amour que d'avoir cette idée.

» Silvandre, dit Hylas qui écoutoit attentivement, je ne croi pas qu'il y ait au bas du tableau une seule des paroles que tu viens de proferer. Tu les a composées dans les accès de ta melancholie, & pour les accrediter aujourd'hui, & nous en imposer, tu feins de les lire où elles ne sont pas. Il n'y auroit rien d'impossible, répondit Silvandre, si j'étois le seul ici qui scût lire, & si ces loix étoient contraires à la raison, ou aux anciens statuts d'Amour. Si mes reproches n'étoient fondés, ajouta Hylas, tu m'apporterois ce tableau, pour me le faire voir. Si tu juges, repliqua Silvandre, que la sainteté du lieu seroit profanée par ta presence, je dois penser encore mieux que ces loix saintes seroient profanées, si tu en avois communication. » A ces mots toute la troupe se mit à rire, & quoiqu'Hylas voulût repliquer, il ne fut point écouté, parce que Silvandre ayant remis le tableau sur les gazons, & baisé cet autel rustique, on suivit Pâris qui avoit passé de ce lieu dans un autre plus spacieux. Audessus de la porte étoit un feston d'où pendoit un tableau avec cette inscription en vers :

Voici la sainte entrée

Du saint temple d'Astrée.

C'est là qu'Amour veut que toujours

Je la serve & l'adore.

Et comme elle eut mes jours,

Je lui consacre encore

Les tristes nuits

De mes ennuis.

De toutes les bergeres, Astrée fut celle qui s'arrêta le plus en ce lieu, soit qu'à cause du nom de la déesse, elle s'y interessât plus, ou qu'entendant parler de vie & d'ennui, elle crût que cela regardoit l'infortuné Celadon. Les autres cependant avoient passé outre, & se jettant tous à genoux ils adoroient en silence la divinité du lieu. Paris offrit encore un rameau de chêne sur l'autel, qui étoit de gazon comme le premier, mais d'une forme triangulaire. Du milieu sortoit un grand chêne qui se partageoit en trois branches égales, & qui se reunissant ensuite s'élevoient plus haut qu'aucun autre arbre de tout le sacré bocage. Sur la branche droite on lisoit HESUS, sur la gauche BELENUS, & sur celle du milieu THARAMIS. Sur la tige d'où sortoient les trois branches, & à l'endroit où elles se reunissoient, étoit gravé le nom de THAUTATES.

Ces objets qui étoient conformes à leur religion,

religion, car ils adoroient dieu sous les tiges des chênes, ne les surprirent point; mais ils leur firent remarquer à main gauche un autre autel de gazon, avec deux vases de terre qui renfermoient deux tiges de myrte. On voyoit au milieu un tableau, audessus duquel ces deux myrtes se pliant sembloient lui faire une couronne. On s'apperçut bien que c'étoit l'art & non pas la nature qui les avoit unis de la sorte. Le tableau representoit une bergere avec cette inscription:

L A D E S S E A S T R E E .

Au bas on lisoit ce vers :

*Plus digne de nos vœux , que nos vœux ne
sont d'elle.*

Aussitôt que Diane eut remarqué le tableau, » N'avez-vous jamais vu, dit-elle » à Phylis, personne à qui ressemble ce » portrait? » Phylis l'examinant de plus près, » C'est, répondit-elle, celui d'A- » trée; on ne peut s'y méprendre; j'y re- » connois jusqu'à sa houlette. » Et prenant celle d'Astrée, » Voyez, dit-elle, ces let- » tres qui sont entrelassées de même, la » partie où elle appuye sa main est ornée » de la même façon, & le bas garni de cui- » vre avec les mêmes chiffres. Vous avez » raison, repartit Diane, voici en core Me- » lampe couché à ses piés; ce sont les mê-

» mes marques noires & blanches sur la
 » tête, & autour du col le même collier
 » blanc. Et moi, dit Silvandre, je demêle
 » dans ce troupeau la brebis qu'Astrée che-
 » rit davantage. Elle est toute blanche au
 » nés, à l'extrémité de la queue & des
 » jambes près, comme la brebis d'Astrée,
 » & comme à elle on lui voit autour des
 » cornes ces nœuds de rubans en forme de
 » guirlande. »

Astrée demouroit interdite, & regardoit
 avec admiration tout ce qui s'offroit à ses
 yeux. Elle s'avança près de l'autel, elle ap-
 perçut de petits rouleaux; elle en prit un,
 & l'ayant délié en tremblant, elle y trou-
 va ces vers :

Passant, veux-tu sçavoir qui me donna l'ima-
 ge

Que tu vois dans ce bocage ?

Pour t'épargner des discours superflus,

Apprens que d'amour c'est l'ouvrage,

Et que par ce faux bien le dieu me dédom-
 mage

Des vrais biens que je n'ai plus.

Astrée méditoit ces vers, & plus elle con-
 sideroit le caractère, plus elle y reconnois-
 soit la main de Celadon. Alors elle ne put
 retenir ses larmes; & pour les cacher, el-
 le fut contrainte de se tourner vers l'au-
 tre autel. Cependant Phylis prit un de ces

rouleaux , & comme elle soupçonnoit bien que la bergere ne s'étoit retirée que pour lire sans témoins , elle lui porta ce rouleau. Lorsqu'elle l'eut ouvert , elle y lut :

Est-ce Astrée , ou son portrait ?

A l'amoureuse flamme

Qui s'allume dans mon ame

Non , je n'en puis douter ; c'est elle trait pour trait.

» Ah , ma sœur , dit Astrée , c'est bien
» Celadon qui a écrit ces vers ; c'est lui sans
» doute , car il y a plus de trois mois qu'il
» les fit sur un de mes portraits qui fut en-
» voyé à mon oncle Phocion ! » A ces mots ,
elle versa encore des larmes ; mais Phylis
craignant que les autres ne s'en apperçus-
sent , lui dit : » Vous avez bien plus de rai-
» son de vous réjouir que de vous affliger ;
» car si ces vers sont de la main de Cela-
» don , comme je n'en puis douter , il n'a
» pas fini ses jours dans les eaux du Lignon
» Ah , ma sœur , répondit elle en tournant
» la tête de l'autre côté , & poussant Phylis
» d'une main , ne me tenez point ce langa-
» ge ! Mon imprudence a causé la mort de
» Celadon ; & je suis trop malheureuse
» pour ne l'avoir pas perdu. Je comprends
» que les dieux ne sont pas contents des lar-
» mes que j'ai versées pour lui , puis qu'ils
» m'ont conduite en ce lieu. Je veux leur

» obeir , & noyer si je le puis mon offense
» dans mes larmes. Je ne vous assure point,
» repartit Phylis , que Celadon vive enco-
» re , mais enfin s'il a lui-même écrit ces
» vers , il n'est pas mort. Hé quoi , ma
» sœur , dit Astrée , ignorez-vous ce que
» disent nos druides , que nous avons une
» ame qui ne meurt point , & qu'il faut
» donner la sepulture aux morts ; qu'au-
» trement ils errent l'espace d'un siecle au-
» tour des lieux où ils ont perdu la vie ?
» Et ne sçavez-vous pas que le corps de
» Celadon est demeuré sans sepulture ,
» puisqu'on ne l'a point trouvé ? Pourquoi
» donc seroit il impossible qu'il errât sur
» ce malheureux rivage , & que conservant
» l'amour qu'il m'a toujours porté , il eût
» encore aujourd'hui les mêmes sentimens ?
» Ah , ma sœur , la mort de Celadon n'est
» que trop certaine , & ce que nous voy-
» ons est uniquement le témoignage de
» son amour & de mon imprudence ! Si je
» parle ainsi , répondit Phylis , c'est que je
» le crois , & que je le desire. Du moins
» est-il consolant pour vous que la mort
» n'ait pu effacer son amour. C'est , répon-
» dit Astrée , sa gloire , & mon supplice tout
» ensemble. Dites plus tôt , repartit Phy-
» lis , qu'étant mort il a vu clairement &
» sans nuage la pureté de votre affection , &
» qu'il a reconnu que cette même jalousie

qui excitoit votre colere avoit pour principe un violent amour. Ce seroit, dit Astrée, la plus grande consolation que je pusse recevoir en l'état où je suis. Si je ne l'ai plus aimé que toutes les choses du monde, & si je ne conserve toujours les mêmes sentimens, puissent les dieux ne m'aimer jamais !

Tandis que les deux bergeres s'entrenoient de la sorte, Diane pour amuser la troupe lisoit tantôt les petits rouleaux qu'elle trouvoit sur l'autel, & tantôt elle demandoit aux bergers ce qu'ils en pensoient. » Il n'y a personne, répondoit Paris, qui ne reconnoisse Astrée dans cette image, & qui ne juge qu'elle a été mise en ce lieu par quelqu'un qui l'adore. » Pour moi, répondoit Silvandre, ces chiffres me feroient croire que c'est Celandon, si ce malheureux berger vivoit encore. Comment, dit Tyrsis, ce même berger qui perit il y a quatre ou cinq lunes dans les eaux du Lignon ? Lui-même, » repliquoit Silvandre. Et servoit-il Astrée, » ajoutoit Tyrsis ? Il me semble que j'ai » oui dire qu'il y avoit de mortelles inimitiés entre leurs familles. »

» La beauté d'Astrée triompha de cette haine, répondit Silvandre, & puisqu'il est mort, on peut bien le dire sans danger, d'autant mieux qu'il n'y eut jamais

» de berger plus discret & plus sage. » Astrée qui avoit gardé le silence ne put s'empêcher de répondre aux bergers : » Ces larmes que m'arrache la memoire de Celadon rendent assés témoignage à l'amour qu'il eut pour moi ; mais aussi les vers que vous avez vus sur ces gazons déposent qu'Astrée a plus tôt manqué à l'amour qu'à son devoir. Maintenant qu'il est mort je lui dois au moins cet aveu qu'il ne put entendre tant qu'il vécut. » A l'instant toute la troupe s'approcha d'elle, & Diane lui montrant les billets qu'elle avoit pris, » Est-ce là, disoit-elle, le caractère de Celadon ? N'en doutez point, répondit Astrée. Il n'est donc pas mort, ajouta Diane. C'est ce que nous disions il n'y a qu'un moment, interrompit Phylis, mais Astrée prétend que c'est l'ame du berger qui va errant sur ce rivage, laquelle a tracé ces caractères. Hé quoi, s'écria Tyrsis, ne lui a-t'on pas rendu les devoirs de la sepulture ? Non, dit Astrée, on ne lui a pas même élevé un tombeau. Peut-être, dit Terfandre, les dieux l'ont-ils ordonné de la sorte, afin qu'il n'abandonnât pas ces lieux qu'il avoit tant aimés. Cependant, répondit Tyrsis, j'ai oui dire que l'ame dépouillée de son corps est dans une peine continuelle, jusqu'à ce qu'elle soit

entrée aux champs Elysiens , où elle trouve des élémens d'autant plus convenables à sa nature , que ceux où nous sommes conviennent plus à nos corps grossiers & massifs. Quand j'eus perdu ma chere Cleon , je voulois , pour retenir sa belle ame auprès de moi , ne lui point donner de sepulture ; mais nos druides me desabusèrent , en m'expliquant ce que vous venez d'entendre. Pour moi , dit Silvan-dre , puis que cela est ainsi , je prierai mes amis , si je meurs en cette contrée , de ne pas me donner la sepulture , afin que je voye plus long temps ma belle maitresse ; car les champs Elysiens n'ont point de bonheur qui soit comparable à celui-ci , comme il n'est point de supplice plus rude que celui de ne la voir pas.

» Vous auriez raison , répondit Tyrfis , si avec le corps on ne laissoit point son amour ; mais j'ai entendu dire à nos sages que nos passions ne sont que des tributs de l'humanité , & que les dieux nous donnent cet instinct uniquement dans la vue de la propagation ; mais qu'après la mort cet instinct se perd comme les autres desirs qui ont rapport au corps , parce que les ames sont immortelles. Si pourtant Celadon a écrit ce que nous venons de lire , dit Silvan-dre , il n'y a pas d'apparence qu'il ait perdu son amour pour

» Astrée. Qui sçait, répondit Tyrfis, si les
 » dieux ne lui ont point accordé cette satisf-
 » faction particuliere, comme une recom-
 » pense due à la pureté de son amour ?
 » Mais, dit Astrée, si c'est une grace que
 » les dieux lui ayent accordée, n'y auroit-
 » il point d'impiété à lui rendre les derniers
 » devoirs ? Non sans doute, repliqua Tyr-
 » fis ; les dieux ne l'ont traité de la sorte,
 » que pour soulager la peine qu'il ressent
 » sous un ciel si contraire à ses desirs. »

Les bergers discouroient ainsi, quand Phylis apperçut un lieu, où, selon toutes les apparences, quelqu'un s'étoit souvent mis à genoux. C'étoit vis-à-vis de l'autel, & voyant un rouleau de parchemin, elle s'avance, déplie le rouleau, & y lit la priere suivante :

Grande Astrée, agréez nos sacrifices, tout indignes qu'ils sont de vous ; si les dieux ne recevoient que ceux qui sont dignes d'eux, il faudroit qu'ils fussent eux-mêmes la victime. Ce que j'offre à votre divinité, c'est un cœur qui n'aima jamais rien que vous. Que si cette offrande vous est agréable, daignez tirer cette ame qui vous est dévouée, de la peine qu'elle endure, & l'établir dans le repos dont son infortune, & non ses offenses l'ont éloignée. Je vous le demande au nom de Celadon, dont vous devez cherir la memoire.

Incontinent Phylis appelle Astrée : » Venez, ma sœur, lui dit-elle, venez lire ce que Celadon vous demande, & vous connoîtrez que Tyrfis nous a dit vrai. » Alors s'étant tous approchés, Phylis relut la prière, tandis qu'Astrée fondoit en larmes. » Je satisferai, dit-elle, à sa juste demande, & puis que ses proches ne songent point à lui rendre ce devoir, il le recevra d'Astrée. » En même temps, après avoir honoré l'autel des dieux, ils sortirent de ce lieu, & retournerent vers Hylas. Celui-ci les voyant attentifs ailleurs, entra dans le temple où étoient les douze tables, & bravant l'amour qui ne pouvoit au plus que lui ravir sa maîtresse, il prit ce tableau, & corrigea dans ces loix ce qu'il y trouvoit d'opposé à son caractère. Voici les changemens qu'il y fit :

I.

Qui veut être amant parfait, qu'il se garde d'aimer infiniment; car aimer ainsi c'est plus imprudence que fidélité.

II.

Qu'il aime en divers lieux, & qu'il rapporte à divers objets le bonheur qu'il se propose.

III.

Qu'il s'aime lui seul, ou qu'il n'aime ces objets que par rapport à lui.

I V.

S'il aspire à une meilleure fortune , que ce soit dans la vue de plaire à toutes les belles , & d'en recevoir seul plus d'avantage.

V.

Qu'il obtienne la possession de ce qu'il aime à quelque prix que ce soit. Rien ne lui doit être plus cher que cette possession.

V I.

Qu'il n'ait jamais de querelle pour l'objet qu'il aime ; si on en médit en sa présence , qu'il y donne plus tôt son consentement.

V I I.

Qu'en secret il n'estime sa maitresse qu'autant qu'elle vaudra , & qu'il regarde comme criminel quiconque l'estimera peu.

V I I I.

Qu'il ne languisse point , qu'il soupire peu , & qu'il puisse dire ce qu'il veut ou ce qu'il ne veut pas.

I X.

Qu'il vive en lui-même , & pour lui-même , & qu'il ne s'affujettisse point à aimer ou hair suivant le caprice d'un autre.

X.

Qu'il ne tienne point pour perdus les jours passés loin de sa maitresse ; & qu'il se contente en sa pensée , si son corps en est séparé.

X I.

Qu'il termine ses peines & ses tourmens , s'il n'attend point d'autre salaire que le vain honneur d'aimer seulement.

X II.

Qu'il pense toujours que sa passion doit finir. C'est ignorer la nature de l'amour , que d'avoir une idée contraire.

Hylas se hâta le plus qu'il put de corriger ainsi les douze tables. Il effaça auparavant ce qu'il vouloit changer , & l'effaça si adroitement, qu'il étoit difficile d'y rien remarquer. Aussitôt il remit le tableau en sa place , & sortit sans être apperçu de personne. Tout étoit fini , lorsqu'Astrée & les autres bergeres vinrent à lui. On le trouva assis à l'entrée , & feignant de dormir.

» Hylas , que faites-vous ici , lui cria, Phylis , tandis que nous venons de voir les
» plus grandes merveilles qui soient sur les
» bords du Lignon ? Il me vient une idée ,
» répondit Hylas en se frottant les yeux ;
» & cette idée me tourmente plus que je
» ne l'aurois cru. Quelle idée , ajouta Phylis ?
» Je vous en ferai part , répondit le
» berger inconstant , si vous me promettez
» une grace que je vous demanderai , &
» qui n'interesse point la vertu d'une sage
» bergere. J'y consens à ce prix , dit Phylis.
» Et moi , répartit Hylas , je ne la veux

» qu'à cette condition. Sçachez donc, ma
» belle maitresse, continua-t'il froidement
» que je crois ce bocage consacré à quel-
» que grande divinité ; car depuis que vous
» y êtes entrée , & que Silvandre a lu
» les loix que j'ai entendues , je me sens
» vivement touché. Je n'ai point de repos
» en moi-même ; il me semble que jusqu'à
» ci j'ai vécu dans l'erreur , en violant les
» loix que la divinité adorée en ce lieu a
» prescrites aux amans. Je suis donc prêt
» d'abjurer mon erreur , & d'entrer dans
» les sentiers que le dieu nous a marqués.
» Je l'aurois déjà fait , pendant que vous
» étiez dans le bocage sacré , sans une rai-
» son que je vous expliquerai. »

» Vous sçavez , ma belle maitresse , que
» depuis l'instant qu'Hylas s'est attaché à
» vous , il n'a point trouvé dans cette con-
» trée de berger dont le caractère fût plus
» opposé au sien , que celui de Silvandre.
» Il a toujours saisi , il a même recherché
» les occasions de me contredire ; en sorte
» que j'ai lieu de soupçonner qu'animé du
» même esprit , il a lu les loix du dieu au-
» trement qu'elles ne sont exprimées. Je
» vous conjure donc & par la promesse que
» vous m'avez faite , & pour la gloire de
» l'amour , & pour l'honneur de la divini-
» té même que l'on adore en ce bocage , je

vous conjure d'y rentrer , & de m'apporter le tableau , afin que j'éclaircisse mes doutes , & que je me conforme le reste de ma vie aux ordonnances que j'y lirai. Cette priere , continua-t'il , en s'adressant à Silvandre , est-elle incivile ? Nullement , répondit Silvandre , mais je crains bien qu'elle ne soit inutile. Eh bien , dit Hylas , jurez-moi , en présence de ces bergeres , que vous suivrez désormais les loix que vous y trouverez écrites , & je vous jurerai la même chose. Je ne ferai , dit Silvandre , aucune difficulté de vous promettre ce qu'il y a long temps que j'ai promis aux dieux ; & je vous le promets sans vous obliger à rien de reciproque. Je vous aime trop pour vous rendre parjure. Et moi , répondit Hylas , je veux le jurer & aux divinités mêmes de ce lieu , les suppliant de punir celui de nous deux qui transgressera ces loix. En verité , dit Phylis , pour voir un changement si extraordinaire , je consens à lui montrer les douze tables.

Elle rentre en même temps , & après avoir salué l'autel & pris le tableau , elle l'apporte au berger inconstant. Celui-ci tête nue , & mettant un genou en terre , je reçois , dit-il , ces loix saintes comme émanées d'un dieu , & je proteste de nou-

» veau que je les observerai toute ma vie
» aussi religieusement, que si Hesus, Thau-
» tates, Tharamis me les avoient don-
» nées eux-mêmes. » Baissant ensuite le bas
du tableau, il lut à haute voix. Quand Sil-
vandré entendit que l'on ne devoit pas ai-
mer infiniment, » Ah, berger, lui dit-il,
» lisez bien; vous trouverez autre chose!
» Je lis bien, dit froidement Hylas, » &
tout de suite il s'approcha de Phylis qui lut
comme lui. » Cela ne peut être, dit Silvan-
» dré. » En même temps il s'avança pour
lire lui-même, & Hylas baissant le ta-
bleau, ,, je me doutois bien, ajouta-t'il,
,, que vous vouliez nous en imposer; l'a-
,, vouerez-vous enfin en présence de ces
,, bergeres, si vous ne trouvez dans ces
,, loix que ce que j'y trouve? Il suffiroit,
,, dit Hylas, que Phylis ait lu comme moi;
,, mais je le veux bien, touchez, lisez, mais
,, lisez fidelement. ,, Quelle fut la surprise
de Silvandré, quand il trouva ce qu'Hylas
avoit dit! il ne sçavoit que penser, & sur-
tout, lorsqu'il vit les loix toutes chan-
gées.

,, Hé bien, dit Hylas, que vous en sem-
,, ble, belle Phylis, avois-je raison de soup-
,, çonner Silvandré de nous en imposer?
,, Que répondez-vous, ajoutoit-il en s'a-
,, dressant à Silvandré? Tiendrez-vous la
,, parole que vous m'avez jurée? ,, Le ber-

er ne répondoit rien , & frappé d'étonnement , il ne cessoit de considerer le tableau. Alors Diane s'approchant , „ Silvandre , „ lui dit-elle , avouez la verité ; comment „ étoient ces loix lorsque vous nous les „ avez lues ? Elles étoient autres qu'elles „ ne sont , ma belle maitresse , répondit- „ il. „ A ce mot Diane prenant le tableau , & considerant les choses de plus près , Hylas craignit que son artifice ne fût reconnu. „ Silvandre , dit-il , point de discours „ superflus ; me voici prêt à tenir ma parole , & vous , serez-vous un parjure ? „ Vous me pressez bien , dit Silvandre , je „ soupçonne ici quelque imposture , car je „ suis convaincu que les loix étoient telles „ que je les ai lues la premiere fois. Belle „ excuse , dit l'inconstant , qui pourroit en „ si peu de temps avoir fait un autre tableau ? „

Pendant qu'ils dispuoient de la sorte , Diane reconnut quelque difference dans les caractères , & opposant l'écriture au soleil , elle apperçut les vestiges des ratures. „ Plus de dispute , s'écria Diane à l'instant , vous trouverez au même lieu ce „ que vous cherchez tous deux ; vous , Silvandre , en lisant les loix comme elles „ étoient écrites ; & vous Hylas , en les „ lisant ainsi que vous les avez corrigées. „ On reconnut bientôt que Diane avoit trou-

vé la vérité ; & se mettant tous autour d'Hylas, ils lui demanderent comment il avoit pu faire. Hylas se vit contraint d'avouer le fait, & jura que l'injustice de ces loix l'y avoit poussé : „ car, disoit-il, elles sont si injustes, que je n'ai pu les supporter sans les corriger ainsi qu'elles doivent être. „ L'air dont il parloit, joint à l'étonnement de Silvandre, fit rire toute la troupe. Et parce qu'ils avoient demeuré long temps en ce lieu, Phylis voulut reporter le tableau ; mais les bergers furent d'avis de rétablir auparavant les loix. Ils obligerent Hylas, pour expier son crime, d'effacer lui-même ce qu'il avoit corrigé, & d'écrire ce qu'il avoit effacé.

Cependant toute la troupe s'achemina par un petit sentier que Silvandre avoit choisi. Pour Astrée qui n'esperoit plus de rien apprendre de Celadon, elle vouloit presque s'en retourner, & laissant Tyrsis, elle s'approcha de Silvandre, & lui dit : „ Berger, il est bien tard pour aller plus loin, la nuit même nous surprendra, quand nous reprendrions tout-à-l'heure le chemin de nos cabanes. J'en conviens, dit le berger ; mais nous sommes si près du terme, qu'il semble que nous devons continuer notre voyage ; aussi bien nous ne ferions pas de jour la moitié du chemin que nous avons à faire

re

» re pour regagner notre hameau. Ceux à
» qui nous avons laissé nos troupeaux,
» prendront bien le soin de les remener à
» la bergerie. Mais, dit Astrée, comment
» passerons-nous la nuit? Le lieu où j'ai
» dessein de vous conduire n'est pas éloi-
» gné du temple de la bonne déesse, répon-
» dit Silvandre; & je suis persuadé que
» Chryfante se fera un vrai plaisir de vous
» recevoir. Sçachons, repartit Astrée, si
» mes compagnes agréeront ce parti. » Et
les attendant en un lieu où le sentier s'é-
largissoit, elle leur proposa l'idée de Sil-
vandre. Elle leur plut à toutes, puis
qu'aussi bien il leur étoit impossible de
regagner de jour leurs hameaux.

Ils continuerent donc leur route, &
bientôt Silvandre leur montra le bois où
il avoit trouvé le billet qui occasionnoit
ce voyage. » Voilà, dit Astrée, un lieu bien
» retiré, pour y recevoir des lettres. Ain-
» si personne n'a pu écrire ce billet que
» vous ou l'Amour. » Lors qu'il vouloit ré-
pondre, il arriva dans le bois: » Sage ber-
» gere, lui dit-il sans autre réponse, voi-
» ci le bois que vous avez tant desiré;
» mais il est si tard que nous ne pourrons
» le visiter. Si nous y trouvons, dit-elle,
» des choses aussi rares que celles que nous
» avons vues, sans doute le temps nous

» manquera. » Ils entrèrent ainsi dans le bois ; mais la nuit étoit si obscure qu'ils ne se voyoient plus. Lors que Silvandre eut fait quelques pas , il méconnut tellement son chemin , qu'il avoua qu'il ne sçavoit plus où il étoit. Il avoit marché sur une herbe qu'en cette contrée on nomme l'herbe qui égare, parce qu'en effet on perd le chemin, dès que l'on a marché dessus. Quoi qu'il en soit de cette vertu , Silvandre ne put rentrer dans le chemin , & les bergers étoient obligés de se tenir par leurs habits , pour ne se point perdre les uns les autres.

Hylas que le hazard avoit placé entre Astrée & Phylis , dit à celle-ci : » Je commence à bien esperer du service que je vous rends. Vous ne craignîtes jamais tant de me perdre , que vous le craignez maintenant. Je l'avoue , dit Phylis , remerciez-en ce même Silvandre que vous dites le plus cruel de vos ennemis. Il doit plus tôt se remercier lui-même , interrompit Silvandre. S'il ne nous avoit point raconté si au long ses inconstances , & s'il n'avoit point falsifié les loix d'amour , la nuit ne nous auroit pas surpris. Mais enfin nous y sommes , & je ne vois point d'esperance de pouvoir demêler les petits sentiers , qu'il ne soit jour , ou que

55 la lune ne paroisse. Que ferons-nous
55 donc, dit Pâris ? Il faut, continua Sil-
55 vandre, rester sous ces arbres, en at-
55 tendant la lune. ,, Toute la troupe agréa
la proposition, d'autant mieux qu'une
partie de la nuit étoit déjà passée. Ils choi-
sirent donc un lieu bien sec, & les ber-
gers étendant leurs habits sous les ber-
geres, ils se retirèrent à quelque distan-
ce d'elles, & attendirent ainsi que la lu-
ne parût.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ

PASTORALE ALLEGORIQUE

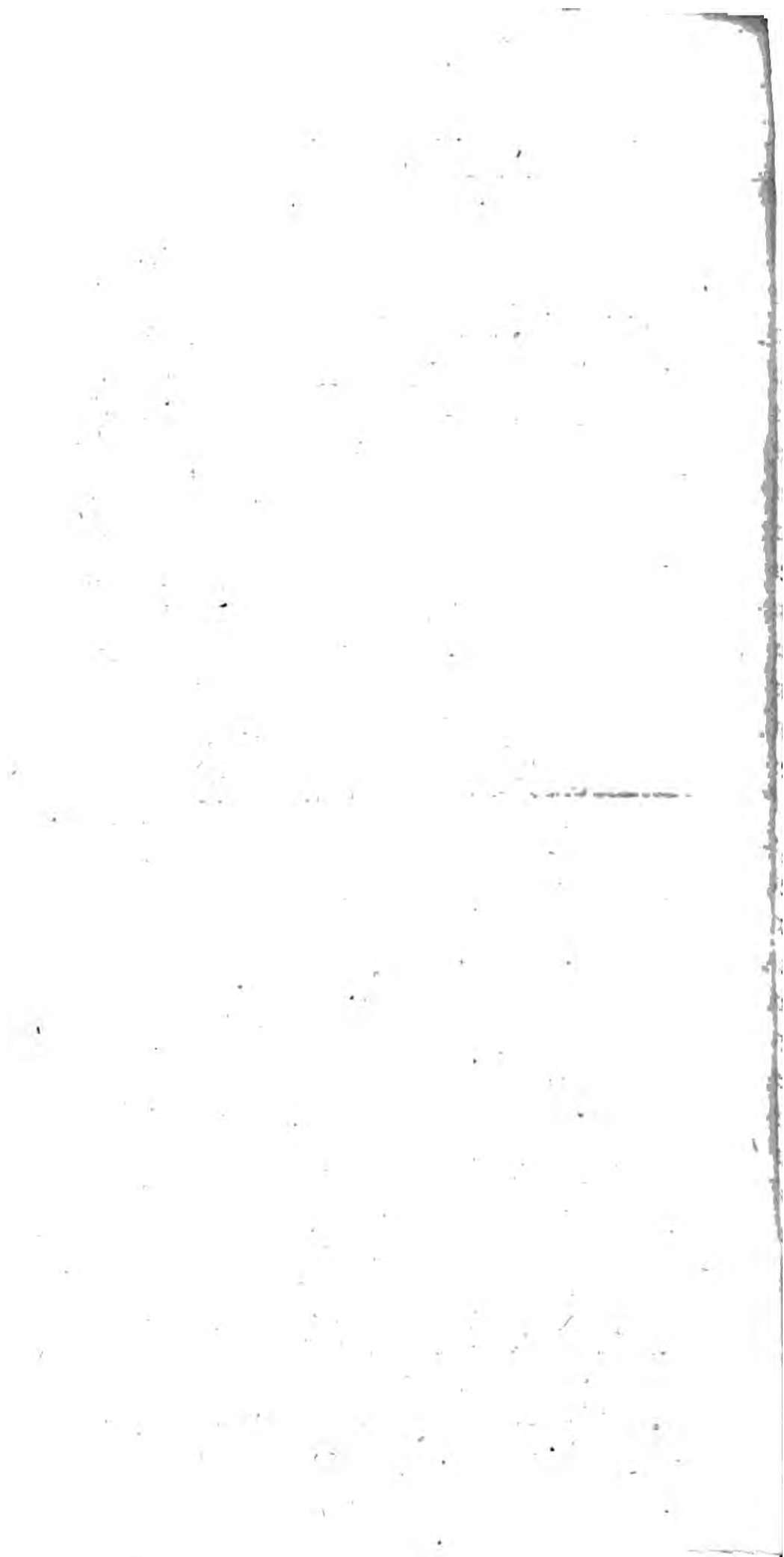
SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

LEs Bergeres qui n'étoient point accoutumées à dormir de la sorte, s'entretinrent long temps avant que le sommeil vint les saisir. La nuit même les effrayoit, & la peur les faisant se resserrer, elles veilloient plus qu'elles n'auroient voulu. Le hazard avoit placé Diane auprès de Madonte. C'est pourquoi discoutant avec elle, après plusieurs discours, elle lui demanda quelle fortune l'avoit conduite en cette contrée. „ Sage Diane, répondit-elle, l'histoire en seroit trop longue; qu'il vous suffise d'apprendre que



Guélar d Sculp



l'amour n'est pas moins connu dans les villes que dans vos hameaux, & que c'est lui qui m'a transformée, comme vous le voyez, bien que ma condition soit au-dessus de la condition des bergères. S'il n'y a que la crainte de nous ennuier qui vous retient, dit Phylis, je répons au nom de toutes que vous pouvez commencer. Il y a long temps que nous désirons d'entendre vos aventures; & nous ne saurions trouver une occasion plus favorable, puis que nous n'avons point de bergers près de nous, & que le silence même de la nuit vous y invite. La ressemblance que l'on trouve entre nous, ajouta Diane, m'intéresse d'avance à votre fortune. Je serai toujours flattée, répondit Madonette, des moindres traits de ressemblance avec vous, mais je serois fâchée pour votre repos que votre fortune ressemblât à la mienne. Mais puis que vous exigez que je vous raconte mes aventures, souffrez que je parle bas. Je rougirois si ces bergers étoient témoins de mes erreurs, & je ne voudrois pas que Thersandre m'entendît; la suite de mon discours vous en apprendra la raison. En même temps elle commença de la sorte:

HISTOIRE

DE DAMON ET DE MADONTE.

LE temps de la nuit m'est favorable; j'en rougirai moins à vous raconter mes extravagances, car je ne puis donner un autre nom à ce qui m'a fait prendre la houlette. Je ne suis point née bergere; ma condition est plus relevée. Thierry engagea mon pere à se donner à lui, parce qu'il avoit beaucoup d'autorité dans l'Aquitaine. Mon pere vécut longtems favorisé du prince, qui ajouta de grands biens à ceux qu'il tenoit déjà de ses ancêtres. Heureux, s'il n'avoit jamais eu d'autres enfans que moi. Lorsque mon pere fut tué dans la bataille que Thierry livra au cruel Attila, j'avois environ huit ans, & dès lors je commençai de ressentir les rigueurs de la fortune. Leontidas qui avoit succédé aux dignités de mon pere, & que Torismond successeur de Thierry aimoit plus que tout autre chevalier, usa de tant d'artifices, que je fus enlevée à ma mere, & que l'on me remit entre ses mains, sous un prétexte qu'ils nommoient raison d'état. J'avois, disoient-ils, des biens trop considerables, & trop de places fortes, pour que l'on ne veillât pas,

à ce que je ne prisse alliance qu'avec une personne affectonnée au service de Torismond. Privée de ceux qui m'avoient donné la vie, je fus en quelque sorte dédommée par la douceur & par les attentions de Leontidas. Sa femme qui étoit d'un caractère bien différent, me traita avec la dernière indignité.

Le dessein de Leontidas qui n'avoit point d'enfant étoit de me donner, lors que je serois nubile, à un de ses neveux qu'il avoit choisi pour son héritier. Il arriva, peut-être parce qu'un courage généreux ne se plie point à ce que l'on veut en exiger, il arriva que nous n'eûmes point de goût l'un pour l'autre. Dans la suite je fus recherchée par de jeunes chevaliers qui me marquoient un respect infini; ces manières polies me rendirent plus insupportables les mépris de Leontidas. Lui se piqua à son tour de ce que je semblois le dédaigner. La faveur où étoit Leontidas écartoit les rivaux; cependant un de ses proches ferma les yeux à cette considération. Il ne songeoit d'abord qu'à montrer qu'il avoit assez de mérite pour s'attacher à ce qu'il y avoit alors de plus considérable à la cour. Que ceux qui blâment l'amour sont injustes! le jeune chevalier, avant que de s'attacher à moi, étoit brutal, violent, si ar-

dent & si courageux au reste qu'il méritoit moins le titre de vaillant que celui de téméraire. Mais depuis qu'amour l'eut touché, il devint le modèle des chevaliers de Torismond. Il s'appelloit Damon. Le roi en faisoit peu de cas pour les raisons que vous avez entendues, mais lors qu'il commença de changer, le roi changea aussi à son égard.

Leontidas qui toute sa vie avoit étudié les hommes, s'apperçut bientôt de son dessein; pour le prévenir, il me défendit absolument de voir Damon, & lui parla de sorte, que nous en fumes tous deux vivement offensés. La défense produisit son effet ordinaire, elle irrita le desir que nous avions de nous voir. Je vous avouerai, bergeres, & croyez que je ne déguise point la vérité, qu'au commencement je ne pouvois souffrir Damon, mais que depuis la défense de Leontidas, je résolus de n'aimer jamais que Damon. Dans cette résolution, je le détournai des vices à quoi son naturel le portoit, quelquefois en les blâmant dans autrui, & quelquefois en lui disant que je n'aimerois jamais quiconque auroit des vices semblables. Il profita de mes avis, & par là il me devint bien plus cher, que s'il avoit eu d'abord les perfections que je lui inspirai. J'en usai néanmoins

noins avec tant de retenue, qu'il ne pouvoit s'assurer que je l'aimasse en effet; & j'étois tellement sur mes gardes qu'il n'osoit pas même me déclarer ses sentimens. Il résolut enfin de m'écrire ce qu'il n'avoit osé m'expliquer. Il sentoit bien qu'il avoit besoin de stratagème pour me faire recevoir sa lettre. Apprenez combien l'amour est artificieux.

Il vint me trouver, il feignit de m'entretenir des nouvelles de la cour, & me dit qu'il avoit remarqué une nouvelle passion, mais qu'il craignoit de m'en faire part, la dame étant de ma connoissance, & le chevalier de ses amis. » Me croyez-vous donc, » lui dis-je, si indiscrete, que je ne puisse » porter un secret? Je suis bien éloigné » d'avoir cette idée, répondit-il; mais je » crains que cela ne vous indispose contre » mon ami. Je lui repartis que l'amour respectueux ne pouvoit offenser personne. » Je voyois bien, gentilles bergeres, qu'il hésitoit, mais ne pensant point qu'il fût question de moi, je le pressai peut être plus que je ne devois. Il me dit enfin que n'osant me nommer les personnes intéressées, il me feroit voir une lettre qu'il avoit trouvée ce matin-là même. Je la lus toute entière, ne connoissant point son écriture, & lors que je lui demandai les noms, il se mit à sourire, & ne me donna que de foi-

bles excuses : » Damon , lui dis-je , depuis
 » quand vous souciez-vous si peu de me
 » plaire ? Je crains , répondit-il , de vous
 » offenser ; si je vous obéis. Vous m'offen-
 » serez bien plus , ajoutai-je , en me deso-
 » beissant. » Il prit donc la lettre , & me la
 relut , mais sans nommer personne. Da-
 mon qui étoit brave jusqu'à la temerité ,
 n'osoit me dire son nom , quoiqu'il sçût
 que je ne lui voulois point de mal. Mais s'il
 avoit peu de courage , j'avois bien moins
 d'intelligence. Puis que je l'aimois , il faut
 croire qu'amour me fermoit les yeux. Ce-
 pendant il gardoit le silence ; & comme je
 continuois à le presser , » Ne vous en ai-je
 » point dit allés , me répondit-il ? & que
 » puis-je vous déclarer de plus , après vous
 » avoir fait lire la lettre & entendre la voix
 » de celui qui l'a écrite ? Comment , Da-
 » mon , m'écriai-je , elle est de vous ? Et à
 » qui s'adresse-t'elle ? A la belle Madonte ,
 » répondit-il froidement , & les yeux baif-
 » sés. »

J'avoue qu'à ce mot je fus surprise ,
 parce que j'attendois une autre réponse ;
 & quoique j'eusse resolu de l'aimer , mon
 honneur me fit croire que ce mot m'of-
 fensoit. » Damon , lui dis-je , j'avois pris
 » confiance en vous , mais vous m'appre-
 » nez bien qu'il y a de l'imprudence à se
 » fier aux jeunes gens. Je ne m'en prens

» pourtant pas à vous seul ; la maniere
» dont j'ai vécu jusqu'ici avec vous a pu
» vous enhardir : votre temerité me rendra
» plus circonspecte à l'avenir. Si c'est être
» coupable à vos yeux que de vous aimer,
» me répondit-il, j'avoue que je suis cou-
» pable , & j'ajoute que je le ferai toute ma
» vie. Si je vous ai offensée ne vous en
» prenez point à vous-même , ne vous en
» prenez qu'à moi qui n'ai pu vous voir sans
» vous aimer. Mais permettez-moi de vous
» demander quel demon ennemi de mon
» bonheur vous a fait si promptement
» changer d'opinion ? Ne m'avez-vous pas
» dit que l'amour n'offensoit personne ?
» Pourquoi donc en jugez-vous autrement ?
» Au reste, si je vous ai offensée , percez ce
» cœur qui vous adore. Lorsque j'ai dit ,
» lui répondis je , que l'on ne s'offensoit
» point d'être aimée , j'ai ajouté , si cet
» amour étoit respectueux. Si vous vous é-
» tiez contenté de me prouver votre af-
» fection par ce respect seulement , & non
» par une déclaration temeraire , j'aurois
» autant de raisons de vous aimer , que
» j'en ai maintenant de vous hair. Quelle
» idée avez-vous eue de moi , Damon ,
» pour croire que je souffrirois cet outra-
» ge ? Madame , me dit-il , inventez contre
» moi des châtimens , qui a pu supporter
» l'effort de vos yeux , bravera tous les ef-

» forts de l'univers conjuré ; mais si mes
 » paroles seules vous ont offensée , ou-
 » blions ce mot que vous condamnez , &
 » permettez-moi du moins de vous ado-
 » rer en secret. Si vous craignez tant que
 » je vous explique mon amour , si vous
 » croyez que de pareils discours interessent
 » votre reputation , ne sentez-vous pas
 » qu'en vivant avec moi de la maniere dont
 » vous me menacez d'y vivre , il sera im-
 » possible que mon amour ne se manifeste,
 » & que ce que je vous dis en particulier
 » ne devienne public ; ne serez-vous pas
 » alors plus offensée ? Avant que de rien
 » ordonner contre moi, pesez , je vous sup-
 » plie , madame , ce que j'ai l'honneur de
 » vous dire ; considerez encore que si je
 » n'ai point failli , vous ne devez point me
 » punir ; & que si j'ai failli , vous vous fe-
 » rez tort en publiant ma faute.

Je ne puis , sages bergeres , vous rendre
 toutes les raisons que m'allegua Damon ;
 j'éprouvai bien alors qu'il est difficile de
 s'irriter contre ce que l'on aime ; quoique
 je ressentisse l'injure que j'avois reçue , je
 consentis à être aimée & servie par Da-
 mon , pourvu qu'il fût respectueux & dis-
 cret. Et pour tromper Leontidas qui nous
 éclairoit sans cesse , je lui commandai de
 ne me plus voir si souvent , & de dissimu-
 ler. Leontidas tout grand capitaine qu'il

étroit, ne laissoit pas d'aimer quelques femmes qui feignoient d'avoir du retour, & qui rendoient à des favoris les biens dont il les combloit. Je me souviens que Damon fit alors ces vers, où il me traitoit de sœur, selon que nous en étions convenus :

Qu'envieux de mon bien, il parle, ou qu'il
blasphème,

Qu'il remarque à nos yeux ce qu'il pense être
en nous,

Qu'il connoisse en effet que je ne suis moi-
même,

Qu'autant, ma chere sœur, que je ne suis qu'à
vous.

Qu'il nous éclaire encor de ses regards ja-
loux,

Que sur nos actions la médifance il sème,

Il peut, hélas, il peut rendre mon sort moins
doux ;

Mais peut-il empêcher qu'un frere ne vous
aime ?

Malgré tous ces discours contre nous inven-
tés,

Malgré tous les soupçons qui nous ont tour-
mentés,

Audela du trépas je fais vœu d'être vôtre.

Mais ce fâcheux argus ne feroit il pas mieux,

Nous laissant en repos, d'employer tous ses
yeux

A garder la beauté qu'il pare pour un autre.

Nous ne nous parlions plus que rarement Damon & moi ; cela fit croire que Damon n'avoit pu soutenir plus longtemps mes dédains , & qu'il m'avoit absolument quittée. Leontidas même y fut trompé ; quoique sa femme qui étoit d'un naturel soupçonneux, lui soutînt le contraire. Pour la contenter en quelque sorte , il mit auprès de moi une surveillante. Elle s'appelloit Lèriane , elle n'étoit plus jeune , d'une humeur assez complaisante, mais extrêmement rusée. Je fus en cette occasion moins pénétrante que Damon ; il découvrit le dessein de Leontidas , il me repetoit sans cesse que je serois trompée , si je ne me défiois de cette femme. Nous feignîmes donc de concert que sa compagnie nous plaisoit infiniment ; & nous esperions de tromper ainsi Leontidas en la trompant elle-même. Heureux , si nous avions exécuté un si sage dessein !

Mais écoutez , gentilles bergeres , ce qui en arriva. Lèriane n'oublia rien pour me plaire , & je l'aimai insensiblement. D'un autre côté , les politesses que Damon lui faisoit , lui persuaderent qu'elle en étoit aimée : Damon seul ne fut point trompé ; mais il paya cherement nos erreurs. Je n'oublierai jamais qu'un jour il me dit :
 » Ma sœur , vous aimez Lèriane, mais sou-
 » venez-vous qu'elle est indigne de votre

» amitié, que la femme de Leontidas ne
» vous l'a donnée que pour vous épier ; &
» que l'accueil que vous m'avez ordonné de
» lui marquer, lui a fait croire que je l'ai-
» mois. Tant mieux, mon frere, lui dis-je
» en souriant, je ne crains pas que vous en
» deveniez amoureux, du moins je vous
» proteste que je n'en serai point jalouse :
» cependant la bonne volonté qu'elle aura
» pour vous l'empêchera de nous nuire.
» Que ne fera-t'elle point, me répondit-il,
» quand elle se verra deçue ? Mais confi-
» derez, ajoutai-je, qu'en votre absence
» Leriene est toute ma consolation. Je con-
» viens avec vous que la femme de Leon-
» tidas ne me l'a donnée que pour épier
» mes actions ; mais elle m'aime trop pour
» me trahir, & vous-même vous condam-
» nerez un jour vos injustes soupçons. »
Damon n'osa plus me contredire ; il prit
le parti de garder désormais le silence à cet
égard. J'étois si prévenue en faveur de Le-
riene, qu'il me sembloit toujours que Da-
mon ne lui marquoit point assez d'honnê-
teté. Je m'en plaignois à lui, & lui n'osoit
se plaindre. Il se contenta de nourrir en
son ame une haine aussi cruelle pour Leri-
ene, que l'amour qu'elle lui portoit étoit
violent. Cette passion devint si imperieuse,
qu'elle ne rougit point de l'exprimer dans
une lettre à Damon. Et Damon lui ota f

bien toute esperance de retour, que dès lors elle jura sa perte.

Si j'eus tort de me prévenir de la sorte en faveur de Lerieane, Damon ne fut pas excusable en me cachant la lettre qu'elle lui avoit écrite; cette lettre m'eût desabusée, & nous nous serions épargné bien des larmes. Lerieane qui avoit resolu de se venger, crut qu'elle n'en pourroit trouver de moyens plus propres que ceux que je lui ferois. Elle ne me quittoit plus, & comme elle avoit l'esprit vif, & qu'elle pénétrait presque les intentions de tous ceux qu'elle étudioit, elle reconnut que Therfandre m'aimoit, ce même Therfandre que vous voyez. Son pere qui avoit suivi le mien dans toutes ses campagnes, fut tué avec lui le même jour que Thierry mourut. Therfandre avoit été nourri dès l'enfance dans la maison de mon pere, & il avoit conçu pour moi une si violente passion, que la difference de nos conditions ne put la reprimer. La grande inégalité qui étoit entre nous me faisoit recevoir tous ses services, sans que j'y soupçonnasse d'autre motif que celui de l'attachement qu'il me devoit. Lerieane avoit reconnu son intention; elle le jugea très propre pour commencer sa vengeance.

Elle n'ignoroit pas que la jalousie est une des plus grandes amertumes de l'amour, &

que les cœurs qui aiment bien , en sont très susceptibles. Elle attire donc Therfandre auprès de moi par toutes sortes d'avances, & lui procure les moyens de me voir & de me parler. Mais voyant qu'il n'osoit m'expliquer ses sentimens, elle resolut de lui en inspirer la hardiesse. Elle lui fit entendre un jour, qu'elle & moi nous étions surprises qu'il n'eût point fait choix d'une maîtresse, & que vu son âge & son mérite qui lui permettoient d'aspirer aux plus belles de la cour, je disois que sans doute il ne trouvoit rien digne de lui. Therfandre qui ne se défioit point de Leriane, lui dit en soupirant que nous nous étions aperçues de sa folie. » J'aime hélas, ajouta-t'il, mais j'aime en tel lieu, qu'il me vaut mieux garder le silence que de le rompre. » L'artificieuse Leriane feignant de ne le pas entendre, le tourna de tant de façons, qu'elle lui arracha le nom de Madonte. Et pour le rassurer elle lui dit que si la fortune ne lui avoit point donné des ayeux aussi illustres qu'à moi, & des biens aussi considérables, il avoit d'ailleurs tant de vertus qu'il ne me cedit en rien du côté du mérite. Elle ajouta qu'elle avoit remarqué plus d'une fois à mes discours, que je l'estimois, que je l'aimois même autant que je me sentois importunée de Damon; & que je ne blâmois autre chose en lui que

le trop de respect qu'il me portoit.

Après avoir ainsi commencé sa perfidie, elle voulut sonder mes sentimens au sujet de Damon ; & , comme si c'eût été sans dessein , elle mêloit toujours à ses discours quelques louanges de Thersandre. Le jour de l'an approchoit où l'on a coutume de se donner les étrennes ; elle crut que j'en recevrais de Thersandre. Elle avoit des gands parfumés , elle persuade à celui-ci de me les donner , & de mettre dans un des doigts un billet. L'eriane se charge du present , & choisit pour me le donner un temps où j'étois en la meilleure compagnie. Damon en fut témoin. Aux discours que me tint L'eriane , & à mon inquietude sur ce que j'avois senti quelque chose dans ce gant , Damon jugea incontinent qu'il y avoit une lettre ; mais il ne put deviner de qui elle étoit. Pour Thersandre il ne l'eût jamais soupçonné. Cependant , par ce qu'il vit dans la suite , il comprit qu'elle étoit de lui , comme je vous le dirai. J'avois une curiosité extrême de voir ce qui étoit dans ce gant : je me retirai donc le plus tôt qu'il me fut possible , & lors que je fus seule , j'ouvris le billet.

C'étoit une déclaration respectueuse , & pleine de louanges délicates. Cependant je fus piquée que Thersandre osât jeter les yeux sur moi , & que L'eriane m'eût

donné ce billet. Je voulois lui en faire des plaintes , mais de peur de l'éloigner de moi , je me contentai de lui dire que je l'avois jetté au feu. Elle feignit d'approuver ce que j'avois fait , ignorant , disoit-elle , ce que ce pouvoit être. Mais comme elle sçavoit que j'aimois Damon , elle crut qu'elle ne pouvoit réussir dans son projet , qu'en me brouillant avec lui. Elle me connoissoit fiere , elle essaya de me donner de la jalousie. L'entreprise n'étoit pas facile ; outre que Damon traitoit toutes les femmes avec la derniere indifferance , il falloit que Leriane eût un pouvoir absolu sur celle dont elle se serviroit pour m'inspirer de la jalousie , & que cette rivale eût du merite , de la naissance , de la beauté.

Leriane choisit une de ses nièces qu'elle élevoit , nommée Ormante , jeune personne assés belle , mais dont la beauté n'avoit rien de vif , ni de piquant. Elle commença par lui reprocher le peu de soin qu'elle prenoit d'elle-même , & la menaça de la renvoyer , si elle étoit toujours aussi nonchalante. Ormante lui demande pardon , & promet de faire mieux à l'avenir.

Leriane enchantée d'un pareil début , lui dit : » Toutes vos compagnes ont des » adorateurs , vous seule êtes negligée. » Pensez-vous qu'il ne soit pas humiliant » pour moi de vous voir ainsi le rebut de

228 *La II. Partie de l'Astrée.*

« la Cour ? Cependant vous ne manquez
« pas de beauté ; & sans votre nonchalan-
« ce , sans un certain air rustique qui écar-
« te tout le monde , Damon se seroit atta-
« ché a vous. Je le sçais , il m'en a fait par-
« ler. C'est de toute la cour le chevalier
« qui a le plus de merite ; si une pareille
« fortune arrivoit à toute autre , de quel
« artifice n'useroit elle point pour la con-
« server ? Si vous desirez donc , Ormante,
« que je vous retienne plus long-temps ,
« efforcez-vous de plaire à Damon , & bra-
« vez tous les discours , car il a dessein de
« vous épouser. » Ormante mit à profit ces
leçons. Elle fit dès lors tant d'accueil à
Damon , que toute la cour en fut éton-
née.

Leriane eut soin de m'en faire instruire
par les amis de Therfandre. Cependant je
ne pouvois croire que Damon me préférât
Ormante , en qui je trouvois moins de
beauté , & qui ne pouvoit m'être compa-
rée du côté de la naissance. Enfin pour me
tromper plus sûrement , elle pratiqua une
vieille tante qu'elle avoit , & qui avoit tou-
jours vécu avec honneur. Elle la fit aver-
tir des avances qu'Ormante faisoit à Da-
mon. Celle-ci n'en fut pas plus tôt infor-
mée qu'à son tour elle vint avertir Leria-
ne , qui sçachant sa venue se trouva exprès
dans mon appartement. Elles parlerent

long temps & avec feu ; je voulus sçavoir, quand la tante fut partie, de quoi il étoit question. L'eriane feignit de vouloir me le cacher, & de ne pouvoir cependant se résoudre au silence. Je la pressai, je la conjurai ; & cette femme artificieuse me dit :
» Damon s'imagine qu'en feignant de vous
» aimer, je ne remarquerai pas qu'il en
» veut à Ormante : mais je suis trop inte-
» ressée à veiller sur ma niece, il est d'ail-
» leurs si imprudent, qu'il faudroit que je
» fusse bien malhabile, si je ne penetrais
» son dessein. Differentes personnes m'en
» ont déjà avertie ; & voilà ma tante qui
» vient de m'assurer que l'on tient des dis-
» cours très desavantageux de ma niece,
» & de moi qui dois répondre de sa condui-
» te. J'en ai déjà parlé plusieurs fois à ma
» niece, mais toujours inutilement. En ve-
» rité je ne comprends pas que Damon puis-
» se aimer une fille aussi peu spirituelle, &
» aussi incapable de donner de l'amour. »

Outrée de dépit, je passai dans mon cabinet. Je voulois cacher le trouble où m'avoit jettée cet entretien ; mais L'eriane me suivit ; & parce que j'avois une entière confiance en elle, je me livrai à toute ma douleur, & je ne lui cachai rien de mon intelligence avec Damon. Jugezquelle fut sa joye, quand elle apprit de moi-même ce qu'elle vouloit tant sçavoir. Cependant

la perfide me parla en ces termes : »
 » maîtresse , vous m'avez tirée d'une c
 » elle inquietude ; cependant les dieux e
 » sont témoins que je ne voudrois pas av
 » acheté mon repos aux dépens du vôt
 » Si j'avois cru que Damon vous aime
 » je n'aurois pas craint pour ma niece
 » est trop éclairé pour vous refuser la p
 » fference. Ce n'est ici qu'un écart de j
 » nesse , il reconnoîtra sa faute , & v
 » devez la lui pardonner. Si vous vou
 » m'en croire , vous redeviendrez bier
 » amis. Peut être lui avez-vous trop m
 » qué que vous l'aimiez , & qu'il aura t
 » compté sur vous. Montrez-lui un pe
 » froideur , & vous le verrez incontir
 » revenir à vous plus tendre que jam
 » Soyez persuadée au reste que c'est r
 » attachement seul qui m'inspire c
 » idée. »

Elle comptoit que Damon piqué de
 froideurs m'abandonneroit, s'il ne m
 moit que legerement, ou qu'il s'effo
 roit de regagner mes bonnes graces,
 étoit bien épris. Je donnai dans le piège
 Damon remarquant en moi de la froide
 & n'en pouvant accuser que les care
 d'Ormante, il l'évita désormais avec
 soin extrême. L'eriane s'en apperçut co
 me moi. Un jour que nous étions seu
 dans mon cabinet, elle me demanda si

ne m'avoit pas bien conseillée, & si je ferois à l'avenir difficulté de la croire. Elle ajouta qu'elle vouloit me faire part d'un autre artifice qu'elle avoit vu pratiquer avec succès. » Rien n'éveille davantage un amant que la jalousie, me dit-elle ; il faudroit en faire sentir les traits à Damon. » Je souris à cette proposition ; je ne croyois pas pouvoir obtenir de moi ce qu'elle me conseilloit : cependant comme le premier artifice m'avoit réussi, je donnai les mains au second. » Mais de qui, lui répondis-je, nous servirons-nous ici ? » Elle vouloit que de moi-même je proposasse Therfandre, car après ce qui s'étoit passé, elle n'osoit le proposer. » Votre demande, me dit-elle, est raisonnable ; car il importe infiniment à qui nous nous adresserons, il me semble pourtant qu'il faut choisir un homme dont vous puissiez disposer, & qui vous soit tellement inférieur, qu'il n'ose se plaindre, quand vous voudrez l'éloigner. » Elle feignit de rêver quelque temps ; puis elle me dit tout à coup : » Pourquoi cherchons-nous au loin ce que nous avons près de nous ? Qui convient mieux à nos desseins que Therfandre ? » L'amour que j'avois pour Damon l'emporta ici sur ma fierté naturelle ; malgré toutes mes repugnances, je commençai à parler quelquefois à Ther-

Thersandre, & à lui faire plus d'accueil qu'à l'ordinaire. D'un autre côté Leriane lui fit entendre que sa discrétion m'avoit touchée, & que je l'aimois autant qu'il m'aimoit.

Damon étoit trop amoureux de moi, pour ne pas sentir ce double changement; il rappella la lettre qu'il m'avoit vu recevoir, & séduit par les artifices de Leriane, crut enfin que j'avois agréé les services de Thersandre. Il vouloit me faire de longs reproches; mais comme Leriane m'écouvoit sans cesse, il ne put me parler que dans la chambre même de Leontide. « Voulez-vous, me dit-il, me faire me
« rir, ou m'éprouver par vos rigueurs? » Je lui répondis froidement: « Votre mépris
« me touche aussi peu, que mes rigueurs
« peuvent vous toucher. » Leriane survint aussitôt pour rompre cet entretien, & dit: « Les choses prennent un bon train
« Continuez, & vous verrez que je ne
« m'entens. » Elle s'entendoit, hélas! à rendre la plus malheureuse personne qui fut jamais.

Damon sortit comme un furieux; & dans le desespoir où il étoit, il se seroit peut-être fait lui-même, s'il n'avoit résolu de poursuivre Thersandre. Cependant, pour ménager ma réputation, il crut devoir en rechercher d'autres occasions. Il étoit occupé

cette idée, lors qu'il rencontra Ormante. Celle-ci lui ayant fait des caresses à l'ordinaire, il la repoussa un peu, & lui dit que si elle ne se respectoit pas elle-même, elle devoit du moins craindre Leriane. » Leriane, répondit-elle en souriant ? Je ne puis lui faire plus de plaisir. » Damon qui n'ignoroit pas les mauvaises intentions de Leriane, soupçonna quelque trahison. Il tira la niece à part, & sçut de cette fille qui étoit simple tous les discours de la tante, & le commandement qu'elle lui avoit fait.

Damon comprit alors que mon changement n'avoit d'autre cause que l'opinion où j'étois qu'il aimoit Ormante. Il résolut d'avoir avec moi un éclaircissement, malgré Leriane ; & ce même jour la fortune lui en facilita le moyen. Torismond voulut aller à la chasse, la reine l'y accompagna, & je montai à cheval avec toutes mes compagnes. Quand le cerf fut lancé, il prit la campagne, & emmena toute la chasse après lui. Ce fut alors que nous nous séparâmes, & que les chevaux plus vites laissèrent les autres bien loin. Damon qui avoit toujours les yeux sur moi, jugeant à la route que je prenois, par quel endroit je devois passer, il me devança. Il feignit que son cheval s'étoit abbatu sur lui, & l'avoit blessé. Lors que je passois, il me

traversa le chemin, & prenant mon cheval par la bride, il l'arrêta. » Belle Madonte, me dit-il, je ne vous reprocherai point le choix que vous avez fait de Therfandre ; mais je me plaindrai de ma fortune qui m'a précipité dans le malheur que j'avois prévu. Vous avez donné votre confiance à Lerieane, malgré tout ce que j'ai pu vous représenter. Puis que vous en avez eu de la satisfaction, j'en rends grâces aux dieux ; mais je ne puis vous laisser douter plus long temps de ma fidélité. » En même tems il me raconta la passion que Lerieane avoit conçue pour lui, la haine qui avoit suivi ses refus, & les conseils qu'elle avoit donnés à Ormante. » Est-il possible, ajouta-t'il, qu'elle vous ait trompée si grossièrement, & que ce généreux courage se soit abaissé jusqu'à Therfandre ? car je n'en puis douter, après vous avoir vu recevoir un de ses billets, & lui marquer des bontés qu'il mérite si peu. Ne croyez pas que je survive à votre infidélité. » Je voulois lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer ; mais la chasse se rapprochant de nous, je ne pus lui dire que ce mot : » La vérité sera toujours la plus forte ; » & soudain je me jettai dans le bois, pour n'être pas apperçue seule avec Damon.

Admirez, sage Diane, comment les dieux trompent notre prudence ; mon dessein étoit de rendre le repos à Damon, mais hélas, le jour même que j'avois choisi, fut le jour de sa perte. Le lendemain de la chasse il se presenta à la porte de mon appartement ; & Leriâne ayant en même temps rencontré Therfandre, elle le conduisit à une fenêtre audeffous de celle où elle remarquoit Damon appuyé. Alors feignant de parler bas, elle dit à Therfandre : » Ne doutez plus que Madonte ne vous préfère à tous vos rivaux ; hier elle me com- manda de vous donner cette bague ; elle veut que vous la portiez pour l'amour d'elle, & comme le symbole de votre affection mutuelle. » Dieux, quelle perfidie ! j'avois en effet une bague pareille, & que je portois depuis long temps.

A ce discours jugez, sage bergere, quel fut le desespoir de Damon ; cependant il fut si maître de lui-même, que l'on n'aperçut point en lui la moindre alteration. La reine au même temps se rendit au temple, & je l'y suivis avec la femme de Leontidas. Damon qui n'en fut averti que tard, monta à cheval, & nous atteignit lors que nous entrions dans le temple. Je remarquai que Damon me regardoit d'un œil farouche ; écoutez jusqu'où sa passion l'emporta. Pendant que l'on offroit les victi-

236 *La II. Partie de l'Astrée.*

mes, il se leva, & proféra ces mots à haute voix : » Dieux que l'on adore en ce lieu » respectable, si vous êtes justes, que ne » punissez-vous l'ame la plus cruelle & la » plus perfide qui fut jamais ! J'implore votre justice en sa presence, afin qu'elle se justifie, si elle le peut, ou que je publie deormais que vous êtes injustes ou impuissans. »

Quelle fut alors ma frayeur ! je craignis qu'en son transport il n'en dît davantage, ou qu'il ne fît connoître que c'étoit de moi dont il parloit. Heureusement j'avois alors mon voile sur le visage ; autrement ma rougeur m'eût décelée. Le sacrifice fini, ses proches & ses amis le chercherent inutilement, il s'étoit dérobé. Lors qu'il se fut retiré chés lui, il donna ordre le plus promptement qu'il put à ses affaires, & après m'avoir écrit un billet qu'il mit dans sa poche, il écrivit cet autre à Thersandre :

Si l'offense que j'ai reçue de vous pouvoit s'effacer autrement qu'avec le sang, je ne desirerois pas, Thersandre, de me voir seul l'épée à la main avec vous ; mais toute autre satisfaction étant trop foible, & connoissant votre courage, je vous envoie ce messenger qui vous conduira où je vous attends sans autres armes que nos épées, vous jurant foi de chevalier que j'y suis seul. DAMON.

Thersandre se trouve au lieu marqué ; ils se battent. Damon vainqueur laisse Thersandre sur la place évanoui, & percé de trois coups terribles. Damon fut aussi blessé lui-même ; cependant il eut assez de force pour prendre la bague que Leriane avoit donnée, & remontant à cheval, il ordonna à Halladin de le suivre. C'étoit un jeune homme des siens qu'il avoit nourri, & qui avoit amené Thersandre au rendez-vous.

Je fus étonnée de ne point voir Damon parmi les autres chevaliers. Je le cherchois des yeux, sans songer au malheur qui étoit arrivé, lors que me promenant le soir je vis arriver Halladin qui me demanda Leriane ; & l'ayant fait appeler, j'entendis qu'il lui tint ce discours : » Leriane, mon maître m'a chargé de vous apporter des nouvelles qui vous seront agréables. » Alors il nous fit le détail du combat, puis continuant ; » lors qu'il fut remonté à cheval & que je le vis s'éloigner de la ville, je lui criai qu'il devoit bien plus tôt chercher un myre en l'état où il étoit. Il me répondit froidement : Halladin, nous le trouverons bientôt, n'en sois point inquiet. Je le suivis à la trace du sang qu'il perdoit en abondance. Et lors qu'il fut arrivé sur les bords de la Garonne, en un lieu fort escarpé, il voulut descendre, mais il étoit si affoibli

» qu'il fallut que je l'aidasse. Alors s'ap-
» puyant contre un rocher, il tira de sa po-
» che un billet, & me dit : c'est pour la
» belle Madonte, tu le lui donneras avec
» cette bague, dis-lui de ma part que je
» meurs content, puis que j'ai pu la con-
» vaincre, que je meritois mieux cette fa-
» veur que celui à qui elle l'avoit faite.
» Puis que mon épée a ôté la vie à ce rival,
» & que la rigueur de Madonte me l'ôte à
» mon tour, conjure-la par la memoire
» de ceux à qui elle doit le jour, par son
» merite, par l'amitié qu'elle m'avoit jurée,
» de ne plus donner cette bague à des amans
» indignes d'elle, & qui ne sçachent pas
» conserver les marques de son estime. Je
» reçus le billet & la bague, en même temps
» je vis qu'il pâlissoit, je voulus fermer avec
» mon mouchoir la blessure qui donnoit le
» plus de sang; mais il m'arracha ce mou-
» choir, & l'étendant sous sa blessure, il y
» reçut le sang qui en sortoit : il me dit
» ensuite : Si jamais tu m'as aimé, dès que
» je serai mort, porte ce billet & cette ba-
» gue à Madonte. Pour ce mouchoir tu le
» donneras à Leriane, dis-lui que je n'ai
» point imaginé de present qui lui fût plus
» agréable. A ces mots il sentit ses forces
» diminuer, & s'approchant du rocher es-
» carpé, il s'écria : Vous perdez aujour-
» d'hui, belle Madonte, le seul amant di-

»gne de vous. O dieux quelle fureur ! Il
» se jette dans le fleuve , je cours pour le
» retenir ; il m'emporte avec lui. Je rega-
» gnai comme je pus le rivage , & après
» avoir long-temps demeuré pour sçavoir
» si je ne reverois point le corps de mon
» cher maître , je crus , puis que c'étoit fait
» de lui , qu'il ne me restoit plus que d'exe-
» cuter ses derniers ordres. Madame , ce
» billet & cette bague sont pour vous ; que
» le sang que vous y remarquez ne vous
» fasse point horreur. C'est à toi , conti-
» nua t-il , en s'adressant à Leriane qu'est
» destiné ce mouchoir , rassasie-toi du sang
» dont il est teint , & souviens-toi , que si
» jamais les dieux furent équitables , ils
» puniront tes forfaits.

En même temps Halladin se retire de-
speré , & me laisse dans un état que je ne
puis vous exprimer. Lors que je fus un
peu revenue à moi-même , & que l'on
m'eut ramenée dans mon appartement ,
j'examinai la bague , & la comparant avec
la mienne , je les trouvai tout-à-fait sem-
blables. J'en ignorois la raison , & je sça-
vois moins encore qui l'avoit donnée à
Thersandre. Je lus enfin le billet qui étoit
conçu en ces termes :

DAMON A MADONTE.

M Adame, je vous fis connoître hier mon amour, & la perfidie de Leriane ; mais puis que cette connoissance, au lieu de m'être utile, n'a servi qu'à attirer de nouvelles faveurs sur un indigne rival ; j'ai résolu de vous faire voir aujourd'hui, que celui à qui vous avez donné une baguë, ne peut la conserver contre moi. Au reste si le sort des armes seconde ma valeur, vous n'aurez point à désirer que votre cher Thersandre soit vengé, ou le fer, l'eau & le feu ne pourront faire mourir un misérable.

Je me sentis pénétrée de la plus vive douleur ; je fus contrainte de me mettre au lit, & peu s'en fallut que je ne perdisse l'esprit. Il me sembloit toujours que Damon me poursuivoit, & ce mouchoir plein de sang me revenoit sans cesse dans la mémoire. Cependant Leriane qui ne pensoit pas que ses noirceurs me fussent connues, parut éplorée près de mon lit. Mais ne pouvant plus dissimuler : » Retire-toi, lui dis-je, méchante & perfide creature, va loin de mes yeux tramer d'autres perfidies. » D'un autre côté Thersandre se rétablit ; car il n'avoit point reçu de coups mortels & moi je commençois à reprendre mon bon sens, & à m'informer de ce que l'on disoit de moi. Je scus de ma nourrice
qui

qui m'aimoit tendrement, que chacun en parloit selon sa passion; mais que tous en general m'imputoient la mort de Damon. En ce même temps je vis entrer Thersandre; & comme je ne voulois point lui parler, & que je tournois la tête d'un autre côté, il se jette à genoux, & me dit: » J'a-
 » voue que je merite votre haine, mais
 » peut être, si vous daignez m'entendre,
 » me jugerez-vous moins coupable. Je ne
 » parlerai point de mon amour, quoiqu'il
 » pourroit me rendre excusable; je vous
 » apprendrai que nous sommes trompés
 » par Leriane vous & moi. » Et sur cela il reprit toute l'histoire que vous avez entendue, comment elle lui inspira la hardiesse de songer à moi, comment elle me faisoit dire par son moyen que Damon aimoit Ormante, enfin comment elle lui avoit donné de ma part cette bague fatale, qui avoit été, à ce qu'il croyoit, le sujet du combat entre Damon & lui. Il ajouta que Leriane jugeant bien qu'elle ne pourroit plus nous tromper, & se sentant menacée par Leontidas & sa femme qui lui reprochoient le peu de soin qu'elle avoit pris de moi, elle leur avoit fait entendre que j'aimois, & que j'étois aimée de tant de personnes, que tandis qu'elle veilloit sur l'un, elle étoit trompée par l'autre. Thersandre joignit à ces discours tant de sup-

plications, il me demanda tant de fois pardon de ce qu'il avoit osé m'aimer, & me fit tant de protestations de vivre à l'avenir comme il le devoit, que je fus contrainte, par l'avis même de ma nourrice, de lui pardonner.

Mais, sages bergeres, vous n'avez encore entendu qu'une partie de mes malheurs. Je vous ai dit que Leriane avoit exigé d'Ormante qu'elle fit toutes sortes d'avances à Damon. Damon ne l'avoit pas tellement dédaignée qu'il n'eût pris d'elle les dernières faveurs. Il y parut, & Leriane à qui Ormante avoit déclaré son malheur, lui défendit d'en parler à qui que ce soit. Son dessein étoit de persuader à Damon que j'aurois eu cet enfant de Thersandre; mais quand elle apprit que Damon n'étoit plus; voici à quoi elle se détermina.

Depuis l'accident de Damon, j'avois presque toujours tenu le lit, ou si je me levois, c'étoit pour me renfermer seule dans mon cabinet. Et pour avoir un prétexte de ne point aller chés la reine, je feignois d'être malade. Je m'avisai même de faire mettre une fille dans mon lit, afin qu'elle reçût les visites pour moi, & ma nourrice faisoit les réponses, comme si le mal m'avoit empêché de parler. Ormante qui étoit toujours demeurée parmi mes filles, parce que je ne pouvois lui imputer aucun

ne intention mauvaise , déclara à Lèriane ce que je viens de dire , plus par simplicité , que par malice. Lèriane conçut dès lors un moyen de nous perdre à la fois Thersandre & moi. Ormante étoit presqu'à son terme ; Lèriane lui recommanda de se mettre dans mon lit le plus souvent qu'elle pourroit , pour recevoir les messages à ma place. Elle vint trouver ensuite la femme de Leontidas , la suppliant à genoux de lui pardonner sa négligence à mon égard ; elle ajouta qu'elle avoit un moyen de faire passer à Leontidas tous mes biens. La proposition fut acceptée ; on demanda quel étoit ce moyen. » Je vous le dirai en peu » de mots , répondit la perfide ; mais à condition , madame , que vous me pardonnez une nouvelle offense , si vous jugez que je ne sois point coupable. » On lui promit tout ; & Lèriane reprenant la parole : » Graces aux dieux qui vous protègent , dit-elle , Madonte n'est point entrée dans votre maison. Sa fierté , sa naissance , votre exemple , madame , me répondoient de sa vertu ; mais qu'elle a bien sçu tromper ma vieillesse ! je viens d'apprendre qu'elle est enceinte , & qu'elle touche la fin de sa grossesse. Que me dites-vous , Lèriane ? Peut-elle s'être oubliée jusqu'à ce point ? Mais de qui , & comment le sçavez-vous ? Pardonnez-

244 *La II. Partie de l'Afrique.*

» moi , madame ; aurois-je pu soupçonner
» qu'elle aimât Therfandre ? J'avoue que
» la jalousie est bien plus éclairée que la
» prudence ; car Damon s'étoit apperçu de
» cette passion que je n'avois point remar-
» quée. C'est la sage femme même à qui
» elle s'est adressée , qui est venue m'aver-
» tir , & qui m'a ajouté qu'elle soupçon-
» noit Therfandre , parce que Madonte en
» sa presence ne disoit autre chose , sinon ,
» Ah Therfandre que ton amour me coute
» cher ! Or , puis qu'elle s'est rendue indi-
» gne de votre alliance , continua-t'elle , il
» vous est aisé d'obtenir ses biens. Vous
» sçavez , madame , que nos loix condam-
» nent au feu toute fille qui manque à son
» honneur. Nous avons en sa personne la
» conviction du crime ; qui vous empêche-
» ra de demander au prince la confiscation
» de ses biens ?

En même temps Leontidas entra ; la femme lui raconte tout ce qu'elle venoit d'apprendre , & quelque genereux qu'il fût naturellement , elle le fit enfin consentir à ce qu'elle vouloit. Il exigea pourtant que l'on m'envoyeroit une sage femme , & que l'on se détermineroit suivant son rapport. La sage femme vint dès le lendemain. Il arriva qu'Ormante s'étoit mise dans mon lit , mais auparavant bien instruite par Leticiane. Ormante accoucha deux heures a-

près, mais sans bruit, en présence de sa tante & de la sage femme; & presque aussitôt elle se leva, sans que la sage femme s'en apperçût: lors qu'Ormante se fut retirée, Leriane porta l'enfant à la femme de Leontidas, avec le témoignage de la sage femme. Et pour mieux couvrir sa trahison, elle supplia la femme de Leontidas de me renfermer parmi les vestales, & d'épargner à ma famille une fléatiffure qui rejailliroit sur elle. Leriane fut chargée de me persuader ce qu'elle avoit proposé elle-même.

Cependant après avoir congedié cette femme, elle raccommoda mon lit, & la nuit étant venue, je me couchai à mon heure accoutumée, & je reposai jusqu'au lendemain, sans rien soupçonner de ce qui s'étoit passé. Leriane de son côté disoit à Leontidas que je les suppliois d'avoir pitié de moi, qu'ils étoient maîtres de ma vie, que je me donnois à eux, & que je demandois pour toute grace la liberté de me confiner dans une retraite obscure; & qu'aussitôt que je pourrois marcher, je viendrois la demander moi-même. Enfin, sages bergères, elle fit si bien que six semaines se passerent de la sorte, & qu'Ormante se rétablit, & revint plus belle qu'auparavant.

Les choses étant en cet état, & Leriane ne craignant plus qu'on la pût convaincre

de mensonge, elle resolut d'achever son execrable dessein. Elle avoit deux parens qui portoient les armes, & qui partout où ils avoient servi, s'étoient acquis une grande reputation de valeur. C'étoient deux freres si vigoureux & si adroits aux armes, que personne ne les égaloit ; mais pauvres d'ailleurs, & sans autre esperance que d'être les heritiers de Leriane. Lors qu'elle se fut assurée par des presens & par des promesses, de leur attachement, elle dit à Leontidas que je reprenois courage, & que je ne parlois plus de retraite ; que je niois ce qui s'étoit passé, & qu'il ne falloit plus rien attendre de moi que par force. » Mais » comment la convaincre maintenant, dit la femme de Leontidas ? Nous avons des » témoins, dit-elle, & quand nous en demanderions, puis que la verité est pour nous, j'ai des personnes à moi qui la soutiendront par les armes. » Leontidas ayant agréé la proposition, Leriane parle à Leotaris, lui assure tout son bien par un contrat, & gagna tellement les deux freres, qu'ils eussent tout entrepris contre le ciel même. Elle m'accuse ensuite devant la reine, & s'engage à verifiser ce qu'elle avance ; elle accuse aussi Thersandre afin qu'il ne pût déposer contr'elle. Aussitôt la reine qui étoit une princesse vertueuse va trouver le roi, & joignant ses prieres au

accusations de Leriâne , elle demande que je sois punie suivant la rigueur des loix ; Léontidas est appelé , il fait les mêmes supplications , & sa femme obtient du roi la confiscation de mes biens.

En même temps des archers viennent se saisir de moi , & me conduisent devant le prince , sans m'expliquer le sujet d'un si indigne traitement. Quelle devins-je , grands dieux , quand j'entendis l'accusation de Leriâne ! Je me jettai aux piés de la reine , j'implorai sa protection contre ma calomniatrice , & je pris tous les dieux à témoins de mon innocence. Le roi fut touché de mes paroles , & se tournant vers Leriâne : » Si ce que vous avancez est faux , lui dit-il , je jure par l'ame de mon pere , que vous subirez la peine que vous preparez aux autres. Sire , dit-elle , je prouverai ce que je dis & par témoins , & par les armes. Les deux vous sont accordés , ajouta le roi. » Voilà donc la sage femme & la nourrice qui déposent contre moi ; & les juges me lisant ces dépositions , & beaucoup d'autres , je ne sçus que recourir aux dieux ; » Grands dieux , m'écriai-je , vous connoissez mon innocence ; faites-la connoître , & confondez la calomnie. » Ensuite , comme si j'avois été inspirée , j'adressai la parole aux juges : » Si l'accusation , leur dis-je est véritable , fasse les dieux que je

» celle de respirer, & si elle est fausse, que
 » ce charbon ardent ne puisse me bruler ! »
 Je pris incontinent un charbon, & le tins si
 long temps dans ma main qu'il s'y étei-
 gnit presque entièrement. Les juges en fi-
 rent leur rapport au roi ; il ordonna que
 Leriane en seroit informée, pour voir si
 cette preuve de mon innocence ne lui feroit
 point changer de langage. Leriane soutint
 toujours la calomnie avec une impudence
 digne d'elle, & le prince ne pouvant me
 faire d'autre faveur, ordonna que le fait
 seroit verifié par les armes, & que dans
 quinze jours nous donnerions des cheva-
 liers qui combattroient à outrance pour
 nous.

La renommée eut bientôt semé dans
 toute l'Aquitaine les nouvelles de ce qui
 se passoit. Ma mere en fut informée, elle
 me crut véritablement coupable, & quel-
 ques jours après elle en mourut de dou-
 leur. Ce coup, je l'avoue, acheva de me
 desesperer ; je pensai plus d'une fois me
 précipiter d'une fenêtré, mais les dieux
 me conserverent, en me representant, que
 si je mourois, j'emporterois avec moi une
 reputation flétrie ; & qu'ils manifeste-
 roient enfin mon innocence.

Cependant les quinze jours expirés,
 Leriane offrit Leotaris & son frere ; &
 Therlandre & moi ne pouvant nommer

personne, le roi nous accorda huit jours, & ces huit jours étant écoulés, il en ajouta trois autres pour tout délai. Après ce dernier terme on nous conduit dans le camp, moi vêtue de deuil, & sans autre compagnie que des archers; Loriane triomphante, & suivie d'un nombreux cortège. Déjà les deux frères étoient dans le camp, armés & montés à l'avantage; ils faisoient d'autant plus les vaillans qu'ils croyoient n'avoir à combattre que Thersandre. Enfin Thersandre paroît aussi; résolu de les combattre tous deux. Les juges prononcèrent que si durant le combat quelque chevalier se presentoit pour moi, il seroit reçu; & que les deux frères pourroient combattre Thersandre ensemble ou séparément, à leur choix. Ils avoient de l'honneur, & vouloient le prendre séparément, mais Loriane s'y opposa, & n'osans lui déplaire, ils coururent tous deux contre lui. Le soleil également partagé suivant la coutume, les défenses ordinaires faites, & le commandement donné, les trompetes sonnerent. Thersandre met sa confiance en la justice des dieux, il s'avance contre le frère de Leotaris, mais atteint en même temps des deux lances, il est porté par terre. Il ne se désconcerta point en cette extrémité, il courut à son cheval & lui ôta la bride, avant qu'ils fussent revenus à lui. L'animal les at-

taqua si furieusement qu'ils ne songerent plus qu'à se défendre; mais enfin ils le tuèrent, & pour finir promptement le combat, ils attaquèrent ensemble Thersandre. Il ne put faire autre chose que de se couvrir de son cheval; mais les deux freres voyans que leurs chevaux ne vouloient point avancer par la frayeur du cheval mort, ils mirent pié à terre. Thersandre fit tout ce que pouvoit faire un homme courageux, mais enfin il lui fut impossible de faire une longue resistance. Déjà percé de blessures, ses forces l'abandonnoient, lors que les dieux susciterent un chevalier qui se presentant à la barriere demanda d'entrer, & de nous défendre. Incontinent la barriere fut ouverte; & parce qu'il voyoit bien que Thersandre étoit réduit à l'extrémité, il poussa furieusement son cheval contre les deux freres, mais lorsqu'il fut près d'eux il s'arrêta, leur criant: » Cessez, chevaliers, de violer les loix » de la chevalerie, & tournez votre effort » contre moi qui suis envoyé pour vous » punir. » En même temps il leur dit de monter à cheval, ajoutant qu'il ne vouloit point se prévaloir du sien contr'eux.

L'étranger s'attira par cette double action l'admiration des spectateurs; mais Ecoraris & son frere oubliant tant de generosité l'attaquerent à la fois. Je ne puis

ages bergeres, vous détailler ce combat ; étranger y fit des prodiges de valeur ; il combatit d'abord le frere de Leotaris, & celui-ci courant pour venger sa mort, il reoit tant de blessures qu'il tombe enfin de cheval, & qu'il expire en tombant. L'étranger vint ensuite à Thersandre, il l'aide se relever, le met sur un des chevaux des vaincus, & reprenant le sien, il demande aux juges s'il restoit quelque chose à exécuter ; & comme on lui eut répondu que non, il demanda que je fusse mise en liberté, ce qui fut ordonné sur le champ. Puis s'adressant à moi, il me demanda s'il pouvoit me rendre quelqu'autre service. Deux encore, lui répondis-je ; l'un que vous me délivriez de la tyrannie de ceux qui m'ont enlevée à ma mere ; & l'autre que vous daigniez m'apprendre à qui je dois & mon honneur & ma vie. Pour mon nom, ajouta-t'il, je vous supplie de ne point exiger que je vous le déclare. Pour ce qui est de vous conduire où vous voudrez, je suis tout prêt à le faire, pourvu que nous ne perdions pas de temps. »

Tandis que les dieux prenoient ainsi ma défense, ma nourrice s'étoit renfermée, & faisoit des cris qui auroient touché les plus insensibles. Ormante en fut émue, & pour la consoler, elle lui dit que Loriane

l'avoit assurée que je ne mourrois point, & qu'elle vouloit seulement que je lui dusse la vie, afin que je lui fisse plus de bien.

» Ah, répondit ma nourrice, c'est fait de
 » Madonte, si Therfandre est vaincu, & le
 » roi lui-même ne peut la sauver ! Misera-
 » ble que je suis, repliqua Ormante, com-
 » ment les dieux me pardonneront-ils sa
 » mort ? Eh, comment, dit ma nourrice
 » en êtes-vous coupable ? Ah, ma mere.
 » continua Ormante, promettez-moi le se-
 » cret, & je vous raconterai tout. » Lors-
 qu'elle eut déclaré ce que vous avez en-
 tendu : » Courons sauver Madonte, dit ma
 » nourrice. » L'étranger me parloit, lors-
 que suivie d'Ormante, elle s'adressa har-
 diment à la reine, & lui déclara ce qu'Or-
 mante venoit de lui avouer. Le roi con-
 vaincu de mon innocence commanda que
 l'on jettât Leriane dans le feu qui étoit
 préparé pour moi ; c'est ainsi que mon in-
 nocence fut reconnue, & que Leriane ex-
 pia dans les flammes toutes ses noirceurs.

Cependant l'étranger qui m'avoit dé-
 livrée, s'étoit retiré. Je n'oubliai rien pour
 en sçavoir de nouvelles ; mais je ne pus en
 apprendre que le lendemain. Il me vint
 de sa part un homme qu'il avoit rencon-
 tré. Cet homme me fit entendre que l'é-
 tranger m'auroit attendue pour me conduire
 où je lui aurois commandé, mais qu'il

affaire d'honneur l'obligeoit de se rendre à Gergovie ; que si j'avois besoin de lui, on scauroit de ses nouvelles au Mont d'or, & que pour être reconnu, il ne changeroit point sa devise. Je lui demandai quelle étoit cette devise, n'ayant pû la remarquer dans l'état où j'étois. Il me répondit que c'étoit un tygre qui se repaissoit d'un cœur humain, avec ce mot : **TU ME DONNES LA MORT, ET JE SOUTIENS TA VIE.**

Mais pour abréger une si longue histoire, il fut ordonné que je sortirois des mains de Leontidas, & qu'Ormante qui avoit été conduite par les artifices de Leriane, seroit pour jamais renfermée dans une de ces prisons destinées à de semblables punitions. Il me reste à vous dire un trait bien extraordinaire. La memoire de Damon m'avoit été chere jusqu'à ce jour ; mais soit reconnoissance, soit admiration, je sentis naître dans mon cœur la même estime pour l'étranger, tout inconnu qu'il étoit. Je résolus de prendre le chemin de Gergovie, & du Mont d'or, je communiquai mon dessein à Thersandre, qui depuis le jour du combat s'étoit entièrement donné à moi ; il l'approuva, & sous prétexte de visiter mes terres, je quitte la cour. Puis ayant réglé mes affaires, je prens avec moi ma nourrice & Thersandre seulement,

& nous marchons vers le Mont d'or. C'est un pays montueux, & chargé presque tout temps de neiges & de glaçons. Ma nourrice y mourut; & lors que je lui rendois les derniers devoirs, je rencontrai Tyrsis, Hylas, & Laonice. Leur compagnie me plut tellement, que je résolus, pour ne les point quitter, de prendre la houlette, & de la donner aussi à Thersandre. Après que j'eus resté quelque temps dans ces montagnes, sans pouvoir apprendre aucune nouvelle de ce que je cherchois, je me déterminai à venir avec ces bergers dans cette contrée, où l'oracle leur ordonnoit de se rendre. Je pensai aussi que m'approchant de Gergovie, je pourrois peut être trouver l'inconnu à qui j'ai tant d'obligation.

Madonte racontoit ainsi ces tristes aventures, tandis que les bergers discouroient ensemble; car un mal qui plus que tous les autres est ennemi du sommeil, ne leur permettoit pas de fermer les yeux. Mais peu à peu toute la troupe s'endormit, excepté Silvandre d'un côté, Astrée & Diane de l'autre. Astrée qui étoit sans cesse occupée de Celadon, crut que personne ne l'écoutoit; elle parla donc ainsi à Diane: « Il faut avouer, ma sœur, qu'une imprudence nous attire bien des maux, & que pour la reparer il faut une grande sagesse.

se. Considérez tout ce que me coûte mon imprudence par rapport à Celadon; je ne cesserai de m'en repentir, tant que les dieux prolongeront ma vie infortunée & je pense que mes regrets me suivront au tombeau. Cet amour que je cachois avec tant de soin, que je ne voulois pas même déclarer à ma chere compagne, le voilà maintenant découvert par moi-même à des personnes étrangères. Ah, s'il en étoit temps encore, que je me conduirois différemment! Ma sœur, répondit Diane, il n'y a rien de fixe, rien d'arrêté parmi les hommes. Je ne nie pas que la prudence ne puisse éloigner, ou diminuer les accidens; mais il faut enfin que nous connoissions par notre propre expérience toute notre foiblesse. Cependant, repliqua Astrée, nous en voyons qui sont plus heureux que d'autres, & dont les actions n'éclatent point aux yeux du public. Sans aller plus loin, vous avez eu le malheur de perdre Philandre, mais qui peut vous reprocher que vous l'avez aimé? Ah, répartit Diane, quels reproches plus accablans que ceux que nous sommes forcées de nous faire à nous-mêmes! Je l'avoue, dit Astrée; mais avouez aussi, que si le bien que nous possédons nous touche plus quand il est connu; nous sommes plus sensibles au mal qui nous arrive,

» lors qu'il devient public. De là cett' at-
» tention à cacher ce que l'on souffre, dû-
» on souffrir davantage en le tenant secret.
» Or, ma sœur, ajouta-t'elle, puis qu'il
» n'y a personne ici qui nous entende, je
» croirois manquer à l'amitié que je vous
» dois, si je ne vous déclarois ma pensée.»
Elle se trompoit bien, car Laonice qui de-
siroit d'apprendre de leurs nouvelles, afin
de leur causer du déplaisir, prêtoit à leurs
discours une oreille attentive, quoiqu'elle
feignît de dormir. D'un autre côté Silvan-
dre crut reconnoître la voix de Diane, &
tandis que les autres bergers étoient ense-
velis dans le sommeil, il s'approcha dou-
cement; & quand il arriva, il entendit
que Diane répondoit: » Vous m'obligerez
» toujours infiniment, lors que vous vou-
» drez bien me dire ce que vous pensez de
» mes actions, & surtout à present que
» tout dort autour de nous. Vous souve-
» nez-vous, poursuivit Astrée, de ce que
» je vous ai dit à l'oreille, pendant que Sil-
» vandre disputoit avec Phylis? N'est-ce
» pas de l'affection de ce berger que vous
» me parliez? Oui, répondit Astrée; or,
» continua-t'elle, attendez-vous à une ex-
» trême passion. Si elle vous déplaît, il faut
» que vous éloigniez de bonne heure ce
» berger, peut être encore le ferez-vous in-
» utilement, car les bergers du caractère de
Silvandre

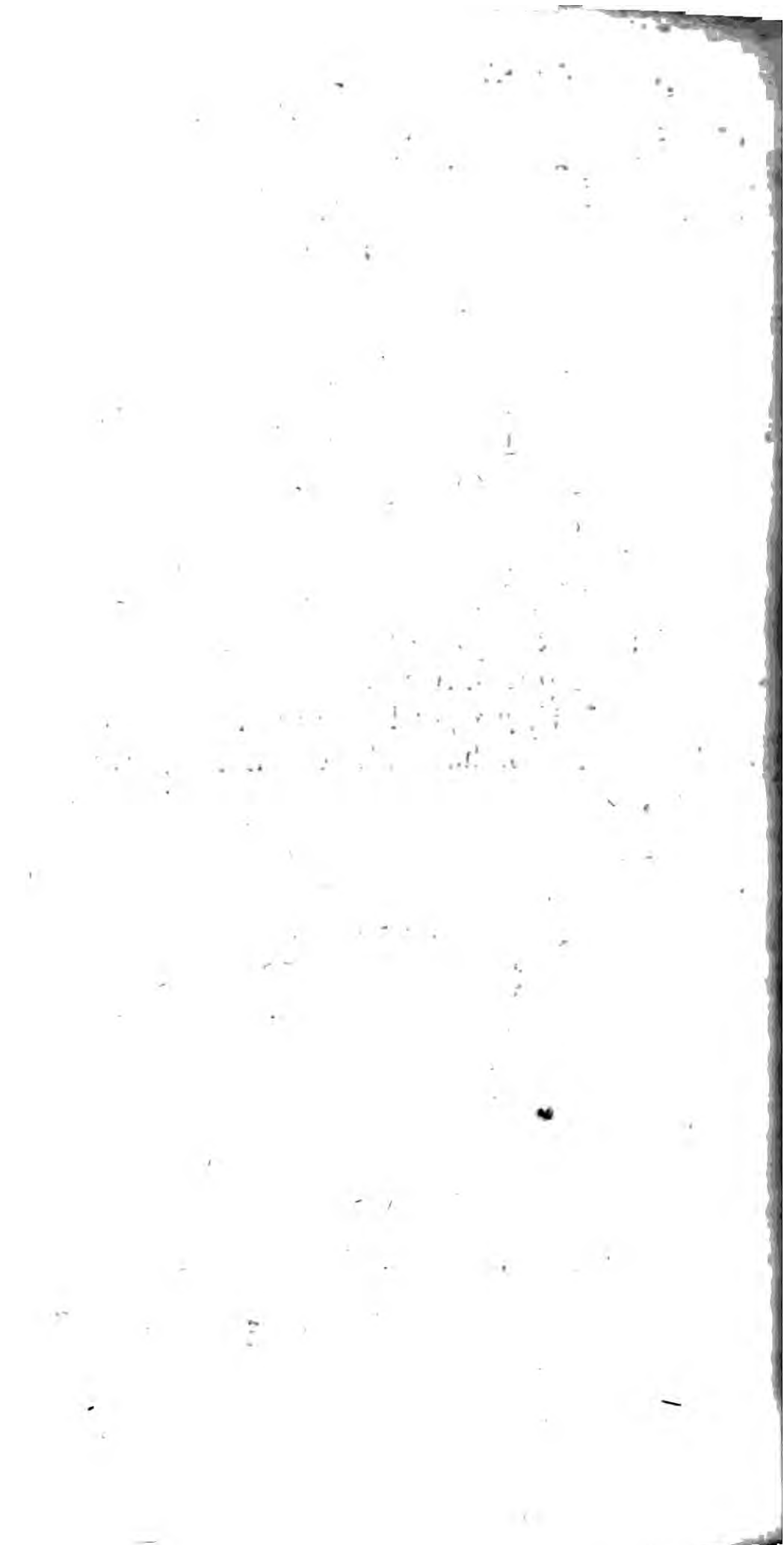
Silvandre ne se vainquent pas facilement eux-mêmes. Si elle vous est agréable, vous avez besoin d'une grande discrétion, afin qu'elle n'éclate pas. Ma sœur, répondit Diane, je suis trop pénétrée de votre amitié, pour ne pas vous ouvrir mon cœur. Lors que j'eus perdu Philandre, je pris la résolution de n'aimer plus; & j'ai vécu depuis dans une entière indifférence. En vain Amidor tout aimable qu'il étoit, en vain Nicandre avec toutes ses richesses, m'ont recherchée; ils n'ont pu effacer de mon cœur le souvenir de Philandre. Mais depuis la feinte recherche de Silvandre, j'avoue que je sens en moi du changement; cependant ne croyez pas que je sente pour lui de l'amour; ce n'est, si je m'en souviens, que ce que je sentis quand je commençai d'aimer Philandre. Puis-je, ma sœur, dit Astrée, vous demander ce qui vous plaît davantage en ce berger? Quelqu'esprit qu'il ait, repartit Diane, je ne vois pas qu'il ait jamais rien aimé; d'ailleurs il est si respectueux, si soumis, qu'il semble craindre toujours de m'offenser. Enfin ce qui m'attache davantage à lui, c'est sa probité, sa vertu. J'en pense comme vous, dit Astrée, & si vous deviez aimer quelque chose, je voudrais que ce fût ce berger; mais encore une fois, il faut ici

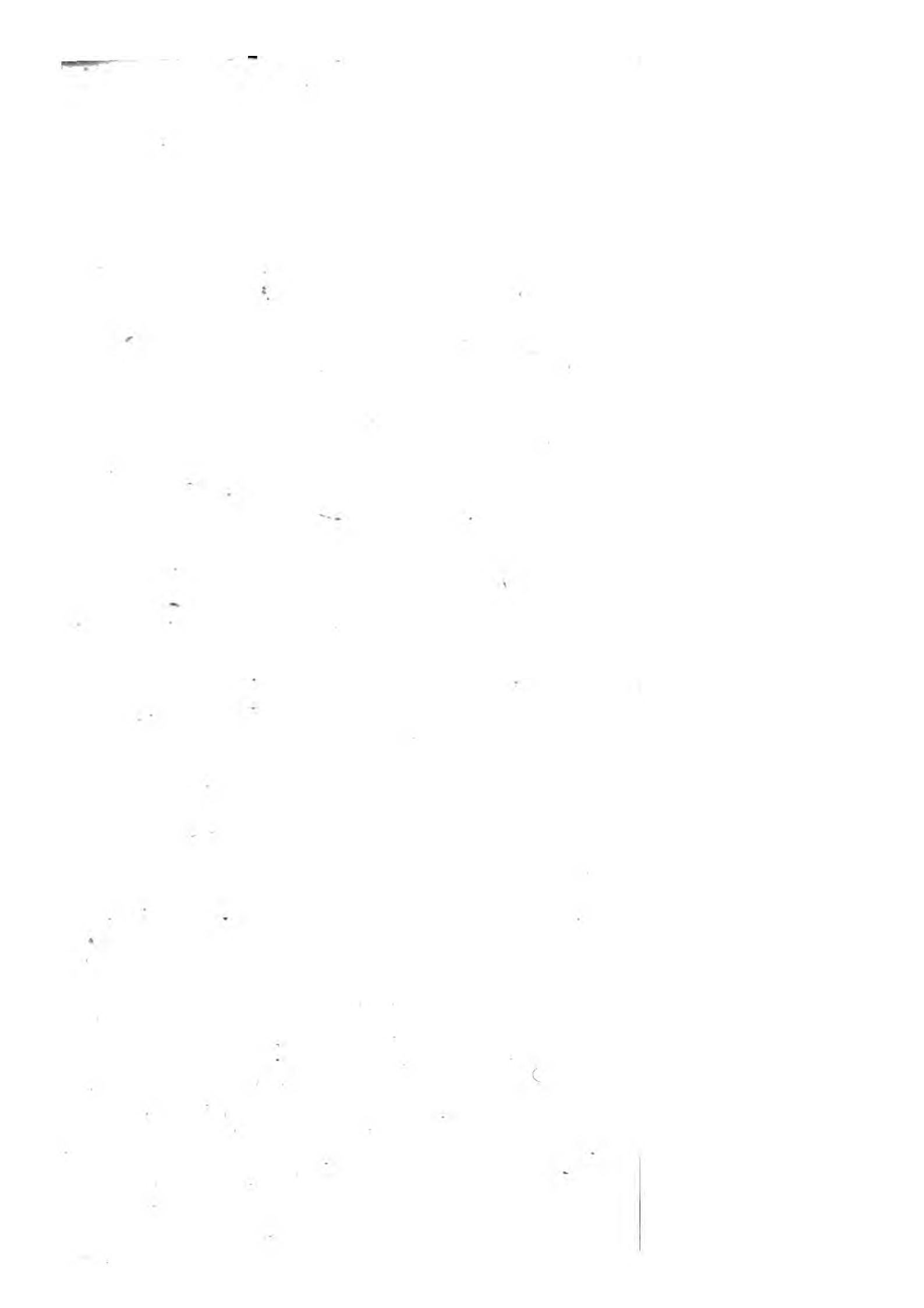
» de la discretion. Je ne sçai, repliqua Dia-
» ne, pourquoi vous me tenez ce langage ;
» mais si le berger est le seul qui m'ait plu
» depuis la mort de Philandre, sçachez
» qu'il l'ignorera toujours, & que je ne lui
» permettrai jamais de me servir. Ce des-
» sein peut vous devenir funeste, dit As-
» trée ; un amant tendre cache sa passion,
» & ne la découvre qu'à celle qui en est
» l'objet ; mais s'il n'éprouve que des ri-
» gueurs, il lui est impossible alors de dissi-
» muler. Si donc vous ne l'aimez point,
» ôtez-lui promptement toute esperance,
» car l'esperance est la nourriture de l'a-
» mour. Si vous l'aimez, comme vous me
» l'avez dit, & comme il le merite, pour-
» quoi vous priver de ce qui vous est
» agréable ? Mais est-il raisonnable, dit
» la bergere, que Diane qui s'est tou-
» jours conduite avec sagesse épouse par
» inclination un berger inconnu ? C'est
» pourquoi je souffrirai qu'il me recher-
» che, tant que je pourrai feindre que je
» ne crois point en être aimée ; mais dès
» l'instant qu'il me reduira à ne pouvoir
» plus feindre, je proteste que je ne lui per-
» mettrai plus de me voir, ni de me parler,
» & que s'il m'aime encore, je le traiterai
» de sorte, que je serai en droit de croire
» qu'il ne m'aimera plus. Et vous, dit As-
» trée, que deviendrez-vous ? Je prévois

que cette resolution, vous attirera plus de chagrins, que la vanité qui vous la fait prendre ne vous causera de fausse joye.

Laonice ne perdit pas un mot de ce que disoient les bergeres. Pour Silvandre lors qu'il entendit les premiers discours de Diane, & les conseils d'Astrée, quelle fut sa joye, & combien se sentoit-il pénétré de reconnoissance ! mais quand il entendit la resolution de Diane, quel fut son desespoir ! Heureusement pour lui que les bergeres s'endormirent ; car ses soupirs l'auroient trahi. Il se retira donc sans bruit, & repassa long temps dans son esprit les discours des bergeres. Amour lui permit enfin de fermer les yeux, & le sommeil vint en quelque sorte enchanter ses cruelles incertitudes.

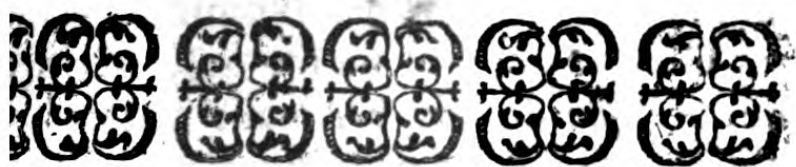








Guélard Scul



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

HISTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

Mais il est temps de revenir à Céladon, que nous avons laissé dans la caverne, uniquement occupé de sa félicité passée, & du malheur qui l'accabloit. Il passa quinze jours en ce lieu, sans prendre presque aucune nourriture. Là il se rappelloit sans cesse toutes les disgrâces de sa vie, & s'arrêtoit toujours à celles qui lui avoient été les plus sensibles, comme étant les plus convenables à l'état où il se trouvoit. Il étoit si changé, qu'Astrée même ne pouvoit eu de la peine à le reconnoître; & le ciel qui peut être le réservoir à une meilleure fortune, ne lui eût envoyé du se-

cours, il auroit bientôt succombé.

Galatée, le jour même qu'il s'échapa, fut obligée de suivre Amasis à Marcilli, à l'occasion des rejouissances qui devoient se faire pour les heureux succès de Clidaman. Mais lors qu'elle fut arrivée, & qu'elle eut appris la fuite de Celadon, elle entra dans une si grande colere contre Leonide, qu'elle lui défendit sa presence. La nymphe se retira chés son oncle Adamas. Quoiqu'elle vît tous les services perdus, elle s'ennuyoit tellement de la cour qu'elle fut ravie d'avoir recouvré sa liberté à ce prix. D'ailleurs elle esperoit de revoir Celadon, qu'elle croyoit auprès d'Astrée; & malgré tout l'amour qu'il avoit pour la bergere, elle se figuroit un plaisir extrême à passer ses jours avec lui. Deux jours après qu'elle fut arrivée chés Adamas, trouvant Pâris dans les mêmes dispositions, elle alla avec lui au hameau de ces bergeres; mais elle fut bien surprise, lors qu'elle entendit que Celadon n'avoit point paru, & qu'on le croyoit mort. Cependant, pour la satisfaction de Pâris, qui étoit amoureux de Diane, elle visita souvent les bergeres; & dans la suite elle se plut tellement avec elles, que dès qu'elle en avoit le loisir, elle alloit les trouver, souvent accompagnée de Pâris, & quelquefois seule: la maison d'Adamas n'étoit

éloignée que d'une demi-lieue de leur hameau ; & les bords du Lignon , & les bocages qui s'y rencontroient , en fendoient le chemin très agréable.

Un jour qu'elle s'y rendoit seule , elle passa sur le pont de la Bouteresse , & quoiqu'il n'y eût point de sentier sur les bords du Lignon , elle le suivit , emportée par le plaisir de voir le poisson qui se jouoit dans l'eau. Elle se trouva , sans y penser , près de la fontaine où Celadon venoit ordinairement cueillir le cresson qui lui servoit de nourriture ; le berger s'y étoit par hazard endormi. La nymphe qui ne pouvoit croire que Celadon fût en cette contrée , le prit pour Lycidas ; outre que ces deux freres se ressembloient , elle n'ignoroit pas que celui-ci étoit dévoré par la jalousie , & qu'il se retiroit en des lieux écartés. Elle demeura quelque temps assise auprès de lui ; & voyant qu'il ne s'éveilloit point , elle continua sa route ; mais avant que de partir , elle lui tira doucement le petit sac où étoient ses lettres , dans le dessein de les lui faire chercher. Lors que Celadon s'éveilla , la grande chaleur étoit passée , & comme il ne s'étoit mis en ce lieu que pour jouir de la fraîcheur que l'onde & l'ombrage y conservoient , il se retira dans le bois. A peine il y fut arrivé , que tirant le portrait d'AC

trée : » Est-il possible , disoit-il , ma bergere , que je vous aye déplu ? mais est-il possible que vous ayant déplu , je respire encore ? » Il s'arrêtoit quelque temps à ces idées , puis il reprenoit en ces termes : » Si elle veut que je vive , pourquoi me bannit-elle de sa presence ? Si elle veut que je meure , pourquoi ne m'a-t'elle pas ordonné de mourir ? mais ne l'a-t'elle pas fait lors qu'elle m'a défendu de paroître en sa presence ? Helas , elle ne m'a jamais demandé que des choses impossibles : combien de fois ne m'a-t'elle pas commandé de feindre que j'aimois une autre ? Vivons donc , ajoutoit-il , pour sa gloire , puis qu'elle le veut ainsi : »

A ces mots , serrant le portrait , il voulut relire les lettres où sa bergere lui ordonnoit de dissimuler ; mais les ayant inutilement cherchées , il courut dans sa caverne , croyant les y avoir oubliées. Il eut beau se tourmenter , il ne trouva rien. Quel fut alors son desespoir ! Helas , disoit-il , croisant les bras , & levant les yeux au ciel , comme pour lui demander justice , » Helas qui m'a ravi le peu de satisfaction qui me restoit ! » Puis , laissant tomber les bras , » Celadon , ajoutoit-il , tu étois encore trop heureux , quand tu possédois ces témoignages de ta félicité passée , rends donc

» donc graces aux dieux qui te rendent si
 » conforme à la volonté de ta bergere ;
 » & montre aujourd'hui que rien ne peut
 » t'en séparer. »

Cependant Leonide s'applaudissoit de son larcin, & dès qu'elle fut éloignée du berger, elle s'assit sous un arbre, & tira du petit sac les lettres qui y étoient renfermées. Elle crut qu'elles étoient de Phylis, & déjà elle goutoit par avance le plaisir d'apprendre les secrets de la bergere. La premiere lettre qu'elle ouvrit, étoit conçue en ces termes :

ASTRÉE A CELADON.

Doutez-vous que je sois persuadée de votre affection, quand je vous ai permis de m'en assurer ? Si vous connoissiez l'amour comme vous le sentez, vous jugeriez par cette permission que je vous aime. Si cette déclaration ne vous suffit pas, j'ai lieu de penser que vous n'aimez point Astrée.

Au nom d'Astrée, Leonide s'arrêta, & relut ce mot plusieurs fois ; enfin se souvenant qu'il y avoit eu quelque jalousie entre Celadon & Lycidas, Astrée & Phylis, elle crut qu'Astrée pouvoit avoir aimé Lycidas, & que la jalousie de Celadon avoit eu quelque fondement.

La seconde lettre étoit ainsi conçue :

II. Partie.

Z

ASTRÉE A CELADON.

Avouez maintenant que je vous aime plus que vous ne m'aimez, puisque je vous envoie mon portrait, sans avoir pu obtenir le vôtre. Mais votre foible amitié avoit plus besoin de ce secours que la mienne. Je me retracte, berger; je crois que vous m'aimez, & ce gage doit vous prouver que j'en suis convaincue.

» Lycidas, disoit Leonide, n'auroit-il point
 » trouvé ces lettres après la mort de son frere,
 » & ne les auroit-il point gardées, de
 » peur que ces secrets ne fussent divulgués?
 » mais si cela étoit, ne les porteroit point
 » sur lui. Que seroit-ce donc, & comment
 » les auroit-il eues? » Elle prit ensuite une
 troisième lettre :

ASTRÉE A CELADON.

Berger, il vous sied bien d'avoir moins de courage que moi. A vous entendre, c'est une preuve que j'aime moins que vous. Mais qui me fait supporter tous mes déplaisirs, si ce n'est l'amour que j'ai pour vous? Ne vous laissez donc plus abbatre aux chagrins que nous causent nos ennemis communs (car c'est ainsi que je les nomme, Celadon, & non pas nos peres) si vous voulez me persuader que votre affection égale celle qui me fait supporter, que dis-je? mépriser pour vous tant d'ennuis.

Leonide, en lisant celle-ci, ignoroit presque ce qu'elle lisoit. Elle se représentoit le berger à qui elle avoit pris ces lettres, & se souvenant d'en avoir oui dire quelque chose à Galatée ; elle soupçonna que le berger qu'elle avoit vû étoit Celadon ; mais elle n'en douta plus, lors qu'après avoir examiné le sac & les papiers, elle trouva qu'ils avoient été mouillés. O dieux, dit-elle, c'est bien Celadon que j'ai vu ! comment se peut-il que je ne l'aye pas reconnu ! » Et soudain, referant tous ces papiers, elle courut vite à la fontaine. Mais quand elle ne l'y trouva plus, » Claire fontaine, s'écria-t'elle, & vous, séjour solitaire, rendez-moi ce que je vous ai laissé ! Rendez-moi ce berger dont je n'ai point voulu interrompre le repos ! » En proferant ces mots, elle tournoit ses regards de tous côtés pour voir si elle ne l'apercevrait point. Amour enfin qui est ingénieux lui fit remarquer que l'herbe depuis la fontaine étoit foulée, & que le sentier n'étoit pas encore bien battu. Elle jugea que ce sentier la conduiroit où étoit le berger ; en effet à peine eut-elle marché quelque temps qu'elle se trouva près du rocher qui servoit de retraite à Celadon. Elle craignoit pourtant d'en approcher davantage, parce qu'il étoit couvert d'arbres & de buissons, & que

ce pouvoit être le repaire de quelque lion
ou de quelque sanglier. Tandis qu'elle
l'heroit, elle crut entendre un soupir; et
pensa alors qu'il y avoit quelqu'un dans
le rocher, mais jugeant aussi que les ser-
pens sifflent quelquefois, elle ne s'appro-
choit qu'avec frayeur, & si doucement qu'
Celadon ne s'en apperçut point. Lors qu'
suivant le sentier qui la conduisoit, elle en-
ferma le tour du buisson, d'autres soupi-
rs frapperent ses oreilles, & mettant peu
peu la tête jusques dans la caverne, elle
le entendit qu'il parloit en ces termes
» Consolons-nous : nous voici parvenus
» au comble de la misere ; heureuse per-
» que je te chers, si mes regrets peuvent
» enfin m'ôter la vie ! » Leonide reconnut
Celadon à sa voix, & cedant tout ensem-
ble à la joye & à la compassion, elle cou-
rut à lui les bras ouverts, en lui crier
» Ah, Celadon, c'est trop se plaindre,
» est temps enfin que vos jours coulent plus
» heureusement. » Celadon, qui, depuis
qu'il étoit en ce lieu n'y avoit vû per-
sonne, se releva surpris, comme on peut
l'imaginer; mais il étoit si affoibli, qu'
fut contraint de se rasseoir. La nymphe
s'assit auprès de lui, & lui prenant la main
» Eh bien, Celadon, étoit-ce pour vivre
» ainsi que vous aviez tant d'impatiences
» de quitter Galatée ? Est-il possible que voi-

vous avez préféré des rochers & des bois ? Belle Leonide , répondit froidement le berger , vous voyez à quoi l'amour m'a réduit , & jusqu'où peut aller votre empire sur ceux qui vous aiment. Mais au moins , dit la nymphe , avant que de mourir , je voudrois m'éclaircir avec ceux qui me condamneroient. Quel autre éclaircissement , repliqua Celadon , pourrois-je desirer , quand je sçais que celle qui peut tout sur moi le veut ainsi ? J'avoue , berger , s'écria la nymphe , que si c'est là aimer , vous êtes le seul qui connoissiez l'amour ; mais prenez garde qu'il n'y ait dans vos sentimens autant d'humeur que de passion , & qu'en effet vous n'aimiez point Astrée. Si vous l'aimiez , ne vous aimeriez-vous pas vous-même ? Doutez-vous que je l'aime , dit le berger ? Et puis que je l'aime , ne dois-je pas haïr tout ce qu'elle haït ? Astrée haït Celadon , il faut que Celadon se haïsse. Mais , repartit Leonide , que deviennent les loix qui nous commandent de nous aimer , & les amans cessent-ils d'être hommes ? Ils demeurent sujets aux inquiétudes & aux peines comme les autres hommes , dit Celadon ; mais dès qu'ils commencent d'aimer , ils se débouillent tellement de leur volonté , de leur jugement , qu'ils ne veulent plus &

» ne jugent plus que dependamment de ~~la~~
» bergere qu'ils aiment. Malheureux état
» que celui d'un amant, s'écria Leonide ?
» Malheureux plus tôt, interrompit le ber-
» ger, quiconque n'aime point ! il ne joui-
» ra jamais des biens les plus parfaits qui
» soyent au monde. Quand un amant se
» represente la beauté de celle qu'il aime,
» quand il se rappelle seulement une de ses
» actions, ou même qu'il se souvient du
» lieu où il l'a vue, que dis-je ? quand il
» pense qu'elle se souviendra de l'avoir
» vu, pensez-vous qu'il voulût changer
» ses plaisirs contre tous les plaisirs de la
» terre ? Or, Leonide, si tels sont les plai-
» sirs de la pensée, quel doit être celui de
» voir ce que l'on aime ? de l'entendre
» parler ? de lui baiser la main ? de recueil-
» lir de sa bouche même ce mot si flatteur,
» *Je vous aime ?* Le cœur peut-il suffire à
» de pareils transports ? & ne doit-il pas se
» dissoudre en ces ravissèmens ? Je ne par-
» le point des autres faveurs, parce qu'el-
» les nous enlevent entierement à nous mê-
» mes, & que nulle expression ne peut les
» représenter. Maintenant que vous sça-
» vez quelles sont les extrêmes felicités
» d'un amant, dites, belle nymphe, que
» leur état est malheureux.

» J'avoue, dit la nymphe, après l'avoir
» écouté avec admiration, que Celadon

» aime véritablement, si c'est aimer que
» d'être hors de foi, & de vivre seulement
» de pensées; & c'est pour cela même que
» je l'estime malheureux. Mais, berger,
» laissons ce discours, puis qu'aussi bien il
» ne peut vous apporter aucun soulage-
» ment, & dites-moi comment vous avez
» vécu, depuis que je vous laissai. Sage
» nymphe, répondit Celadon, je vins me
» renfermer en ce lieu, attendant que l'a-
» mour ou la mort m'en tirât, & j'y ai vé-
» cu comme vous voyez. Pourquoi, inter-
» rompit-elle, n'allâtes-vous point dans
» votre hameau où vous êtes si regreté ?
» Parce qu'Astrée m'a défendu de paroî-
» tre en sa presence, répondit-il. Et si elle
» me l'avoit défendu pour toujours, je se-
» rois déjà sorti de la vie; j'attens donc ici
» qu'Astrée me rappelle. Comment, repli-
» qua la nymphe, pourroit-elle vous rap-
» peller, puis qu'elle ignore où vous êtes ?
» Amour qui m'a conduit en ce lieu, ré-
» pondit-il, lui fera bien entendre où je
» suis. Croyez, dit la nymphe, que les
» dieux n'aident guere ceux qui ne s'aident
» point eux-mêmes; je sçais qu'Astrée vous
» désireroit auprès d'elle si elle croioit que
» vous respirez encore. Comment le sçavez
» vous, belle nymphe, interrompit le ber-
» ger ? J'ai bien des choses à vous racon-
» ter, dit Leonide, mais je voudrois qu'au-

» paravant vous prissiez une autre nourri-
 » ture que celle dont vous usez. Ne vous
 » inquiétez point , dit Celadon ; privé
 » d'Astrée , je ne puis recevoir de plus
 » grande satisfaction que celle de vous
 » voir , & de vous entendre parler de ma
 » bergere. » Incontinent Leonide poursui-
 vit de la sorte :

HISTOIRE

DE GALATÉE.

Celadon , puis que vous desirez sça-
 voir de quelle maniere j'ai vécu de-
 puis quinze jours , je veux bien vous le ra-
 conter , à condition que j'interromprai
 mon discours où vous voudrez , & que
 nous le reprendrons dans une autre occa-
 sion. Sçachez que lors que je rentrai dans
 le palais d'Isoure , après vous avoir con-
 duit , Amasis remontoit dans son char pour
 retourner à Marcilli avec Galatée. Elle se
 hâtoit de rendre à Hesus ses actions de
 graces pour les succès qu'avoit eus son fils
 Clidaman contre les neustriens. Elle ne
 donna pas même à Galatée le loisir de nous
 cōmuniquer ses ordres par rapport à vous.
 Seulement la nymphe me dit en montant
 dans le char d'Amasis : » Vous Sylvie & Lu-
 cinde vous viendrez dans le mien , & vous

« me suivrez en diligence. » Et moi bais-
sant la tête, je lui fis entendre que j'avois
compris ses intentions; mais je n'avois gar-
de de lui obéir; vous aviez pris une route
bien différente. Je prévis la colere de Ga-
latée, mais j'aimois mieux encourir son in-
dignation, que de manquer à Celadon.
Cependant, lors que je rencontrai Adamas
avec Sylvie qui me cherchoit, je feignis
que je n'en avois usé de la sorte que pour
lui obéir. Je lui racontai comment vous
vous étiez échappé; » Mais quelle fut ma
» surprise, ajoutai-je, quand je trouvai en
» rentrant Amasis & Galatée qui mon-
» toient dans leur char! C'étoit fait de
» moi si elles m'eussent apperçue hors la
» porte; & j'ignore même ce que je devien-
» drai, lors qu'on sçaura ce qui s'est passé.
» Ma fille, me répondit Adamas, ne crai-
» gnez point d'être blâmée pour avoir fait
» ce que vous deviez. Les dieux sont trop
» équitables pour le souffrir, & s'ils per-
» mettent quelquefois que nous souffrions
» en de pareilles circonstances, ce n'est que
» pour augmenter ensuite notre satisfac-
» tion. Sylvie dira que vous avez agi de
» concert; & je veux bien que toutes deux
» vous fassiez tomber sur moi les soup-
» çons de Galatée. Je serai toujours ravi
» qu'elle soit persuadée que je hais ce qui
» est contraire à la vertu, & je vous per-

274. *La II. Partie de l'Astrée.*

» mettrois de l'en assurer , si pour la dé-
» tromper des chimeres que Clidaman lui
» a inspirées , il n'étoit pas necessaire que
» je ne lui sois point entierement odieux.

Adamas , après nous avoir ainsi relevé le courage , prit le chemin de Laigneu , & nous , nous primes celui de Marcilli. Nous concertâmes ensemble nos réponses à Galatée , de peur de nous trahir nous-mêmes : n'ignorant pas que rien n'est aussi pénétrant que la jalousie. D'un autre côté Galatée qui à la faveur de votre déguisement , es-
peroit de vous voir sans contrainte , me louoit d'avoir imaginé cet artifice : non , berger , qu'elle eût jamais consenti à rien contre l'honneur , elle vouloit vous épouser , & n'osant déclarer son dessein tant qu'Adamas vivra , elle es-
peroit de vous voir sous cet habit. A la verité elle n'ignoroit pas votre amour pour la belle Astrée , mais elle se flattoit que la vue de sa grandeur & de sa magnificence vous la feroit oublier.

Voilà quelles pensées occupoient la nymphe ; mais lors qu'arrivée à Marcilli elle ne vit point sa chere Lucinde au milieu de ses nymphes , quel fut son déplaisir ! elle s'enferma dans son cabinet. J'avois prévu l'orage , & me sentant coupable d'une espece de trahison , j'avouerais que je redoutois sa presence ; cependant , dès que

Je entendis sa voix, je courus promptement,
» Eh bien, me dit-elle, après m'avoir or-
» donné de fermer la porte sur moi, » qu'est
» devenu Celadon ? Madame, » répondis-
je, feignant de la surprise & de la dou-
leur, » je ne puis vous le dire. A peine
» étiez-vous partie, que Sylvie & moi
» nous l'avons cherché dans tout le palais ;
» & nous ne sçavons qu'Adamas qui puisse
» vous en apprendre des nouvelles. Com-
» ment, » dit Galatée qui n'attendoit pas
cette réponse, » vous n'en sçavez donc rien
» de plus ? Ne vous avois-je pas comman-
» dé d'en avoir soin ? » Et comme je ne ré-
pondois rien ; » Leonide, ajouta-t'elle,
» allez dans le moment vers Adamas, &
» me ramenez Celadon, ou ne paraissez
» plus en ma presence. Je sçaurai vous fai-
» re sentir jusqu'à quel point vous m'avez
» offensée. » Je ne repliquai rien de peur
de l'aigrir, & sur le champ je sortis du ca-
binet. Je racontai à Sylvie qui m'attendoit
tout ce que Galatée m'avoit dit. » Se peut-
» il, me dit Sylvie, que sur un soupçon si
» mal fondé elle vous ait interdit le palais ?
» Que jugera la cour ? Que pensera Ama-
» sis ? Mais puis que toute sa colere est
» tombée sur vous, j'aurai soin de vous fai-
» re rappeler incessamment, & si l'on me
» demande le sujet de votre absence, je di-
» rai, mais je ne le dirai exprès qu'en se-

» cret, qu'Adamas vous a demandée pour
 » quelque temps, afin d'essayer s'il ne
 » pourroit point faire naître quelque af-
 » fection entre Pâris & vous. » Nous nous
 embrassâmes ensuite Sylvie & moi, & me
 recommandant aux dieux, je vins trouver
 Adamas à qui je racontai tout ce qui s'é-
 toit passé,

Cependant Galatée étoit dans un état
 digne de compassion ; elle s'abandonnoit à
 sa douleur, elle pouffoit de profonds sou-
 pirs : » Hélas, Galatée, disoit-elle, à quoi
 » te sert cette beauté qui t'a donné tant
 » d'adorateurs, si elle n'a pu émouvoir un
 » berger à qui seul tu voulois plaire, & si
 » ce berger te préfère une vile & ingrate
 » bergère ! Flatteuses idées, qu'êtes-vous
 » devenues ! Mais est-il bien vrai, Cela-
 » don, que tu ne m'aimes point, conti-
 » nuoit-elle ? Se peut-il qu'une beauté
 » champêtre ait eu plus d'empire sur toi
 » que la mienne ? » Elle auroit sans doute
 continué ces plaintes ; mais Sylvie vint
 l'avertir qu'Amasis à qui l'on avoit rap-
 porté qu'elle se trouvoit mal, arrivoit dans
 le moment. La nymphe essuyant aussitôt
 ses yeux, se coucha, & feignit de dormir.
 Et Sylvie en sortant ayant rencontré Ama-
 sis à la porte, elle lui dit que Galatée avoit
 un grand mal de tête, & qu'il lui falloit du
 repos. La nymphe fit semblant de s'éveil-

ler tout-à-coup, lors qu'Amasis entra, & tenant une main sur ses yeux, elle confirma ce qu'avoit dit Sylvie. Puis Amasis lui conseilla de se mettre au lit, & de se reposer. Elle se retira, pour lui en donner le loisir.

Galatée suivit avec joye le conseil de sa mere, & ne fit rester auprès d'elle que Sylvie. Sylvie qui connoissoit le mal de Galatée, préparoit les remedes qu'elle jugeoit nécessaires; mais Galatée demeura jusqu'à la nuit sans parler. Enfin l'heure du repas étant venue, » Allez souper, lui dit-elle, & faites venir une de vos compagnes en attendant votre retour; pour moi je ne veux prendre aucune nourriture. Madame, répondit Sylvie, permettez que je demeure auprès de vous, aussi bien ne pourrois-je manger, vous voyant en l'état où vous êtes. Ma chere, dit la nymphe, je vous en sçais le meilleur gré du monde; & l'ingratitude des autres ne m'empêchera point de reconnoître l'affection que vous me témoignez. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t'elle en se levant sur son lit, & tirant le rideau, ne sçavez-vous point comment Leonide a fait échaper Celadon? Madame, répondit Sylvie, si Leonide y a quelque part, il faut qu'elle ait usé de beau coup d'adresse, car elle ne m'a pas quit-

278 *La II. Partie de l'Astrée.*

» tée un instant ; & si vous me permet-
» tez , madame , de vous dire mon senti-
» ment , ce seroit plus tôt Adamas qui au-
» roit favorisé son évafion. Lors que vous
» avez commencé à dîner , j'ai remarqué
» qu'il a tiré Celadon à part , & qu'il lui a
» parlé long temps. Et quand il nous a vues
» le cherchant après votre départ , & de-
» sesperées de n'avoir pu le trouver , Il n'a
» que trop demeuré en ce palais , a-t'il dit ;
» & plût à dieu qu'il n'y fût jamais entré.
» Ne me tenez-vous point ce langage , dit
» Galatée , pour excuser votre compagne ?
» Si elle avoit sur vous le même avantage,
» ne doutez point qu'elle ne s'en prévalût.
» De toutes celles qui m'approchent , il
» n'en est point de plus jalouse , & surtout
» quand je vous parle. Madame , répondit
» Sylvie , jamais la jalousie de mes compa-
» gnes ne me fera manquer à ce que je vous
» dois ; d'ailleurs celle de Leonide ne peut
» m'indisposer contr'elle ; si elle vous é-
» toit moins attachée , elle seroit moins ja-
» louse. Ma fille , lui dit Galatée , en la bai-
» sant au front , vous avez trop de matu-
» rité pour votre âge ; je veux à votre con-
» sideration rappeler Leonide à qui j'avois
» interdit ce palais , mais je souhaite que
» vous m'approchiez plus que toutes vos
» compagnes ; c'est à vous que désormais
» je confierai tous mes secrets ; entrez donc

brement partout où je serai, car je l'ordonne ainsi. Mandez à Leonide ce que vous avez fait pour elle; & qu'elle revienne incessamment. Madame, répondit Sylvie, je sens trop que c'est à vos bontés seules que je dois l'honneur singulier que vous me faites; en reconnoissance je vous jure que je ne manquerai pas plus à ce que je croirai regarder votre service, qu'à ce que je dois aux dieux mêmes. Pour ce qui est de Leonide, ne feriez-vous pas mieux d'attendre le jour de la fête? Adamas viendra, & vous feindrez de pardonner à Leonide à sa considération. Mais, Sylvie, répondit Galatée, c'est contre Adamas que je suis irritée. Madame, repliqua Sylvie, si vous faites paroître votre ressentiment, sans avoir la vengeance prête, ne craignez-vous point qu'Adamas se voyant disgracié, ne dise ou ne fasse des choses qui vous affligeroient encore davantage?

Ainsi la prudence de Sylvie me reconcilia avec Galatée, & détourna la nymphe de faire paroître à mon oncle son ressentiment, jusqu'à ce qu'elle en eût une occasion favorable. Sylvie m'en avertit incontinent, afin qu'Adamas ne manquât pas de se trouver aux fêtes que préparoit Adamas.

Cependant les nouvelles qui venoient

de l'armée des francs , causoient à Polemas de mortelles inquiétudes. On ne parloit presque plus que de Lindamor & de ses exploits ; mais , ce qui l'affligeoit davantage , l'artifice de Climante n'avoit point eu de suite favorable , & ne sçachant pas encore ce qui étoit arrivé , il se trouvoit dans le plus étrange embarras. Il dissimuloit pourtant , & quoiqu'il vît tous les jours la nymphe , bien loin de lui en parler , un jour qu'elle le prévint , pour éprouver si ce que je lui avois dit de l'artifice de Climante étoit véritable , il lui fit tellement croire qu'il n'en sçavoit rien , que la nymphe m'accusa en secret d'avoir inventé ce mensonge en faveur de Lindamor. Je l'ai sçû depuis par Sylvie , à qui Galatée s'en étoit expliquée elle-même.

La vie que je menai durant ma disgrâce , ne m'auroit point été désagréable , j'avois eu le bonheur de vous voir , comme je l'ai maintenant. Celadon , il faut que vous sçachiez que Pâris est devenu tellement amoureux de Diane , que pour elle il a pris la houlette , & qu'il n'a de goût que pour les exercices de berger. » Cet
» Diane , dit Celadon , n'est-elle pas la fille
» le de la sage Bellinde ; c'est elle-même
» répondit la nymphe. Mais je ne crois pas
» toute belle & toute accomplie qu'elle est
» que Pâris devienne son époux ; elle n'

dit quelquefois qu'elle sentoit tout l'honneur qu'il lui faisoit en la recherchant, mais que sans sçavoir pourquoi, elle ne l'aimoit que comme on aime un frere. Comment, interrompit Celadon, vous parle-t'elle si librement, elle que j'ai vue si discrete, & ne s'ouvrant pas même à ses meilleures amies, qui sont, comme je crois, Astrée & Phylis. Berger, reparut la nymphe, tout a bien changé depuis les trois ou quatre lunes que vous êtes absent. Astrée, Diane, & Phylis vivent dans la plus intime union, & l'on diroit que Diane a pris votre place. Silvandre que vous avez vu si indifferent, est maintenant presque aussi amoureux que Celadon. Voici comment ce changement est arrivé. »

Phylis & lui eurent une dispute sur leur merite, & comme il a l'esprit vif, & que d'ailleurs il a fréquenté les écoles des maffiliens, il donna de meilleures raisons que la bergere. Celle-ci qui est d'une humeur agréable, proposa que Silvandre, pour faire preuve de son merite, fût condamné à servir une bergere avec tant de discretion, qu'il s'en fit aimer. Silvandre y consentit, mais à condition que de son côté Phylis seroit obligée à faire la même chose. Après bien des difficultés, Astrée, Diane & moi, nous ordonnâmes que tous deux

ferviroient une même bergere, & que dans trois mois cette bergere décideroit qui des deux avoit le plus de talent pour se faire aimer. Nous choisîmes Diane, & depuis ce temps Phylis fait si bien la passionnée, qu'un berger ne s'y entendroit pas mieux. Ecoutez ce qu'a produit cette feinte. Silvandre est devenu réellement amoureux ; & si je m'y connois, Diane prononcera en sa faveur. Car malgré la froideur apparente de la bergere, malgré sa modestie, on sent bien qu'il ne lui déplaît pas. Pour moi, je l'avoue, excepté Celadon, je ne connois point de berger qui mérite plus d'être aimé. Phylis & Silvandre sont donc continuellement auprès de Diane ; c'est pour cela que votre frere Lycidas s'est imaginé qu'il y avoit de l'intelligence entre Phylis & Silvandre ; il en a même conçu tant de jalousie, qu'il ne peut le souffrir ensemble.

» Voilà bien du changement, répondit
 » le triste Celadon ; je les trouve fort
 » plaindre, & surtout Lycidas ; mais ce
 » est son caractère, il est extrêmement sus-
 » ceptible de ces fortes d'impressions, &
 » quoi je puis bien dire qu'il ne me ressem-
 » ble point. Je plains aussi Phylis ; il est
 » triste pour elle qu'après avoir reçu tant
 » d'assurances de son affection, Lycidas
 » en doute encore, quoiqu'elle doit se ga-

» des cette jalousie de mon frere comme un
» excès d'amour. Pour Silvandre & Diane,
» quelque digne qu'ils soient l'un del'autre,
» je les plains tous deux infiniment, parce
» que je les ai vus menant une vie tranquil-
» le, & que deormais ils vivront dans le
» trouble & les inquietudes, car je sçais par
» experience ce que coûte l'amour. Cela-
» don, répondit la nymphe, vous seriez
» Thautates même que vous ne leur per-
» suaderiez pas qu'ils ne soient plus heureux
» qu'auparavant; & je vous jure que Sil-
» vandre qui est devenu bien plus aimable
» qu'il n'étoit, s'estime aussi plus heureux.
» Pour moi, dit Celadon, je suis dans les
» mêmes sentimens que ce berger; tous
» ceux qui aiment ne rencontrent pas des
» Astrées. Mais, ajoûta Leonide, pourquoi
» disiez-vous donc que vous plaigniez Sil-
» vandre? Parce que je crains, repartit
» Celadon, qu'ils ne soient effrayés par
» les difficultés inséparables de l'amour,
» & qu'ils n'y renoncent avant que de
» les avoir surmontées. Mais je suis sur-
» pris que vous sçachiez tant de nouvel-
» les de Diane, elle que j'ai toujours
» connue pour la plus discrete de nos ber-
» geres. C'est, dit Leonide, que désirant
» d'aller en votre hameau, où je croyois
» vous trouver, Amour me fit rencon-
» trer Pâris. » Le soir même que j'arrivai;

284 *La II. Partie de l'Astrée.*

» Ma sœur, me dit-il (car Adamas veut
» que je vous traite ainsi) vous n'aurez
» point oublié le plaisir que vous avez eu
» aux hameaux d'Astrée & de Diane, &
» combien agréable est l'entretien de ces
» bergeres. » Comme je n'ignorois pas qu'il
y avoit été plusieurs fois depuis , » Non,
» mon frere, je ne l'ai point oublié, lui ré-
» pondis-je ; mais sur ce que l'on m'a rap-
» porté, je juge que vous vous en souve-
» nez encore mieux que moi. Il est vrai,
» me dit-il, que le merite de ces bergeres
» m'a inspiré plus de desir de me concilier
» leur affection, que je n'en ai fait paroî-
» tre ; & si vous m'aimez, continua-t'il,
» tant que vous resterez auprès d'Adamas
» mon pere, nous irons ensemble sur les
» rives du Lignon passer quelques heures
» avec ces belles & sages bergeres ; accou-
» tumée à la cour de Galatée, vous trou-
» veriez ici les jours longs ; outre que les
» rives du Lignon sont si agréables, qu'il
» est comme impossible de s'y ennuyer. Au
» travers de l'onde transparente, on voit
» une multitude infinie de poissons. Vous y
» entendez des oiseaux de toute espece qui
» des bocages voisins font retentir leurs
» ramages. Les échos y retentissent sans
» cesse du chant des bergers & des berge-
» res ; & mille ruisseaux y serpentent dans
» les prairies.

» Mon frere, lui répondis-je, tout cela
» ne me touche que mediocrement, moi
» qui viens du palais d'Isoure ; mais puis-
» que vous desirez que j'aille voir ces ber-
» geres, j'y consens ; dites-moi seulement
» à laquelle vous adressez vos vœux. C'est
» à Diane, je l'avoue, puis que vous exi-
» gez que je vous revele mon secret. Crai-
» gnez cette Diane, lui dis-je ; je voudrois,
» interrompit-il, éprouver l'infortune
» d'Asteon au même prix que lui. Je ne
» blâme point votre choix ; mais, ajoutai-
» je, que je prévois pour vous d'inquié-
» tudes & d'ennuis ! au reste, mon frere,
» je vous accompagnerai où vous voudrez.

Dès le soir même Pâris fit entendre à
Adamas que s'il le jugeoit à propos, il
l'accompagneroit à la chasse où je voulois
aller le lendemain. Adamas y consentit ; &
dès que nous eûmes dîné, nous descendî-
mes la colline de Lagnieu, & passant le Li-
gnon sur le pont de Trelin, nous suivîmes
les bords de la riviere. Lors que nous com-
mençames à entrer dans la plaine, je dis à
Pâris : » Voyez-vous ces arbres qui sont
» à main droite ? c'est là que je vis pour
» la premiere fois Astrée, Diane, & Phy-
» lis. Si vous aviez été avec moi au lieu de
» Sylvie, peut être auriez-vous plus ap-
» pris de leurs nouvelles que nous ; car
» nous nous y endormîmes excédées de fa-

„ tigue, tandis que ces trois bergeres vin-
 „ rent s'asseoir vis-à-vis, sans nous avoir
 „ apperçues; mais par malheur à peine
 „ étions-nous éveillées, qu'elles partirent.
 „ Pour moi j'y revins seule; & ce fut pré-
 „ cisément lors que vous me rencontrâtes.
 „ J'appris en ce temps bien des nouvelles
 „ de Diane. Ah, ma sœur, dit Pâris, que je
 „ m'en souviens bien! mais dites-moi, je
 „ vous conjure, ce que vous sçavez de la
 „ bergere? Aime-t'elle en quelque lieu?
 „ Quoi, déjà jaloux, répondis-je en sou-
 „ riant? Je vous dirai ce qu'il vous impor-
 „ te de sçavoir: ne m'en demandez pas da-
 „ vantage. Vous ne m'apprendrez donc
 „ point, continua-t'il, si elle aime ou non?
 „ Je crains bien plus, repartis-je, qu'elle ne
 „ veuille point vous aimer, que je ne crains
 „ qu'elle en aime un autre. „ Jugez par là,
 „ Celadon, si Pâris est amoureux.

Lors que nous fûmes dans la plaine,
 nous apperçûmes Silvandre assis sous des
 arbres; il étoit tellement attentif à chan-
 ter au son de la cornemuse, qu'il n'apper-
 çut point Diane qui se cachoit derrière un
 buisson pour l'entendre. Diane de son côté
 étoit si occupée, qu'elle ne vit point As-
 trée & Phylis qui l'examinèrent. Mais nous
 eûmes bien du plaisir à considérer Lyci-
 das, qui regardoit Phylis se traînant, pour
 n'être point vue de Silvandre. Il se figu-

roit que la curiosité de la bergere n'avoit d'autre motif que son affection pour ce berger. Je n'aurois pas reconnu Lycidas dans un si grand éloignement, sans Pâris qui les voyoit tous fort souvent. Lycidas venoit à nous, tantôt les yeux baissés, & tantôt regardant le ciel. Tout à coup nous le vîmes tomber, & pour sçavoir ce qu'il deviendrait, nous nous approchâmes doucement. Après quelques soupirs, nous entendîmes qu'il dit : „ Mes yeux l'ont vû à „ les genoux ; & maintenant elle recueille „ avidement tous ses discours. Quel amant „ n'en seroit jaloux ! „

A peine eut-il achevé ces mots, que nous le vîmes se relever, & peu après s'approcher doucement de Phylis, puis retourner au lieu d'où il étoit parti. Nous le suivîmes de loin, & lors qu'il se cacha auprès de Phylis, nous en fîmes de même, pour entendre Silvandre qui parloit ainsi, quand nous arrivâmes : „ Amour, toi qui nourris „ d'esperance les amans, pourquoi m'en- „ vies-tu cet avantage ? mais à ce trait je „ reconnois ta justice ; c'est ainsi que tu „ devois punir ma temerité. „ A ces mots il se tut ; & Diane n'étant plus occupée, elle remarqua que ses compagnes l'avoient apperçue ; elle en rougit, & s'approchant d'elles, elle dit à Phylis : „ Tandis qu'As- „ trée & moi nous nous éloignerons un

„ peu , restez ici , afin d'amuser ce berger ;
 „ car je ne voudrois pas qu'il sçût que je
 „ l'ai écouté. „ Phylis resta donc seule , &
 je remarquai que Lycidas crut que les ber-
 geres avoient voulu l'emmener , mais qu'
 elle n'avoit pu se résoudre à quitter Sil-
 vandre. Les gestes qu'il fit en la confide-
 rant me donnerent cette idée.

Cependant Silvandre poursuivit de la
 sorte : „ Pourquoi te plains-tu qu'Amour
 „ t'ait destiné à la servir ? Y eut-il jamais
 „ rien d'aussi beau qu'elle ? Si tu meurs
 „ pour ses beaux yeux , est-il mort plus de-
 „ sirable ? „ Silvandre auroit peut être
 continué ; & nous étions résolus de suivre
 les bergeres ; mais le chien de Diane s'é-
 chappant de ses mains vint caresser Sil-
 vandre. Incontinent le berger se releva,
 & se mit à chercher des yeux la bergere. Il
 apperçut bien Lycidas qui l'écoutoit , &
 Phylis qui venoit à lui dans le dessein de
 l'amuser. Mais comme elle s'avançoit , el-
 le remarqua Lycidas , & changeant de des-
 sein , elle tourna ses pas ailleurs ; ce qui
 augmenta les soupçons du berger. Silvan-
 dre qui connoissoit leurs sentimens , à ce
 qu'il me fit entendre depuis , & qui vouloit
 rendre votre frere encore plus jaloux , fei-
 gnit de ne le point voir. Il courut à Phy-
 lis ; & l'ayant atteinte , il lui ravit plu-
 sieurs baisers. Puis la prenant sous les bras ,
 il

il lui demanda des nouvelles de Diane & d'Astrée. La bergere étoit si affligée que Lycidas fût témoin de ces actions, qu'elle restoit interdite. Nous la délivrâmes heureusement de cet embarras, Paris & moi ; nous vinmes les trouver, & Silvandre qui est comme vous le sçavez fort civil, quitta Phylis pour nous saluer. Cependant Lycidas se retira d'un autre côté, toujours mécontent de Phylis, & feignit de ne nous avoir point apperçus ; pour nous, nous tournâmes du côté d'Astrée & de Diane, après que Silvandre eut poussé ses troupeaux & ceux de Phylis de ce même côté : ce qui augmenta encore la jalousie de Lycidas ; car il tournoit la tête de temps en temps, pour voir ce que nous faisons.

» En vérité, interrompit Celadon, mon frere est bien à plaindre ; mais, belle nymphe, que devint-il enfin ? Je ne le vis plus de tout le jour, » répondit Leonide. Pour nous, nous trouvâmes Astrée & Diane qui attendoient leur compagnie, & nous passâmes avec elles toute la journée. Paris entretenoit Diane, Silvandre faisoit la guerre à Phylis ; & moi j'eus Astrée en partage. » Entendez-vous jamais, interrompit Celadon, une voix plus douce & plus agréable ? Vous avez raison, dit Leonide ; & ce que j'estime davantage, ses discours ne sont point affectés. Mais,

» sage nymphe , ajouta Celadon , ne parla-
» t'elle jamais de moi ? Elle en parla , Ce-
» ladon , mais elle en dit peu de chose , & je
» crois que je ne pourrois me le rappeler.
» Je desirois avec passion de sçavoir de vos
» nouvelles , mais lors que Pâris me pria
» de l'accompagner dans votre hameau , je
» n'avois oté vous nommer à lui. Cepen-
» dant ne vous voyant point avec ces ber-
» geres , j'étois dans une peine extrême ; &
» comme dans les enttetiens ordinaires on
» passe d'un sujet à un autre , je dis à la belle
» Astrée que je n'aurois jamais crû les ber-
» gers du Lignon si aimables & si polis ; que
» la premiere fois que je fus dans leurs ha-
» meaux j'avois eu principalement en vue
» de sçavoir si ce qu'on en disoit étoit veri-
» table ; & que dès ce jour là même Silvandre
» m'en avoit donné une opinion très-avan-
» tageuse. A la verité , me répondit froi-
» dement Astrée , Silvandre a du merite ;
» mais , madame , si vous étiez venue dans
» un autre temps , vous auriez vu un essain
» de jeunes bergers qui sembloient se dis-
» puter le prix de la politesse & de la ver-
» tu. Que sont-ils devenus , repartis-je ?
» Les uns , poursuivit-elle , sont morts ,
» comme l'infortuné Celadon ; les autres
» sont affligés de sa perte , & demeurent so-
» litaires , comme Lycidas ; plusieurs ac-
» cablés de ce malheur , ont absolument

» quitté les funestes bords du Lignon ; &
» nous-mêmes nous sentons encore le coup
» terrible qui nous a enlevé le berger. Ce-
» ladon , repliquai-je , étoit-il de vos pa-
» rens ? Non , répondit-elle ; nos peres au
» contraire étoient mortels ennemis : mais,
» madame , c'étoit bien le berger le plus
» accompli de toute la contrée , & malgré
» l'inimitié de nos familles , je ne puis
» m'empêcher de le regretter. »

A ces mots, elle changea de visage , & se mettant une main sur les yeux , elle feignit de les frotter. Je compris à ce discours qu'elle ne vous avoit point vu , depuis que je vous eus quitté ; c'est pourquoi je changeai d'entretien , puis qu'aussi bien celui-ci ne faisoit qu'affliger la bergere , & qu'elle ne pouvoit me donner de vos nouvelles ; cependant comme il se faisoit tard , Pâris & moi nous songâmes à nous retirer. Et Silvandre nous étant venu conduire jusque sur les bords de la riviere , il nous apprit la jalousie de Lycidas.

Voilà , Celadon , comment nous passâmes cette première journée , & depuis j'ai toujours vu les bergeres ; il me sembloit qu'étant auprès de celle que vous aimez , j'étois en quelque sorte auprès de vous. Aussi quand la mort de Merovée contrain-
gnit Amasis d'interrompre les réjouissances publiques , & que Sylvie , par ordre de

Galatée, m'eut fait sçavoir que je pouvois retourner à Marcilli, je ne voulus point y aller, tant j'étois charmée de la vie que je menois auprès des bergeres. Je cachai donc à mon oncle la lettre de ma compagne.

» Mais, Celadon, avouez la verité, n'en-
 » vriez-vous point le bonheur que j'ai de
 » voir & d'entretenir Astrée? Puis que vous
 » y prenez plaisir, dit Celadon, je suis bien
 » éloigné de vous l'envier; mais il me sem-
 » ble que je pourrois bien le partager.

» Pourquoi, repartit la nymphe, vous en
 » privez-vous vous-même? Ah, Leonide,
 » si vous lisez dans mon cœur, vous y ver-
 » riez le contraire! Comment voulez-vous
 » qu'en même temps j'aime & n'aime pas?
 » Si je n'aime point Astrée, je n'aurai pas
 » de plaisir à la voir; & si je l'aime, com-
 » ment puis-je lui déplaire? Mais, repartit
 » la nymphe, qui vous fait juger que vous
 » lui déplairiez? Parce qu'elle m'a défen-
 » du, dit le berger, de reparoître en sa pré-
 » sence, sans qu'elle m'ait rappelé. Et
 » comment pourroit-elle vous rappeler,
 » ajouta Leonide, si elle ignore où vous
 » êtes, si elle vous croit mort? Ah, s'écria
 » le berger, qu'Amour qui m'a injustement
 » banni de sa presence, sçaura bien me rap-
 » peller, quand il le voudra. »

A ces mots il se leva, & prenant la nymphe par la main, il vint s'asseoir audevant

de la porte, où il avoit roulé de grosses pierres. Alors la nymphe le trouvant si changé, ne put retenir ses larmes ; & Ceadon les voyant couler : » Belle nymphe, » lui dit-il, ne vous affligez point : ce changement m'annonce une tranquillité prochaine. » Il seroit ennuyeux de rapporter tous leurs discours ; la nymphe enfin, de quelque artifice qu'elle usât, ne put lui persuader de rien changer à ce genre de vie, ni en obtenir autre chose que la permission de le voir quelquefois. Enfin le soleil étant prêt à se cacher, elle fut contrainte de se retirer, non toutefois sans lui promettre de le revoir bien souvent.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE HUITIÈME.

LÉonide vouloit se détacher du berger, mais quand l'amour a jetté de profondes racines dans un cœur, il est bien difficile de l'en arracher. Si elle avoit senti de la joye en retrouvant Celadon, elle ne fut pas moins affligée de l'état où elle l'avoit vu, & sur-tout de l'étrange résolution qu'il avoit prise. Tant que le chemin dura, elle ne fit que penser aux moyens de lui faire abandonner ce genre de vie; quelquefois elle croyoit en devoir instruire sa bergere; mais aussitôt elle changeoit de sentiment, persuadée qu'Astrée iroit le chercher, & qu'elle s'ôteroit à elle-mê-



Guélaré Sculp



me l'esperance d'en être aimée ; car elle se flattoit toujours que l'Amour feroit des merveilles en sa faveur, ou du moins que les dédains d'Astrée gueriroient le berger. Enfin se representant qu'Adamas avoit beaucoup aimé le pere de Celadon, elle crut qu'en l'avertissant de ce qui se passoit, il ne manqueroit pas d'y remédier. Mais lors qu'elle venoit à considerer combien le lieu où Celadon s'étoit retiré lui étoit commode, soit pour l'entretenir, soit pour lui prouver son affection ; elle jugea qu'il valoit mieux tenir la chose secrette, & faire de nouvelles tentatives avant que d'employer Adamas.

Elle s'en tint donc à ce parti, & tous les jours elle ne manquoit point de venir trouver Celadon, & de passer auprès de lui toutes les heures dont elle pouvoit disposer. Le berger reconnut bientôt à ces assiduités que la nymphe l'aimoit, & l'idée qu'il eut que de les souffrir, c'étoit manquer à la fidelité qu'il avoit jurée à sa bergere, le jetta dans une profonde tristesse. La nymphe s'en apperçut, & voyant avec douleur qu'il déperissoit chaque jour, elle resolut enfin de recourir aux conseils d'Adamas ; dans l'esperance qu'elle lui parleroit de maniere qu'il n'auroit aucun soupçon contre elle.

Un soir donc qu'elle étoit revenue plus

296 *La II. Partie de l'Astrée.*

tôt qu'à l'ordinaire , & qu'elle avoit laissé
Pâris reconduire les bergeres qui l'avoient
accompagnée ; elle dit au druide : » Mon
» pere , vous ne devineriez pas ce que j'ai
» rencontré ? Eh bien qu'avez-vous ren-
» contré , dit le druide ? Celadon , répon-
» dit la nymphe. Vous sçavez que depuis
» qu'il s'échapa par nos soins du palais
» d'Isoure , au lieu de retourner dans son
» hameau , il s'est confiné dans un antre ,
» en sorte que tous ceux qui le connois-
» soient se figurent qu'il est mort. Pour-
» quoi , dit Adamas , a-t'il pris une si é-
» trange resolution ? Je crois , répondit-
» elle qu'il a une maladie singuliere , &
» qu'il ne vivra pas long-temps ; car il ne
» vit que d'herbes , & ses forces sont rel-
» lement affoiblies , qu'il a peine à se sou-
» tenir. Il ne tient que des propos inter-
» rompus ; pour moi je pense que c'est son
» amour pour Astrée qui l'a réduit en cet
» état. A ce trait je reconnois le fils d'Al-
» cippe , dit Adamas ; Alcippe autrefois
» quitta la vie champêtre pour Amaryllis ,
» & fit long-temps les exercices des che-
» valiers ; car , ma fille , ajouta le druide ,
» Celadon & les autres bergers qui habitent
» sur les bords du Lignon , ou de la Loire
» ne sont pas de moindre extraction que
» vous , leurs ancêtres n'ont préféré ce
» genre de vie que parce qu'il est plus tran-

» quille. Celadon même de qui nous par-
» lons vous est uni par les liens du sang,
» car la maison de Lagnieu & la sienne ont
» une même tige, enforte que Lindamor,
» Celadon & vous, vous êtes au même de-
» gré. » Léonide ignoroit cette alliance
qui lui défendoit d'aimer Celadon ; elle
demeura interdite ; mais pour cacher son
trouble au druide, elle lui dit que Celadon
leur étant si proche, sa vie devoit donc
leur être chère. » Il faut, répondit Ada-
» mas, tenter l'impossible pour le rame-
» ner ; mais auparavant je veux consulter
» l'antre de la vieille Cleontine. Les dieux
» peut-être protegent Celadon, & l'éloi-
» gnent ainsi de la société des hommes. »
En ce moment Paris arriva qui les inter-
rompit ; aussitôt ils se mirent à table, &
quelque temps après ils se couchèrent afin
de se rendre plus matin à l'antre de Cleon-
tine.

Montverdun est un grand rocher qui
s'éleve en pointe au milieu de la plaine du
côté de Monbrison. On diroit que la natu-
re a pris plaisir à embellir ce lieu. Le ro-
cher qui s'éleve également de tous côtés
se retrécit peu à peu, & laisse au sommet
l'espace d'un temple dédié à Thautates,
Hesus, Tharamis, Belenus. Les eubages,
les sarronides, les vacies, & les sardes
habitent des grottes qu'ils ont pratiquées

298 *La II. Partie de l'Astrée.*

autour de ce temple, où ils font leurs assemblées, lors que les druides le leur ordonnent. Mais ce qu'a ce rocher de plus admirable, c'est que d'un côté il est orné de vignobles, & de l'autre d'une herbe menue & verte. Delà vient qu'au lieu de Montverdun, qui signifioit la montagne des sacrificateurs, car en langue celtique *dunum* signifie forteresse, & *vates* en langage romain, sacrificateur, ceux du pays l'ont nommé Montverdun. Et ce qui l'a fait peupler ainsi de bardes & de sarronides, c'est que Druis l'instituteur des druides ayant été inspiré en ce lieu par une divinité, crut devoir en laisser quelque marque à la posterité. Tout ce rocher, que pour sa grandeur on pourroit appeller une montagne, est une voute naturelle. Il a trois ouvertures spacieuses qui demeurent toujours fermées, excepté lors qu'on veut consulter l'oracle. Alors le sacrifice étant achevé, une druide vient ouvrir la porte du dieu que l'on a dessein d'interroger; & soudain il en sort un vent impetueux, qui se brisant contre les sinuosités du rocher, forme une espèce de mots mal articulés. La druide se tient panchée, & la bouche ouverte, tant que dure le bruit: & dès qu'il a cessé, elle revient les cheveux herissés, les yeux égarés, & d'une voix de tonnerre elle prononce l'oracle que souvent elle n'entend pas elle même.

Or ces trois portes sont consacrées à trois divinités, ou plus tôt à dieu sous trois noms divers. L'une à Hesus, que l'on consultoit avant que d'entreprendre la guerre; l'autre à Tharamis, où l'on venoit s'informer de l'avenir; & la troisième à Belesis, où les amans venoient offrir leurs sacrifices. Jamais ces portes ne s'ouvroient la fois, que le sixième de la lune de juillet, lors qu'on y venoit jeter des branches de gui.

C'est là qu'Adamas se rendit avec Cleontine, pour consulter Tharamis. Après qu'on eut offert, suivant la coutume, le sacrifice des taureaux blancs, après que Cleontine ceinte de verveine eut jetté à l'entrée, du sang des victimes, elle mâcha un laurier, & touchant les portes avec une branche de gui, elles s'ouvrirent incontinent. Alors Cleontine se tenant à un des gonds, & recevant dans sa bouche l'air impetueux qui venoit de la caverne, elle y demeura long-temps, & revint enfin au lieu du sacrifice, où le druide & les assistans l'attendoient à genoux, & suppliant Thautates d'exaucer leurs vœux. Dès qu'elle fut arrivée, elle prit dans des coins de l'autel, & les cheveux écartés, les yeux enflammés, elle prononça ces mots :

Sage Adamas , il vous faut en ce jour
 Surmonter à la fois , & l'enfance & l'amour.
 Les dieux ont arrêté , s'il obtient sa mai-
 tresse ,

Que vous aurez une heureuse vieillesse.

Adamas , après avoir rendu ses actions de graces à Tharamis , partit de ce lieu , bien resolu d'assister de tout son pouvoir Celadon , puisque le dieu lui promettoit une vieillesse heureuse , quand ce berger posséderoit sa maitresse. Il demanda donc à Leonide où il étoit , & s'y fit conduire par le même sentier qu'elle y étoit venue sans y penser. Elle lui montra la fontaine où elle l'avoit rencontré , & le buisson qui couvroit le rocher qui lui servoit de retraite. Ils s'approcherent le plus doucement qu'ils purent , de peur qu'il ne s'enfuît , s'il venoit à les appercevoir , & le surprirent couché à l'entrée de la caverne , si près de la riviere , que les larmes qu'il versoit appuyé sur un coude , se mêloient avec les eaux du Lignon. Lors qu'ils arriverent , il parloit de la sorte :

» Fleuve que j'accrois par mes larmes,
 » tu as moins de flots que je n'éprouve de
 » malheurs ! si tu coules sans dessein , j'ai-
 » me hélas sans esperance. Toi qui m'as
 » vu le berger le plus heureux , & qui me
 » vois maintenant au comble de l'infortu-

„ ne , pourquoi me sauvas-tu si cruelle-
„ ment la vie , quand je me précipitai dans
„ ton sein ? „ A ces mots il poussa de pro-
fonds soupirs , & Leonide ayant fait quel-
que mouvement sans y penser , il tourna la
tête , & l'apperçut avec Adamas. Il se le-
ve promptement & vient saluer le drui-
de qui déjà s'avançoit vers lui. Adamas le
prend par la main , le fait asseoir auprès de
lui , au même endroit où il étoit couché
auparavant , & lui tient ce langage : „ Mon
„ fils , en quel état je vous trouve ! Etoit-
„ ce pour vivre de la sorte que vous avez
„ quitté le palais d'Isoure ? pour vivre
„ comme un sauvage , loin du commerce
„ des hommes ? Eviterez-vous la haine du
„ grand Tharamis , si la raison qu'il vous
„ a départie ne vous fait produire dans la
„ nécessité les effets qu'il attend de vous ?
„ S'il vous a donné des pâturages , s'il vous
„ a confié des troupeaux , ne vous en re-
„ demandera-t'il pas compte ? Tout ce qui
„ est sous l'étendue du ciel lui appartient ;
„ nous-mêmes nous sommes dans sa dé-
„ pendance , & nous ne pouvons disposer
„ de rien sans sa volonté. Croyez-vous ne
„ vous point attirer les châtimens , quand
„ vous negligez le soin de vos troupeaux ,
„ de vos proches , de vos amis , & que vous
„ vivez comme un ours en des antres é-
„ cartés , sans user des remedes que ce

„ grand dieu a remis entre vos mains ? vous
 „ direz que votre amour pour Astrée vous
 „ y contraint. Mais rentrez en vous-mê-
 „ me, mon fils, & considerez que si vous
 „ l'avez offensée, vous ne réparerez pas
 „ ainsi votre offense ; & que si vous ne l'a-
 „ vez point offensée, vous ne sçauriez,
 „ tant que vous serez loin d'elle, lui faire
 „ connoître votre innocence. Vous avez
 „ assez fait voir que vous étiez aimant,
 „ montrez maintenant que vous êtes hom-
 „ me.

„ Plût à dieu, mon pere, répondit froi-
 „ dement Celadon, que je fusse en état de
 „ profiter de vos conseils ! mais hélas de
 „ toutes mes facultés il ne m'est resté que
 „ la memoire. Ce que vous voyez ici n'est
 „ plus ce fils d'Alcippe & d'Amaryllis que
 „ vous honoriez autrefois de votre amitié,
 „ c'est une vaine idole que les dieux con-
 „ servent encore dans ces lieux sauvages
 „ en preuve que Celadon sçut aimer. Mai
 „ puis que l'usage de la parole ne m'est pa
 „ interdit, pour répondre au grand Thara
 „ mis, pour répondre au sage Adamas, il
 „ me suffit de prononcer ce mot, **J'AIME**
 „ Or si j'aime, c'est que Tharamis l'a vot
 „ lu, ou du moins qu'il l'a permis ; & com
 „ ment pourrois-je l'offenser en obéissan
 „ à l'Amour ? Oui, mon pere, j'aime, &
 „ c'est pour cela que je neglige mes trou-

» peaux , mes proches , mes amis. Si le ciel
» veut redemander des comptes à Cela-
» don , qu'il s'adresse à la bergere qui le
» tient en ses mains. Il me suffit de ne lui
» avoir manqué en rien. Le ciel l'a voulu,
» car ai-je pû me défendre de l'aimer ? il
» l'a sçu , car je n'ai pas cessé un moment
» d'être à elle. Enfin il ne l'a pas desapprou-
» vé ; car je n'aurois pas vécu si long temps
» heureux. S'il l'a voulu, s'il l'a sçu, s'il l'a
» même approuvé , comment pourroit-il
» me punir de ma perseverance , mainte-
» nant qu'il ne dépend plus de moi de pren-
» dre d'autres sentimens. Que Tharamis
» fasse de moi ce qu'il lui plaira ; que mes
» troupeaux deviennent ce qu'ils pourront ;
» que mes proches , que mes amis se plai-
» gnent , ils doivent tous être satisfaits ,
» quand je leur alleguerai pour toute rai-
» son que J'AIME.

» Mais , répondit Adamas , voulez-vous
» toujours vivre de la sorte ? Le choix , re-
» partit le berger , ne dépend point de ceux
» qui n'ont ni volonté , ni entendement.
» Mais si vous aimez , continua le druide ,
» comment ne songez-vous point à voir
» celle que vous aimez ? Je ne le puis sans
» lui déplaire , dit Celadon. » Le druide
crut que ce seroit l'irriter davantage , que
de lui presenter des remedes plus violens.
» Au reste , ajouta-t'il , je n'ai point prétendu

» vous imposer la nécessité de suivre mes
 » avis ; j'ai voulu seulement satisfaire aux
 » loix de l'amitié , & aux devoirs de mon
 » ministere. Je vous demande seulement
 » une chose , & vous ne pouvez me la refu-
 » ser. J'ai une fille que j'aime plus que tous
 » les biens dont je suis redevable à la bonté
 » de Tharamis ; mais son absence diminue
 » bien la satisfaction que j'ai de l'avoir.
 » Dès que je vous vis au palais d'Isoure , je
 » vous aimai comme le fils d'Alcippe &
 » d'Amaryllis ; mais j'avouerai que votre
 » ressemblance avec ma chere fille aug-
 » menta beaucoup cet amour. Permettez-
 » moi donc , je vous en conjure , de venir
 » quelquefois interrompre votre solitude,
 » afin que j'aye le plaisir de voir les traits
 » de ce que j'aime le plus au monde. » Le
 berger répondit qu'Adamas lui feroit beau-
 coup d'honneur ; que s'il n'étoit contraint
 de se tenir éloigné des hommes , il iroit le
 prévenir , & qu'il rendoit graces à la natu-
 re de lui avoir donné quelques traits de
 ressemblance avec une personne qu'il ai-
 moit.

Mais , pour ne point repeter tous leurs
 discours , Adamas résolut de visiter souvent
 le berger , dans l'esperance de le ramener
 peu à peu. Sa fille Alexis lui ressembloit en
 effet ; & comme il étoit contraint de la lais-
 ser jusqu'à l'âge de quarante ans parmi les
 filles

filles druides qui demeuroient aux antres des carnutes , il voyoit avec plaisir Celadon qui la lui representoit en quelque sorte.

C'étoit un statut de Dis Samothés , confirmé depuis par le grand Druis instituteur des druides , que les fils aînés des sacrificateurs seroient envoyés aux écoles des carnutes , où pendant dix ans ils étudioient leur science , dix ans ils l'enseignoient aux autres , & dix ans ils servoient aux sacrifices , & aux jugemens publics ; après quoi ils pouvoient s'en retourner , & exercer dans toutes les Gaules la charge de druides.

Si les sacrificateurs n'avoient que des filles , ils étoient obligés d'envoyer les aînées , depuis l'âge de dix ans , au même lieu , où elles étoient instruites , puis instruisoient , & jugeoient enfin , comme nous l'avons dit ; car les gaulois s'en rapportoient souvent aux décisions de ces femmes druides. Et ce temps expiré , elles revenoient dans la maison paternelle , & pouvoient se marier.

Cette résolution ainsi prise , Leonide commença par rendre à Celadon les lettres qu'elle lui avoit enlevées ; ce qui fut pour lui le présage d'une meilleure fortune ; & le sage Adamas avoit soin de lui donner des vivres. Mais ce qui soulagea plus le

berger, fut que la nymphe lui apporta de l'encens & du papier. Il mit alors par écrit les différentes pensées qui l'agitoient; & lors qu'il venoit à lire ce qu'il avoit confié au papier, il y trouvoit un plaisir extrême; car les maux que l'on souffre en amour sont de telle nature, qu'ils augmentent par le silence, & qu'ils semblent s'adoucir lors qu'on les redit. En même temps Adamas lui conseilla de s'amuser dans le bocage sacré, tantôt à graver sur les écorces des jeunes arbres des chiffres & des devises, & tantôt à faire des berceaux pour l'embellissement du lieu. Celadon qui déjà avoit repris ses forces & sa première beauté, comprit qu'Adamas lui avoit sagement conseillé de s'occuper. Ils allèrent donc ensemble au bocage sacré, & avec les outils que le druide avoit apportés, il se mit à travailler sur le plan que lui traçoit Adamas même; car Adamas s'accommodoit comme un sage médecin aux besoins du berger: » Nos loix, lui » disoit-il, nous défendent d'élever des » temples à Thautates, à Belenus, à Tharamis notre dieu; cependant depuis que » les romains, ces usurpateurs publics, » ont apporté avec leurs armes leurs dieux » étrangers dans les Gaules; depuis qu'il » nous a fallu sacrifier en partie à la manie- » niere de nos vainqueurs, nous avons eu

» des temples , & nous y avons adoré leurs
» dieux avec le nôtre. Maintenant donc
» que cet usage a prévalu , vous pouvez
» consacrer une partie de ce bocage à la
» belle Astrée , comme au plus parfait ou-
» vrage de la divinité , surtout si Tharamis
» est l'objet principal de votre culte , & si
» vous n'adorez point la bergere sur les
» mêmes gazons que Tharamis. Il faut
» donc , continua-t'il , plier sur ce chêne
» ces jeunes arbres ; au pié du chêne nous
» élèverons des gazons en forme d'autel ,
» & sur cet autel je mettrai un tableau qui
» sera le symbole de l'amitié. Voyez-vous
» cet autre chêne , comme il s'élève d'un
» seul tronc , puis se separant en trois bran-
» ches , comme il se réunit au sommet ; il
» nous servira au même usage que le pre-
» mier. C'est le symbole de Thautates , de
» Hesus , Belenus , Thamaris notre dieu :
» de là vient que j'y ai souvent fait des sa-
» crifices. Comment , mon pere , dit Cela-
» don , vous en nommez quatre , & vous
» ne dites point nos dieux ?

» Mon fils , répondit Adamas , c'est ici
» un de nos grands mysteres , ou même le
» plus grand de tous , & quoique nous ne
» devions le reveler qu'à ceux qui sont in-
» struits dans nos écoles , je ne laisserai pas
» de vous en expliquer ce qui n'est point
» audessus de votre portée. Sçachez donc,

» mon fils , qu'incontinent après la disper-
» sion des hommes , le grand Dis Samo-
» thés passant l'ocean Armorique vint éta-
» blir en cette partie des Gaules à qui l'on
» donna peu à peu le noms des Francs, son
» sceptre & la religion de ses peres ; & qu'il
» communiqua la science qu'il avoit appri-
» se de son ayeul à nos meilleurs esprits,
» qui de son nom furent appellés Samo-
» thées. Il fut le premier roi des Gaules,
» & son regne fut aussi paisible qu'agréa-
» ble aux dieux & aux hommes. Ses des-
» cendans ont gouverné après lui avec tant
» de bonheur , qu'il n'y a point de contrée
» au monde qui n'ait connu le nom & la
» valeur des gaulois. Si les romains nous
» ont assujetis , c'est que Tharamis voulant
» châtier nos dissensions , nous a portés à
» leur demander du secours , & que ces
» peuples ambitieux nous ont soumis par
» nos propres armes. Mais le grand dieu
» dont Samothés nous apprit le culte,
» montre enfin qu'il veut nous affranchir
» de leur domination par la valeur des
» francs qui se disent issus des anciens gau-
» lois.

» Le quatrième successeur du grand Sa-
» mothés fut le sage Druis qui institua les
» druides. Il y en a qui croient que c'est
» lui qui leur a donné son nom ; mais ils
» se trompent aussi bien que ces grecs pré-

» somptueux qui le dérivent de leur mot
 » *drys*, qui signifie chêne. Avant que les
 » lettres eussent été portées en Grèce, on
 » nous appelloit druides, & les sciences
 » florissoient dans les Gaules, avant que
 » ces peuples vains sçussent lire. Je n'en
 » veux d'autre preuve que le nom de drui-
 » de, qui vient du mot *arissim*, & qui dans
 » la langue de Samothés signifie *contempla-*
 » *teur*; car, mon fils, notre principale oc-
 » cupation, comme vous le sçavez, est de
 » contempler les œuvres de dieu.

» Or le grand Samothés, & notre saint
 » instituteur Druis nous enseignèrent le
 » culte du vrai dieu; & le peuple grossier
 » ne pouvant comprendre cette bonté &
 » cette puissance suprêmes, qu'ils nom-
 » moient THAU, ou dieu, ils lui donnerent
 » trois noms, & l'appellerent JEHUS, qui
 » signifie *fort*; BELENOS, ou *dieu homme*;
 » & THARAMIS, ou *purifiant*. Ils ont voulu
 » nous apprendre par ces trois noms que
 » dieu est tout-puissant, & qu'il est le crea-
 » teur & le conservateur des hommes.
 » Mais depuis, par les changemens que
 » l'ignorance des peuples & le temps ont
 » accoutumé d'apporter aux noms sur-
 » tout, au lieu de Thau on a dit Thauta-
 » tes, & au lieu de Jehus on a prononcé
 » Hesus.

» Comment, mon pere, dit le berger,

» Thautates, Hesus, Tharamis, & Belenus
» ne sont pas, comme on nous le dit, Mer-
» cure, Mars, Jupiter, Apollon? Que je
» voudrois, mon fils, dit le druide, vous
» bien faire entendre ce que vous me de-
» mandez! mais rapportez-vous-en à moi
» sur ce qui passera votre intelligence. Sça-
» chez donc que les étrangers voyant que
» les gaulois qui sont naturellement élo-
» quens, reclamoient Thautates dans tou-
» tes leurs affaires & dans toutes leurs ac-
» tions, ils jugerent que ce Thautates étoit
» Mercure, qui préside à l'éloquence, aux
» arts, & qui est le protecteur des mar-
» chands. Et remarquant que dans nos
» guerres nous invoquions Hesus, ils cru-
» rent que c'étoit Mars, qu'ils regardent
» comme le dieu des armées. Lors qu'ils
» nous entendoient reclamer Tharamis en
» demandant d'être purifiés de nos fautes,
» ils penserent que c'étoit Jupiter le plus
» grand de leurs dieux, à qui ils donnent
» un foudre, & dont ils redoutent les châ-
» timens. Enfin lors qu'ils nous voyoient
» recourir à Belenus dans nos maladies, ou
» dans la sterilité de nos femmes, ils se per-
» suaderent que c'étoit leur Apollon, à qui
» ils attribuent l'invention de la medeci-
» ne, & qu'ils prennent souvent pour le
» soleil, qui est en quelque sorte le pere
» de tous les êtres.

» Mais il est constant, mon fils, qu'il ne
peut y avoir qu'un dieu ; car s'il n'est pas
tout-puissant, il n'est point dieu ; s'il y
avoit deux tout-puissans, la puissance se-
roit divisée ; d'ailleurs ils seroient, ou
semblables, ou differens. S'ils étoient
semblables, ils seroient les mêmes ; s'ils
étoient differens, le bon differeroit du
bon ; ce qui ne peut être. Mon pere, dit
Celadon, j'ai toujours cru qu'il n'y avoit
qu'un dieu, roi de tous les autres ; mais
aussi je pensois que comme les rois de la
terre ont des officiers sous eux, Thautates
avoit sous lui Hesus, Tharamis & Be-
lenus. Vous vous trompiez, mon fils, ces
differens noms expriment divers attri-
buts du grand Thautates. Il a bien des in-
telligences sous lui, mais elles ne doi-
vent point partager notre adoration avec
lui. Pourquoi donc, mon pere, repliqua
Celadon, les vois-je dans nos temples
auprès du grand Thautates ? Mon fils,
répondit Adamas, je vous ai déjà dit que
les romains ont mêlé leur religion avec
la nôtre. Sçachez que nos loix nous dé-
fendent de faire aucune representation
de la divinité, parce qu'il doit y avoir
quelque proportion entre la chose repre-
sentée & celle qui represente. De là vient
que le grand Druis jugeant qu'il n'y a-
voit rien parmi les hommes qui eût quel-

312 *La II. Partie de l'Astrée.*

que proportion avec la divinité , il nous
défendit de la représenter. Il ne voulut
pas même que nous bâtissions des tem-
ples ; parce qu'il est impossible d'élever à
dieu une maison digne de lui , & que son
immensité ne peut être renfermée dans
aucunes limites. C'est pour cela qu'à l'ex-
emple du pere & de l'ayeul de Samo-
thés , il nous fut ordonné d'adorer dieu
dans des bocages consacrés par la reli-
gion des peuples , & là on choisissoit de
grands chênes , comme nous le prati-
quons encore aujourd'hui , sous lesquels
étoit adorée la divinité. De là vient que
les romains ont dit que seuls nous con-
noissions dieu , ou que nous l'ignorions ;
cependant ils ont été forcés de reconnoi-
tre que les gaulois sont de tous les peu-
ples les plus religieux. Mais ces vain-
queurs superbes nous ont fait adopter
leurs dieux , & nous ont contraint de re-
présenter Thautates , Hesus , Belenus ,
& Tharamis sous les figures de leurs ido-
les , Mercure , Mars , Apollon , & Ju-
piter.

Nos druides s'opposèrent aux abus
qu'ils vouloient introduire ; c'est pour
cela qu'un de leurs empereurs tenta d'a-
bolir par un decret du senat notre sainte
religion , en bannissant les druides. Mais
graces en soient rendues au grand Thau-
tates,

tates, nous avons toujours conservé, malgré la tyrannie des étrangers, quelque pureté dans nos sacrifices, & sur tout dans cette contrée, où par respect pour Diane, dont ils croient que notre grande nymphe représente la personne, ils n'ont point porté leurs armes. Mais, mon pere, ajouta Celadon, j'ai pourtant remarqué dans nos bocages des statues du grand Dis, & quelquefois d'Hercule, sur les autels même. C'est, répondit Adamas, qu'Hercule, & Dis, étant des hommes, on peut les représenter. Si nous mettons leurs images sur nos autels, c'est pour insinuer que par leurs vertus ils ont été comme des dieux entre les hommes, & pour nous exciter en même temps à l'imitation de ces mêmes vertus. Les étrangers ignorant notre intention, ont cru que notre Dis étoit Pluton dont nous nous glorifions d'être issus, & ils ont donné à Hercule le surnom de Gaulois, parce que ses exploits & son alliance avec la belle Galatée fille de Celte notre roi, nous faisoient particulièrement honorer sa memoire.

„ Vos discours me ravissent, dit Celadon, continuez, je vous en supplie, & dites-moi ce que je dois faire quand j'entre dans ces temples, où je vois des images de Jupiter, de Mars, de Pallas, de

314 *La II. Partie de l'Astrée.*

» Venus. Mon fils , répondit Adamas , gar-
» dez-vous de les prendre pour des dieux ;
» ce n'est rien autre chose que les attributs
» d'un seul dieu. Adorez Jupiter comme la
» majesté de dieu ; Mars comme sa puissan-
» ce ; Pallas comme sa sagesse ; Venus com-
» me sa beauté ; & ainsi des autres. Ainsi
» vous rapporterez votre adoration au
» grand Thautates , & honorant les heros
» pour leurs vertus , vous leur rendrez a-
» près leur mort ce que vous n'avez pu
» leur rendre pendant leur vie : & que ceci
» vous suffise pour aujourd'hui.

» Or , mon fils , en faisant une espece de
» temple dans ce bocage qui depuis plu-
» sieurs siecles est consacré à dieu , nous
» observerons nos anciennes loix , & nous
» obéirons tout ensemble à ces étrangers,
» J'écrirai donc sur le tronc de cet admira-
» ble chêne le saint nom de Thautates ; puis
» sur les trois branches je graverai à droi-
» te le nom de Hesus , au milieu celui de
» Tharamis , & à l'autre côté celui de Be-
» lenus. A l'endroit où ces trois branches
» se réunissent , nous graverons encore une
» fois le nom de Thautates , pour insinuer
» que par ces trois nous n'entendons qu'un
» seul dieu.

» Si j'osois vous découvrir la profondeur
» de nos mystères , je vous dirois ce que
» nous tenons par tradition de Samothés le

» plus sçavant de tous les hommes ; sça-
» voir que ces trois noms expriment trois
» personnes qui ne sont qu'un dieu ; le dieu
» fort, le dieu homme , & le dieu purifiant.
» Le dieu fort est le pere , le dieu homme
» est le fils , & le dieu purifiant est l'amour
» de tous les deux , & tous trois ne font
» qu'un seul Thautates. Et c'est à la mere
» de ce dieu homme que nos druides confa-
» crérent il y a plus de deux mille ans dans
» l'autre des carnutes un autel avec la sta-
» tue d'une vierge qui tient un enfant en-
» tre ses bras ; & ces mots :

A LA VIERGE QUI ENFANTERA.

Ces mysteres surpassoient l'intelligence du berger ; aussi le druide n'en dit rien davantage. A peine les noms furent gravés, que se jettant à genoux , ils les adorèrent. Et pour flatter le mal de Celadon , Adamas donna au temple le nom de la déesse Astrée : » Ne craignez point , lui dit-il , » d'offenser la divinité , tant que vous » n'honorerez Astrée que comme un de ses » plus parfaits ouvrages. » Celadon travailla avec tant de zèle , qu'en peu de jours le temple fut achevé ; & pour l'encourager , Adamas y apporta les loix d'Amour , & le tableau de l'amitié reciproque ; mais il étoit en peine de ce qu'il mettroit sur l'autel d'Astrée. Enfin après y avoir songé quelque temps : » Celadon , lui dit.

316 *La II. Partie de l'Astrée.*

» il, si vous sçaviez manier le pinceau,
 » vous peindriez aisément Astrée, car je
 » suis bien persuadé que tous ses traits
 » vous sont presens; & nous mettrions son
 » image sur cet autel qui lui est consacré;
 » mais je ferai peindre un petit tableau,
 » où j'écrirai seulement son nom. Il est
 » vrai, mon pere, dit le berger, que je
 » crois la voir sans cesse, & l'entendre par-
 » ler; mais bien que je ne sois pas peintre,
 » nous ne laisserons pas d'avoir sa ressem-
 » blance, si vous me promettez de me ren-
 » dre ce que je vous confierai. » Le druide
 l'ayant juré par Thautates, Celadon lui
 remit le portrait d'Astrée qu'il avoit dans
 une boete, & le baïsa mille fois aupara-
 vant. Quelques jours après Adamas le rap-
 porta.

Ce fut en ce lieu que les bergeres virent
 tant de vers de Celadon, & c'est ce berger
 que Silvandre avoit entendu discourant la
 nuit avec Adamas. Depuis ce temps Leoni-
 de visita plus rarement les bergeres; lors
 que Pâris lui en demandoit la raison, elle
 feignoit que la chasse l'occupoit entiere-
 ment. Or Celadon vécut de la sorte jusqu'à
 ce qu'il rencontra Silvandre, entre les
 mains de qui il laissa le billet pour Astrée.
 Ce qui engagea les bergers & les bergeres
 à venir en ce lieu, où s'étant égarés, ils
 furent contraints de se reposer, en atten-

dant que la lune se montrât ; mais ils étoient si fatigués , que le jour étoit grand , lors qu'ils s'éveillèrent.

Le soleil au contraire ne paroissoit point encore , lorsque Celadon qui avoit coutume de prévenir l'aurore , tourna par hazard ses pas vers ce lieu. Quelle fut la surprise , lors que sans faire attention à ce qui étoit autour de lui , il apperçut Astrée ! sa jupe un peu retroussée ne cachoit pas entièrement la beauté de la jambe ; elle n'avoit sur le sein qu'une simple gaze au travers de laquelle éclatoit la blancheur de sa gorge. Elle tenoit d'une main sa coëffure qui s'étoit détachée pendant la nuit ; une partie de ses cheveux étoient épars sur son visage , une partie pris à des ronces voisines. Celadon demeura immobile ; semblable à ceux qui après avoir long temps demeuré dans les tenebres passent tout à coup à une lumiere vive ; ils sont éblouis par trop de clarté. Celadon pour avoir trop de plaisirs , & les avoir sans les attendre , ne put jouir d'aucun. Lors qu'il fut revenu à lui-même , il considéra tous ces trésors qu'il n'avoit jamais vus ; il les contemple d'un œil avide ; il ne peut s'en rassasier ; mais par malheur il se rappelle incontinent un souvenir qui trouble sa félicité. Il crut entendre la bergere qui lui disoit : » Retire-toi , berger infortuné , & ne profane pas davantage ce séjour bienheureux. As-tu

« déjà oublié la défense qui t'a été faite ;
 « ou si tu t'en souviens, pourquoi me deso-
 « béis-tu ? » Il fuit à l'instant ; mais quand
 il eut perdu la bergere de vue, il éprouva
 un trouble violent qui le força de s'arrê-
 ter.

Après bien des incertitudes & des com-
 bats, il prend enfin le parti de retourner ;
 « Prenons, dit-il, Amour pour guide, &
 « allons l'adorer dans ma bergere. » Il mar-
 che à pas suspendus, & dès qu'il peut ap-
 percevoir Astrée, il se jette à genoux, il
 l'adore, & lui adresse cette priere : « Puif-
 « sante déesse, les dieux ne font pas moins
 « éclater leur pouvoir en pardonnant,
 « qu'en punissant. Je n'entrerai point en
 « jugement avec toi pour demander si les
 « peines que j'ai souffertes n'excèdent pas
 « la grandeur de mon offense ; mais daigne
 « me rétablir dans ma félicité passée, &
 « laisse-toi fléchir à mon ardente priere.

En même temps il s'approche pour
 mieux contempler la bergere ; mais par
 malheur Phylis s'étant tournée, sans pour-
 tant s'éveiller, Celadon eut tant de frayeur
 d'être apperçu, qu'il s'en retourna dans sa
 triste demeure. Lors qu'il pensoit à cette
 rencontre, & à celle du jour précédent, il
 ignoroit s'il en devoit tirer un augure fa-
 vorable ou sinistre. Mais enfin considérant
 l'effet qu'avoit produit la lettre qu'il avoit

lâchée à Silvandre, il resolut d'en hazarder une autre. Il l'écrivit donc à la hâte, & court au lieu où il avoit vû la bergere. Il se couvrit de quelques arbres, & connut bientôt qu'elle n'étoit point éveillée; mais aussi il remarqua les bergers qu'il n'avoit point encore apperçus. Il s'approcha doucement pour les reconnoître; le premier qui s'offrit à ses yeux, fut Silvandre. » Fidele ami, » lui dit-il, d'une voix basse, tu as plus fait » pour moi, que je n'aurois osé te deman- » der. Puis que je suis réduit aux simples » vœux, puisse quelqu'un de mes proches » m'acquiter envers toi, en te rendant » quelque service auprès de Diane ! » Pour les autres bergers, il ne les reconnut point; seulement il crut avoir vû autrefois Tyr- cis. Comme ils étoient tous ensevelis dans le sommeil, il s'avance vers les bergeres, il considere sur tout Astrée, & s'approchant de sa belle main, il la baise; puis ayant mis sa lettre dans le sein de la bergere, il lui ravit un baiser. A peine il s'étoit relevé, qu'elle commença d'ouvrir les yeux; & sans doute elle l'eût reconnu, si les rayons du soleil ne l'avoient point éblouie. Mais elle ne put l'entrevoir que comme une ombre; & lors qu'elle voulut tourner la tête pour le suivre des yeux, elle se sentit arrêtée par les cheveux, & fit un cri qui éveilla Phylis. Celle-ci en sou-

riant les dégagea ; & comme elle vouloit se remettre à sa place , elle vit qu'Astrée s'étoit levée , & qu'elle avoit laissé tomber un papier. Elle s'en faitit incontinent , & va trouver Astrée qui s'étoit assise au pied d'un arbre. Elle alloit s'évanouir , si Phylis n'eût couru pour la soutenir. » Helas , lui » dit-elle en poussant un profond soupir , » qu'ai-je vu , ma chere sœur ! j'ai vu Ce- » ladon, ou plus tôt ce qui reste du berger. » A ce mot sa langue se glaça , puis serrant les mains , & levant les yeux vers le ciel , elle sembloit le reclamer. Phylis s'imaginant qu'elle avoit eu un songe qui l'avoit effrayée , lui dit : » Ma sœur , il ne faut » point ajouter foi aux songes ; ils ne sont » que les images du passé. Ah , ma sœur , » interrompit Astrée , je l'ai vu de mes » yeux , & dès qu'il a remarqué que je le » regardois , il a disparu comme une va- » peur ; ce n'est point un songe encore une » fois. Je n'étois ni bien éveillée , ni bien » assoupie , lors que je l'ai entendu soupi- » rer auprès de moi ; j'ai ouvert les yeux , » & j'ai vu l'ame de mon berger : mais , ô » dieu , qu'elle étoit belle , qu'elle étoit é- » clatante ! Jugez-en , ma sœur , puis que » j'en ai été éblouie , & que je n'ai cessé de » l'être qu'en arrivant ici. » Phylis crut alors que c'étoit en effet l'ame de Celadon. » Tout ce que nous pouvons , dit-elle , pour

» ceux qui ont perdu la vie , c'est d'en con-
» server la memoire , de redire leurs ver-
» tus , & de leur rendre les derniers de-
» voirs. Il faut donc , ajouta-t'elle , dresser
» un tombeau à cette ame qui vous a tant
» chérie , afin de lui procurer le repos qu'
» elle desire , & en conserver précieuse-
» ment le sovenir. Je le conserverai tant
» que je vivrai , dit Astrée. Mais , ma sœur,
» ne serai-je point blâmée , si je lui rens le
» dernier office de la sepulture , moi qui ne
» suis point de ses parens ? Que pourra-
» t'on dire , interrompit Phylis , sinon que
» vous faites ce que ses proches devroient
» faire , & ce qu'ils ne font pas ? D'ailleurs
» on ne pourra soupçonner que votre a-
» mour , qui n'est plus inconnu qu'à ceux
» qui n'ont jamais entendu prononcer vo-
» tre nom.

En disant ces paroles , elle tenoit en ses
mains le papier qu'elle avoit trouvé ; & la
belle Astrée reconnoissant le caractere de
Celadon lui demanda ce que c'étoit. Phy-
lis répondit que c'étoit Astrée elle-mê-
me qui l'avoit laissé tomber en se levant.
» J'ai bien senti , dit-elle , qu'il m'étoit
» tombé quelque chose ; mais j'étois si trou-
» blée , que je n'ai rien vu. » Elle se mit a-
lors à considerer la lettre ; elle la prit pour
celle que Silvandre avoit apportée ; mais
Phylis qui l'avoit dans sa poche la lui mon-

trant, » Que sera-ce donc, dit Astrée, si
 » celle-ci est de la même main ? » Aussitôt
 elle l'ouvrit, & la trouva conçue en ces
 termes :

CELADON
 A LA BERGERE ASTRÉE.

*Si vous n'êtes venue en ce lieu, où, puisque
 les dieux le veulent ainsi, les restes de Celandon
 sont encore, que pour être témoin de votre
 pouvoir sur lui, vous avez pris trop de peine
 pour une chose qui le merite si peu. Si quelque
 pitié vous y amene, quels services peuvent me-
 riter une si grande recompense ? Et si la fortune
 seule vous y a conduite, c'est trop de bonheur
 pour un miserable. Je vous rends graces, autant
 que le peut une ombre vaine, car que suis-je au-
 tre chose, si vous êtes venue à dessein de voir
 ce que vous pouvez sur moi. Je vous remercie de
 même, si la pitié vous y amene, car toute tardi-
 ve qu'elle est, c'est du moins une consolation
 pour moi. Si la fortune seule vous a conduite en
 ce lieu, je vous rends graces encore, puisque je
 connois qu'il dépendoit d'elle que je ressentisse
 plus tôt les effets de vos bontés.*

Les bergeres ne douterent plus que Celandon ne fût mort ; & la belle Astrée se déterminâ en fin à lui rendre les derniers devoirs. Lors qu'elles vouloient se lever pour éveiller Diane & les autres bergeres, par-

te qu'il étoit déjà tard , elles apperçurent
Silvandre qui étoit venu auprès de Diane ,
& qui s'étoit mis à genoux pour lui baiser
la main. Phylis qui cherchoit à divertir Astrée ,
lui dit : » Ne me croyez jamais , ma
» sœur , si ce berger n'aime Diane , & s'il
» n'a été moins fin qu'il ne pensoit l'être.
» Hier j'en parlois à Diane , répondit Astrée ,
» & je ne vois pas qu'il en doive rien
» attendre que du déplaisir ; non seulement
» elle ne veut pas l'aimer ; elle veut même
» ignorer qu'elle en soit aimée. Voilà , ajouta
» Phylis , une résolution qui doit
» conduire en peu de temps Silvandre aux
» termes de Celadon , & Diane aux termes
» d'Astrée. Ah ma sœur , dit Astrée , il peut
» bien arriver à Silvandre le même malheur
» qu'à Celadon ; mais tant que Diane
» n'aimera point , elle ne jouera point le
» triste personnage d'Astrée. Mais , repliqua
» Phylis , si Diane dissimuloit ? Il n'y
» a point d'apparence , dit Astrée ; elle n'est
» pas d'un caractère à se laisser prendre aisément ,
» & le berger n'a pas les qualités
» qui pourroient le faire aimer d'elle.

A ces mots prenant Phylis par la main ,
elle se leva pour aller trouver Diane. Cependant
Phylis ne laissa pas de lui répondre : » Oh ,
» ma sœur , que vous vous trompez , si vous êtes
» dans cette opinion ! lorsqu'un berger veut
» plaire , il est bien au-

» tre que quand il étoit indifferent. De là
» vient que l'on est quelquefois surpris de
» voir des bergers que l'on juge defagrées-
» bles , aimés pourtant & chéris. Je dirai
» plus ; je n'ai point encore vu de berger
» qui déplût , du moins par son amour , à
» celle qu'il recherchoit ; tant le desir de
» plaire rend agréables ceux qui veulent se
» faire aimer ! pourquoi donc Silvandre
» ne plairoit-il point à la bergere , qui
» d'ailleurs n'a pas toujours été insensible
» à l'amour ? Silvandre ne peut-il pas avoir
» la même fortune que Philandre ? Je pen-
» se bien differemment , répondit Astrée.
» Quand on n'a jamais rien aimé , il est ai-
» sé de se laisser séduire par les flatteries
» d'un berger , mais quand on a perdu ce
» que l'on aimoit , je tiens qu'il est impos-
» sible d'écouter un autre amant. » Lors
qu'Astrée prononça ces dernieres paroles ,
elles étoient si près de Diane , que Phylis
ne put répondre que ces mots : » Nous ver-
» rons bientôt , ma sœur , qui de nous aura
» mieux rencontré.

Pendant que les bergeres discouroient
ainsi , Pâris , Hylas , Tyrſis , & Therſandre
venoient les trouver , & parloient si haut ,
que Diane s'éveilla presque au même temps
que Phylis alloit la pousser de la main.
Honteuse de se voir presque deshabillée ,
elle se couvrit la gorge de ses mains , & se

cha entre des arbres. Astrée & Phylis la virent, & tandis qu'elle s'ajustoit, elles se racontèrent la vision d'Astrée, & la résolution qu'elle avoit prise d'élever un tombeau à Celadon. » C'est une action louable, & pieuse, répondit la bergere; mais ne la trouvera-t'on point étrange, à cause de l'inimitié de vos parens? On devroit bien être plus surpris, si cette inimitié duroit après la mort, répondit Astrée. Si Celadon vivoit, je ne voudrois pas que l'on connût mon affection pour lui, mais hélas maintenant qu'il n'est plus, je consens que le ciel & la terre en soient instruits. Je suis persuadée que mes amis ne me blâmeront point; que m'importe le jugement des autres?

» Puis que votre résolution est prise, ajouta Diane, ne perdez pas un instant; mais, dit Phylis, comment trouver les choses nécessaires, sans aller dans notre hameau? Nous avons ici près le temple des vestales, repartit Diane; si quelqu'un de nous se détache pour y aller, nous n'avons point à craindre un refus; mais consultons Pâris & ces bergers. » Phylis les appella; & Diane tirant Pâris à l'écart, elle lui fait entendre la vision & le dessein d'Astrée. » Et parce que la médifance n'épargne personne, ajouta-t'elle, je vous demande que ce tombeau soit élevé en

§ 26 *La II. Partie de l'Astrée.*

« votre nom , mais à l'intention de la ber-
« gere. Vous pouvez entierement disposer
« de moi , dit Pâris ; prenez seulement la
« peine de commander.

Diane , après l'avoir bien remercié , le pria de faire entendre à toute la troupe sa volonté. Il s'en acquita avec tant de discretion , que tous , excepté Silvandre , crurent que ce dessein venoit de lui seul. Cependant Silvandre qui estimoit la vertu d'Astrée aida lui-même à la dissimulation. Il s'offrit d'aller au temple de la bonne déesse , mais Astrée voulut y aller aussi , parce qu'elle étoit aimée de Chrysante la principale des druides. Elle pria donc Phylis & Laonice de rester avec Diane , pendant qu'elle & Madonte iroient avec Thersandre & Silvandre au temple voisin , les assurant qu'elle seroit de retour , avant que Pâris & les bergeres eussent élevé les gazons , & préparé les fleurs.

Pâris commença par choisir un lieu qui sembloit convenir à un pareil office , l'herbe y étant semée de diverses fleurs. Hylas & Tyrcis lui aidoient avec le fer de leur houlette à couper les gazons , qu'ils entassoient ensuite en forme de tombeau ; & les bergeres cueilloient des fleurs , pour les jeter sur ce tombeau. Il ne falloit plus qu'une perche pour y mettre la figure d'une colombe , & de quoi écrire ou graver

Épithaphe. Tyrcis se souvint qu'Hylas avoit trouvé dans le temple de la déesse Astrée tout ce qu'il falloit pour écrire. Hylas, pour obéir à sa maitresse, partit incontinent ; & Pâris s'adressant à Diane lui dit qu'il étoit à propos de choisir la perche, qu'ils la couperoient peu à peu avec leurs couteaux ; & que pour ne pas manquer Astrée, ils devoient aller audevant d'elle. Ils laissent donc la riviere à gauche, & se mettent à chercher parmi ces arbres quelque branche convenable. Mais ils étoient déjà presque hors du bois, qu'ils n'avoient point encore trouvé ce qu'ils cherchoient. Diane se reposant sur Pâris n'y faisoit point attention, & Pâris étoit uniquement occupé de Diane. » Est-ce ainsi, lui dit-elle enfin, que vous nous promenez inutilement ? Belle Diane, ne me blâmez point, répondit Pâris ; est-il possible d'être auprès de vous, & de penser à quelqu'autre chose qu'à vous ? » Il alloit continuer ; mais Tyrcis l'interrompit pour lui montrer une branche qui lui paroissoit convenable à leur dessein. Diane en fut ravie, car elle prévit bien que ce discours seroit allé plus loin. Ils essayèrent de couper la perche, mais leurs couteaux tant trop foibles, ils se contenterent de la marquer, en attendant le retour d'Astrée ; car ils étoient persuadés que Silvan-

dre n'auroit rien oublié de ce qui leur étoit nécessaire.

Ils reprirent donc le chemin du temple de la bonne déesse ; ils marchèrent doucement , lors qu'ils apperçurent à la sortie du bois une bergere qui s'ajustoit sous un sycomore. Comme ses cheveux blonds la couvroient presque toute entière, & qu'ils lui cachent une partie du visage, la curiosité les fit approcher de plus près. Ils virent en même temps un jeune berger qui se jettoit à ses genoux ; mais ils ne connurent ni le berger, ni la bergere, quoiqu'ils fussent d'un hameau voisin. Pour la bergere, elle étoit belle sans doute, & cet air negligé lui donnoit un nouvel éclat. Mais ce qui les surprit davantage, fut qu'ils remarquèrent dans un pré un autre berger qui étant survenu en ce lieu les considéroit avec inquietude. On voyoit bien qu'il vouloit se cacher, mais on sentoit aussi qu'il se montrait malgré lui. Quelquefois il avançoit la tête entre des arbres pour écouter leurs discours, & lors qu'il entendoit quelques mots, il serroit ses deux mains, & les laissoit tomber ensuite. On remarquoit assés combien il souffroit à les voir ensemble. D'un autre côté la bergere ne daignoit pas tourner les yeux vers celui qui étoit à ses genoux ; il sembloit même qu'elle ne hâtoit sa parure, que pour s'éloigner

s'éloigner plus tôt. La beauté & les dédains de la bergere ; les transports & la soumission de celui qui étoit à ses genoux , & les allarmes de celui qui les observoit inspirerent à Diane le desir d'en sçavoir davantage.

La curiosité la fit donc encore approcher, en attendant le retour d'Astrée ; alors ils entendirent que le berger , après de profonds soupirs , reprenoit ainsi : » Est-il possible , » bergere , que vous dédaignerez toujours » l'amant le plus fidele & le plus tendre , » & que vous ne vous laisserez point toucher à son tourment ? Si l'habitude adoucit tous les maux , dit la bergere , vous ne devez pas ressentir beaucoup le mal que vous dites ; car dès l'instant que vous me déclarâtes votre volonté , je vous déclarai la mienne avec tant de franchise , que vous en sçûtes alors autant que vous en sçaurez jamais. Ah , Dotis , répondit le berger , si mon ame s'endurcissoit à vos mépris , comme votre cœur s'endurcit à mes prieres , il est certain que je ne les sentirois plus ces mépris. Mais hélas l'habitude où je suis ne fait qu'appesantir mes chaînes , & qu'augmenter mon supplice.

La bergere demeura quelque temps sans répondre , comme si elle n'eût songé qu'à s'habiller , mais voyant qu'il alloit conti-

nuer , elle l'interrompit en ces termes
 » Tous vos discours , Adraſte , ſont ſuper-
 » flus. Je vous repete encore que je ne veux
 » ni aimer , ni être aimée ; ne m'importu-
 » nez plus , ſi vous ne voulez que je vous
 » haïſſe. Qu'entens-je , grands dieux , dit
 » le berger ! Doris , eſt - il poſſible que
 » vous vous laſſiez de mes adorations , tan-
 » diſ que les dieux ſe plaiſent toujours à
 » être adorés des mortels ! Adraſte , n'en
 » ſoyez point ſurpris , dit la bergere , je ne
 » ſuis point déeſſe. Si je l'étois , & que l'on
 » ne m'offrît point de ſacrifices plus agréa-
 » bles que les vôtres , j'aimerois mieux
 » être ſans temple & ſans autels. » A ces
 mots prenant ſa houlette , elle partit de ce
 lieu , & laïſſa ce berger ſi conſterné , qu'il
 n'eut ni la force , ni la hardieſſe de la ſui-
 vre.

Diane vouloit appeller la bergere ; mais
 conſiderant que ſans y prendre garde elle
 marchoit vers l'autre berger , elle penſa
 bien qu'il l'arrêteroit , & que par là elle
 pourroit apprendre d'autres nouvelles. En
 effet l'autre berger s'avança audevant d'el-
 le , & pour la retenir , il la prit par ſa ro-
 be. Mais la bergere qui haïſſoit encore plus
 celui-ci , voulant ſe tirer de ſes mains ,
 tomba ſi a propos , que l'on eût dit qu'elle
 s'étoit aſſiſe exprès. Incontinent le ber-
 ger ſe jette à ſes genoux , & lui deman-

tant pardon de cette faute : » Berger, dit-elle, ce n'est point de celle-ci que vous devez vous repentir ; repentez-vous plus tôt de la faute qui m'a fait perdre toute la bonne volonté que j'ai jamais eue pour vous. Je l'expierois de mon sang, répondit le berger, si je la connoissois. Il n'y a point, repliqua-t'elle, de plus grande ignorance que celle qui est affectée; mais cela ne me touche plus, Palemon ; je suis absolument guérie de cette blessure. Quelle est ma situation, dit le berger ? Je souhaite que vous demeuriez dans l'état où vous êtes, puis qu'il vous plaît, pourvu que vous me permettiez de retourner à celui où j'ai été. Et moi, dit la bergere, j'aimerois mieux ne vous voir jamais que de vous revoir en l'état dont vous parlez. Et pour preuve de ma sincérité, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus ici.

En même temps la bergere qui vouloit éviter le premier berger, vint à Diane sans l'avoir apperçue. Et Diane s'avançant vers elle, & l'ayant saluée, elle lui dit : » Gentille Doris, je ne m'étonne point que les bergers que je viens de voir auprès de vous, soient si épris de votre beauté; mais je ne puis assés admirer vos rigueurs pour eux. » Cependant Palemon survint, & put entendre la réponse de Doris : » Sage

» bergere, lui dit-elle, vous me louez de
 » ce que l'on admire en vous; & j'ignore
 » comment j'aurois pu me faire aimer de
 » ces bergers; du moins leur conquête n'a
 » rien qui me flatte. Et si vous sçaviez les
 » raisons qui me font tenir ce langage,
 » vous seriez étonnée que je pusse seule-
 » ment regarder ce berger. » A ces mots
 Palemon se jette à leurs genoux, & s'adres-
 sant à Diane: » Sage & discrete bergere,
 » lui dit-il, daignez, je vous en conjure
 » par ce que vous avez de plus cher, &
 » par la douceur que promettent vos beaux
 » yeux, entendre notre différend; & si vous
 » me jugez coupable, je consens à perdre
 » la vie; mais si Doris a tort, je demande
 » seulement qu'elle me permette de la ser-
 » vir le reste de mes jours.

Diane alloit répondre, lors qu'elle ap-
 perçut Astrée qui revenoit du temple avec
 la nymphe Leonide, la venerable Chry-
 sante, & l'une de ses filles qui venoient
 pour honorer les funeraillles de Celadon.
 Chrysante amenoit encore le vacie du lieu,
 celui qui offroit les sacrifices journaliers
 dans le temple de la bonne déesse. Il appor-
 toit tout ce qui étoit nécessaire pour le
 tombeau; Chrysante & les autres étoient
 chargées de fleurs, de lait, de vin, & d'eau,
 & touchoient devant elles des brebis & des
 jeunes taureaux, Lycidas même étant allé

au temple de la bonne déesse rendre quelque vœu que sa jalousie peut être lui avoit fait faire , apprit le dessein de Pâris , & malgré le déplaisir qu'il avoit de voir Phyllis & Silvanre , il resolut de les accompagner. Il conduisoit une grande truie , pour la sacrifier selon la coutume à Cerès & à la Terre.

Diane les voyant approcher , répondit seulement , que la nymphe Leonide seroit charmée d'entendre leur differend , & de leur procurer la tranquillité , après que l'on auroit achevé la ceremonie , à laquelle ils feroient un acte de pieté d'assister. Et sans attendre leur réponse , elle s'avança avec Pâris , pour saluer la nymphe & Chrysanthe. Aussitôt le vacie demanda où l'on avoit élevé le tombeau ; & y étant conduit il commence par sacrifier à Cerès & à la Terre la truie qu'offrit Lycidas ; puis immolant les jeunes brebis & les jeunes taureaux noirs , il en reçoit le sang dans des coupes. Il dispose ensuite les filles suivant la ceremonie ; il donne aux unes le lait sacré , aux autres le vin , l'eau à Lycidas , & s'aprochant du tombeau , il l'arrose de toutes ces choses avec un rameau de cyprés , en appellant par diverses fois l'ame de Ceadon. Après quoi versant l'eau pour les dieux manes , il répand le vin , le lait & le sang sur le tombeau , en appellant encore

324 *La II. Partie de l'Astrée.*

L'ame de Celadon. Ici les filles druides & les bergeres otant leurs coëffures, & laissant leurs cheveux épars commencent leurs lamentations, & le vacie fait trois fois le tour du tombeau, & trois fois il appelle Celadon, en semant des roses & des fleurs sur les gazons, & criant à haute voix :
„ Adieu Celadon, adieu, & pour jamais
„ adieu ; que la terre te soit legere.

Leonide fit aussi les mêmes tours, & jeta des fleurs sur le tombeau, quoiqu'elle scût bien que Celadon respiroit encore. Pâris la suivit, puis tous les bergers & toutes les bergeres, tandis que les filles druides regretoient le berger, & racontoient ses actions & ses vertus. Pour Astrée, si elle avoit fait seule le tour du tombeau, elle n'auroit pu cacher la douleur dont elle étoit accablée.

Il ne restoit plus que de mettre la perche avec la figure de la colombe tournée vers le côté où Celadon étoit mort. Le vacie l'ignorant, il fallut qu'Astrée le montrât elle-même, ce qui redoubla ses regrets. La perche dressée, on y attacha cette épitaphe que Silvandre avoit écrite sur une table apportée par le vacie, car Hylas qui s'étoit amusé avec des bergeres qu'il avoit rencontrées, n'étoit point encore revenu :

AUX DIEUX MANES,
 ET A LA MEMOIRE ETERNELLE
 DU PLUS
 AIMABLE BERGER DU LIGNON.

*Amour qui par imprudence fut cause de la mort
 de Celadon, après avoir noyé son bandeau de
 ses pleurs, rompu son arc, brisé ses traits, é-
 teint à jamais son flambeau, lui rend accablé
 de tristesse & d'ennuis ce dernier devoir, &
 append sa dépouille sur ce tombeau pour marque
 éternelle qu'ayant perdu un sujet si aimable, il
 ne daigneroit plus employer ses traits ni ses
 flammes inutiles.*

Tous louerent l'esprit de Silvandre ; Af-
 trée & Diane surtout ne pensoient pas
 qu'il eût mieux réussi, quand il auroit scu
 leur intention. Les lamentations finies, &
 les restes des animaux, & les vases & les
 instrumens emportés, Leonide prit Chry-
 sante par la main, & sortit du bois suivie
 de toute la troupe. Diane sembloit avoir
 oublié la priere de Palemon ; mais Adraf-
 te & lui la supplierent de faire en sorte
 que Leonide & Chryfante entendissent
 leurs plaintes, & jugeassent leur differend.
 Alors Diane s'approchant de Leonide :
 Grande nymphe, lui dit-elle, lors que
 vous êtes arrivée, ces bergers vouloient

36 *La II. Partie de l'Astrée.*

» m'établir juge de leur différend ; mais
» je leur ai conseillé d'attendre que la cé-
» rémonie fût achevée , & de s'adresser à
» vous & à la sage Chrysante , si vous dai-
» gniez les entendre , persuadée que vo-
» tre jugement seroit si équitable , qu'ils
» se feroient un devoir de s'y soumet-
» tre.

Doris & les deux bergers saluerent la
nymphé & Chrysante ; & lors que Leo-
nide vouloit parler , Adraсте & Palemon
se jetterent à ses genoux , en lui disant :
» Si jamais amans ont mérité quelque
» compassion , c'est nous sans doute ; dai-
» gnez donc , s'il vous plaît , entendre nos
» différends , & prononcez selon que l'A-
» mour vous inspirera , car nous ne vou-
» lons point réclamer d'autre dieu. Gen-
» tille bergere , dit la nymphé , si vous
» croyez que nous puissions juger votre
» querelle , nous serons ravies de vous ren-
» dre la tranquillité que vous avez per-
» due. » Doris répondit en ces termes
pleins de modestie : » Grande nymphé ,
» ces bergers , en vous faisant une sup-
» plication si désavantageuse , montrent
» bien qu'ils ignorent ce qu'ils demandent.
» Puisque vous daignez nous écouter , vous
» ne connoîtrez que trop les infidélités
» de l'un , & les importunités de l'autre.
» Je m'en rapporte donc à votre juge-
ment,

„ ment, & à celui de la venerable Chry-
„ sante, à condition qu'eux ni moi nous
„ n'y contreviendrons jamais. Je jure, dit
„ Palemon, que je desobéirois plus tôt aux
„ d'eux. Et moi, dit Adraste, je jure de
„ vous aimer toute ma vie, mais je jure
„ aussi que vous n'aurez point à vous plain-
„ dre de mes importunités, si l'on m'or-
„ donne de vous quitter. Je vous aurois
„ fait la même réponse que ce berger, si
„ mon amour ne s'y étoit opposé. Adras-
„ te, Adraste, répartit Palemon, si le ju-
„ gement de la nymphe m'est contraire,
„ je ne prétens obéir qu'en mourant : ain-
„ si ma passion est plus forte que la tienne.
„ Disposer de sa vie & de sa mort, repli-
„ qua froidement Palemon, c'est montrer
„ que l'on est maître de soi, mais hélas
„ mon amour ne me permet pas de dispo-
„ ser si librement de moi.

Leur dispute auroit duré davantage, si
Leonide ne les avoit interrompus : „ Cher-
„ chons, dit-elle en prenant Chrysante
„ d'une main, & Doris de l'autre, cher-
„ chons un lieu commode pour nous af-
„ seoir ; nous ferons une œuvre agréable
„ aux dieux, en écoutant ces bergers. „ A
ces mots chaque berger prit une bergere,
Tyrce prit Astrée, Paris Diane ; & Silvan-
dre ne pouvant être auprès d'elle, & re-

338 *La II. Partie de l'Astrée.*

marquant d'ailleurs que Lycidas regardoit Phylis du coin de l'œil, sans vouloir s'en approcher, il s'adressa à Phylis pour lui donner la main. „ Croyez-vous, Silvandre, lui dit-elle, que je vous tiennecompte de ce que vous faites ? vous venez à moi, parce que vous n'en avez point d'autre. „ Silvandre connut bien qu'elle parloit ainsi à cause de Lycidas, & pour augmenter la jalousie du berger, il feignit de parler tout bas à Phylis, & se retira incontinent, comme s'il eût été fâché que Lycidas l'eût apperçu. Lycidas fut piqué jusqu'au vif ; il s'imagina, comme il y avoit de l'apparence, que Silvandre ne s'éloignoit qu'à son occasion, & que Phylis & lui étoient d'intelligence. Il se retiroit donc insensiblement, & la bergere s'en étant apperçue : „ Où allez-vous, Lycidas, lui dit-elle, n'entendez-vous point l'histoire de ces étrangers ? La compagnie est assés nombreuse sans moi, répondit-il en tournant la tête d'un autre côté ; „ d'ailleurs il y en a qui se contraignent trop où je suis. Si vous m'en croyiez, dit Phylis, vous consulteriez plus votre satisfaction que celle des autres. Ainsi, repartit Lycidas, suivez vous le conseil que vous me donnez, & je suis bien fâché de n'en pouvoir faire autant ; mais

„ je n'ai point encore assez de pouvoir sur
„ moi. „ Phylis qui comprit ce qu'il vou-
loit dire , en fut vivement piquée ; cepen-
dant elle lui repliqua , comme si de rien
n'eût été : „ Il me semble Lycidas , que si
„ la nymphe vouloit accorder tous ceux
„ qui sont ici en differend , vous & moi
„ n'en serions pas exceptés. Il est vrai , dit
„ le berger enflammé de colere , mais il
„ faudroit que Silvandre fût notre juge ,
„ parce qu'il n'y a personne qui en soit
„ mieux instruit. „ A l'instant , sans atten-
dre la réponse , il gagna le bois , & s'y en-
fonça. On jugera facilement si Phylis fut
touchée de cette replique ; on ne put tirer
de route la journée une seule parole d'elle.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÈ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

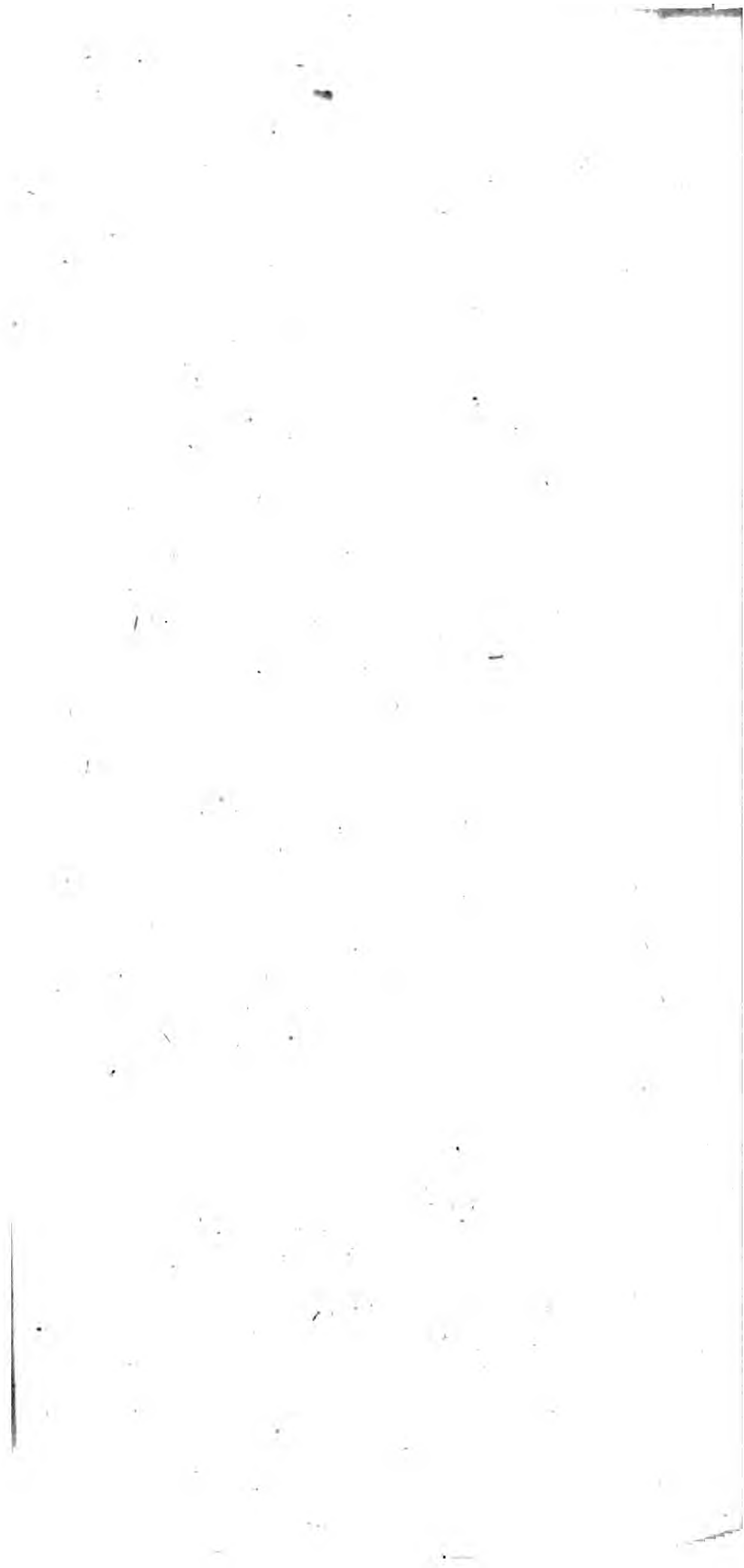
SECONDE PARTIE.

 LIVRE NEUVIÈME.

T Andis que Leonide & Chryfante cherchoient un lieu commode pour s'asseoir, elles apperçurent autravers des arbres des bergeres qui venoient à elles. Personne ne les reconnut d'abord; mais quand elles furent plus près, on remarqua bientôt que c'étoit Hylas, & les bergeres Palinice & Florice, avec lesquelles il s'étoit amusé, sans se souvenir de ce qu'il alloit chercher. Et si elles ne lui avoient demandé où il alloit, il n'auroit pas même pensé à ce qu'il devoit faire; mais cette demande lui en ayant rappelé le souvenir, il les pria de l'attendre, tandis qu'il iroit cher-



Guélard Sculp.



cher l'écritoire. Lors qu'il fut revenu, il leur dit qu'il s'agissoit de rendre à Céladon les derniers devoirs ; les bergeres vouloient assister à la cérémonie, mais elles arriverent trop tard. Leonide qui sçavoit déjà qui elles étoient, voulut les attendre ; & à peine Hylas eut-il fini quelques couplets à la louange de l'inconstance, que les bergeres arriverent. Elles vinrent d'abord saluer Leonide & Chryfante qu'Hylas leur avoit fait connoître. Phylis voyant qu'il apportoit l'écritoire, se mit à rire, & le berger lui dit : » Pensez-vous que je ne sois
» venu en Forest que pour servir les morts ?
» Cet emploi convient à Thyrcis qui n'en
» a point d'autre. Pour Hylas, il ne s'en-
» tend à rien moins, & si vous ne le voulez
» pas tel qu'il est, n'esperez pas avec vo-
» tre permission de le changer jamais. »
Phylis qui rouloit bien d'autres pensées,
» Je te jure, dit-elle, Hylas, que je t'ai-
» merois moins si tu étois autrement ; mais
» comme je n'aspire point à reformer ton
» humeur, n'espere pas non plus de me
» changer. Laisse-moi donc rire, quand je
» le voudrai, me taire quand il me con-
» viendra : de mon côté j'en userai de mê-
» me à ton égard, & nous vivrons ainsi sa-
» tisfaits l'un de l'autre. Ah, ma maitres-
» se, s'écria Hylas, je vous aime, je vous
» adore ; jamais je n'aurois espéré de ren-

» contrer une humeur semblable à la vô-
 » tre. » En même temps il embrassoit ses
 genoux, & vouloit malgré la résistance de
 la bergere la porter dans ses bras.

Cependant Leonide & Chryfante ayant
 trouvé un lieu commode, elles s'y affi-
 rent. Paris ne quittoit point Diane, ce qui
 desespéroit Silvandre, car il n'osoit en ap-
 procher par respect. Il prit donc le parti
 de se mettre vis-à-vis d'elle; & chacun
 s'étant assis, Adraste & Palemon se mirent
 tous deux à genoux devant Doris, & y res-
 terent, quoi que pussent dire Leonide &
 Chryfante. Enfin Doris, après en avoir
 reçu l'ordre, commença en ces termes:

HISTOIRE

DE DORIS ET DE PALEMON.

J'Ai toujours crû, grande nymphe, &
 vous respectable Chryfante, que l'ami-
 tié devoit être payée par l'amitié; je puis
 m'être trompée; mais enfin frappée de cet-
 te idée, j'ai pensé que je devois aimer Pa-
 lemon, après en avoir été si long temps ai-
 mée. Je n'imaginai point d'abord que mon
 affection pût devenir aussi violente qu'elle
 le devint par une longue familiarité; &
 lors que je m'en appercus, il n'étoit plus
 temps de m'en défendre. Je la lui témoi-

gnai donc en tant de manieres, qu'il ne pouvoit pas plus en douter, que je doutois de la sienne. Mais il arriva pour mon malheur que dans ce temps-là même il me fit paroître de la défiance, & qu'il ne voulut plus ni que je visitasse mes compagnes, ni que je reçusse leurs visites. Jugez quel outrage me faisoit une pareille jalousie, & combien son amour étoit tyrannique; cependant, plus tôt que de lui déplaire, je renonçai à toute société. Les dieux sçavent ce qu'il m'en couta, non que je ressentisse de la peine à faire ce qu'il exigeoit de moi, mais par la dexterité avec laquelle il me fallut conduire, pour éviter les plaintes de mes compagnes. Si cette jalousie procedoit de son amour, ne devoit-il pas faire pour moi autant qu'il me contraignoit à faire pour lui? Mais, tandis que je vivois ainsi retirée, le cruel me voyoit à peine un instant chaque jour. Semblable aux avarés qui sous prétexte d'économie diminuent leurs dépenses, & qui parviennent enfin à se retrancher, & aux leurs, les choses les plus nécessaires. Cependant nul murmure de ma part; & si sa tyrannie avoit continué, je la supporterois encore.

Il importe, grande nymphe, que vous sçachiez que dès l'enfance j'ai perdu ceux qui m'avoient donné la vie, & que je restai entre les mains d'un frere plus âgé que

moi, qui par les soins qu'il a pris de mon éducation & de mon bien m'a tenu lieu de pere. Combien donc n'étois-je pas obligée a déferer à ses volontés ? Neanmoins Palemon voulut que je marquasse de l'indifference à ceux que mon frere aimoit, & même que je leur défendisse de me voir. Quiconque a vécu sous une autorité étrangere, peut juger, si ce qu'il exigeoit étoit praticable. J'entrepris pourtant de lui donner encore cette satisfaction. Mon frere aimoit sur tout un berger de ses voisins, nommé Pantémon. Pantémon étoit sage, civil, officieux, bon ami, & le plus discret berger du hameau. Toutes ces qualités lui gagnerent mon frere ; & le berger de son côté prit tant de gout pour lui, qu'ils ne se quittoient presque plus. J'avoue que malgré toute son amitié, l'amour prit place dans son cœur. Je ne sçais s'il me trouva quelque chose qui lui plût, je reconnus enfin qu'il n'aimoit. Jugez de ma franchise avec Palemon : dès que je m'en apperçus, je lui en fis part, je lui redis toutes ses actions & tous ses discours : si j'avois eu quelque dessein, en aurois-je usé de la sorte ? Dieux, combien ce berger étoit respectueux & soumis ! sans doute il méritoit d'être aimé, & je connus depuis que mon frere avoit résolu de m'unir à lui. Mais que les dieux me punissent, si je l'aimois autre-

ment qu'un ami de mon frere , & si je ne répondois avec la dernière froideur à ses empressements ; j'aurois crû offenser Palémon & son amour.

Or c'est à ce berger qu'il exigea que je défendisse de me voir , à ce berger qui venoit sans cesse dans la maison de mon frere , & qui en étoit peut être aimé plus que moi. Je n'aurois certainement pas réussi à contenter Palémon , si ce berger m'avoit desobéi. Mais quand je lui déclarai ma volonté , » Vous me bannissez , dit-il , inju-
» stement ; n'importe , je veux vous prou-
» ver par mon obéissance le pouvoir que
» vous avez sur moi. Il est vrai qu'en per-
» dant le bonheur de vous voir , je ne per-
» drai point mon amour , tout infructueux
» qu'il doit être. Aussi ne vous ai-je jamais
» aimée que pour vous aimer. Palémon ,
» lui dis-je , l'empire que vous me donnez
» sur vous , me fait vous regretter davan-
» tage ; mais ce n'est pas sans raison que je
» vous fais cette priere , autrement vous
» me rendriez misérable , sans qu'il vous
» en revînt d'autre avantage. Je ferai jus-
» qu'au dernier soupir tout ce que vous
» m'ordonnerez , répondit-il ; cependant ,
» si mon amour , si mes services , si mon
» obéissance méritent quelque salaire , a-
» vant que de me bannir , pour la dernière
» importunité que vous recevrez d'un a-

» mant infortuné, permettez-moi, je vous
 » en conjure par vous-même, en vous di-
 » sant un éternel adieu, de vous baiser la
 » bouche & le sein. Grande nymphe, ce
 » recit me fait rougir, dit-elle en se met-
 » tant une main sur le visage; mais il faut
 » que je l'avoue, je le lui permis. » A l'in-
 stant il me quitta, & depuis il n'a plus pa-
 ru en ma présence.

Tant de preuves de mon amour devoient
 m'attacher à jamais l'ingrat Palémon; mais
 hélas je ne l'ai plus vu, ni comme amant,
 ni même comme ami. J'en voulus sçavoir
 la raison; & ma plus fidelle compagne qui
 l'alla trouver de ma part, ne me rapporta
 que ce mot insultant : **L'AMOUR CHASSE
 L'AMOUR.**

Je jugeai alors, & qu'il aimoit ailleurs,
 & qu'il me conseilloit avec mépris de l'i-
 miter. Je ne dirai point combien j'en con-
 çus de déplaisir, le présomptueux en triom-
 pheroit encore à mes yeux; mais fasse le
 ciel que nos plus grands ennemis en res-
 sentent les moindres traits! Abandonnée
 d'une manière si indigne, j'aurois pu me
 servir des conseils qu'il me suggeroit, mais
 je les jugeai honteux, & j'en pris d'autres
 dont les effets étoient plus tardifs, mais
 qui convenoient aussi plus à mon caracte-
 re; ce fut ceux du temps, du temps, dis-je,
 qui lui-même m'enseigna à les suivre. Il

est vrai qu'à la maniere de tout ce qui se fait lentement , je suis guerie , graces aux dieux , non pour un jour , mais pour le reste de ma vie. Je dis , graces aux dieux ; car , grande nymphe , quand je me rappelle quelle a été ma servitude , tant que le perfide a feint de m'aimer , je suis forcée d'avouer que sa trahison m'a mieux servie , que l'obéissance de Pantémon.

Mais le perfide enviant sans doute mon bonheur , ou voulant encore triompher de moi , a tramé de nouvelles trahisons ; & comme il m'avoit séduite par une soumission apparente , & par les feintes demonstrations d'un amour violent , il s'est figuré qu'il me séduiroit encore , & c'est dans cette vue que vous le voyez , grande nymphe à genoux devant moi , & tenant le même langage que tiennent ceux qui aiment véritablement. Mais il me semble que ma résistance devoit avoir vaincu son opiniâtreté , s'il n'aimoit mieux me déplaire , que de vivre tranquille.

C'est donc en vain qu'il continue ses feintes ; il ne fait que m'indisposer davantage , & sa vue m'est désormais plus insupportable que sa perfidie ne le fut jamais. Si par une juste punition des dieux , sa flamme s'est en effet rallumée , il est seul auteur de son mal , & lui-même s'est préparé ce supplice. Car pourquoi s'en prend-il à Doris

qui ne veut pas même se souvenir qu'il soit au monde ? Ou pourquoi veut-il qu'elle lui remette entre les mains les armes dont il s'est blessé, en pensant la blesser seule ? Il y auroit trop d'imprudence à moi ; & le souvenir de ma vie passée m'est trop présent. Qu'il se retire donc, & qu'il me laisse jouir du bonheur qu'il m'a procuré sans le vouloir. Si du mal qu'il me préparoit, le ciel en a tiré un si grand bien pour moi, qu'il avoue enfin que les dieux ont protégé mon innocente amitié contre le plus ingrat & le plus perfide des bergers. Voici donc, grande nymphe, tout ce que je puis en sa faveur. Je lui déclare que je suis contente de son ingratitude, que je lui en remets l'offense, que sa vengeance m'est agréable, & s'il le faut, pour qu'il m'épargne sa présence importune, que j'ai pitié de son mal.

La bergere en finissant étoit si émue, que la rougeur se répandit sur son beau teint ; & cette couleur la rendoit encore plus belle. Leonide voyant qu'elle n'avoit plus rien à dire, fit signe à Palémon de répondre. Alors le berger se relevant, commença de la sorte, après avoir salué la nymphe.

REPONSE DE PALEMON.

GRande nymphe, il est bien vrai que les dieux ne se montrent jamais, sans faire du bien, puis que vous qui en êtes une image vivante, vous avez à peine paru en ce lieu, que l'erreur où j'ai si long-temps vécu est dissipée. Je conviens de tout ce que Doris vous a raconté; j'avoue même que mes obligations sont au dessus de tout ce qu'elle peut dire. Mais après avoir entendu ses reproches, il faut que je me plaigne des dieux qui m'ont caché la plus grande partie de mon bonheur; ainsi en usent-ils envers les hommes, de peur qu'il n'y ait ici-bas une félicité parfaite. Qu'il me soit aussi permis de me plaindre de la bergère; elle a blessé l'amitié qu'elle m'avoit jurée, au lieu qu'elle n'a contre moi que des soupçons, & qu'elle a tourné à mon desavantage ce qu'elle auroit dû prendre pour des preuves de mon amour. Mais comment oserois-je me plaindre d'elle, puis que tu me commandes, ô Amour, d'approuver toutes ses actions? J'essayerai donc, grande nymphe, de vous persuader que Palemon sçait aimer, & que Doris n'a pas eu raison de croire le contraire. Elle avoue que je l'ai aimée, & qu'elle m'aimoit; que me reproche-t'elle qui fonde sa rupture sur la jalouſie? Mais si

350 *La II. Partie de l'Astrée.*

mon amour lui a plû, pourquoi l'effet de cet amour lui a-t'il été defagréable ? Si tout me rendoit jaloux, n'étoit-ce pas une preuve certaine que je l'aimois infiniment ? Mes soupçons, dit-elle, étoient un outrage à sa vertu. Ah, grande nymphe, si la bergere sçavoit aussi bien prendre de l'amour qu'elle en sçait donner, ne diroit-elle pas plus tôt que ces mêmes soupçons étoient un témoignage de mon estime pour elle ? Si je n'avois crû qu'elle meritoit que tous la servissent, comment aurois-je pu croire que tous l'eussent servie ? Et si je n'avois eu cette opinion, comment aurois-je été jaloux ? Cette jalousie donc, ô belle Doris, ne prouve pas moins la violence de l'amour que les soupirs & les larmes ; elle a pour principe la connoissance du mérite des personnes aimées, au lieu que souvent les soupirs & les larmes n'en ont point d'autres que leur cruauté, ou ce que l'on souffre en les aimant. Ainsi, grande nymphe, elle devoit m'aimer davantage, pour diminuer en quelque sorte le poids que j'ajoutois à mon amour. Mais que lui conseil-la sa cruauté, ou plus tôt son ingratitude ? Elle rompt des nœuds que tant de services, que tant d'amour auroient dû rendre indissolubles, & colore cette rupture de vains refroidissemens qu'elle imagine en moi. Elle dit qu'alors je ne la voyois pres-

que plus : hélas se peut-il que dans nos actions on soupçonne un dessein si contraire aux effets mêmes qu'elles produisent ! Si je vous demande , ô belle Doris , quelle opinion vous aviez de moi , lors que je commençai à vous servir ; vous avouerez sans doute , si vous ne voulez vous contredire vous-même , que jamais berger ne fut si amoureux. Or dites maintenant en présence de la sage nymphe , & de la respectable druide , pour quelle bergere je vous ai changée. Si vous avouez que je n'ai point porté ailleurs mes vœux , pourquoi vous plaignez-vous ? & pourquoi avez-vous soupçonné dans mes actions des vues si contraires à mes sentimens ? Palémon m'a aimée , Palémon me voit moins souvent qu'à l'ordinaire , sans doute , deviez-vous dire , que mon berger en est empêché par quelque force inévitable. En compatissant ainsi au mal que je souffrois , éloigné de vous , vous n'auriez point manqué si essentiellement à la foi que vous m'avez jurée. Mais, me direz-vous , que signifioient donc ces instans qu'à peine vous me donniez , au lieu qu'auparavant les jours les plus longs vous paroissoient trop courts auprès de moi ? Je vous le dirai , ô sage nymphe , & j'ose me flatter que vous jugerez de ma fidélité plus équitablement que ma bergere ; je la conjure seulement de se rappeler

comment je vivois alors.

Grande nymphe, je puis dire avec vérité, que jamais on ne mena une vie plus solitaire que moi, excepté les momens que je passois auprès d'elle. Dès que le jour commençoit à paroître, je sortois de ma cabane, & me retirois tantôt dans les antres les plus sauvages, pour m'occuper uniquement d'elle; & tantôt sur le sommet des montagnes, pour découvrir au moins l'heureux séjour qu'elle habitoit. Et rien ne pouvoit me faire quitter cette solitude, ni l'amitié de mes voisins, ni la tendresse de mes proches, ni le soin de mes troupeaux, excepté le seul desir de la voir. Elle se plaint que je vivois ainsi, elle qui seule en étoit la cause, & je n'osois encore lui en découvrir la raison.

Or, sage nymphe, il m'a toujours semblé qu'il falloit préférer l'honneur de sa bergere à sa propre satisfaction. Il arriva donc que notre familiarité fut desapprouvée, & que des méchans en prirent occasion de tenir des discours injurieux, mais si sourds pourtant que je n'ai jamais pu en connoître l'auteur. Que pouvois-je faire en ces circonstances? Entreprendre un long voyage? Je n'étois pas maître de mes actions. Cesser d'aimer la bergere? J'aurois plus tôt cessé de vivre. Puis que notre familiarité donnoit lieu à ces discours, à quoi devois-je

vois-je plus tôt me résoudre qu'à l'interrompre pour quelque temps, & à sacrifier ainsi mon repos ?

Si elle se plaint que je ne lui en ai rien dit ; qu'elle se plaigne encore que je l'ai trop aimée ; car si je l'avois moins aimée, me serois-je privé du bonheur de la voir, plus tôt que de lui déclarer ce qui me faisoit vivre de la sorte avec elle ? Je sçavois avec quel soin elle avoit toujours conservé sa reputation, & je sentoisi bien que lui rendre ces discours qui l'offensoient, c'étoit lui causer un mortel déplaisir. Jugez maintenant, grande nymphe, quel devoit être mon amour, & si je n'étois pas fondé à demander à la bergere de grandes preuves de son affection, puis que l'amour ne se paye que par l'amour.

Pour ce qui regarde Pantémon, ce que j'entendois d'elle ne venoit pas d'une jalousie injuste, comme elle le soutient, mais d'une jalousie très-fondée. Elle vient d'avouer elle-même que ce berger a d'excellentes qualités ; d'ailleurs l'amitié que son frere lui portoit, ne m'étoit pas suspecte sans raison ; mais plus encore l'accueil qu'elle lui faisoit ; accueil au reste qu'elle devoit discontinuer, quand elle eut reconnu ma jalousie, & qui fit parler ouvertement de leur mariage. Si ces nouvelles ne m'avoient point ému, ne l'aurois-je pas plus offen-

lée, qu'elle n'offensoit son frere, en faisant ce que je desirois ? Si l'amitié a plus de privilege que l'amour, les plaintes sont fondées ; mais si cela n'est pas, pourquoi se plaint-elle que mon amour ait voulu l'emporter sur l'affection qu'elle avoit pour son frere ?

Voilà, grande nymphe, la source de tous mes malheurs. Lors que je lui reprochai l'accueil qu'elle faisoit au berger, elle me répondit que c'étoit par rapport à son frere ; & quand je lui repliquai que le bruit de leur mariage étoit public, & qu'il m'étoit impossible de vivre, tant que ce bruit dureroit : » A quoi, me dit-elle en changeant de visage, vos bizarres soupçons veulent-ils encore me contraindre ? » Donnez-leur, lui répondis-je, quels noms il vous plaira, mais je n'aurai point de repos que ce berger ne soit éloigné de vous. Eh bien, me dit-elle, je consens encore à vous donner cette satisfaction, dieu veuille qu'il ne vous prenne plus d'humeurs semblables. » Ces paroles furent prononcées d'un ton à redoubler mes soupçons ; je résolus donc de m'éclaircir, & de ne m'en fier qu'à mes propres yeux. Malheureuse défiance, que tu m'as coûté de larmes & d'ennuis ! J'épiaï le temps que Pantémon venoit la trouver, je choisîs par hazard un jour qu'elle gardoit le lit, & me

glissant dans un cabinet à côté de sa chambre, je vis hélas pour mon malheur que le berger étoit assis sur son lit, & qu'il lui baisoit la main, sans qu'elle fit la moindre résistance. Je vis encore qu'il lui parlong temps la tête nue, & qu'elle lui répondit; mais, à ce que je pus remarquer sur son visage, ses réponses n'avoient rien d'une bergere irritée. Si j'eusse pu appercevoir le visage de Pantémon, peut-être j'eusse-je apperçu quelque mécontentement qui m'eût tranquillisé; mais il me tournoit presque le dos, pour lui parler plus bas.

J'étois dans ces mortelles inquietudes, lors que je vis hélas que non content de ces aveurs il lui découvrit le sein, & le baisa sans résistance de sa part. Amour, quel deins-je alors! mais, dieux, quel devois-je devenir! Pantémon partit, je partis aussi, lui mécontent à cause de moi, & moi désespéré à cause de lui; car c'est ainsi que l'amour nous punissoit l'un par l'autre. Dites-moi, je vous prie, sage nymphe, auriez-vous crû que j'eusse aimé, si j'avois été insensible à ce coup? & pouvois-je faire moins que de m'éloigner? J'essayai de recouvrer ma liberté, je l'avoue; & c'est alors qu'elle m'envoya une de ses anies. Mais que pouvois-je imaginer que fut un pareil message? & pouvois-je dé-

mentir mes propres yeux ? Croyant donc que j'étois trahi, je fis dans ma colere la reponse dont elle se plaint ; l'erreur où j'étois me fit parler ainsi.

Je voulois bien qu'elle sçût que son changement m'étoit connu ; cependant lors que je songeois à lui reprocher sa perfidie, Amour me retenoit en me disant que j'offenserois trop celle que j'avois tant aimée, & qu'il devoit me suffire d'être enfin desabusé. Conseil pernicieux, pourquoi vous écoutai-je ? Si d'abord j'avois déclaré à la bergere ce que j'avois vu, elle se seroit expliquée avec moi, & j'aurois eu autant de bonheur, que depuis j'ai ressenti de déplaisir. Au contraire, en m'éloignant d'elle, je ne pus sçavoir que long temps après, que Pantémon ne la voyoit plus ; & je n'osois même demander de leur nouvelles, de peur d'apprendre des choses qui auroient augmenté mes regrets. Mon amour enfin triompha de ma colere, je revins insensiblement à Doris, & d'abord oubliant l'outrage que je croyois avoir reçu, me voilà plus que jamais dans ses chaînes. Mais quelle la retrouvai-je, ô grands dieux ! c'étoit bien la même beauté, mais non cette même Doris qui n'aimoit que Palémon, & qui ne caressoit que lui. Dès lors je n'ai plus essuyé que des mépris & des rigueurs, sans que j'aye pu m'éclaircir avec elle.

Que pourroit-elle répondre à Palemon, il lui disoit : » Ingrate bergere , est-il possible que tant d'années de service , tant de témoignages d'amour & de fidélité n'ayent pu effacer l'injuste idée que vous aviez conçue de moi ? Ma jalouffe a éclaté , je le veux ; mais la jalousie n'est-elle pas un effet de l'amour ? Si ma jalousie vous offensoit , il falloit me punir en prenant à votre tour de la jalousie. Mais comment l'aurois-je pu , me direz-vous , puisque vous vous êtes éloigné de moi ? Je me suis éloigné de vous ? Eh bien éloignez-vous aussi de moi. Mais peut-être l'avez-vous déjà fait , & qui sçait si votre offense n'excede pas la mienne ; supposons pourtant que la chose soit égale , si vous ne voulez qu'égaliser le châtement à l'offense , maintenant que je reviens à vous , que ne revenez-vous à moi ? Me voici à vos genoux , touché de repentir. N'écoutez-vous donc plus que votre injuste colere , & le souvenir de mes services passés ne peut-il l'appaiser ? » Ainsi dit Palemon ; & déjà Leonide & Chrysanthe se préparoient à donner leur jugement , quand l'autre berger se hâta d'expliquer ses raisons.

HISTOIRE D'ADRASTE.

JE vous conjure , grande nymphe , & vous sage Chryfante , de surfeoir votre jugement , jusqu'à ce que vous ayez entendu le plus fidele , & le plus sincere amant qui fut jamais. J'ai aimé la bergere dès le berceau , & mon amour n'a cellé de s'accroître avec le temps. J'ai souffert ses mépris , j'ai souffert qu'à mes yeux elle en aimât un autre. Je sçais qu'elle & Palémon ont ri de mon amour & de ma patience ; cependant je n'ai pu rompre mes chaînes. Je regardois comme mes ennemis ceux qui me le conseilloient ; & tout privé que j'étois de la douceur de l'esperance , ma passion a-t-elle changé ? s'est-elle lassée ? s'est-elle rallentie ? Doris m'a vu souvent fondre en pleurs devant elle ; elle m'a vu tomber à ses piés sans sentiment , mais & mes pleurs & mes perils ne m'ont attiré de l'ingrate que des dédains & des railleries ; & si j'avois pu consentir à lui déplaire , dans mon juste ressentiment je me fusse vengé sur Palemon. Mais quelque opinion que la bergere ait de moi , je puis me donner le titre d'amant sans reproche.

La jalousie n'est jamais entrée dans mon ame , jamais je n'ai pensé à desapprouver aucune des actions de Doris. Ses rigueurs

mêmes , j'en atteste l'Amour , m'étoient cheres, quand je me rappellois qu'elles lui étoient agréables. Peut-être que quelque bergere m'a regardé d'un œil favorable , & sans doute j'ai donné des témoignages de ma fidelité. Aussi , pour ne pas laisser impunis tant de mépris , l'Amour lui a fait ressentir par sa mesintelligence avec ce berger , toutes les amertumes dont elle m'abreuve depuis si long temps. Mais avant que Palémon l'ait aimée, depuis qu'il l'a aimée , lors qu'il s'en est éloigné , & lors qu'il est revenu , qu'elle dise si elle n'a pas toujours reconnu en moi une extrême affection , & si jamais rien a pu l'alterer. Je l'ai servie le premier , seul j'ai toujours continué , & de quelque maniere qu'elle me traite , je la servirai le dernier.

Malgré toutes ses cruautés passées , je l'excuse en quelque sorte : engagée à Palémon , elle eût manqué à la fidelité qu'elle lui devoit , si elle en avoit usé autrement ; mais à present qu'elle l'a quitté , de quels prétextes peut-elle colorer sa cruauté ? Elle vous a dit elle-même , en commençant son discours , qu'elle avoit aimé Palémon , parce qu'elle avoit crû que l'amitié devoit être payée par l'amitié. Daignez , grande nymphe , prononcer comme elle. Je jure par elle-même , & c'est le plus grand serment que je puisse faire , que jamais il n'y

360 *La II. Partie de l'Astrée.*

eut un amour plus vif, plus sincere, plus fidele que celui d'Adraſte pour Doris.

Adraſte finit de la ſorte, avec tant de démonſtrations d'un veritable amour, que tous ceux qui l'avoient entendu, reſſentirent une partie de ſa peine. Et Doris voyant qu'il ne vouloit plus rien dire, répondit en ces termes :

Grande nymphe, je ſuis bien fâchée pour le repos de ce berger, que tout ce qu'il vous a dit ſoit veritable ; mais vous jugerez, lors que vous m'aurez entendue, que je ne ſuis point coupable, & que lui ſeul a pourſuivi opiniâtement ſon malheur. Quand il me déclara ſon amour, nous étions ſi jeunes tous deux, que je n'en fus point emue. Depuis il fit un long voyage, & à ſon retour il trouva que je n'étois plus à moi, mais à Palémon. Or, berger, pouvez-vous vous plaindre que je ne vous aye point aimé, quand l'âge m'en rendoit incapable ? Accuſez-en la nature, accuſez-en les loix auſquelles elle nous a aſſujetés. Et trouvez-vous étrange que je ne puiſſe vous aimer, quand je ne ſuis plus à moi ? Mais il me ſemble que vous pouvez avec raiſon vous plaindre d'être venu à moi trop tôt, & d'y être revenu trop tard. En effet quand vous dites que je ne vous ai jamais regardé qu'avec dédain, comment ne reconnoiſſez-vous pas en cela même les obligations

obligations que vous m'avez ? Si malgré mes rigueurs votre amour est devenu si violent, qu'eût-ce été, si j'avois usé de douceur à votre égard ? Souvenez-vous, Adraste, que mes bontés auroient augmenté votre mal, loin de le soulager ; outre qu'elles auroient blessé la fidélité que j'avois jurée à Palémon.

En avouant qu'il est juste d'aimer qui nous aime, je n'ai pas dit qu'il fût injuste de n'aimer point tous ceux dont on est aimé ; autrement il n'y auroit point de fidélité ni d'assurance en amour ; & vous même, vous devriez rendre un amour réciproque à la bergere Byblienne qui meurt pour vous. J'ai seulement prétendu qu'une bergere dont le cœur est libre peut sans reproche aimer qui l'aime ; or il n'y a rien ici de semblable, puis qu'étant engagée ailleurs, je ne puis passer à une passion nouvelle, sans renoncer à l'ancienne.

Si je vous l'ai dissimulé, si je vous ai donné des esperances, plaignez - vous, c'est avec justice que vous le ferez. Mais, si je ne vous ai point trompé, que ne me rendez-vous plus tôt des actions de graces ? Ne vous ai-je pas mille fois conjuré, supplié de mettre fin à cette affection ; & ne m'avez-vous pas toujours répondu que vous prendriez ce parti, si vous pouviez vivre & ne m'aimer point ? Si vous avez continué, n'é-

toit-ce pas plus pour votre satisfaction que pour la mienne ?

Mais, si je ne me trompe, sage nymphe; ce qui a pu le tromper lui même, il s'est imaginé sans doute que mon affection pour Palémon m'a seule empêché d'écouter la sienne; en effet dès qu'il a sçu nos divisions, il m'a tellement pressée, importunée, que je dois moins le regarder comme un amant, que comme un ennemi. Mais il n'a pas considéré que je ne me déferois jamais de cet amour, sans perdre à la fois toute puissance d'aimer.

Adraсте alloit repliquer, si Leonide ne lui eût imposé silence. Alors la nymphe tirant à part Chrysante & les bergeres, leur demanda leur avis; mais parce qu'elles furent long temps à décider, & que les bergers n'étoient point appelés à leur conseil, Hylas fut le premier qui s'adressant à Doris, lui dit: » Que ne recevez-
 » vous ces deux bergers qui vous aiment,
 » en témoignage de votre beauté, & tous
 » ceux encore qui voudront se donner à
 » vous? Votre conseil, répondit froide-
 » ment Doris, conviendrait à celles qui
 » veulent passer pour belles, & qui ne le
 » sont pas, ou qui préfèrent leur vanité à
 » un solide repos. Si c'est un bien d'être
 » aimée, repliqua Hylas, plus vous le se-
 » rez & plus vous aurez de bien. Et si c'est

» un mal , ajouta Doris , plus j'aurai de
» mal. Comment , reprit Hylas , vous n'es-
» timez point la pluralité des amans ? Ils
» deviennent enfin nos ennemis , dit la
» bergere , & lors qu'ils nous aiment , ils
» nous sont importuns. D'ailleurs je ne
» crois pas que l'on puisse ainsi partager son
» cœur ; & quand on le pourroit , si l'amour
» d'un seul coute tant de peines , que se-
» roit-ce de tant d'amours ? Vous ne vou-
» lez donc en aimer qu'un , dit Hylas ? C'est
» encore trop , répondit-elle ; aussi n'en
» veux-je point aimer du tout. Et vous, ber-
» gers , ajouta Hylas , quel est votre senti-
» ment ? Nous montrons bien , dit Palé-
» mon , que nous pensons comme la ber-
» gere. Comment , dit Hylas , que l'on ne
» peut en aimer qu'un ? Encore moins , ré-
» pondit Palémon , puisque tous deux nous
» en aimons une.

La nymphe , en revenant à sa place , in-
terrompit ces discours , & chacun s'étant
remis à la fienne , elle prononça de la sorte :

JUGEMENT DE LEONIDE.

» Quoiqu'il y ait en ce différend des cir-
» constances qui semblent se détruire , nous
» n'y voyons rien qui soit opposé à l'amour ;
» car il n'est pas plus naturel à la flamme
» de s'élever , qu'à l'amour de produire
» de ces dissensions. Considérant d'un autre

364 *La II. Partie de l'Astrée.*

» côté que ce n'est pas aimer, que de ne
» se pas donner tout entier à l'objet que
» l'on aime, nous ne pouvons croire qu'il
» n'y ait pas une sorte de trahison à parta-
» ger son affection. C'est pourquoi, toutes
» choses sagement pesées, nous disons qu'il
» y auroit de l'injustice à croire que les di-
» visions si naturelles à l'amour doivent
» l'éteindre, ou qu'il puisse être jamais par-
» tagé entre plusieurs : nous déclarons que
» les petites querelles des amans sont des re-
» nouvellemens de tendresse; & que changer
» ou diviser une inclination, c'est un attentat
» horrible contre l'amour. En conséquen-
» ce nous ordonnons que Doris aimera Pa-
» lémon, & qu'à l'avenir Palémon donne-
» ra à Doris de meilleures preuves de son
» amour, que sa jalousie, quoiqu'elle en soit
» un signe. Mais comme la maladie est si-
» gne de vie, mais d'une vie qui menace
» ruine, la jalousie est aussi un signe d'a-
» mour, mais d'un amour qui peut finir.
» Doris rendra donc sa bienveillance à Pa-
» lémon, & elle oubliera tout ce qui lui a
» déplu dans sa conduite, considérant que
» l'amour fait commettre bien des fautes
» que l'on ne feroit point, si l'on n'étoit
» atteint d'une passion aussi violente. Mais
» afin de prévenir les déplaisirs que la ber-
» gère a ressentis, nous voulons que Doris
» traitant Palémon comme la personne

» qu'elle aimera le plus , Palémon de son
» côté aura toute sorte de déference pour
» Doris.

» Quant au malheureux Adraſte , nous
» lui laissons le choix d'être à jamais l'e-
» xemple d'un amour fidele & inutile , ou
» de rompre par un effort violent ses pre-
» miers liens , pour répondre à l'amour de
» celle dont il est aimé.

Tel fut le jugement de Leonide : juge-
ment qui produisit des effets bien op-
posés sur les trois personnes interessées.
Tandis que Palémon transporté de joye
begayoit un remerciement ; Doris gardoit
un profond silence, & tenoit les yeux bai-
ssés , comme ignorant si elle devoit se ré-
jouir ou s'affliger ; & Adraſte tombé par
terre sans sentiment , excitoit la compas-
sion de Doris même. On s'empressa à le se-
courir ; & quand il fut un peu revenu à
lui-même , Leonide & ses compagnes les
laissèrent tous trois. Ils ne demeurèrent pas
long temps ensemble ; Palémon prit incon-
tinent Doris, & l'emmena du côté de Mont-
verdun. Adraſte les suivit des yeux , &
lors qu'il les perdoit de vue : » Allez , dit-
» il , trop heureux amans , jouissez de vo-
» tre bonheur & du mien , tandis que le
» reste de ma vie je payerai de mes larmes
» la felicité que vous possederez. » Depuis
il perdit tout à fait l'entendement , & fit

de si grandes extravagances que ceux mêmes qu'elles faisoient rire en étoient touchés de compassion.

Hylas qui ne pouvoit souscrire au jugement de Leonide , soutenoit contre tous, que ce differend pouvoit être terminé d'une maniere plus équitable; & comme Leonide & Pâris connoissoient l'humeur du berger, ils furent charmés, pour passer le temps, de le faire parler. » Ma sœur, dit » Pâris, il me semble que vous pouviez » traiter plus favorablement le pauvre » Adrasste. Qu'en pensez - vous, Hylas? » Pour moi, répondit le berger, je suis » tenté de croire que les dieux ont permis » cette injustice, pour le punir de sa simplicité. Concevez, Hylas, dit la nymphe, combien nos sentimens sont opposés; bien loin que sa constance pour Doris me semble punissable, c'est par cette considération qui je lui ai permis de l'aimer toujours, s'il le vouloit. Permission fort avantageuse, repartit Hylas; je vous avoue que s'il en avoit appelé à moi, & que j'eusse pû revoquer votre arrêt, je n'aurois pas balancé; & je m'assure qu'ils auroient été tous contens. Et moi, interrompit Silvandre, je m'assure que ce jugement eût été bien sage. Sans doute, repliqua Hylas, non, si l'on s'arrête aux visions de Silvandre, mais si l'on pèse les motifs qui

font aimer. Qu'auriez-vous ordonné,
dit la nymphe ? Que Doris les aimât
tous deux, & que tous deux la servissent,
répondit Hylas ; par là ils auroient été
aimés de la bergere, ce qu'ils desiroient ;
& la bergere eût été mieux servie.

Leonide & ses compagnes éclatant de
rire : Il semble, dit-il, grande nymphe,
que vous riez de ma décision. Il semble
plus tôt, dit la nymphe, que vous riez
de la mienne. Excusez-le, madame, in-
terrompit Silvandre, ses discours sont
conformes à ses sentimens. Si les vôtres,
dit Hylas, different des miens, vous pen-
sez très mal, & je voudrois sçavoir sur
quel fondement vous blâmez mon or-
donnance.

Silvandre répondit froidement : Ce
que plusieurs possèdent, n'appartient en
entier à personne ; si Adraсте & Palémon
possèdent ensemble l'affection de Doris,
ils n'en auront qu'une partie ; mais en
amour, n'avoir qu'une partie, c'est ne
rien avoir.

Grande nymphe, dit Hylas, entendez-
vous jamais rien d'aussi absurde ? Qui
jugera que dans un verre il n'y ait point
d'eau, parce que le Lignon entier n'y est
pas ? Vous auriez quelque raison, répon-
dit Silvandre, si l'amour pouvoit être di-
visé comme l'eau ; l'eau est de telle na-

» ture, qu'une seule goutte n'est pas moins
 » eau, que toutes les sources ensemble ;
 » mais l'amour cesse d'être amour, dès qu'il
 » lui manque quelque chose. Que sera-ce
 » donc, interrompit Hylas ? Le contraire
 » de l'amour, repliqua Silvandre ; car il y
 » dans l'amour, affection extrême, & confi-
 » tante fidelité. Si la fidelité n'est jointe à
 » l'extrême affection, c'est perfidie, & non
 » pas amour. Or si l'amour est indivisible,
 » comment auroit-on pû ordonner à Do-
 » ris de partager son cœur entre Adraste &
 » Palémon ?

» Il me semble, Hylas, dit Pâris, que
 » nous avons la raison de notre côté ; mais
 » que Silvandre a pour lui tous ceux qui
 » l'entendent. Si donc vous ne lui répon-
 » dez, je serai contraint d'abandonner vo-
 » tre parti. Gentil Pâris, dit Hylas, la ve-
 » rité, quoiqu'en dise Silvandre, quoique
 » vous en puissiez croire, ne changera pas ;
 » je sçai pour moi que l'expérience est au-
 » dessus de tous les discours. Silvandre n'a
 » que des paroles, & moi j'ai l'expérience
 » pour moi. J'en ai aimé à la fois plusieurs,
 » & quoiqu'il veuille dire, je sçai fort bien
 » que je les aimois véritablement. Pour-
 » quoi Doris ne pourroit-elle pas faire de
 » même ? Plusieurs, dit Silvandre, croient
 » faire des choses qu'ils ne font point en
 » effet. De même Hylas croit bien aimer,

» mais il se trompe lui même; ainsi qui vou-
» dra bien aimer, ne le prendra point pour
» son modèle. Qui donc, interrompit Hy-
» las? c'est vous sans doute que l'on doit
» se proposer pour modèle. Oui, c'est moi,
» dit Silandre; car mon amour est par-
» fait, on ne peut y rien reprendre, & je
» vous défie de m'en indiquer un autre qui
» le soit davantage. Quelle présomption,
» s'écrie Hylas! si on l'en croit, il est le
» seul qui sçache aimer, c'est lui qui don-
» ne des loix à l'amour, & qui l'a fait des-
» cendre du ciel parmi les hommes. Belle
» nymphe, ajouta-t'il, permettez-moi de
» le confondre, » & se mettant une main
sur les côtés, & de l'autre faisant des ges-
tes violens: » Tu dis, poursuivit-il, Sil-
» vandre, que ton amour est parfait, que
» l'on ne peut y rien reprendre, & que
» je ne puis t'en proposer un qui le soit da-
» vantage. Voilà deux choses, répond d'a-
» bord à la première.

» A ce qui est parfait, on ne peut rien
» ajouter, j'espère que tu ne le nieras pas;
» avoue donc que tout ce qui est parfait est
» en même temps extrême. Or si ton amour
» est parfait, on n'y peut rien ajouter; & dès-
» là il est extrême. Dis-moi maintenant ce
» que c'est que l'amour: n'est-ce pas un
» desir de la beauté, d'un bien qui nous
» manque? Mais si ton amour est le desir

» d'un bien qui te manque , avoue donc
» que l'on y peut ajouter quelque chose.
» Tu dis encore que l'on ne peut y rien re-
» prendre. Si je te demande qui tu aimes,
» tu répondras que c'est Diane , la bergere
» du monde la plus accomplie. Or répons-
» moi ; si elle est aussi accomplie que tu le
» crois , quelle est ta présomption de
» l'aimer ? car il doit y avoir de la propor-
» tion entre l'objet qui aime , & celui qui
» est aimé. Par la même raison tu me blâ-
» meras d'aimer Phylis que tu diras plus
» accomplie que moi ; mais je suis dans une
» opinion contraire à la tienne ; car je n'ai
» pas de Phylis l'idée que tu as de Diane ;
» j'avoue qu'elle a du mérite & de la beau-
» té ; mais je ne suis dépourvu ni de l'un
» ni de l'autre. Elle est spirituelle , je le
» suis ; sage , je ne suis pas insensé ; ber-
» gere , je suis berger ; si elle est Phylis en-
» fin , moi je suis Hylas. Si je ne vaux pas
» tant qu'un autre ne puisse valoir plus ,
» Phylis n'est pas si belle , qu'elle ne puisse
» être surpassée en beauté. Si donc quel-
» qu'un veut bien aimer , il faut qu'il aime
» comme Hylas , & non pas comme Sil-
» vandre. Car pourquoi aime-t'on , si ce
» n'est pour avoir du plaisir ? Mais quel
» plaisir peuvent avoir ces sombres amans
» qui se rongent sans cesse l'esprit & le
» cœur avec leur constance chimerique ?

« Diane, nous dira Silvandre, ne m'aime point, elle en aime un autre; & je ne laisserai pas de la servir, de peur d'être inconstant. Phylis, nous dira Hylas, ne m'aime point, elle en aime un autre, pourquoi ne changerai-je pas l'ingrate pour un autre bergere qui méprisera quelqu'autre berger pour moi? craindrois-je le reproche d'inconstance? Mais dites-moi, je vous prie, ce que c'est que l'inconstance? C'est un terme inventé par quelque amante artificieuse qui voyoit sa beauté s'évanouir, ou son amant prêt à la quitter. Faut-il qu'un homme sensé adopte une pareille chimere? & qu'il se consume toute sa vie en soupirs inutiles? Quoi languir dans le sein d'une ingrate & vieille maitresse, voilà ce qu'on appelle constance? Je dis moi que c'est une foiblesse, une extravagance. Qui dit vieille, dit laide; si elle est telle, quel homme sensé peut la trouver aimable? Qui dit ingrate, dit trompeuse & perfide: si elle est telle; quel courage peut s'abaisser jusqu'à porter ses chaînes? Que Silvandre cesse donc de me demander, en quoi l'on peut reprendre son amour, & où l'on peut en trouver qui soit plus accompli; il me semble que j'entens tous ceux qui m'écoutent, lui dire: Hylas aime, Hylas seul sçait aimer en homme d'esprit & de courage.

Après qu'Hylas eut fini de la sorte, chacun sourit & tourna les yeux sur Silvandre, attendant sa réponse. Le berger répondit froidement en ces termes : » Je croyois, » madame, avoir affaire avec un berger ; » je me trompois, Hylas est un de ces ora- » teurs qui déclament avec entouffiasme » devant les autels de l'Athenée. Cepen- » dant je voudrois que celui de nous deux » qui sera condamné fût puni avec la mê- » me severité que ces rheteurs que l'on » contraint, lorsqu'ils font vaincus, d'ef- » facer leurs discours avec la langue, ou » que l'on précipite dans le Rhône.

» Cela n'est pas raisonnable, interrom- » pit Hylas, & si j'en avois été averti, j'au- » rois pris des juges moins suspects, ou » pour avoir moins à effacer, j'aurois fait » ma harangue plus courte. Pourquoi, dit » la nymphe, vous sommes nous suspe- » ctés ? *Parce que vous regardez toutes* » Silvandre comme un oracle, sous pré- » texte qu'il a fréquenté quelque temps les » écoles des massiliens. Berger, ne crains » rien, dit Silvandre, il n'y a personne ici » qui soit disposé à la rigueur ; & tu ne dois » attendre d'autre chatiment que celui de » reconnoître ton erreur.

» Tu dis, Hylas, qu'il n'y a point d'a- » mour parfait, sans la jouissance du bien- » désiré, parce que l'amour n'est autre

hose que le desir d'un bien qui nous manque. Mais avant que de lui répondre, je vous supplie, madame, de m'excuser, si, pour découvrir les subtilités, je suis contraint d'employer des termes peu connus dans nos hameaux. Réponds-moi maintenant, Hylas. Desire-t'on ce que l'on possède? Tu diras que non, parce que nous ne désirons que ce qui nous manque. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comme tu le soutiens, ne vois-tu pas que posséder ce que l'on desire, c'est éteindre l'amour, puisque l'on ne s'avise point de desirer ce que l'on possède? On n'aime point ce que l'on possède, interrompit Hylas? En ce cas je suis d'avis que tu aimes, & que je n'aimes point, afin que tu desires & que je possède. Mais, repartit Silvanre, quand l'amour ne seroit qu'un desir, faudroit-il conclure que la jouissance peut l'augmenter? Si tu y fais reflexion tu diras plus tôt qu'elle le diminue; car semblable à l'arc qui plus il est tendu, plus impetueusement il pousse la flèche, notre ame desire avec bien plus de violence, les biens qui sont plus difficiles. Si les desirs diminuent à proportion que le bien desiré est facile à obtenir, à plus forte raison quand ils seront satisfaits. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comment peux-tu croire qu'il soit

» augmenté par la possession qui diminue
 » le desir ?

» Cesse donc, Hylas, de soutenir que
 » mon amour est imparfait, parce que j'
 » ne possède point l'objet que j'aime ; &
 » ne m'oppose plus qu'il doit y avoir d'
 » la proportion entre Diane & moi. J'e
 » conviendrai avec toi, si tu nies que l'hom
 » me doit aimer dieu ; mais si tu avoue
 » qu'il doit l'aimer, je te demanderai s'
 » y a plus de disproportion entre Diane &
 » moi, qu'entre le grand Thaurates & Hy
 » las. Et pour te desabuser, il faut que j'
 » t'explique encore ce mystere d'amour.

» Nous ne pouvons aimer sans connoître
 » l'objet de notre amour. O, s'écria Hy
 » las, combien est faux ce que tu avances
 » J'ai aimé plus de cent femmes en ma vie
 » sans les bien connoître ; aussi dès que
 » les trouvois ingrates ou fieres, je les qua
 » tois irrité contre moi même de mon e
 » reur. L'épreuve que tu as faite, dit Si
 » vandre, doit elle-même te faire conve
 » nir de ce que j'avance. Tu aimois ce que
 » tu ne connoissois pas, c'est-à-dire, que
 » leur croyant les perfections que tu ima
 » ginois en elles tu les aimois, & que t
 » cessois de les aimer aussitôt que tu recon
 » noissois qu'elles n'avoient point ces pe
 » fections. Comprends donc que la con
 » noissance de ces perfections imaginées

» étoit la source de ton amour. En effet si
» la volonte d'où procede l'amour ne se
» meut que vers les objets que l'entende-
» ment juge bons , & si l'entendement ne
» peut juger de ce qu'il ne connoît point,
» comment te figures-tu que l'on puisse
» aimer ce que l'on ne connoît point ? J'a-
» vouerai pourtant que l'entendement peut
» se tromper , & juger aimable ce qui ne
» l'est pas ; mais l'amour n'en procede pas
» moins de connoissance , soit fausse , soit
» veritable.

» Or , nas - tu pas appris dans les éco-
» les des massiliens que l'entendement &
» ce qu'il conçoit ne font qu'une même
» chose ; dis maintenant , que puisque j'ai-
» me Diane , & que je ne puis l'aimer , sans
» la connoître , quelle plus grande propor-
» tion tu peux desirer que celle qui est en-
» tre deux choses qui n'en font qu'une ?
» Comment, interrompit Hylas , Diane est
» Silvandre , & Silvandre est Diane ; en ve-
» rité , berger , si tu continues , tu devien-
» dras un fou aussi plaisant , qu'il y en eut
» jamais dans le Forest.

» Tu as raison , reprit Silvandre , de te
» moquer de moi ; car devois-je profaner
» ces mysteres en te les communiquant ?
» Aussi je me garderois bien de te les reve-
» ler si tu étois seul , mais il importe que
» je détrompe ceux qui nous entendent,

376 *La II. Partie de l'Astrée.*

» Et puisque tu ne veux point te rendre à
» mes raisons , du moins te rendras-tu à
» celles que tu m'as opposées , en par-
» lant de Phylis. Si tu trouves de la pro-
» portion entre Phylis & toi ; pourquoi
» Silvandre n'en trouveroit-il pas entre
» Diane & lui ?

» Mais j'oserai bien assurer qu'Hylas
» n'aime point Phylis. Qu'il y ait des ber-
» geres plus parfaites qu'elle , il ne m'ap-
» partient pas de le juger , mais je soutien-
» drai qu'il est impossible que tu l'aimes ,
» & que tu ayes si mauvaise opinion d'elle.
» Les premieres loix en amour sont que
» L'AMANT CROYE TOUT PARFAIT DANS
» L'OBJET AIME' ; & rien n'est plus équi-
» table que cette loi ; car si l'amant doit
» aimer sa maitresse plus que tout autre ob-
» jet , & si la volonté le porte toujours à
» ce que l'entendement lui propose com-
» me meilleur , ne faut-il pas qu'il estime
» sa maitresse plus que toute autre chose ?
» Croi-moi , c'est Hylas que tu l'aimes , &
» non pas Phylis ; aussi dis-tu que l'on n'ai-
» me que pour sa propre satisfaction. Mais
» n'as-tu jamais oui dire que nous vivons
» plus où nous aimons , qu'où nous res-
» pions ?

» Tous ces discours , dit Hylas , partent
» d'une imagination blessée comme la tien-
» ne. Mais Hylas , repartit Silvandre ,
» celle

celle d'un amant ne l'est-elle pas ? Autrement , un regard , un mot , un soupçon nous jetteroit-il dans l'abattement ? Préfererions-nous tout plaisir , tout repos , au plaisir de voir un moment l'objet que nous aimons ? Ah , si tu sçavois , Hylas , combien douce est cette folie , tu n'estimerois gueres toute la sagesse du monde. Et si tu pouvois la comprendre , cette heureuse folie , tu ne me demanderois pas quels sont les plaisirs de ces fideles amans que tu nommes sombres ; tu connoîtrois que ravis en la contemplation du bien qu'ils adorent , ils méprisent tout le reste , & que ne pouvant comprendre l'excès de leur félicité , ils demeurent dans un étonnement qui ne peut s'exprimer. Qu'il te suffise d'apprendre aujourd'hui , que l'amour ne peut donner aux dieux-mêmes d'autre bien que celui dont il recompense la fidélité des amans , de ces hommes qui par la pureté de leurs desirs égalent presque les immortels. Les autres plaisirs que tu estimes tant avilissent l'homme , & le dégradent jusqu'à la condition des bêtes.

Voilà , Hylas , de quelle espece est ton amour , amour sans proportion , & qui ne peut subsister long temps. Au contraire l'amour de Silvandre est si parfait , que l'on n'en peut rien ôter , ni y rien

„ajouter, soit pour la grandeur qui égale
 „son objet, soit pour la qualité qui est
 „conforme aux regles de la vertu.

Silvandre vouloit continuer, mais Hylas l'interrompit tout à coup en ces termes:

„Jusqu'à quand, Silvandre, abuseras-tu
 „de notre patience? & jusqu'à quand
 „crois-tu que je puisse souffrir tes dis-
 „cours insensés? „Hylas prononça ces
 mots d'une voix si éclatante, que tous se
 mirent à rire. Il fut donc obligé de garder
 le silence; & parce que le soleil étoit déjà
 p. ét. de finir sa carrière, & que Leonide
 vouloit s'en retourner, elle dit à Hylas:
 „C'est assez disputé pour cette fois; Chry-
 „sante n'a pas coutume d'être si long
 „temps éloignée de son temple. Berger,
 „il doit vous suffire que nous scachions
 „que vous êtes en état de répondre à Sil-
 „vandre, & que nous pensions que si vous
 „aviez eu plus de loisir, vous auriez sur
 „ce berger le même avantage qu'il a sur
 „vous.

Leonide après quelque discours partit
 avec Chrysante & ses filles druides. Après
 s'être reposée quelque temps au temple de
 la bonne déesse, elle alla trouver Adamas,
 sans que Pâris voulût la suivre, parce qu'il
 ne pouvoit se résoudre à quitter Diane. Il
 prit donc le chemin contraire, & ayant re-
 trouvé ces aimables bergeres, il passa avec
 elles presque tout le reste de la journée.



Guélard Sculp.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE DIXIÈME.

Leonide, après qu'elle eut quitté Chryfante, se rendit en diligence auprès d'Adamas; elle étoit impatiente de lui raconter ce que l'on avoit fait pour Celadon. Elle le rencontra sur une terrasse qu'ombrageoient des lycomores; & lui dit tout ce qui s'étoit passé au sujet du berger. Adamas ne put s'empêcher de rire, en apprenant que tous les bergers étoient dans l'erreur, & qu'en effet ils croyoient Celadon mort. „ J'ai pensé, ajouta la nymphe, que „ c'étoit un moyen admirable de lui faire „ quitter la vie sauvage qu'il mène; quand „ il sçaura les regrets de sa bergere, il pren-

380 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ dra sans doute la resolution de la voir ;
„ mais je nelui ai rien dit encore ; vous fe-
„ rez beaucoup mieux que moi ; & le respect
„ qu'il a pour vous donnera plus de poids à
„ vos discours. Il m'aime , il est vrai , dit
„ le druide , il me respecte même ; & si je
„ n'avois craint qu'il ne cherchât quelque
„ autre encore plus sauvage , j'aurois aver-
„ ti Astrée que son berger est en vie. Al-
„ lons demain le trouver , aussi bien nous
„ ne l'avons point vu depuis deux jours
„ entiers.

Dès le point du jour Adamas & Leonide se mirent en chemin. Le berger n'étoit point sorti ; il avoit repassé dans son esprit ce qui lui étoit arrivé le jour précédent , satisfait de sa fortune , & d'avoir vu la belle Astrée , avant que de mourir. Et considerant qu'il n'en avoit jamais eu tant de faveur , excepté lorsque jeune enfant , il la vit au temple de Venus : „ Heureux des-
„ astre , s'écrioit-il , ô bonté d'amour , qui
„ mêle aux plus grandes amertumes les
„ plus grandes joyes ! Qui voudroit se souf-
„ traire à ton obéissance , quand tu veilles
„ de la sorte sur ceux qui t'appartiennent !

Tandis qu'il étoit occupé de ses pensées , & qu'il les exprimoit ainsi , Adamas & Leonide arriverent ; ils le trouverent moins sombre qu'ils ne l'avoient laissé , & s'en rejouirent avec lui. „ La joye que vous lisez

, sur mon visage, dit Celadon, ressemble à
, ces soleils d'hiver, qui se levent tard, & se
, couchent de bonne heure. ,, Il leur ra-
conta ensuite comment il avoit rencontré
Silvandre, & lui avoit mis entre les mains
une lettre; comment Astrée étoit venue
avec toutes les bergeres, comment il l'a-
voit vue, & lui avoit mis dans le sein une au-
tre lettre. ,, Mais hélas, mon pere, conti-
nua-t'il, ne dois-je point craindre que le
ciel ne m'ait montré la felicité dont je
devrois jouir, que pour me faire mieux
sentir l'horreur de l'état où je suis!

,, Mon fils, repondit le druide, croyez
plus tôt que l'amour qui veut recompen-
ser votre fidelité, vous a envoyé cette
legere satisfaction, pour ne pas vous
porter tout à coup du comble de la mi-
sere au comble de la joye. Leonide vous
dira combien la belle Astrée vous aime,
& les témoignages qu'elle lui en a vu
donner. ,, Alors Leonide lui raconta les
cérémonies que l'on avoit observées en
lui élevant un tombeau, les regrets, les
discours de tous les bergers, & surtout
l'affliction d'Astrée: ,, Il ne tient qu'à
vous, ajouta la nymphe, de voir ce tom-
beau, il est si près d'ici, que j'ignore
comment vous n'avez point entendu les
voix des filles druides & du vacie. ,,
au même temps Adamas & Leonide le

conduisirent au lieu du tombeau. O dieux, quel devint-il ! Il lut plusieurs fois l'inscription, & dit à Leonide : » J'avoue que
 » vous m'avez dit la verité ; mais après ce
 » témoignage, ajouta-t'il, ne manquerois-
 » je point d'amour, si je persistois à ne la
 » point voir ? Sans doute, vous en man-
 » queriez, dit Adamas, & je croirai que
 » vous n'aimez point Astrée, si persuadé
 » qu'elle vous aime, & pouvant la voir,
 » vous vous tenez éloigné de sa présence.
 » Lui obéir, repartit Celadon, est-ce man-
 » quer d'amour ? Quand elle vous a défen-
 » du de paroître devant elle, ajouta le
 » druide, elle vous haïssoit, & maintenant
 » elle vous aime. Et n'avez-vous pas déjà
 » violé sa défense, lors que vous vous êtes
 » présenté à ses yeux ? Oui, repliqua
 » Celadon, mais elle ne m'a point vu
 » puis qu'elle dormoit. Je goute vos rai-
 » sons, dit le druide ; aussi veux-je vous
 » donner un moyen de la voir tous les
 » jours, sans en être vu, si vous avez assez
 » de courage, ou d'amour, pour l'entre-
 » prendre.

» Le ciel m'a donné un fille que j'aime
 » plus que ma vie ; je vous ai dit qu'elle
 » étoit élevée dans les antres des carnutes
 » & que vous lui ressemblez parfaitement
 » J'ai dessein de faire croire qu'elle est ma
 » sœur, & que les anciennes druides jugeront

à propos de me la renvoyer , jusqu'à ce
qu'elle soit rétablie. Quelques jours
après vous vous habillerez comme elle ,
& je vous recevrai dans ma maison sous
le nom de ma fille Alexis. Et comme il
y a long temps qu'elle n'a paru dans cette
contrée , on vous prendra facilement
pour elle. Je ne vois ici qu'un inconve-
nient ; nous nous assemblons tous les ans
à Dreux , & cette ville est si voisine des
autres des carnutes , que les vacies & les
druides pourront aisément sçavoir que
ma fille n'est point partie. Mais heureu-
sement cette assemblée ne se fera que
dans deux lunes ; ainsi , Celadon , je ne
vois aucune difficulté à ce que je vous
propose. Ah , mon pere , dit le berger ,
malgré ce déguisement ne desobéirai-je
point à la belle Astrée ? Non , mon fils ,
car elle ne vous a pas défendu d'être Ce-
ladon , mais seulement de lui montrer
Celadon ; or en vous voyant , c'est Alexis
qu'elle verra. D'ailleurs vous ne l'offen-
serez point , si elle ne vous connoît pas ;
& si elle vous connoît , vous ne devez
attendre rien moins que la mort ; & n'ai-
mez-vous pas mieux mourir , que de
languir de la sorte ? Je me rends , dit le
berger , je me mets entre vos mains ;
vous pouvez disposer de l'infortuné Ce-
ladon. „ C'est ainsi qu'Adamas vainquit

l'opiniâtreté du berger. Mais de peur qu'il ne changeât de sentiment, le druide s'en retourna aussi tôt pour donner les ordres nécessaires, & semer le bruit de la maladie d'Alexis, & de son retour.

Quelques jours après, Adamas & Leonide apportèrent à Celadon des habits de nymphe, car les filles des druides, lorsqu'elles revenoient de leurs antres s'habilloient ainsi. Déjà le berger étoit vêtu en nymphe, & prêt à partir; mais Adamas & Leonide crurent qu'il falloit attendre le soir; & cependant Adamas instruisit Celadon de ce qu'il avoit à répondre sur la maniere de vivre des filles druides, leurs cérémonies, leurs sciences.

Le jour commençant à tomber, ils sortirent de ce lieu. Celadon, en mémoire éternelle du séjour qu'il y avoit fait, avoit gravé ces vers sur le rocher,

Au fonds de cette roche obscure
Habiterent long temps l'amour & le dédain
Sans avancer plus loin; si tu crains leurs blef-
sures,

Fui, passant, fui soudain.

Adamas usa de tant de prudence, que Paris même y fut trompé. Il prit donc la feinte Alexis pour sa sœur, c'est ainsi que nous appellerons désormais Celadon. Heureusement Paris n'étoit point de retour, lorsqu'Adamas

qu'Adamas arriva ; le druide fit d'abord mettre au lit Alexis , sous prétexte qu'elle étoit fatiguée du voyage ; & Pâris ne la vit que le lendemain , & les fenêtres fermées. Ils continuerent plusieurs jours cet artifice , que l'adresse de Celadon à jouer son personnage rendoit inutile. Elle reçut en cet état toutes les visites qu'on lui fit , & commença enfin à sortir. La maison étoit agréablement située ; elle avoit la vue de la montagne , & de la plaine , & même celle du Lignon , depuis Boen jusqu'à Feurs. Une situation si charmante avoit déterminé Pelion pere d'Adamas à y bâtir. Adamas y fit depuis élever le superbe tombeau de son frere Belizar , près d'un bocage qui touchoit la maison du côté de la montagne.

Alexis & Leonide venoient souvent se promener en ce lieu , & comme il falloit un peu monter , Alexis donnoit la main à Leonide , lors qu'elles étoient sans témoins. Un jour qu'elles s'étoient levées matin , & qu'Alexis rendoit ce service à Leonide : „ Ce que vous faites pour moi , „ dit la nymphe en souriant , peut-être aimeriez-vous mieux le faire pour une autre , qui vous en sçauroit moins de gré. „ Ah , nymphe , dit Alexis en soupirant , „ ne renouvez point mes douleurs , je „ vous en conjure. „ Elles arriverent enfin

386 *La II. Partie de l'Astrée.*

au bocage , d'où l'on découvroit tous les détours du Lignon depuis Boen, où il commence à sortir de la montagne, jusqu'à Feurs qu'il se décharge dans la Loire.

A la vue de ces bords , la feinte Alexis s'écria : „ Comment puis-je voir ces rives „ fortunées, où j'ai laissé toute ma felici- „ té ! En verité , interrompit Leonide , „ je croi que vous êtes le seul à qui la vue „ des lieux où il a goûté de la satisfaction, „ cause de l'ennui ; si l'on se souvient avec „ plaisir des maux passés, combien plus „ agréable doit être le souvenir du bon- „ heur dont on a joui ? „ La triste Alexis lui répondit: „ Ce qui rend agréable le sou- „ venir des maux passés, est ce qui rend „ amer le souvenir du bien. Mais ce qui „ augmente mes ennuis, c'est que j'en igno- „ re la cause ; je suis entré avec moi même „ dans l'examen le plus rigoureux , & je „ n'ai rien trouvé que je pusse me repro- „ cher. Croire ma bergere volage , ce se- „ roit l'offenser , & dementir mille témoi- „ gnages de sa fidelité. Croire aussi qu'elle „ me traite de la sorte sans raison , ce se- „ roit la méconnoître. Qui donc accuser „ de tout ce que je souffre ? Voyez-vous, „ continua-t'elle , une petite isle que for- „ me la riviere vis-à-vis ce hameau ? nous „ y avions passé sur des pierres que nous „ avions jettées dans l'eau , parce qu'alors

» nous cherchions les lieux les plus cachés,
» pour éviter les yeux de nos parens, & de
» mon pere surtout, qui pour me divertir de
» cette passion avoit resolu de me faire passer
» les Alpes. Quelquefois aussi nous venions
» dans ce rocher creux que vous voyez, &
» nous laissions Lycidas ou Phylis en sen-
» tinelle , pour nous avertir quand quel-
» qu'un passeroit. Un jour donc en suivant
» nos brebis, nous passâmes dans cette isle;
» & quoique nous nous fussions déjà dit
» plusieurs fois adieu , parce que mon pere
» me cachant le jour de mon départ , nous
» craignons d'être surpris , nous ne laissâ-
» mes pas de repeter encore ces adieux.
» Dès que nous nous vîmes sans témoins,
» elle s'assit par terre , & moi me jettant à
» ses genoux, je pris sa main que je baisai, &
» que j'arrosai de mes larmes. Je vais donc
» m'éloigner de vous , cher objet , lui dis-
» je , & je ne dois point mourir , parce que
» vous me le défendez. Mais si l'idée mê-
» me de vous quitter m'ôte la vie , com-
» ment puis-je vous obéir ?

» Elle ne me répondit rien ; mais elle
» me baissa la tête dans son sein , pour me
» dérober sans doute la vue de ses larmes;
» pendant que j'attendois en silence qu'el-
» le me répondît , elle me passoit la main
» sur les yeux , & je crus surprendre quel-
» ques soupirs. Rompant enfi le silence ,

„ *helas , ajoutai - je , ne plaignez - vous*
„ *point le malheureux Celadon , que la ri-*
„ *gueur du destin & la cruauté d'un pere ,*
„ *forcent à s'éloigner de vous ? Se peut-il ,*
„ *mon fils , répondit elle , que vous doutiez*
„ *de mon déplaisir ? Celadon , vous aurez*
„ *un témoignage de mon amour , & fasse*
„ *le ciel qu'il ne soit point trop marqué !*
„ *Je me levai pour voir quel étoit ce té-*
„ *moignage ; mais la bergere tourna la tête*
„ *de l'autre côté , & me remit comme*
„ *j'étois auparavant , afin que je ne visse*
„ *point couler ses larmes. Pourquoi , lui*
„ *dis-je alors , si mon départ vous touche ,*
„ *ne m'ordonnez-vous pas de rester ? Mon*
„ *fils , me répondit-elle , j'aimerois mieux*
„ *mourir , que de vous détourner de ce*
„ *voyage , nous serions trop coupables*
„ *tous deux ; vous en desobéissant à votre*
„ *pere , & moi en offensant mon honneur.*
„ *Ne croyez pas que je doute de l'empire*
„ *que j'ai sur vous ; je juge de vous par moi-*
„ *même ; & je sens bien qu'il n'y a ni au-*
„ *torité , ni menaces , ni caresses , ni con-*
„ *seils qui me puissent faire manquer à l'a-*
„ *mitié que j'ai pour vous ; & je veux que*
„ *vous emportiez avec vous cette assuran-*
„ *ce : Je jure en présence de tous les dieux*
„ *que j'atteste , que rien , mon fils , ne me*
„ *fera jamais aimer que Celadon , & que*
„ *rien ne m'empêchera de l'aimer toujours.*

„ Sermens , dit Alexis avec un profond
„ soupir , sermens trop flatteurs , puisque
„ je devois éprouver tant de maux.

„ Je partis quelques jours après , je ne
„ puis vous exprimer tous les perils que
„ j'essuyai en passant les précipices des Al-
„ pes ; autant de pas , autant d'images d'u-
„ ne mort presente ; mais qui pourtant ne
„ m'ôtoient point l'idée de ma bergere.
„ Précipices , disois - je , montagnes or-
„ gueilleuses , bien que vous ne soyez point
„ sensibles à la pitié , soyez témoins de mes
„ sermens. Je jure qu'à jamais je brûlerai
„ pour la belle Astrée ; & je fléchirai la
„ mort , si je n'attendis en ma faveur le
„ dieu des amans. Après avoir passé aupa-
„ ravant les détroits des sebusiens , je vou-
„ lus éviter la montagne des caturiges , &
„ m'embarquant sur le Rhône je résolus
„ de suivre ce grand lac qui baigne les ro-
„ ches escarpées de cette montagne ; mais
„ il s'éleva une tempête qui pensa nous
„ submerger ; & lors que chacun attendoit
„ en tremblant la mort dont il étoit me-
„ nacé , moi je m'occupois de ma bergere.
„ Flots imperieux , disois-je , qui vous sou-
„ levez contre ce frêle vaisseau , retournez
„ dans vos grottes profondes , & laissez un
„ malheureux amant qui méprise votre
„ violence.

„ En sortant du lac , je traversai les fo-

„ rêts des caturiges , ensuite la vallée des
 „ carroceles , qui me conduisit jus qu'aux
 „ monts Coties. Là , je fis des vers que j'ai
 „ oubliés. » Racontez-moi , dit Leonide ,
 qui vouloit la distraire de ces pensées fu-
 nestes , racontez - moi ce que vous remar-
 quâtes de curieux dans votre voyage.
 L'histoire en seroit trop longue , répondit-
 elle ; car l'Italie est la plus belle region
 du monde ; mais il m'arriva une aventure,
 dont j'espere que le recit vous satisfera.

HISTOIRE D'URSACE ET D'OLIMBRE.

ALcippe, en m'ordonnant de m'éloigner,
 me fit quitter les habits de berger, afin
 que je pusse voir les meilleures compagnies;
 car en cette region il n'y a que les person-
 nes d'une naissance vile qui habitent la
 campagne , & les autres font leur séjour
 dans les villes , dont la magnificence éton-
 ne l'imagination , quoique l'on y fût en-
 core effrayé de l'arrivée d'un barbare qui
 par mer étoit descendu en Italie , & l'avoit
 presque entierement ravagée , mais la ca-
 pitale surtout. J'avois une extrême envie
 de plaire , je ne negligeois aucune occasion
 d'apprendre , dans l'esperance qu'Astrée
 m'en aimeroit davantage.

En approchant de l'Apennin , je sçus qu'il

Il y avoit des montagnes qui bruloient sans
cesse. J'eus la curiosité de les voir ; je lais-
sai donc le grand chemin , & je pris à main
droite. Mais je fis une rencontre , qui me
fit changer de resolution , comme vous
l'apprendrez bientôt. A peine j'avois mon-
té deux milles (c'est ainsi qu'ils mesurent
les distances) que j'entendis une voix qui
se plaignoit ; & croyant que c'étoit quel-
qu'un qui avoit besoin de secours , j'allai
où la voix me guidoit. Bientôt j'apperçus
un homme étendu par terre , qui sans me
voir , parloit ainsi quand j'arrivai : » Dans
» l'état où je suis , dois-je vivre ? dois-je
» mourir ? Si je vis , comment souffrir tant
» de douleurs ? Si je meurs , comment être
» à jamais privé d'elle ? Vivons , à qui la vie
» n'est-elle pas agreable ? Mourons plus
» tôt ; la mort qui termine nos miseres a
» sa douceur. Quel est donc l'état où je
» suis réduit ? puisque ni la vie , ni la mort
» ne peut me soulager. Malheureux Ur-
» face , disoit - il après s'être tû quelque
» temps , jusqu'à quand écouteras - tu
» un vain espoir qui te séduit ? Jusqu'à
» quand conserveras - tu une vie si in-
» digne de ton courage , & de tes ac-
» tions passées ? Toi qui as eu la temeri-
» té de lever les yeux sur l'épouse d'un
» césar , qui as eu le courage de verser
» le sang d'autrui pour la venger , elle

392 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ & ton amour, auras-tu le courage de vi-
„ vre maintenant , & de voir ta chere Eu-
„ doxe entre les mains d'un vandale qui
„ l'emmene au fons de l'Afrique , pour
„ contenter sa passion effrenée ? Dieux , si
„ les romains vous ont offensés , si les
„ crimes de l'Italie ont merité votre cou-
„ roux , j'adore vos arrêts qui l'ont livrée
„ aux vandales ; je n'ai point de regret que
„ Rome qui s'est enrichie des dépouilles
„ de la terre entiere , soit maintenant sac-
„ cagée. Mais , ô dieux , comment souf-
„ frez - vous que cette beauté divine soit
„ exposée aux plus cruelles insultes ? Et
„ tu le sçais Urface , & tu l'as vu de tes
„ yeux , & tu respires encore ? Et tu te glo-
„ rifies de l'avoir délivrée avec l'empire de
„ la tyrannie de Maxime ? Ah meurs ,
„ meurs , si tu veux conserver ce beau nom
„ de liberateur , & ce que la douleur n'a
„ pu faire , que ce fer le fasse maintenant.

L'étranger transporté de fureur , s'al-
loit percer de son épée , si un ami surve-
nant à propos n'avoit retenu son bras. Mais
en lui sauvant la vie , il eut presque la
mains coupée. Urface qui ne songeoit qu'à
mourir , retira brusquement le fer pour
se l'enfoncer dans le sein. Mais son ami
se jetta sur lui , en disant : „ Jamais Ur-
„ face ne mourra sans Olymbre. „ Admi-
rable effet de l'amitié ! Au nom d'Olym-

bre , l'étranger auparavant si furieux revint tout à coup à lui même , & l'ors qu'il put parler : » Ami , lui dit-il , quel démon » t'a conduit en ce lieu écarté pour m'em- » pêcher d'achever mon dessein ? Urface , » répondit-il , je te cherche depuis trois » jours , non pour t'empêcher de suivre Eu- » doxe, si tu l'as résolu; mais pour t'accom- » pagner dans ce cruel voyage. Si tu veux » donc terminer tes jours, il faut que tu me » perces auparavant. Ah, Olymbre, repar- » tit Urface, penfes-tu que ma main pût por- » ter le coup mortel à mon ami , dont la » vie m'a toujours été plus chere que la mien- » ne? Mais si tu es sensible à mes malheurs, » laisse-moi les terminer , je t'en conjure » par notre ancienne amitié. Quoi, Olym- » bre , tu n'as pas le courage de m'ôter » la vie, afin que je te puisse suivre; & pour » suivre Eudoxe , tu veux m'abandonner ? » Si la mort est un mal , pourquoi veux-tu » la donner à ce qu'Olymbre aime plus » que lui-même ? Et si c'est un bien, pour- » quoi ne veux-tu pas qu'Olymbre ton » ami le partage avec toi ? Olymbre vivra » éternellement , répondit Urface , s'il ne » meurt que de ma main ; mais il me ren- » dra la dernière preuve de son amitié , » s'il veut bien ne pas s'opposer davantage » à mon dessein.

En disant ces mots , il essayoit de retirer

son bras qu'Olymbre tenoit engagé sous son corps ; & moi craignant que celui-ci qui étoit blessé ne manquât de force , je m'approchai doucement , je pris la main d'Urface , je lui ouvris les doigts à force , & me saisis de son épée. Cependant Olymbre perdoit beaucoup de sang par la blessure qu'il avoit reçue à la main. Comme il se sentoit défaillir , il se leva & montrant sa main à Urface : » Ami , lui dit-il , » tu as fait ce que tu devois , je vais t'attendre auprès d'Eudoxe, heureux de ne te » pas survivre ! » A ces mots il tomba évanoui sur le sein d'Urface. Urface ne songea plus qu'à le secourir , il courut à une fontaine voisine pour chercher de l'eau , & lui en jetta au visage. Et moi je lui bandai sa playe avec un mouchoir & de la mouffe , ne trouvant point plus promptement de remède. Il revint aussi tôt , & dès qu'il ouvrit les yeux : » Helas , dit-il, ami, pour- » quoi me rappelles-tu à la vie ? Pouvois- » je la terminer plus heureusement que par » ta main & en voulant t'obliger ? Olym- » bre , dit Urface , il faut que je parte le » premier. » A ce mot il cherche des yeux le fer que je lui avois ôté , & m'en étant aperçu , je lui dis : » Urface , n'espere pas » de satisfaire ta cruelle envie ; le ciel » m'envoie ici pour te dire qu'il n'y a rien » de si desespéré , qu'il ne puisse changer

» en mieux, & pour te défendre d'attenter
» sur ta vie, parce qu'elle est à dieu, & non
» pas à toi. Autrement je t'annonce de sa
» part qu'au lieu de te rendre ta chere Eu-
» doxe, il te releguera en d'obscures téné-
» bres, où il ne t'en laissera pas même le
» souvenir. »

A ces discours, Olymbre voulut se jet-
ter à mes genoux, mais sa foiblesse ne lui
permit que de me prendre les mains. Ur-
face, de son côté, se prosternant à mes
piés : » O messager du ciel, me dit-il, car
» je te reconnois tel à tes discours, & à
» l'éclat de ton visage. Commande, me
» voici prêt d'obéir. Sans doute, inter-
» rompit Leonide, ils vous prirent pour
» Mercure, qu'ils representent jeune &
» beau comme vous l'êtes. » Je le crois,
reprit Alexis, aussi voulant me prévaloir
de leur erreur, je répondis de la sorte :
» Dieu te commande, Uiface, & à toi
» aussi Olymbre, de vivre & d'espérer. »
A l'instant je tirai de ma poche un petit
outre plein de vin, à la maniere des visi-
gots, j'en fis boire un peu à Olymbre, &
lui donnant la main, je lui dis : » Leve-
» toi, Olymbre, allons au hameau pro-
» chain, le ciel te guerira bien tôt ; car il
» veut d'ordinaire que nous obtenions ses
» graces par l'entremise des hommes, afin
» d'entretenir entr'eux l'amitié par ces
» mutuelles obligations.

Etrange effet de l'imagination ! Olymbre croyant que j'étois envoyé du ciel, & qu'il y avoit quelque chose de divin dans le breuvage que je lui avois donné, reprit incontinent ses forces, & me suivit. Mais comme je craignois qu'il ne retombât en défaillance, je dis à Urface de l'aider à marcher, que dieu étant la bonté même, il se plaçoit à en voir des effets dans les hommes. Urface donc s'approche d'Olymbre, & le prie de s'appuyer sur lui. Nous arrivâmes de la sorte au hameau prochain, où nous rencontrâmes un myre qui pansa la main d'Olymbre, & lui ordonna de garder le lit pour quelque temps.

Je fus ravi de leur avoir rendu un si bon office, quoique le jour étant avancé, il ne me restât point assés de temps pour aller voir ces montagnes brulantes. Urface me vouloit suivre, lors qu'il me vit partir; mais il ne pouvoit abandonner son ami en l'état où il étoit. Je reconnus son embarras, & je lui dis que dieu lui sçauroit gré des soins qu'il prendroit de son ami. Je me retirai incontinent au logis que j'avois choisi; Urface me suivit des yeux, il remarqua le lieu où j'étois entré, & revint dire à son ami qu'il pourroit encore me revoir. Ils esperoient avec mon secours qu'Eudoxe leur seroit rendue. Lors qu'O.

mbre se fut endormi , Urface vint me
ouver , & voyant que je prenois mon re-
as , il demeura surpris. Je m'en apper-
is , & lors que nous fumes seuls , je lui
urai de la sorte pour le defabufer :

„ Le secours que je vous ai donné si à
propos vous a fait croire que j'étois quel-
que chose au dessus de l'homme ; je me
réjouis que vous ayez eu cette opinion,
puis qu'elle a aidé à vous détourner de
la cruelle resolution où vous étiez.
Maintenant que votre raison a repris ses
droits , je ne veux plus vous tenir dans
l'erreur. Sçachez donc que je suis un des
celtes que vous appelez gaulois , & né
dans une contrée dont les habitans sont
appelés segusiens & foresiens. Des rai-
sons qu'il seroit trop long de vous ra-
conter m'en ont fait sortir , & ces mê-
mes raisons m'obligent de demeurer
pour quelque temps dans cette region.
Sans doute c'est par une providence du
ciel que je suis venu au lieu où vous étiez,
puis que je vous ai fait abandonner une
resolution criminelle. Je l'en remer-
cie ; remerciez-le à votre tour ; il ne
vous auroit point retiré des portes de la
mort , s'il n'avoit voulu faire quelque
chose de vous pour sa gloire.

A ces discours je m'apperçus qu'Urface
âlissoit , se voyant frustré de l'assistance

divine qu'il avoit esperée. Cependant, comme il avoit du courage, il me dit :

„ J'avoue que frappé de votre beauté, de
 „ la douceur de votre voix, & surtout de
 „ votre arrivée imprevue, je vous ai pris
 „ pour un messager du ciel; mais, quoique
 „ vous m'appreniez que vous êtes mortel
 „ comme nous, je ne laisse pas de croire
 „ que le ciel vous a envoyé pour lui con-
 „ server la vie de deux serviteurs fideles;
 „ j'espere même qu'il continuera de nous
 „ proteger. Ne doutez point, lui répondis-
 „ je, que vous ne soyez réservé à une meil-
 „ leure fortune; & comme j'ignore celle
 „ que vous regrettez, je vous serois infi-
 „ niment obligé, si vous daigniez m'en in-
 „ struire. Alors il me répondit en soupirant
 „ Je meriterois les chatimens celestes, si je
 „ refusois ce plaisir à qui m'a conservé la
 „ vie. Je veux donc satisfaire votre curio-
 „ sité; mais à condition que vous tiendrez
 „ secret ce que je vous raconterai. „ Je le
 lui promis, & Urface poursuivit en ces
 termes.

Alexis alloit continuer; mais Adama qui survint l'en empêcha. Le sage druide les prit par la main, & les mena dans une allée d'où l'on découvroit le bois d'Ifoure. Tandis qu'ils discouroient ensemble, on vint les avertir que Sylvie étoit arrivée. Alexis hésita si elle se montreroit; mais le

rappelant tout ce que Sylvie avoit fait pour l'aider à sortir du palais d'Isoure, elle ne faisoit plus aucune difficulté. Cependant le druide ne fut pas d'avis qu'elle parût, il craignoit que la jeunesse de la nymphe, & les faveurs de Galatée, ne la fissent parler quand elle seroit de retour. Il commanda donc à Leonide d'aller trouver sa compagne, & surtout de ne lui rien dire de Celadon. Si elle demandoit à voir Alexis, qu'elle lui dît qu'étant résolue de retourner bientôt vers les carnutes, elle ne se monroit que difficilement.

Leonide alla donc trouver Sylvie; aux caresses qu'elle se firent, on eût dit qu'il y avoit un an qu'elles ne s'étoient vues; après bien des complimens de part & d'autre, elles s'assirent éloignées de tout le monde, & Sylvie lui parla de la sorte :

S U I T E D E L' H I S T O I R E
D E L I N D A M O R.

J'étois impatiente de vous voir, ma sœur, & de vous entretenir; mais, si vous le jugez à propos, je voudrois aussi conférer avec Adamas sur une affaire dont j'ai cru devoir vous instruire, & qui peut nous causer à nous & à Galatée, ou beaucoup de satisfaction, ou beaucoup de desplaisir. Sçachez donc, ma sœur, que Fleurial est revenu du lieu où vous l'aviez envoyé, &

400 *La II. Partie de l'Astrée.*

qu'il a rapporté des lettres de Lindamor. Il fut bien surpris quand il ne vous trouva plus à Marcilli ; il vouloit venir vous trouver, mais Galatée soupçonnant que vous me l'aviez envoyé ; car elle sçavoit le voyage que vous lui aviez ordonné de faire, elle l'appella, & lui demanda d'où il venoit, & ce qu'il me vouloit.

Fleurial qui croyoit bien faire, répondit sans détour, qu'il venoit de trouver Lindamor, & en même temps il lui presenta les lettres dont il l'avoit chargé. Et lorsqu'elle lui eut demandé par quel ordre il avoit fait ce voyage, il répondit que c'étoit par les vôtres. Alors Galatée se tournant vers moi : » Voyez, me dit-elle, quel est le caractère de votre compagne. » Et refusant les lettres, elle lui commanda de me les donner, pour vous les envoyer ; puis elle me dit de la suivre dans son cabinet. Ainsi je ne pus rien dire à Fleurial, sinon de m'attendre, jusqu'à ce que j'eusse parlé à la nymphe. » Que vous semble de votre compagne, me dit-elle, dès qu'elle se vit seule avec moi ? » Ne diroit-on pas qu'elle ne cherche qu'à me déplaire ? Madame, je ne puis rien vous répondre ; il faudroit sçavoir d'elle quel a été son dessein. Je le sçais mieux qu'elle ne vous le dira, repliqua Galatée. Elle a informé Lindamor de mon affection

tion

» tion pour Celadon ; & je suis persuadée
 » que ces lettres vont justifier mes soup-
 » çons. » La première qu'elle ouvrit s'a-
 dressoit à vous ; je les ai apportées , & ti-
 rant le paquet ouvert , elle donna à Leo-
 nide la lettre qui lui étoit adressée :

LINDAMOR A LEONIDE.

*Je crois , comme vous , que ma présence sera
 utile , mais autrement que vous ne l'attendez.
 Elle me tirera sans doute du malheureux état où
 je suis , car je ne pourrai voir un pareil chan-
 gement sans mourir , & sans m'en prendre à
 celui qui en est l'auteur. Je jure par les dieux
 qu'il n'y a que le sang du perfide qui puisse ex-
 pier une si grande offense. J'arriverai dans le
 temps que le porteur vous dira. Cependant , si
 vous le trouvez à propos , rendez à la nymphe
 la lettre que je lui écris. J'espère que ma mort
 prévendra celle du perfide.*

» Voici , me dit-elle , continua Sylvie ,
 » ce que j'ai toujours apprehendé davan-
 » tage ; l'imprudence ou la malice de Leo-
 » nide est si grande , qu'elle a déclaré à
 » Lindamor que j'aime Celadon , & c'est
 » pour cela qu'il veut lui ôter la vie. Hélas ,
 » il le peut aisément , puisqu'il est sans dé-
 » fiance , & qu'il n'a d'autres armes que sa
 » houlette. La méchante aime sans doute
 » le berger , & parce qu'il l'a méprisée

» elle voudroit qu'il fût mort. Madame,
 » lui répondis-je, je crois que ma compa-
 » gne a fait une plus grande faute encore,
 » car il me semble que c'est Polemas, &
 » non pas Celadon que Lindamor a en vue.
 » Pourquoi donneroit-il au berger le nom
 » de perfide ? Pourquoi Polemas, inter-
 » rompit la nymphe ? Parce qu'elle lui au-
 » roit fait sçavoir l'artifice de Polemas ; lui
 » répondis-je. Quoi, Sylvie, ajouta-t'elle,
 » vous croyez encore que Leonide a dit
 » vrai ? Ne sçavez-vous pas que c'est un
 » mensonge qu'elle inventa pour m'éloi-
 » gner de Celadon, afin de le posséder
 » seule ? Elle en étoit tellement éprise,
 » qu'elle ne pouvoit souffrir que je le re-
 » gardasse. Comment ne vous êtes vous
 » point apperçue de sa jalousie ? Je me suis
 » quelquefois amusée à considérer les di-
 » verses passions qui l'agitoient. Tantôt
 » elle rougissoit, puis elle devenoit pâle ;
 » tantôt elle ne faisoit que parler, puis tout
 » à coup elle gardoit le silence. J'ai tant de
 » fois surpris ses yeux collés sur lui, que
 » je n'y faisois plus d'attention.

Elle prit aussi tôt la lettre qui lui étoit
 adressée ; vous pouvez la lire, ajouta Syl-
 vie, en la presentant à Leonide.

LINDAMOR A GALATE'E.

Puis que mon absence me ravit l'honneur de

vos bonnes graces , je ne veux plus vivre désormais , que pour vous prouver que je les merites mieux que le perfide qui est cause de ma disgrâce. S'il falloit obtenir par amour , ou par les armes , & non par artifice le bien que je regrette , le perfide n'y oseroit aspirer , tant que je vivrois. Il l'avouera bien tôt lui-même , ou le fer qu'il a déjà senti lui ôtera une vie que je lui ai malheureusement laissée.

Leonide après avoir lu cette lettre :

» Ma sœur, dit-elle, Galatée a enfin reconnu
 » que c'étoit Polemas , & non pas son cher
 » Celadon qui couroit risque de la vie.
 » Puisse Tharamis foudroyer le perfide , &
 » Thautates faire connoître à Galatée que
 » je n'ai point menti , quand je lui ai ra-
 » conté la trahison de Climante , & de cet
 » artificieux amant ! Je vous jure par tout
 » ce que nous avons de plus sacré , que j'ai
 » dit la verité. Et quoique je me soucie
 » peu de retourner à Marcilli , tant que la
 » nymphe aura ces sentimens , tâchez de
 » la desabuser. Ma sœur , dit Sylvie , je
 » vous ai cru même avant vos sermens ; &
 » vous devez être persuadée que je ne man-
 » querai pas une occasion de parler à la
 » nymphe , comme je l'ai fait jusqu'ici ,
 » pour la tirer de l'erreur où elle est. Mais,
 » pour ne vous point flatter , je n'espere
 » pas de réussir , à moins que son esprit

» ne soit auparavant préparé ; ce qui peut.
» être arrivera trop tard. Je vois que Po-
» lemas a de mauvais desseins , & qu'il ne
» les couvre que parce qu'il craint Clida-
» man & Lindamor, qu'il sçait être aimés
» de Childeric. En effet ce prince les assis-
» teroit , & vaincroit ses desseins. -

» Mais , pour laisser ces affaires d'état,
» je vous dirai , ma sœur , que Galatée
» ayant lu la lettre de Lindamor , la joye
» qu'elle eut de sçavoir que Celadon n'a-
» voit rien à craindre , diminua bien sa
» colere. Madame , lui dis-je , n'ai-je pas
» rencontré , lors que j'ai dit qu'il étoit
» question de Polemas ? Vous avez raison,
» me dit-elle , & j'avoue que j'ai injuste-
» ment accusé Leonide ; c'est la compas-
» sion pour ce malheureux berger qui m'a
» fait tenir ce langage. Madame , conti-
» nuai-je, soyez persuadée que Leonide ne
» vous déplaira jamais à dessein. Comme
» elle sçait que vous haïssez Polemas , &
» que Lindamor est son parent , elle a rai-
» son de souhaiter que Lindamor obtienne
» l'honneur de vos bonnes graces. J'igno-
» rois , dit Galatée , les raisons que Leo-
» nide avoit de favoriser Lindamor ; si je les
» avois sçues plus tôt, je n'aurois pas trouvé
» si mauvais qu'elle l'eût toujours protégé
» contre Polemas, & contre Celadon. Main-
» tenant je veux croire qu'Adamas a favo-

» risé la fuite de Celadon , afin que Lin-
» damor obtînt plus aisément ce qu'il de-
» sire ; & je pense bien que Leonide a eu
» le même objet en vue. Je lui pardonne
» à cette considération , & surtout parce
» quelle n'a rien mandé à Lindamor de ce
» qui s'est passé dans mon palais d'Isoure.
» Il faut, ajouta-t'elle, que par son moyen
» nous dressions une batterie contraire , &
» sans qu'elle le sçache.

A ces mots , Sylvie se tut , & laissant son premier discours , elle reprit ensuite en ces termes : » Je ne vous cache rien , ma sœur ,
» notre amitié le veut ainsi ; mais si vous
» me trahissiez , je serois perdue. J'aime-
» rois mieux , répondit Leonide , être à
» jamais condamnée au silence. Sçachez
» donc, continua Sylvie , que Galatée me
» dit enfin : Je vous avouerai , Sylvie , que
» Lindamor & Polemas me pésent étran-
» gement , & que ce seroit m'obliger au
» dernier point , que de m'en délivrer ; car
» je suis persuadée qu'ils ne laisseront ja-
» mais Celadon tranquille auprès de moi.
» Je voudrois donc me défaire de l'un par
» l'autre ; & Leonide pourroit nous aider
» ici. Conseillez-lui d'avertir Lindamor de
» tout ce qu'elle dit de Climante , & de
» Polemas ; mais qu'elle se garde bien d'y
» mêler Celadon. Et pour lui en ôter l'i-
» dée, dites-lui que j'ai oublié le berger , &

406 *La II. Partie de l'Astrée.*

» & que la presence de Lindamor acheve-
» ra le reste. Or il arrivera que je serai dé-
» livrée de Polemas par Lindamor, ou de
» Lindamor par Polemas, & de tous deux,
» si la fortune m'est favorable. Je ne vou-
» drois pourtant pas en être délivrée par
» leur mort; mais j'aime tellement Cela-
» don, que je consentirois à tout, pourvu
» que je n'y eusse point de part. J'avoue,
» ma sœur, que ce discours me surprit
» étrangement; je résolus en moi-même de
» vous communiquer son dessein, non pour
» vous inspirer de contribuer à l'exécution,
» mais pour y pourvoir.

Je répondis à la nymphe qu'avant tout il falloit sçavoir de Fleurial en quel temps Lindamor lui avoit dit qu'il viendrait. Ma proposition fut agréée; mais avant que d'introduire Fleurial, je lui défendis de dire à Galatée le temps où Lindamor devoit arriver, & le lieu où il devoit se trouver, mais seulement qu'il reviendrait plus tard qu'il ne l'avoit mandé. Il me crut, & lors qu'il fut devant Galatée, il parla d'un air si assuré, qu'elle n'y soupçonna point d'artifice. Et comme elle a souhaité que je vinssé vous trouver, pour vous engager à faire sçavoir à Lindamor ce que Polemas a fait contre lui; j'ai jugé qu'il étoit à propos de vous amener Fleurial; il vous dira ce que Lindamor vous mande, &

qu'il a refusé de me dire. Mais il n'ose se présenter devant vous, vous devez lui pardonner la faute qu'il a faite de rendre les lettres à Galatée; son secours vous est nécessaire.

» Vous avez raison, répondit Leonide;
» assurez-le donc que je ne suis point irri-
» tée, qu'au contraire il a bien fait; mais
» qu'il soit à l'avenir plus circonspect.» Syl-
vie fit appeller Fleurial; & Leonide lui
ayant demandé le succès de son voyage, il
commença de la sorte :

» Je craignois d'avoir failli, madame; mais
» je me réjouis bien que cela ne soit pas, car
» je suis entierement dévoué à Lindamor.
» Aussi dès que j'eus reçu vos ordres, je fis
» le plus de diligence qui me fut possible,
» & j'arrivai dans une ville que l'on nomme
» Paris, où Merovée étoit alors. Aussi tôt
» que Lindamor me vit, je remarquai bien
» à son visage une grande alteration; mais
» comme il étoit dans son lit, environné
» d'une foule de gens; il ne put me parler.
» Lors qu'il fut seul, il me fit appeller, &
» me demanda quel sujet m'amenoit. Je lui
» dis que votre lettre l'en instruiroit; aussi
» tôt il changea de visage, mais quand il eut
» lu ce que vous lui écriviez, je ne vis jamais
» un homme si étonné. J'ignore ce qu'il
» y avoit dans ce papier, mais peu s'en fal-
» lut qu'il ne mourût de douleur. Je m'en

» souviens , dit Leonide , en s'approchant
 » de Sylvie , & je veux que vous puissiez
 » en instruire Galatée , s'il est nécessaire.

LEONIDE A LINDAMOR.

Vous avez dû esperer en moi ; mais n'esperez plus qu'en vous-même ; non que j'aye changé de sentiment à votre égard , mais parce que les artifices de Polemas m'ont ôté le pouvoir de vous servir. Vos affaires sont desesperées , si vous ne revenez promptement. Je ne puis vous en dire davantage , si ce n'est à vous-même.

» Vous lui donniez , dit Sylvie , de terribles allarmes , & je ne suis plus surprise
 » qu'il eût changé de visage. Pouvois-je
 » lui en écrire moins , dit Leonide ? » Heureusement , reprit Fleurial , il n'avoit auprès de lui qu'un jeune homme des siens ; il nous fit sortir tous deux ; & nous l'entendimes alors pousser des soupirs. Je demandai ce qui le retenoit au lit , & je scus que c'étoit des blessures qu'il avoit reçues dans une action , où les neustriens avoient été défaits par sa valeur , & celle de Clidaman ; & voici ce que ce jeune homme m'en raconta.

» Je crois , me dit-il , Fleurial , que tu
 » as entendu parler des victoires que le roi
 » a remportées sur les neustriens , avec le
 » secours de Clidaman , & de mon maître.

Tu

» Tu auras encore oui parler d'une dame
» (il me la nomma bien, mais j'ai oublié
» son nom) qui habillée en homme avoit
» suivi un neustrien qu'elle aimoit, & qui
» ressembloit tellement à Lygdamon, qu'é-
» tant pris pour lui, il mourut, ne voulant
» point épouser une femme, pour qui ce-
» lui-là s'étoit battu, & avoit tué un hom-
» me, pour le meurtre duquel étant banni,
» il s'enfuit en ce pays que je ne puis nom-
» mer, & depuis en revenant il fut pris par
» un parent du mort; & sans cette dame
» qui combattit pour lui, & qui se mit en
» prison pour l'en tirer, il eût été remis en-
» tre les mains de la justice.

Ce discours embrouillé de Fleurial fit
rire les nymphes: » Tu veux parler, lui dit
» Leonide, de la belle Melandre & de Ly-
» dias, qui fut arrêté à Calais par Lypan-
» das, à cause de la mort d'Aronte. C'est
» cela même, dit Fleurial; mais je ne pou-
» vois me souvenir de leurs noms; pourvu
» que vous m'aidiez j'acheverai bien mon
» recit. Or cette dame fut cause de la prise
» de Calais, & Lypandas fut mis en prison.
» Il devint si amoureux de Melandre, qu'il
» ne cessa de poursuivre sa délivrance, jus-
» qu'à ce qu'il fût mis en liberté, & soudain
» il prit le chemin de la ville où elle s'étoit
» retirée. J'en ai oublié le nom qui est fort
» étrange. N'est-ce point Rothomage, dit

» Leonide? Oui, répondit Fleurial. O dieux,
» continua-t'il, si j'avois de la memoire, que
» je vous dirois de belles choses ! Le fils du
» roi en ayant eu avis, il alla attendre l'en-
» nemi, & le tailla en pieces dans un com-
» bat où Lindamor fut blessé. Comment,
» dit Leonide, tu racontes à merveille.
» Or, continua-t'il, pendant que ce jeune
» homme me racontoit ce que vous venez
» d'entendre, Lindamor soupiroit, & par-
» loit quelque fois. J'entendis enfin qu'il
» m'apelloit, & sans ouvrir ses rideaux, il
» me dit : Je veux, Fleurial, que tu par-
» tes demain, je te devancerois, si je n'a-
» vois les deux cuisses percées ; mais je te
» suivrai bientôt. Dis à Leonide que j'irai
» descendre chés Adamas, & que ce sera
» dans vingt nuits, du moins si mes blessures
» me le permettent. Il m'ordonna ensuite
» de m'aller reposer. Mais je fus bien éton-
» né quand j'appris que la nuit même il avoit
» pensé mourir, & qu'il étoit dans un grand
» danger. Je croi que les nouveles que vous
» lui mandiez en furent cause. Il nommoit
» sans cesse Galatée, Leonide, & Polemas,
» mêlant avec des propos d'amour des pro-
» pos de vengeance, & de mort. Les myres
» lui dirent qu'il devoit garder la chambre
» encore quinze nuits: c'est pourquoi il me
» dépêcha & me dit que le quinzième de la
» lune suivante il seroit ici. Il me donna en-
» suite les lettres que vous avez vues, &

» me chargea de beaucoup de remerciemens
» dont je vous avoue que j'ai perdu la me-
» moire.

A ces discours les nymphes ne purent s'empêcher de rire. Et comme elles vou- loient s'entretenir seules, elles lui ordon- nèrent de sortir & d'attendre Sylvie; mais surtout de ne point dire que Lindamor dût revenir. Lors qu'elles furent seules, elles résolurent de ne point déguiser à Ga- latée le sujet de ce voyage, espérant que le mérite de Lindamor la rappelleroit à son devoir; mais de lui cacher le temps de son retour, de peur qu'elle n'en donnât avis à Polemas, afin qu'il se tînt sur ces gardes, ou qu'il demandât le camp, & qu'ils y mourussent tous deux. Cependant Sylvie jugea qu'il falloit consulter le sage Adamas; mais Leonide lui dit qu'elle lui en parleroit à loisir, & que pour l'heure il étoit occupé avec sa fille: » Ne la ver-
» rai-je point dit Sylvie? Je crois, ré-
» pondit Leonide, qu'il y aura de la diffi-
» culté; si pourtant vous le souhaitez, je
» les ferai avertir; car je suis persuadée
» qu'ils vous verront avec un plaisir ex-
» trême. Il ne faut point les détourner,
» reparait Sylvie, il me suffit de sçavoir
» qu'ils jouissent d'une santé parfaite.

Après quelques autres discours, Sylvie s'en retourna à Marcilli, où Galatée l'at-

tendoit avec impatience pour apprendre des nouvelles de Celadon. Elle étoit persuadée que Leonide en auroit ; mais quand elle sçut que le berger n'étoit point en son hameau : » Peut-être Leonide , dit la » nymphe , n'a t'elle point favorisé la fuite » de Celadon , puisqu'il s'en est allé de la » sorte. Je crois , répondit Silvie , qu'elle » n'est point coupable , & je répondrois » presque d'elle , comme de moi. Mais , » reprit Galatée , si elle est innocente , pour- » quoi n'a - t'elle point voulu revenir , » quand vous le lui avez mandé de ma » part ? Madame , dit Silvie , permettez- » moi de vous rapporter franchement sa » réponse ; je vous le commande , ajouta » Galatée. Sçachez donc , madame , con- » tinua Silvie , qu'après avoir vu ma let- » tre , elle me répondit , qu'elle sentoit » tout l'honneur qu'il y avoit à vous ser- » vir ; mais que l'idée que vous aviez d'elle , » & les mauvais traitemens qu'elle avoit » reçus de vous , faisoient qu'elle aimoit » mieux vivre éloignée de votre présence , » que de s'exposer à être la fable de toute » la cour. Qu'une fille n'avoit rien de si » cher que la reputation , & que vos soup- » çons donnoient lieu à des discours qui » l'offensoient. Qu'elle rechercheroit tou- » jours l'honneur de vos bonnes graces par » tous les services qu'elle pourroit vous

rendre, mais qu'elle vous supplioit d'agréer qu'elle ne revînt plus. Elle m'a fait encore aujourd'hui la même réponse ; & ma juré par tout ce que nous avons de plus sacré, qu'elle ne vous a dit rien de faux au sujet de Polemas, & de Climente.

Qu'en pensez-vous, dit Galatée ? Madame, répondit Sylvie, je n'y vois rien d'impossible. Car il est certain que Polemas vous aime, & qu'il est artificieux. D'ailleurs je sçais que le jour même que vous trouvâtes Celadon, on vit Polemas se promener seul & long-temps au même lieu. Comment le sçavez-vous, repartit la nymphe ? Les soupçons que vous eûtes de ma compagne, répondit Sylvie, me donnerent la curiosité de chercher ce qui en étoit ; & m'informant où étoit Polemas ce jour-là, j'appris d'abord qu'il n'étoit point à Marcilli ; puis recherchant la vérité de plus près, je découvris qu'il étoit parti de Feurs, avec une personne seule ; & je sçus enfin de plusieurs, que ceux qui cherchoient Celadon sur les rives du Lignon trouvèrent Polemas seul, au même lieu où vous trouvâtes le berger. Ah que vous m'embarrassez, dit Galatée ! Si cela est vrai, que j'ai eu de tort de traiter si mal Leonide ! Madame, ajouta Sylvie.

414 *La II. Partie de l'Astrée.*

« je suis bien assurée que Polemas fut long-
« temps en ce lieu , & qu'on l'y vit seul
« plusieurs jours de suite : jugez ce qu'il y
« pouvoit attendre. Il faut avouer , dit Ga-
« latée , que Polemas est bien méchant : si
« je puis découvrir la vérité , je sçaurai le
« faire repentir de son artifice. Cependant
« disposez Leonide à revenir , assurez-la
« que je lui rends toute mon amitié.

D'un autre côté Leonide rejoignit Ad-
mas, dès que Sylvie l'eut quittée , & lui ra-
conta une partie de ce qu'elle avoit appris
d'elle , cachant finement ce qu'elle jugea
qu'il desaproveroit ; & parce qu'il étoit
heure de dîner , Adamas , Alexis , & Leo-
nide reprirent le chemin de la maison.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

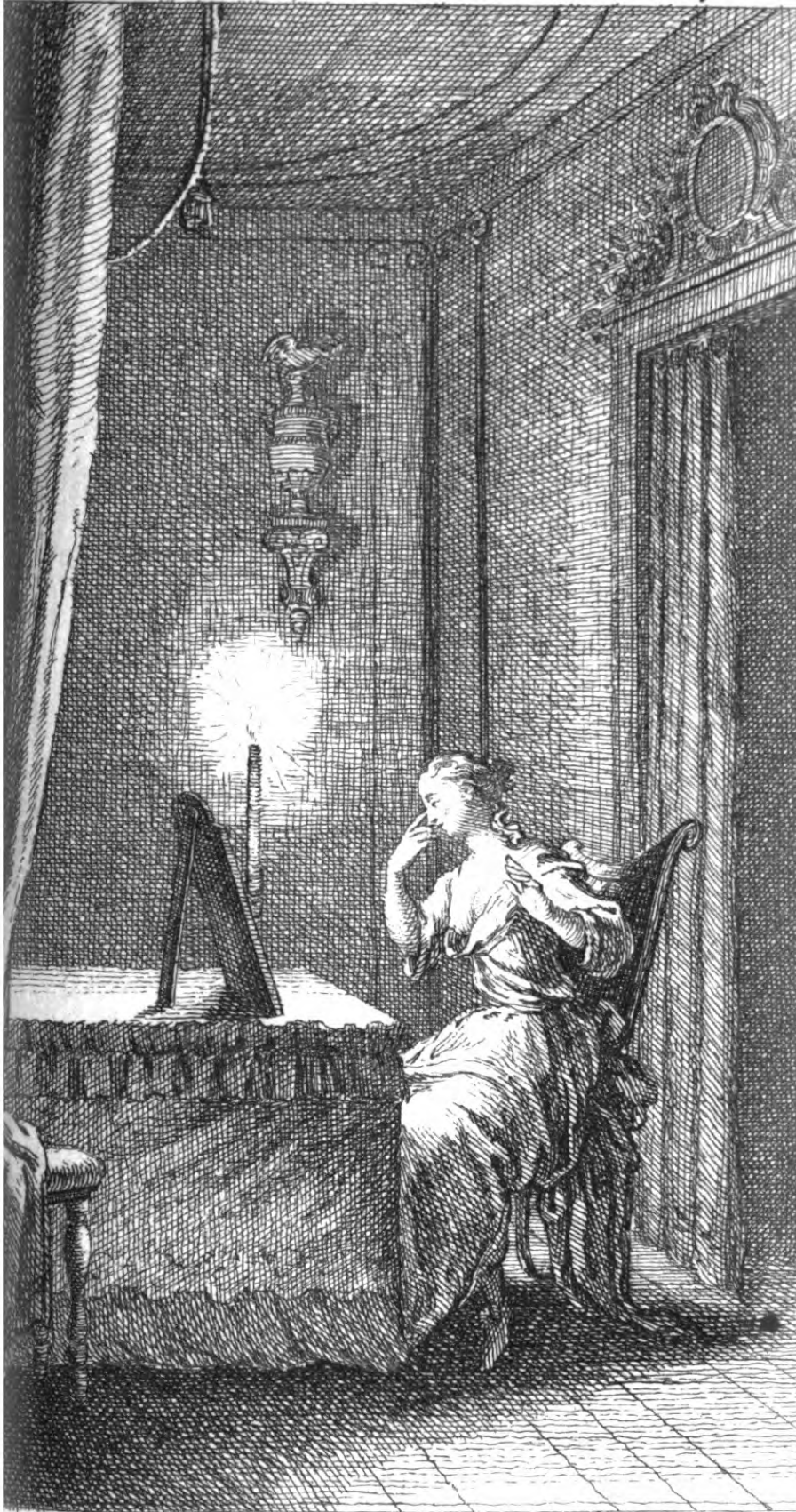
SECONDE PARTIE.

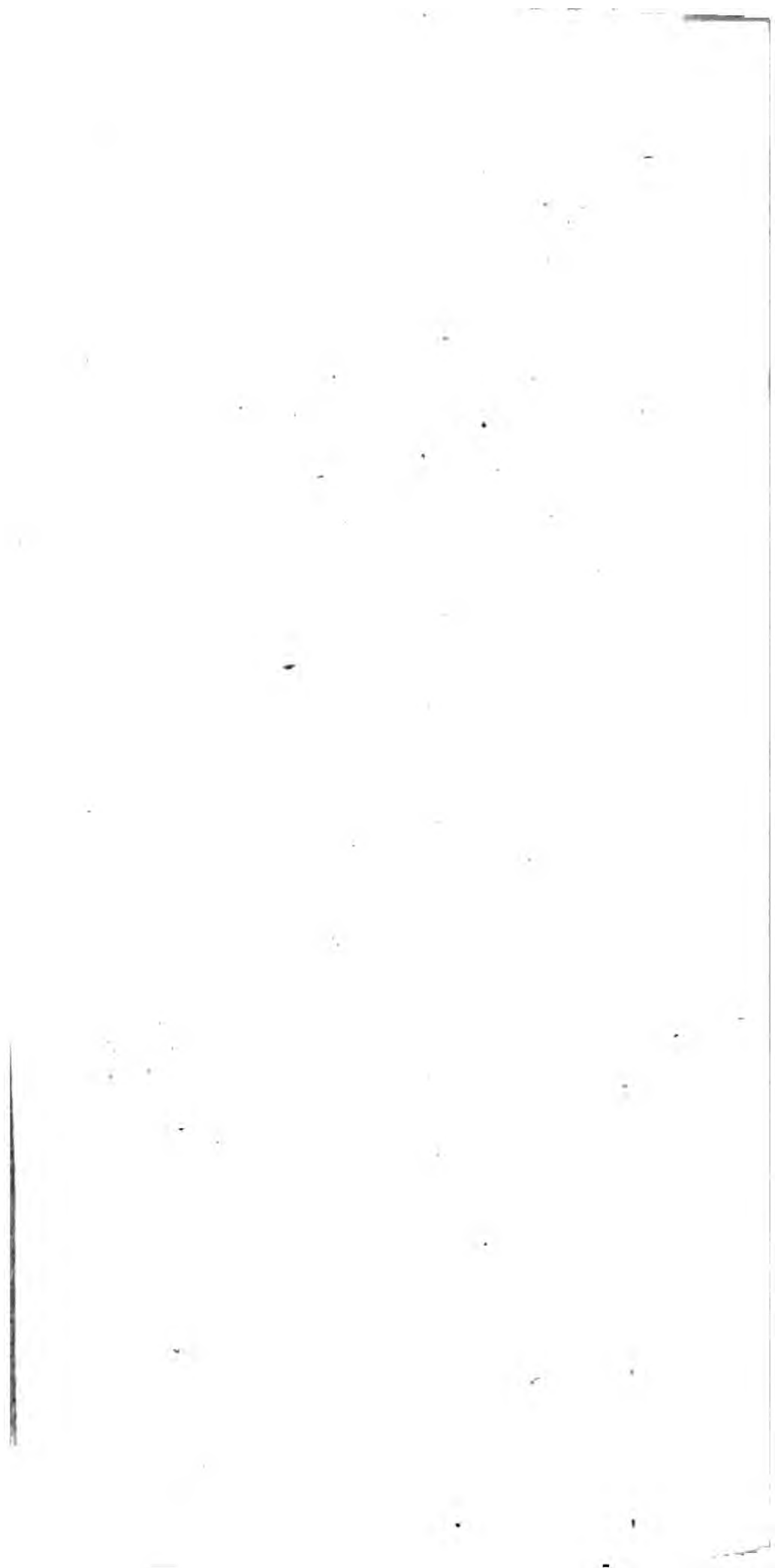
LIVRE ONZIÈME.

LÉ soleil avoit douze fois fourni sa carrière, depuis qu'Alexis avoit quitté sa triste demeure, lorsqu'on vint avertir Adamas que des bergers, entre lesquels étoit un nommé Lycidas, demandoient à lui parler. A ce nom de Lycidas le druide remarqua qu'Alexis avoit été émue : » Je » crains, lui dit-il, ma fille, que votre » haine pour ce frere ne découvre notre secret ; cependant il faut vous montrer, » parce qu'ils viennent en partie pour vous » voir, outre qu'en vous cachant vous » donneriez des soupçons à Pâris. » Alexis ne répondit rien, parce qu'elle enten-

dit la voix de Lycidas ; en même temps entrèrent les bergers , dont les plus apprenens étoient Diamis oncle de Diane , Phocion oncle d'Astrée , Lycidas , Silvandre , Corylas , Amidor , Tyrcis même & Hylas , quoiqu'ils ne fussent point de la contrée.

Phocion , après avoir assuré le druide le nom de tous , du desir qu'ils avoient de lui rendre service , dit qu'ils venoient partager la joye qu'il avoit de revoir Alexis plus tôt , & en meilleure santé qu'ils n'avoient esperé ; & pour l'avertir qu'il avoit plu au grand Thautates de leur envoyer le gui dans les bocages de leur hameau , qu'ils venoient le supplier d'offrir en actions de graces le sacrifice accoutumé. Alors le vacie s'avança , & dit : » Seigneur , » vous allez entendre les choses merveilleuses que j'ai trouvées en cherchant le » gui. Premièrement un temple de jeunes arbres , pliés en voute sur un grand chêne , » des gazons au milieu en forme d'autel , & » sur cet autel un tableau qui représente l'amitié réciproque , avec les douze tables » des loix d'amour ; puis un autre temple » dédié à la déesse Astrée. Combien est » il mystérieux , Seigneur , ce temple d'Astrée ! On y voit deux autels , dont le principal est triangulaire , & porte sur un » chêne admirable. Cet arbre se partit





» ge en trois branches égales , qui se re-
» joignent ensuite de maniere qu'elles ne
» forment qu'un tronc. C'est cet arbre que
» le grand Thautates a choisi par préfe-
» rence. Nous y avons trouvé le gui salu-
» taire ; il est si beau , au rapport de tous
» les vacies , que la contrée n'en a point
» de semblable. Et sans mentir le nom du
» grand Thautates que porte le tronc , &
» ceux de Hesus , de Tharamis , de Bele-
» nus que portent les trois branches , avec
» les autres merveilles que l'on voit en ce
» lieu , font bien connoître que dieu s'y
» plaît , & qu'il veut y être adoré. » Ainsi
le vacie racontoit-il au grand druide , ce
qu'il sçavoit mieux que lui.

C'étoit la coutume des gaulois de cher-
cher , une lune avant le sixième de celle de
juillet , par toute la contrée , le chêne qui
avoit le plus beau gui , & d'en faire le rap-
port au grand druide , afin que le jour qu'il
devoit être cueilli , on s'assemblât dans ce ha-
meau. Les vacies visitoient donc les bocages
sacrés , & parce qu'ils regardoient comme
une faveur du ciel , de le trouver dans leur
hameau , ils avoient accoutumé d'offrir en
action de graces un sacrifice particulier ,
où le grand druide assistoit , pour peu qu'il
voulût les favoriser. Adamas qui aimoit
les bergers , & qui avoit sçu par l'oracle
que son bonheur dépendoit de celui d'A-

Alexis , promet d'y aller quand le vacie viendra droit l'avertir.

Aussitôt que Lycidas eut jetté les yeux sur Alexis , il crut reconnoître son frere ; mais l'idée où il étoit que Celadon avoit péri dans les eaux , l'autorité d'Adamas qui l'appelloit sa fille , & l'habit de nymphe qui le changeoit un peu , lui faisoient démentir ses propres yeux. Cependant après l'avoir considéré quelque temps , il ne put s'empêcher de lui dire : » Si je ressemblois » autant à la personne que vous aimez le » plus , que vous , madame , à celle que » j'ai le plus aimée , j'espererois d'être » bientôt en vos bonnes graces. Gentil berger , répondit Alexis en rougissant , je suis ravie de ressembler à ce que vous aimez , car je sçais combien mon pere vous estime & vous chérit. » Leonide ne put s'empêcher de sourire , en voyant combien Lycidas se trompoit ; mais craignant qu'Alexis ne se trahît par ses discours , elle interrompit leur entretien : » Lycidas , dit-elle au berger , apprenez- » moi des nouvelles de mes amies , j'entens » les bergeres de votre hameau. Les unes , » répondit Lycidas , sont contentes , les » autres fâchées , & d'autres qui ne sont » ni fâchées ni contentes , passent doucement leur vie. Qui est la bergere , ajouta Leonide , qui ne ressent ni bien ni mal

« C'est Diane , dit Lycidas , car en n'ai-
« mant rien , elle ne peut avoir ni bien ni
« mal : tous les biens & les maux dont l'a-
« mour n'est point auteur , ne meritant pas
« ce nom. Pensez-vous, continua Leonide,
« que Diane n'ait rien aimé , ou qu'elle
« n'aime rien encore ? Je ne sçais, répon-
« dit Lycidas , si elle a aimé autrefois ,
« mais je gagerois qu'à present elle n'aime
« rien. Voilà , reprit Leonide , de mauvai-
« ses nouvelles pour Pâris ; mais laissons
« Diane , elle aimera quand son temps sera
« venu ; dites - moi qui est la bergere fâ-
« chée ? C'est Astrée , répondit Lycidas.
« Phocion , qui , à la maniere des vieil-
« lards , ne songe qu'à la placer richement,
« veut qu'elle épouse le berger Calydon
« qu'elle n'a jamais vu qu'un instant ; &
« c'est à quoi elle ne peut se résoudre. Com-
« ment , repliqua Leonide , Calydon n'ai-
« me plus Celidée ? O , madame , ajouta-
« t'il , il n'est plus qu'estion de Celidée ,
« elle est perdue ; & Thamyre n'a rien tant
« à cœur que de marier Calydon.

Quoiqu'Alexis s'entretînt avec Hylas ,
Corylas & Amidor , elle ne laissoit pas de
prêter l'oreille à Lycidas , & d'entendre ses
discours qui lui ferrent le cœur. D'abord
elle changea de visage , ensuite il lui prit
une sueur froide ; & Leonide lui dit :
« Vous vous trouvez mal , ma sœur , vous

420 *La II. Partie de l'Astrée.*

» devriez vous asseoir. » Hylas à qui elle
faisoit déjà oublier Phylis la prenant sous
les bras la fit asseoir , & se mit à ses
genoux. Cependant Leonide & Lycidas
s'approcherent d'une fenêtré ; mais Lyci-
das avant que de reprendre son discours :
» Je ne puis , dit-il en considerant Alexis,
» me rassasier de voir la fille d'Adamas :
» plus je l'examine , & plus je lui trouve
» de ressemblance avec mon malheureux
» frere. Y a-t'il long temps , dit Leonide,
» qu'il est mort ? Il y a environ quatre
» lunes , répondit-il. Que je suis fâchée,
» ajouta Leonide , de ne l'avoir point vu !
» Pour ses traits , pour son air , reprit Ly-
» cidas , regardez Alexis , & vous le ver-
» rez ; voilà ses yeux , sa bouche , tous ses
» traits enfin. » Alexis ayant souri en même
temps de ce qu'Hylas lui disoit : « O dieux,
» ajouta Lycidas , voilà son même souris,
» la même façon de tourner la tête ; il n'y
» eut jamais rien de si ressemblant. » Leo-
nide craignant que Lycidas ne reconnût
enfin Celadon , elle lui dit : « Mais à pro-
» pos de votre frere , lors que Pâris lui éle-
» va un tombeau , j'appris qu'Astrée l'a-
» voit infiniment aimé , & qu'elle s'en étoit
» expliquée enfin un peu avant que nous ful-
» sions arrivés. Je le sçus aussi par Tyrcis,
» répondit Lycidas , & plût à dieu , con-
» tinua-t'il , qu'elle ne l'eût jamais aimé,

» mon frere seroit encore en vie ! Com-
» ment , dit Leonide , l'accusez-vous de sa
» mort ? L'histoire en seroit trop longue ,
» répondit froidement Lycidas ; mais si elle
» souffre à l'occasion de Calydon qu'elle
» n'aime point, c'est qu'amour veut venger
» la perte de Celadon qu'elle adoroit. Y a-
» t'il long temps que Celidée est perdue, dit
» la nymphe ? Quelques nuits après qu'el-
» le eut reçu votre jugement , dit le berger.
» Faites-moi le plaisir , ajouta la nymphe ,
» de me raconter cet étrange accident.

SUITE DE L'HISTOIRE
DE CELIDÉE.

Après que vous eûtes condamné l'infor-
tuné Calydon , il plaignit long temps sa
destinée ; mais enfin sa raison lui rappel-
lant ce qu'il devoit à Thamyre , les mépris
de Celidée , & le serment qu'il avoit fait
de vous obéir, il essaya de se défaire de cette
passion , & vécut quelque temps plus tran-
quille. Cependant Thamyre avoit com-
munié son dessein à Cleontine, & Cleon-
tine en avoit fait part aux parens & à la
mere de Celidée. Déjà le mariage étoit ar-
rêté ; le soir qu'il devoit se célébrer , on
n'entendoit que des réjouissances des pa-
rens de la fille, à cause des secours qu'ils
esperoient du berger. Calydon vous avoit
obéi jusques-là ; mais quand il vint à pen-

ser qu'un autre alloit posséder Celidée & qu'il n'y avoit plus qu'une heure d'intervalle, sa resolution l'abandonna, il oublia tout devoir, il méprisa toute considération. Pendant que chacun dançoit, il étoit dans un coin de la chambre occupé de ces idées desesperantes. Thamyre s'aperçut de sa tristesse, il en devina facilement la cause, & comme il l'aimoit, il fut touché de son état; il pria Celidée de lui donner quelque consolation. La bergere vient le trouver: » He quoi, berger, lui dit-elle, serez-vous le seul qui ne dansez point? Il est vrai, répondit-il en lui tendant la main, que vous avez raison de me faire cette demande, car c'est bien à mes dépens que l'on danse; mais plutôt à dieu que sans offenser Thautates je puisse terminer ma vie, avant que Thamyre possedât ce que mon amour seul meritoit! Je me figurois, dit Celidée, que vous aviez oublié toutes ces folies. Comment, reprit Calydon en soupirant, que Calydon oublie jamais Celidée! Pouvez-vous offenser ainsi mon amour! Pouvez-vous, repartit la bergere, offenser ainsi Thautates que vous prîtes à témoin de vos sermens, lors que vous jurâtes à Leonide de vous soumettre à sa décision? Ne croyez point, dit le berger, que j'aye oublié l'injuste décision de l'impitoyable nym-

» phe (pardonnez-moi , madame , c'est
» l'expression du berger) le souvenir m'en
» est trop douloureux ; mais qu'ai-je à
» craindre quand je vous perds ! Quel
» avantage enfin espérez-vous en mourant,
» ajouta Celidée ? Une félicité extrême,
» répondit le berger, puis qu'il me sera per-
» mis de vous aimer , sans offenser ni Tha-
» myre , ni les dieux , ni vous que je redou-
» te encore plus. Mais , cruelle bergere ,
» quel dessein vous amene ici ? Voulez-vous
» triompher une seconde fois de Calydon ?
» Je veux , répondit-elle , essayer de vous
» donner quelque soulagement , sans con-
» trevenir pourtant à la volonté des dieux.
» Comment , interrompit-il incontinent ,
» il ne vous suffit pas que je meure par la
» cruauté de mon destin , & par l'injusti-
» ce des hommes qui m'ont enlevé tout
» ce qui pouvoit m'attacher à la vie , si
» vous n'y ajoutez cette vaine compassion,
» pour me faire mourir avec plus de re-
» gret ? Si tel est votre dessein , vivez con-
» tente , vous ne sçauriez me désirer plus
» de mal , que j'en ressens ; & si ce ne l'est
» pas , ne me parlez plus de pitié , de re-
» mede , d'espérance. » A ces mots , quoi-
» quelle s'efforçât de le retenir , il sortit de
la chambre.

Il étoit déjà tard , & le bal étant fini
chacun se retira , après que l'on eut mis ,

suivant nos usages , la bergere dans le lit auprès de Thamyre. Calydon s'étoit couché sous de grands ormes auprès de la maison ; & s'y étoit évanoui de douleur. Cleontine & sa troupe en sortant le trouverent étendu , comme s'il s'y étoit endormi ; Cleontine voulut l'éveiller , mais ses efforts furent inutiles ; elle le prit par la main , mais elle le trouva si froid , qu'elle s'écria toute effrayée : « O dieux , Calydon est mort ! » A cette voix , des parentes de Calydon accoururent , & le voyant en cet état , elles poussèrent de si grands cris que tout le voisinage y vint en foule. Plusieurs rentrant dans la maison de Thamyre crioient de toute leur force que Calydon étoit mort. Thamyre aussitôt court à la porte , il apprend enfin que Calydon n'est plus. Il l'aimoit comme son fils ; il en fut si touché qu'à peine on l'eut remis au lit , qu'il demeura sans poux ; & que sans les soins de Celidée , il auroit suivi Calydon. Qui eût vu Celidée fondant en larmes sur le visage de Thamyre , lors qu'il défailloit entre ses bras , sans être touché de compassion , auroit eu sans doute un cœur de rocher !

Elle fit donc revenir Thamyre , & le pressant entre ses bras à demi nuds , & se collant sur sa bouche , elle ne pouvoit lui faire assés de caresses à son gré. Mais le berger qui n'étoit sensible qu'à la perte de
Calydon

Calydon repouffoit doucement Celidée, & recevoit froidement ses baisers. Il demandoit fans cesse des nouvelles de Calydon, & voyant qu'il n'en pouvoit avoir de bonnes : » Il faut, dit-il, que je le voye, » & si mon bonheur l'a fait mourir, il faut » que son déplaisir m'ôte la vie à mon » tour. » Il se leve brusquement, & court à demi nud au lieu où Calydon étoit étendu comme mort. Dès qu'il l'apperçoit, il se laisse tomber, & donne du front contre une pierre que l'on avoit mise sous la tête du berger : le sang tombe à gros bouillons, & il demeure évanoui.

Ceux qui étoient autour de Calydon crurent que la blessure étoit legere, & si Thamyre n'avoit resté long temps sans mouvement, ils ne s'en fussent apperçus que bien tard. A ce spectacle digne de compassion, les cris redoublent ; mais quelle devint Celidée quand on lui apporta son époux, & Calydon comme s'ils étoient morts ! Il arriva que Calydon revint de son évanouissement, pendant qu'on le transportoit dans une chambre. Lors qu'il se vit couvert du sang de Thamyre, il ne sçavoit que penser ; mais lors qu'il apperçut Thamyre sans sentiment & blessé à la tête, il demanda qui étoit le meurtrier, & se leva furieux dans le dessein de le tuer, quel qu'il fût ; mais ses proches lui ayant fait enten-

dre de quelle maniere le tout s'étoit passé :
 » Comment , s'écria-t'il , c'est donc moi
 » qui suis le parricide ; il est raisonnable
 » que j'en tire vengeance.» A ce mot il leve
 le bras pour se fraper d'un fer qu'il avoit
 saisi , mais on le lui arracha , & ses amis ne
 l'abandonnerent plus , qu'il ne fût revenu
 à lui-même.

Cependant Thamyre recouvra la con-
 noissance , après qu'on l'eut pansé ; & dès
 qu'il put parler , il demanda où étoit le
 corps de Calydon. Calydon , répondit un
 vieux myre qui l'avoit pansé , se porte
 mieux que vous. » O dieu , dit Thamyre,
 » si ce que vous dites est veritable , que je
 » puisse le voir ! » Calydon de son côté
 avoit la même impatience : & pour remet-
 tre leur esprit , les myres crurent qu'il fal-
 loit leur procurer ce plaisir mutuel. Ils fi-
 rent donc venir Calydon ; celui-ci dès qu'il
 apperçoit Thamyre , se jette à ses genoux,
 & lui demande pardon. » Excusez , dit-il,
 » mon pere , le peu d'empire que j'ai sur
 » moi , j'ai fait tout ce que j'ai pû pour
 » vous le cacher , j'ai souhaité de mourir,
 » s'il étoit possible , sans vous causer de re-
 » grets ; mais la fortune m'a refusé cette
 » satisfaction. Je viens vous en demander
 » pardon , & vous supplier de croire que je
 » n'aurai point de plaisir , que ma faute ne
 » soit expiée.

» Mon fils , dit Thamyre en lui tendant
» la main , leve-toi , viens m'embrasser ;
» si Celidée avoit pu être à toi , sois per-
» suadé que je n'aurois point voulu la pos-
» séder. Et si sa volonté pouvoit changer ,
» sois certain que la mort me seroit agréa-
» ble , pourvu qu'elle te rendît heureux. »
En même temps s'adressant à Celidée : » Et
» vous ma fille , continua-t'il , qui voyez
» combien Calydon vous aime , ne chan-
» gerez-vous point à son égard ? Celidée
» est-elle donc née pour faire mourir Ca-
» lydon , & Thamyre d'amour & de re-
» grets ? » Celidée toute en pleurs vouloit
répondre , lors que Calydon reprit la pa-
role : » Il faut , mon pere , se résigner à la
» volonté du ciel , & à celle de Celidée ;
» il n'est pas raisonnable que pour le plus
» malheureux des hommes Celidée & Tha-
» myre changent de fortune. Pour moi je
» prens les dieux à témoin que je veux me
» soumettre à ce qu'ils ont ordonné par la
» bouche de la nymphe.

» Que signifient donc ces pleurs, ces éva-
» nouissemens , dit Cleontine ? Ils prou-
» vent que je suis homme , dit Calydon ;
» mais comme les myres ne retirent point
» leurs mains de la blessure , quoique le
» malade fasse des cris , vous ne devez
» pas laisser d'exécuter les ordres de Thau-
» tates ; & toute la faveur que je vous de-

428 *La II. Partie de l'Astrée.*

» mande , c'est qu'il me soit permis de me
» plaindre , quand la douleur me pressera.
» Non , non , dit Celidée , bannissez vos in-
» quietudes , Tharamis vient de m'inspi-
» rer un dessein qui vous rendra la tran-
» quillité. Il est juste , Thamyre , que tes
» prieres soient enfin écoutées ; mais il ne
» faut pas que nous contreventions à la vo-
» lonté de Thautates , ni que notre affec-
» tion mutuelle devienne inutile. Et toi ,
» Calydon , il n'est pas raisonnable que tu
» te consumes de la sorte : vivez heureux ,
» donnez - moi seulement quelques jours ,
» & vous verrez que je vous rendrai le re-
» pos à tous deux.

A ces mots , reprenant ses habits , elle conjure Thamyre de la dispenser pour quelques nuits de coucher auprès de lui , afin d'achever ce qu'elle avoit projeté. Thamyre qui auroit donné sa vie pour conserver celle de Calydon , lui accorda ce qu'elle souhaitoit. Calydon fit dresser un lit dans la chambre de Thamyre , & ne voulut plus l'abandonner ; d'un autre côté Thamyre étoit si touché de l'affection que Calydon lui témoignoit , qu'il vouloit toujours l'avoir auprès de lui. Celidée seule étoit dans un étrange embarras ; elle ne vouloit déclarer son dessein à personne , & cependant elle ignoroit comment l'exécuter. Elle avoit pris une étrange résolution ; connois-

sant que sa beauté étoit l'occasion du divorce entre Thamyre & Calydon, elle crut qu'en se défigurant elle remettroit l'esprit de celui-ci, & qu'elle prouveroit que jamais elle n'avoit consenti à ses extravagances. Elle s'adresse donc à la mere de sa nourrice, & lui fait entendre qu'elle veut se venger d'une voisine qui l'a outragée :
» Je ne veux point, dit-elle, lui ôter la
» vie, ma haine ne va pas jusqu'à la mort;
» mais enseignez-moi quelque herbe qui
» lui gâte absolument le visage. » Cette femme qui aimoit Celidée, comme si elle l'avoit nourrie, lui répondit sagement qu'elle devoit pardonner, & laisser à Hesus la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu.

Mais Celidée insista, elle la conjura par toute l'amitié qu'elle lui portoit de satisfaire à sa demande; celle-ci prit quelques jours pour y penser; & le terme expiré, elle en voulut encore autant. Celidée qui connut qu'elle l'amusoit, feignit de la croire, & cependant elle résolut de son côté de faire ce qu'elle croiroit plus convenable à son dessein. Il arriva par malheur qu'entrant chés Cleontine qui étoit encore au lit, elle prit son diamant; car vous sçavez, madame, que toutes nos druides en portent un au doigt, comme le symbole de leur consecration à Thautates. Cleontine

430 *La II. Partie de l'Astrée.*

s'en apperçut : » Ma fille, lui dit-elle, vous
» driez-vous porter cette bague aux mê-
» mes conditions que moi ? Je ne souhai-
» terois rien tant , répondit Celidée , je fa-
» tisferois ainsi Thamyre & Calydon , car
» ils sont si religieux que si j'étois une fois
» consacrée à Thautates , ils croiroient
» commettre un crime , en me détournant
» de son service. L'amour , dit Cleontine ,
» est plus fort que le devoir , & que la reli-
» gion ; mais dites-moi comment vous fa-
» tisferiez Thamyre & Calydon ; vous ne
» pouvez être qu'à Thamyre , puis que
» vous êtes sa femme , & quand vous au-
» riez le désir de vous consacrer à Thau-
» tates , vous auriez besoin de son consen-
» tement ; d'ailleurs il me semble que Tha-
» myre & Calydon vous perdant , ils se-
» roient mécontents l'un & l'autre , puis
» qu'ils vous aiment tous deux. Ma mere,
» répondit Celidée , le dieu qui me fit pro-
» mettre pour adoucir leurs ennuis , ce
» que vous me demandez , ne laissera point
» son œuvre imparfaite. » Alors s'étant mis
sans y penser la pointe du diamant dans
la main , elle se mit à crier ; & Cleontine
lui demanda si elle ne s'étoit point blessée.
» Ce n'est rien , répondit Celidée , quoique
» la douleur m'ait arraché ce cri. Vous vous
» trompez , dit Cleontine , en lui prenant
» la main , vous êtes marquée pour votre

vie. La marque demeure toujours, dès qu'il est sorti du sang de la blessure ; c'est pour cela que je laisse mon diamant, quand je me couche.

La jeune bergere fut ravie de ce qu'elle enoît d'apprendre. Quelle résolution, madame, est celle que je vais vous raconter ! Il y avoit déjà quelques jours que Thamyre commençoit à sortir. Celidée qui n'attendoit que sa guérison, pour accomplir la promesse qu'elle avoit faite à Thamyre & à Calydon, leur dit que le lendemain ils seroient contens tous deux. Dès le soir elle déroba la bague de Cleontine, & feignant de s'aller coucher, elle entra dans un cabinet où elle avoit coutume de s'habiller, & fermant la porte elle se mit devant le miroir qu'elle ne consultoit gueres qu'aux jours solennels, ou dans les fêtes publiques. „ Miroir, dit-elle, je te demandois autrefois conseil pour me rendre plus belle, les temps sont bien changés : Je viens maintenant pour sçavoir comment je me priverai de cette beauté que j'ai tant chérie. „ Puis demeurant quelque temps sans parler, & considérant la juste proportion de ses traits, l'éclat de son teint, la douceur & la vivacité de ses yeux, les graces de sa bouche : „ Je vous entens, dit-elle ; mais hélas, vains agrémens de quoi me servez-vous, si je ne puis être

432 *La II. Partie de l'Afrée.*

„ heureuse en vous conservant ! Il est doux
„ d'être belle , j'en conviens ; la beauté
„ fait aimer , je l'avoue ; mais qu'il est
„ triste d'essuyer les importunités de ceux
„ que nous n'aimons point , & les soup-
„ çons de ceux à qui notre devoir nous lie ?
„ On m'adoroit belle ; laide on me mépri-
„ sera. Non, non ; une action aussi extraor-
„ dinaire me fera plus tôt admirer. D'ail-
„ leurs cette beauté dont nous sommes si
„ dolâtres , combien de lunes encore pour-
„ rois-je la conserver ? L'âge me la ravira
„ malgré moi , ne vaut-il pas mieux que
„ je la sacrifie volontairement au repos de
„ Thamyre que j'aime , que je dois aimer,
„ & à celui de Calydon , que son amour
„ pour moi a rendu si malheureux ? Et que
„ peut-il m'en arriver ? que Thamyre mê-
„ me ne m'aime plus ? Mais si son amour
„ n'est fondé que sur ma beauté , il s'éva-
„ nouiroit bientôt avec elle ; si c'est mes
„ bonnes qualités qui l'ont attaché à moi,
„ il devra m'estimer davantage.

A ces mots , (quelle action vous allez
entendre , madame,) Celidée s'enfonça le
diamant dans le front, & quoique la douleur
fût extrême , elle en coupa la peau ; elle en
fait autant à ses joues , de sorte qu'il ne
lui reste plus rien de sa première beauté ?
Jugez , madame , en quel état elle pou-
voit être , & quelle douleur elle devoit
ressentir.

ressentir. Cependant elle se coucha, comme si de rien n'eût été. Le lendemain, dès que tout le monde fut éveillé, Cleontine étonnée qu'elle dormît encore, & craignant qu'elle ne se trouvât mal, vint doucement la voir, mais quand elle l'aperçut toute couverte de sang, elle jeta un grand cri, ne doutant point qu'elle ne fût morte. On accourut; elle tenoit Celidée entre ses bras, & lui donnoit mille baisers. » O dieux! disoit-elle, quelle main barbare t'a mise dans l'état où je te vois? » En proferant ces paroles, elle redoubloit ses caresses, & s'abandonnoit à toute sa douleur. Celidée la supplia d'une voix basse de la laisser tranquille: » Vous sçavez qui m'a traitée de la sorte, disoit-elle, quand Thamyre & Calydon seront arrivés. »

On envoya incontinent chercher des myrtes, & presqu'en même temps Thamyre averti de ce qui se passoit, accourut dans la chambre de Celidée. » Est-ce Celidée, dit-il, que je vois en cet état? Quel monstre, quel tygre alteré de sang a pû exercer une pareille cruauté! Ami Thamyre, répondit Celidée, en se tournant doucement vers lui, console-toi, si tu as perdu la beauté de Celidée, elle t'a conservé les mêmes sentimens; & si tu me promets de n'en point tirer vengeance, je t'en nommerai l'auteur. » Calydon qui

434 *La II. Partie de l'Afrée.*

survint , empêcha Thamyre de répondre. On l'entendoit jurer par Hefus & par Hercule, que quiconque avoit outragé Celidée mourroit avant la nuit. » Craignez
» d'être parjure , dit-elle. Comment , re-
» prit Calydon , je jure encore par Hefus ,
» que dans ma fureur je n'excepterai que
» Thamyre. » Il voulut en même temps
lui baiser la main ; mais le repoussant un
peu : » A qui , dit-elle , Calydon , pensez-
» vous baiser la main ? Regardez - moi ,
» vous verrez que je ne suis plus cette Ce-
» lidée, dont vous estimiez tant la beauté.»

Le berger transporté de fureur n'avoit point encore jetté les yeux sur elle ; mais quel fut son étonnement , quand il la vit si défigurée ! Ne pouvant en soutenir la vue, il se mit la main sur les yeux. Celidée dont le courage paroît incroyable , en sourit , & tendant la main à Thamyre : » Ami , lui
» dit-elle , ne ferez-vous pas bien satisfait
» de me posséder seul , sans que personne
» envie votre bonheur ? Aurez-vous hor-
» reur de moi , quand vous considerez
» que je ne suis en cet état , que pour être
» à vous seul ? Je ne le croi pas , Thamy-
» re , & je me flatte que vous aimiez dans
» Celidée autre chose que sa beauté. Vous
» desirez sçavoir qui m'a outragée de la
» sorte ? Sçachez , Thamyre , que c'est Ca-
» lydon ; & vous Calydon , ajouta-t'elle ,

» sçachez que c'est Thamyre. » A ce discours les deux bergers furent interdits ; & Thamyre voulant l'interrompre , elle continua ainsi , en adressant la parole à tous ceux qui étoient presens. » Personne n'ignore ici combien Thamyre m'a aimée dès l'enfance ; or cet amour fut reciproque , je l'aimai , dès que j'en fus capable, & nous avons vécu heureusement jusqu'au jour funeste , où Calydon jetta les yeux sur moi. Thamyre peut mieux le raconter que moi ; mais nous pourrons bien dire l'un & l'autre que jamais berger ne fut plus aimé que Thamyre , ni bergere plus chérie que Celidée. La maladie de Calydon , & la cession que Thamyre lui fit de moi , firent presque évanouir ce bonheur. Il est vrai qu'après avoir long temps supporté la froideur de Thamyre , & l'amour de Calydon , je conçus contr'eux une vive colere : & certes elle me sembloit fondée, puis que Calydon m'avoit fait perdre Thamyre , & que Thamyre m'avoit injustement cedée à Calydon. Mais quand je lui fus rendue par le jugement de la nymphe , je refusai de me conformer à ce jugement ; je pensai que Thautates m'avoit parlé par sa bouche. Helas dans le temps que je croyois Calydon guéri de sa folle ardeur, je le vois qui se desespere , & qui veut

» se donner la mort ! D'un autre côté Tha-
» myre sensible au déplaisir de Calydon ,
» en me laissant seule la nuit même de no-
» tre mariage , montra bien que l'amitié
» chés lui l'emportoit sur l'amour. Peu de
» temps après on me les apporte comme
» morts ; & s'ils n'étoient revenus , je ne
» sçais à quoi je me serois déterminée. Mais
» considérant ce qui s'étoit passé , j'invo-
» quai Tharamis , je le suppliai de m'éclai-
» rer sur ce que je devois faire , il m'inf-
» pira ce que vous allez entendre.

» Compte , me dit Tharamis , que Ca-
» lydon ne cessera point de t'aimer , que
» tu ne cesses d'être belle , & que Thamy-
» re ne peut être heureux , tant que Caly-
» don sera tourmenté de la sorte. Que fe-
» ras-tu donc , Celidée ? c'est ta beauté qui
» cause leur dissension , que ne t'en prives-
» tu volontairement ? Ne crains rien , c'est
» ta personne qu'aime Thamyre , il ne ces-
» sera pas de t'aimer , quoique tu cesses d'être
» belle ; au lieu que Calydon n'aime
» que ta beauté. Voilà , bergers , quelle
» fut la secrete inspiration du dieu. Je cher-
» chois les moyens de la suivre , quand
» Cleontine m'apprit que les blessures du
» diamant sont incurables. J'ai donc fait à
» votre satisfaction un sacrifice de ma beau-
» té Mais Thamyre , cesserez-vous d'ai-
» mer Celidée , parce qu'elle n'a plus les

„ mêmes agrémens , & qu'elle s'en est pri-
„ vée pour éteindre les desirs de Calydon ,
„ & n'être qu'à vous seul ? „ Celidée finit
de la sorte , laissant tous ceux qui l'é-
couteoient dans un si grand étonnement ,
qu'à peine pouvoient-ils croire ce qu'ils
voyoient.

Je ne vous dirai point quels furent les reproches de Calydon , le déplaisir de Thamyre , & les regrets de tous ceux qui considéroient Celidée. Les myres jugerent qu'elle resteroit toute la vie défigurée , & Calydon en la voyant si difforme oublia sa passion , au lieu que Thamyre continua toujours de l'aimer.

„ Voilà , dit Leonide , une action bien
„ généreuse , & qui me cause bien de la
„ joye ; car Celidée m'est unie par les liens
„ du sang. Dieu la rende aussi heureuse
„ avec Thamyre , que Thamyre doit estimer
„ sa vertu. „ Or , continua Lycidas , Tha-
myre qui croit qu'il n'aura point d'enfans ,
veut que Calydon épouse Astrée ; & pour
y faire consentir Phocion , il offre tous ses
troupeaux & tous les paturages. Astrée ,
qui depuis la perte de Celadon a juré de
n'aimer jamais rien , répond à Phocion ,
lors qu'il la presse , quelle veut finir ses
jours parmi les vestales ; & je dois en par-
ler secrètement à Chryfante. „ Pensez-
„ vous , dit Leonide , qu'elle la reçoive

„ sans le consentement de ses parens ? Si
 „ on la refuse , dit Lycidas , elle est reso-
 „ lue de mourir. Je conçois maintenant,
 „ dit Leonide , qu'elle est véritablement
 „ affligée.

„ Mais , ajouta Leonide , qui est la ber-
 „ gere contente ? Sçachez , madame , con-
 „ tinua - t'il en souriant , que c'est Phylis.
 „ Mais , grande nymphe , ne m'en deman-
 „ dez pas davantage. Je m'interesse trop
 „ à Phylis , repartit Leonide , pour ne pas
 „ insister ; après tout , peut-être voulez-
 „ vous être discret , parce que CELER ET
 „ TAIRE est une des premieres loix d'a-
 „ mour. Ne vous cachez point de moi,
 „ continua la nymphe , je sçais plus de vos
 „ nouvelles que vous ne pensez. Croyez-
 „ vous que j'ignore que vous aimez de-
 „ puis long temps la bergere , & que vous
 „ êtes jaloux de Silvandre ? Si vous voulez,
 „ je vous dirai des circonstances telles que
 „ vous serez forcé d'avouer que j'en sçai
 „ presqu'autant que vous.

Lycidas entendant la nymphe parler
 ainsi , devint un peu confus : „ Je crois
 „ bien , dit-il enfin , que mes folies vous
 „ sont connues , & que celles que j'ai faites
 „ depuis quelque temps , ont plus éclaté
 „ que je ne l'aurois voulu ; mais pour vous
 „ témoigner ma confiance , je vous dirai
 „ des faits que vous ne sçauriez avoir ap-

pris des bergeres , puis qu'ils sont arrivés , depuis qu'elles n'ont eu l'honneur de vous voir. Si j'avois le loisir de vous faire ce détail , vous verriez , madame , qu'il y a bien de la difference entre un amant & un homme sage. Vous en avez tout le loisir , dit la nymphe , Adamas , Phocion , & Diamis sont en conversation , je vous jure qu'ils n'auront pas fini si tôt. La nymphe vouloit détourner Lycidas de considerer davantage Alexis ; mais le berger croyant seulement faire une chose qui étoit agréable à la nymphe , reprit ainsi la parole :

Vous sçavez , madame , que les entretiens de Phylis & de Silvandre , à l'occasion de la gageure qu'ils avoient faite , donnerent lieu à ma jalousie , ou plus tôt à ma phrenesie , car c'est ainsi que je dois nommer les transports dont j'étois agité. Tout ce que j'ai souffert dans ce temps là est au dessus de toute expression ; pour comble de malheur , lors que je n'entrovois point de raisons qui fondassent ma jalousie , je m'en figurois de si bizarres , que j'en rougis maintenant. Si Phylis parloit à Silvandre , ses paroles me perçoient le cœur ; si elle ne lui disoit rien , je voulois que ce silence fût un effet de sa dissimulation. Si elle me caressoit , je pensois que c'étoit pour me tromper mieux ; si elle ne me faisoit point accueil , c'est ,

» disois-je , une preuve de son infidélité. Si
 » elle fuyoit Silvandre , c'est qu'elle crai-
 » gnoit mes regards ; si elle le laissoit appro-
 » cher , c'est qu'elle vouloit que j'eusse le dé-
 » plaisir d'en être témoin. Si elle paroissoit
 » enjouée , c'est qu'elle étoit contente de ses
 » nouvelles amours ; si elle étoit triste , c'est
 » qu'il y avoit quelque brouillerie entr'eux.
 » Enfin tout m'offençoit : combien de fois
 » ai-je souhaité d'être aveugle pour ne les
 » point voir , ou de mourir pour être déli-
 » vré de ce tourment ! Jugez à quel excès
 » mon mal étoit parvenu , puis qu'au lieu
 » d'aimer Phylis , je la haïssois. J'étois dans
 » ce déplorable état , lors que les dieux eu-
 » rent pitié de moi.

Il y a quelques nuits que Silvandre s'é-
 tant endormi dans un bois voisin du tem-
 ple de la bonne déesse , il trouva à son re-
 veil une lettre dans sa main. Astrée & Dia-
 ne la crurent de Celadon , & pensant ap-
 prendre de ses nouvelles au lieu où il l'a-
 voit trouvée , elles le prièrent de les y con-
 duire ; ce qu'il fit. Mais la nuit étant sur-
 venue , elles ne purent retrouver leur che-
 min , & furent obligées d'y attendre le jour.
 Après qu'elles eurent dressé un tombeau à
 Celadon , à cause d'une vision qu'eut As-
 trée en dormant , elles s'en revinrent ex-
 trêmement fatiguées. Elles se retirèrent
 en leurs cabanes pour se reposer , excepté

Diane qui en fut détournée par la préférence de Pâris. Pour moi j'allai au carrefour de notre hameau , d'où à la faveur d'un buisson , l'on peut sans être vu voir tous ceux qui passent. Je m'y endormis , & je ne m'éveillai que tard. Avant que de me retirer , je voulus voir qui étoit dans la prairie , afin d'éviter la rencontre de Phylis. Je l'apperçus avec Astrée , elles venoient prendre le frais en ce lieu. D'un autre côté je vis Silvandre qui les suivoit , pensant, à ce que je crois, que Diane ne tarderoit pas à venir les trouver. La curiosité me fit cacher de nouveau sous le buisson ; mais Silvandre voulant se mettre au milieu d'elles , Phylis se retira. J'entendis alors qu'Astrée l'appelloit , & que Silvandre la supplioit de venir ; cependant elle ne venoit point. Silvandre ne put s'empêcher de rire , & Phylis qui l'entendit :
„ Silvandre , lui dit-elle , ces façons ne me
„ conviennent point , croyez que je m'en
„ vengerai dans l'occasion. „ Et le berger
continuant à rire : „ Poursuivez , ajoutoit-
„ elle , ne cessez point de m'offenser. Je
„ n'aurois jamais cru , interrompit Astrée,
„ que Silvandre que j'ai toujours connu
„ si discret en usât de la sorte avec une
„ bergere. Et vous aussi, belle Astrée, vous
„ êtes contre moi, répondit Silvandre? j'espé-
„ rois que vous prendriez mon parti ;

442 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ mais je veux bien que vous foyez juge
„ de notre differend , pourvû qu'elle vous
„ expose le sujet qu'elle a de se plaindre
„ de moi. Sçavez-vous , dit Phylis , ce que
„ je desire de vous ? c'est que vous ne son-
„ giez pas à moi , lors même que vous me
„ verrez. Que nous differons tous deux ,
„ répondit le berger ! Et moi je veux dire
„ des choses qui vous feront juger que
„ Silvandre vous est peut être plus acquis
„ que vous ne pensez. „ Alors se tour-
nant vers Astrée , il la supplia de faire as-
seoir Phylis , & quand elle se fut assise , sans
lui répondre , il recommença de la sorte :

„ Je crois , Phylis , que vous n'ignorez
„ pas que j'ai entendu parler de l'amitié
„ qui est entre vous & Lycidas . Et pour
„ ne vous point tenir en suspens , c'est de
„ votre bouche même & de celle de Lyci-
„ das que je l'ai appris. Rappellez-vous ,
„ bergere , l'entretien que vous eûtes avec
„ Lycidas , lors qu'ayant commandé à
„ Hylas de vous raconter ses aventures ,
„ vous allâtes avec Astrée le long du bois .
A ce mot elles rougirent , & Silvandre re-
prenant là parole : „ Il suffit que vous sça-
„ chiez , Phylis , que je suis instruit de
„ la jalousie de Lycidas , & des causes
„ de cette jalousie. Pourquoi donc , dit
„ ma bergere , avez - vous pris plaisir
„ à nous tourmenter Lycidas & moi ? Ber-

gere, répondit-il, vous m'avez plus d'obligation que vous ne pensez. Que vouliez-vous que je fisse ? M'éviter, repartit Phylis. Je ne le pouvois, répondit Silvandre, puis que j'avois entrepris de servir Diane, & que vous étiez toujours auprès d'elle ; mais hélas, que cette gageure me coutera cher ! Car au lieu de feindre, j'ai aimé sérieusement.

O, madame, que ces paroles me causent de joye ! „ Comment, dit Leonide, est-il bien vrai que Silvandre aime Diane ? „ Elle ne l'ignoroit pas, mais à cause que Pâris elle vouloit en être plus instruite. „ Madame, répondit-il, n'en doutez point : une autrefois je vous en dirai davantage ; mais je vous raconterai seulement aujourd'hui, comment je me délivrai de ma jalousie. „ J'entendis donc que Silvandre continuoit ainsi : „ Ne pouvant vous éviter à cause de Diane, que pouvois-je faire ? Vous deviez vous conduire avec plus de circonspection, répondit Phylis, en présence de Lycidas. Mais, dit Silvandre, lorsqu'il devint jaloux, vous ne vous en apperçûtes pas vous même ; & „ lors que la jalousie eut fait des progrès, „ si je m'étois retiré de vous, qu'eut-il pensé ? Croyez, Phylis, qu'il étoit plus convenable que je vécusse avec vous comme j'avois commencé ; puisqu'il a dû

444 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ connoître par là qu'il n'y avoit point
„ d'intelligence entre nous.

A ce mot je m'écriai : „ Ah , Phylis , que
„ Silvandre sçait bien aimer , & qu'il est
„ veritable en ses discours ! „ En même
temps je vins me jeter aux genoux des
bergères , qui demeurèrent comme ravies.
Pour moi j'étois si content de ma fortune,
que je ne sçavois comment exprimer ma
joye. Enfin m'adressant à Phylis : „ Ma ber-
„ gere , lui dis-je , si votre amour n'a point
„ cédé à ma jalousie , j'espere qu'il triom-
„ phera encore de votre ressentiment. Voi-
„ ci ce même Lycidas qui vous a si cruel-
„ lement offensée par ces injustes soup-
„ çons ; mais le voici qui vous crie merci ;
„ pardonnez-lui seulement , & il se sou-
„ met à tout ce qu'il vous plaira d'ordon-
„ ner. „ Phylis tourna la tête de mon côté
„ , mais tenant les yeux baissés ; & com-
me elle ne répondoit rien , Silvandre prit
la parole : „ Bergere , lui dit-il , j'ai vu
„ Lycidas jaloux sans fondement , vous
„ verrai-je plus vindicative que tendre ?
„ Il n'est plus temps de consulter sur ce
„ que vous avez à faire. Ma sœur , dit As-
„ trée , croyez Silvandre , il ne faut impu-
„ ter qu'à l'amour la jalousie de Lycidas ;
„ s'il vous a fait une offense , ne l'a-t'il pas
„ bien expiée ? „

Alors Phylis levant un peu les yeux :

Lycidas , me dit-elle , vous m'avez tellement offensée , qu'il me sera bien difficile de n'en pas conserver long temps le souvenir. Cependant puis qu'Astrée le veut ainsi , je vous pardonne , mais je jure que si vous retombez dans la même faute , vous perdrez pour toujours mon affection. „ Puis élevant sa voix : Avez-vous bien pû, continua-t'elle, douter si aisément de ma bonne volonté ? M'avez-vous connue si légère que vous dussiez penser que je recevois tous ceux qui me regardoient.

„ C'est assés , ma sœur , interrompit Astrée , vous ne pouvez lui faire de reproches si cruels , qu'il ne les ait mérités. Mais souvenez-vous que c'est ce Lycidas à qui vous avez donné de plus grandes preuves d'amitié que celle qu'il vous demande. Je veux , répond Phylis , après avoir gardé quelque temps le silence , je veux bien oublier sa faute , pourvu qu'il ne me donne jamais lieu de m'en souvenir.

Voilà , madame , comment je fus guéri , et comment je me suis reconcilié avec Silandre , qui est maintenant celui de tous les bergers que j'aime le plus. „ Ne craignez-vous point , dit Leonide , qu'il ne vous donne encore de la jalousie ? Cela pourroit être absolument , répondit Ly-

446 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ cidas ; mais je compte trop sur Phylis ;
„ & le berger est trop amoureux de Diane,
„ pour me causer désormais aucun om-
„ brage.

Ainsi discouroient Leonide & Lycidas, tandis qu'Hylas entretenant Alexis, en devenoit insensiblement amoureux. De son côté Alexis qui avoit entendu parler de son humeur agréable, mettoit tout en usage pour lui donner de l'amour. Elle y réussit si bien, que le berger s'écria tout à coup, en frappant des mains : „ C'en est fait bel-
„ le Phylis, la nymphe vous enleve votre
„ conquête ; & tout ce que je puis c'est de
„ vous donner le congé que je prens pour
„ moi. „ Silvandre & Corylas pour lui donner occasion de commencer quelques discours agréables prirent le parti de Phylis : „ Quoi berger, lui dit Corylas, vous
„ quittez ainsi la belle Phylis ? Pourquoi
„ n'est-elle pas aussi belle qu'Alexis, ré-
„ pondit froidement Hylas ? Cependant,
„ repartit Corylas, Phylis ne manque pas
„ de beauté. J'en conviens, replique Hy-
„ las, mais elle en a moins qu'Alexis, &
„ cela me suffit. „ Silvandre voyant que Corylas ne répondoit point, prit la parole : „ Ce n'est point défaut de beauté dans
„ Phylis, dit le berger ; c'est inconstance
„ naturelle dans Hylas. Appelez-vous in-
„ constance, dit Hylas, d'arriver lente-

ment au but ? J'ai dessein de m'attacher à la parfaite beauté , je l'ai cherchée jusqu'ici ; je la trouve dans Alexis , & je m'y tiens. Berger , interrompit Alexis , considérez quel est votre engagement ; & combien il me seroit douloureux si vous veniez à me quitter ; ce seroit une preuve que vous n'auriez point trouvé en moi ce que vous cherchez , & que vous y trouvez selon vous.

Cependant Adamas entretenoit Phocion , Diamis & Tyrcis , n'oubliant rien pour les amuser , soit qu'il estimât leur vertu , soit qu'il eût résolu de faire épouser Astrée à Celadon. Et comme Tyrcis étoit étranger , il lui proposa de visiter sa maison. Il le prit donc par la main , & chargea Paris de conduire Hylas & les autres bergers , s'ils avoient la même curiosité que Tyrcis. Hylas donna la main à Alexis , & tous ensemble ils suivirent Adamas. Ils entrèrent dans une galerie d'où l'on voyoit d'un côté la plaine , & de l'autre les montagnes. Elle étoit ornée des portraits de divers souverains ; la voute brilloit d'or & d'azur. Hylas que la beauté seule attiroit , fixa ses regards sur un tableau qui représentoit deux princesses : ,, Voilà , dit-il deux têtes charmantes. ,, Adamas l'entendant prit la parole : ,, C'est la sage Placidie fille du grand Theodose , & Eudoxe

„ fille de Theodose le jeune que Genferic
 „ emmena en Afrique; toutes deux ont été
 „ cruellement persecutées de la fortune.
 „ Mais en quoi, dit Tyrcis, la fortune leur
 „ a-t'elle été si contraire? Je vous le dirai
 „ en peu de mots, répondit Adamas. „ Et
 „ s'étant tû quelque temps, il reprit de la
 sorte :

HISTOIRE DE PLACIDIE.

A Près la mort de Theodose, la sœur
 Placidie demeura entre les mains de
 son frere Honorius, & lui sous la tutele de
 Stilicon. Ce ministre ambitieux osa bien
 affecter la souveraineté, & pour arriver à
 la grandeur qu'il desiroit, il songea à exe-
 cuter par la ruse ce qu'il ne pouvoit execu-
 ter par la force. Il porta donc au plus haut
 point son autorité, puis il voulut l'affer-
 mir en donnant sa fille à Honorius. Il pra-
 tiqua ensuite des intelligences secretes avec
 tous les ennemis de l'empire. Tels étoient
 les goths, les francs, les bourguignons dans
 les Gaules; les vendales & les alains en Es-
 pagne; les huns & les gepides dans la Pan-
 nonie; les anglois & les pictes en Breta-
 gne. Il arriva qu'Alaric roi des goths fonda
 sur l'Italie avec une armée nombreuse,
 qu'Honorius

qu'Honorius ne pouvant lui résister fut obligé de lui demander la paix. Stilicon mécontent du traité fit charger Alaric dans sa retraite ; & quoiqu'Honorius en le faisant mourir eût allés montré qu'il n'avoit point de part à cette perfidie, Alaric vint assiéger Rome , & la saccagea entierement.

Ce qu'il y eut de plus déplorable fut le sort de Placidie ; elle devint la captive de ces barbares ; & si Ataulphe prince du sang d'Alaric , épris de sa beauté , n'eût résolu de l'épouser , elle auroit perdu la vie. Il l'épousa en effet avec la permission d'Alaric , & par là dieu fit bien connoître qu'il avoit compassion de Rome , puisqu'elle eût été rasée sans cette alliance. Mais dès qu'Ataulphe se vit le maître , il reprit le chemin de Rome dans le dessein de la brûler ; il lui sembloit que tant qu'elle subsisteroit, il y auroit toujours des empereurs , & ce nom lui étoit odieux. La sage Placidie découvrit bientôt son dessein ; & pour l'en détourner , elle s'abandonne à la tristesse , elle verse incessamment des larmes. Ataulphe qui l'aimoit éperdument , ne put la voir en cet état, sans lui demander le sujet de son affliction. „ Prince , lui dit-elle , j'ai tenté envain de te cacher mes „ déplaisirs , mais ne pouvant arrêter les „ maux qui menacent ma patrie , souffre „ du moins que je les pleure. Tes armes ,

„ seigneur , ces armes toujours invincibles , je les vois tournées contre la malheureuse ville qui m'a donné la naissance. Que ne puis-je de mon sang en racheter la ruine ! Mais quel avantage espères-tu d'en tirer ? Des trésors ? Helas combien t'en laisse la mort d'Alaric ! Et quand une ville déjà saccagée en posséderoit encore , ces choses sont trop indignes de la grandeur de ton courage. De la gloire ? mais quelle gloire peut être ajoutée à la tienne ? Et y en auroit-il à massacrer un peuple soumis ? L'affermissement de ta domination ? Mais la ruine de l'Italie ne feroit que t'attiter la haine du ciel & de la terre. Ne te seroit-il pas plus avantageux de vivre en bonne intelligence avec mes freres ? Eh ne m'as-tu choisie que pour les haïr , ruiner ma patrie , & mettre mes proches en captivité ? Quelles funestes nôces furent les miennes ! & plutôt à dieu que le jour où ma ville fut prise , eût été le dernier de ma vie ! „ A ces mots elle embrasse les genoux d'Ataulphe , & les arrose de ses larmes. Le prince en fut attendri , & la relevant lui dit : „ Cesse tes pleurs, je te donne ta ville & ta patrie , & pour te montrer combien ta satisfaction m'est chere , je te jure que jamais je ne tournerai mes armes contre tes freres , & qu'à ta considération je serai leur ami. „

Ataulphe fait la paix avec Honorius , & quittant l'Italie , il s'en retourne dans les provinces qui avoient été abandonnées à Alaric. Mais ses sujets qui ne respiroient que la guerre , le firent enfin mourir dans une sédition. La mort du roi n'abattit point le courage de la généreuse Placidie ; elle fit élire un grand prince d'entre les gots sur qui elle comptoit ; il s'appelloit Sigeric. Celui-ci reconnoissant l'obligation qu'il avoit à la sage Placidie , fit alliance avec les empereurs romains , ce qui le fit massacrer aussi comme Ataulphe. Après Sigeric , elle fit élire Wallia sage & grand capitaine. Celui-ci pour éviter le malheur des deux rois qui l'avoient précédé , feignit d'abord qu'il étoit le plus grand ennemi de l'empire , & de la sage Placidie. Il déclare la guerre à son frere , & l'empereur averti sous main publie qu'il prépare contre les goths une armée nombreuse. Les goths furent tellement épouvantés de ces bruits , à l'aide de Wallia , qu'ils demanderent la paix ; elle fut conclue , & l'Italie assurée enfin du côté des goths. Placidie voulut s'y retirer ; on la reçut comme un grand capitaine , à qui l'on auroit décerné tous les honneurs du triomphe ; & son frere Honorius résolut de la marier avec Constance qu'il vouloit associer à l'empire , afin de laisser Placidie après lui mai-

treffe des états qu'elle avoit conservés si long temps, & avec tant de prudence.

Honorius, après avoir donné sa sœur à ce vaillant capitaine, l'envoie en Espagne avec une grande armée contre les alains, les sueves, & les vandales qui l'occupoient presque entierement. Constance vainquit d'abord les alains, dont il tua le roi nommé Acaces, & soumit ensuite les sueves. Il auroit chassé de la Betique les vandales sans un certain Actolus qui s'étoit revolté à Rome, pour se faire déclarer empereur, & qui fit abandonner l'Espagne à Constance, pour venir combattre ce seditieux. Il vint donc à Rome, le prit, & l'enferma dans l'Hippodrome. Pour prix de tant de succès Constance est associé à l'empire, & déclaré auguste; & la fortune mettant le comble à ses faveurs, lui donne deux enfans de sa chere Placidie, Valentinien & Honorique. Voici le portrait du premier vis à vis d'Eudoxe sa femme, & celui d'Honorique auprès d'Attila qu'elle suivit en Pannonie, après l'avoir épousé.

Cependant Constance vint à mourir dans le temps même qu'il assembloit une grande armée pour soumettre entierement l'Espagne. Il y avoit alors dans l'armée un sage & vaillant capitaine nommé Ætius, dont nous en particulier, & tous les gaulois en général ne peuvent assés se louer.

Il a fait long temps la guerre dans les provinces voisines , sans que nous ayons reçu de ses armes la moindre incommodité ; c'est pour cela que j'ai été curieux d'avoir son portrait. Je l'ai mis auprès d'Attila ce fleau de Dieu qu'Ætius chassa des Gaules. Honorius jetta les yeux sur lui pour achever l'entreprise d'Espagne , & cela par l'avis de Placidie.

Ætius voulant passer en Espagne , trouva que les bourguignons tentoient de se saisir du pays des heduois , & des sequanois , & que les francs avoient passé le Rhin , pour s'établir dans les Gaules , sous la conduite de Pharamond leur roi. Il fut donc contraint de leur faire tête , avant que de passer outre ; à quoi il reussit avec tant de bonheur , qu'il renvoya les bourguignons au lieu d'où ils étoient partis , & contraignit les francs de repasser les rives du Rhin , où ils s'établirent pourtant après plusieurs combats. Ces victoires affoiblirent Ætius , & lors qu'ils fut en Espagne il trouva que les forces des ennemis étoient bien supérieures aux siennes. Il crut devoir temporiser , & ne rien hazarder mal à propos.

Mais Honorius frappé des premiers succès d'Ætius , le soupçonna de s'entendre avec les ennemis de l'empire. Ce prince étoit timide , & n'avoit pas la moindre expérience dans l'art militaire ; & mesurant

454 *La II. Partie de l'Astrée.*

tout aux événemens heureux de l'empire de Theodose, ou de Constance, il prit ombre des lenteurs d'Ætius, il le rappella, & lui donna Castinus pour successeur. Castinus étoit ami d'Ætius : celui-ci lui donna les meilleures instructions qu'il put, il lui ouvrit tous ses desseins, & les moyens de les executer. Cependant il revint à Rome, & connoissant la défiance de l'empereur, il se sauva en Pannonie parmi les huns & les gépides ; il choisit cette nation par préférence, parce qu'elle étoit à peine connue des romains, & qu'il auroit justifié les soupçons de l'empereur, s'il s'étoit retiré vers les francs, les bourguignons, les goths, ou les vandales.

Placidie ne pouvant souffrir la mauvaise administration de son frere, se retire à Constantinople vers son neveu Theodose. Et comme cette princesse étoit infiniment aimée, & que le jeune Valentinien commençoit à donner de grandes esperances, plusieurs des senateurs & des chevaliers mirent leurs enfans auprès de lui : Urface entr'autres fils d'un des principaux chevaliers, je nomme celui-ci, parce qu'il vengea dans la suite la mort de Valentinien.

„ Mon pere, interrompit Silvandre, si
„ vous parlez de cet Urface qui tua Maxi-
„ me, personne n'en peut dire plus de par-

„ ticularités que moi ; j'étudiois chés les
„ massiliens , lors que son vaisseau échoua
„ sur une côte , où sans le secours que nous
„ lui donnâmes il seroit mort avec Olim-
„ bre son ami.

C'est de lui même que je parle, dit Adamas ; & je suis persuadé que cette troupe sera ravie d'entendre ce que vous en sçavez , après que j'aurai fini l'histoire de la sage Placidie. Ætius ne demeuroit pas inutile en Pannonie , il songeoit à la vengeance , qui a toujours tant d'attraits. Comme il avoit un grande reputation , il persuada ce qu'il voulut à ces barbares , en leur representant avec quelle facilité ils pouvoient entreprendre sur l'Italie, & de quels trésors ils pourroient s'emparer. Ces peuples ne desiroient rien tant que de changer de demeure ; déjà ils s'appretoient de fonder sur l'Italie, mais dieu détourna cet orage par la mort d'Honorius. Ætius en ayant reçu la nouvelle , changea incontinent de dessein , & fit entendre à ces barbares qu'il étoit nécessaire qu'il allât à Rome , pour voir la disposition des esprits.

Il y vint donc , & fit prendre le titre d'empereur au premier secretaire d'Honorius avec qui il avoit toujours été en bonne intelligence , & sous son nom il dispo-
soit de tout. Theodose qui n'approuvoit point ce choix déclare Valentinien empe-

456 *La II. Partie de l'Astrée.*

reur d'Occident, & tout de suite il envoya sous la conduite d'Artabure une puissante armée en Italie. Artabure avoit une expérience consommée ; mais une tempête le jeta sur la côte de Ravenne, où son vaisseau se brisa contre un écueil. Tout ce qu'il put faire, fut de gagner le rivage, où il fut arrêté incontinent, & conduit prisonnier à Ravenne. Le reste de l'armée avoit été écarté en divers lieux. Mais Aspar fils d'Artabure qui avoit accompagné son pere, & qui montoit un autre vaisseau, recueillit ce qu'il put de l'armée, descendit à terre pendant la nuit, & par un espece de miracle il fut conduit dans Ravenne avec toutes ces forces par un acqueduc. Dès que le jour parut, il s'assura de la personne du nouvel empereur, lui fit trancher la tête au milieu de la place, & délivra son pere.

Presqu'en même temps la sage Placidie arriva à Ravenne avec le jeune empereur son fils ; où peu de jours après tout lui réussit au gré de ses desirs. Castinus venoit d'Espagne à grandes journées, ignorant ce qui s'étoit passé. Placidie en étant avertie, envoya Artabure pour l'empêcher de joindre ses forces avec celles d'Ætius. Artabure le rencontre à Verceil, lui donne la bataille, défait son armée, & le mene prisonnier à Ravenne. Et comme si le ciel eût voulu

voulu d'abord affermir l'empire de Valentinien, Ætius qui attendoit à Rome les forces de Castinus, & celles des huns & des gèdes, fut pris par les partisans d'Honorius, & conduit à Ravenne entre les mains de Placidie.

Ce fut en cette occasion que Placidie montra tout à la fois sa prudence & sa générosité; au lieu de faire mourir ces deux grands hommes, elle tâcha de les gagner à Valentinien: pour Castinus, elle ne l'aimoit pas beaucoup, mais elle crut devoir le ménager par considération pour Ætius qui l'aimoit, & dont elle connoissoit le jugement, l'expérience & la valeur. Elle fit donc enfermer Castinus dans l'hyppodrome, d'où elle le tira peu de temps après, pour obliger davantage Ætius. Elle retablit celui-ci dans ses premières charges, elle fit en sorte que Valentinien le déclare patrice, & l'envoie dans les Gaules contre les différentes nations qui les occupoient. Avant que de partir il rendit preuve de sa fidélité, en faisant rebrousser chemin aux huns qui venoient en Italie. A peine est-il arrivé dans les Gaules qu'il délivre Archilla que Thieri tenoit assiégée; puis se tournant contre les bourguignons, il les repousse dans les limites que l'empereur avoit assignées. Pour les francs, ne pouvant empêcher qu'ils ne fissent quel-

ques progrès sous leur roi Clodion , il leur donna tant d'inquietudes , qu'ils ne gagnèrent alors que peu de terrain sur les bords du Rhin.

Jusqu'ici tout réussissoit à la sage Placidie , & à l'empereur son fils. Mais Boniface gouverneur d'Afrique qui avoit une haine mortelle pour Castinus , & par conséquent pour *Ætius* , ne put souffrir l'autorité de celui-ci ; il refusa de revenir à Rome ; & Placidie envoya contre lui une puissante armée , sous la conduite de *Mahortius*. Elle fut battue par Boniface ; & *Sifulphus* sage & vaillant capitaine dont vous voyez le portrait sous celui de *Valentinien* , ayant été envoyé à sa place , il se saisit d'abord de *Cartage* , & contraignit Boniface de se sauver en *Mauritanie*. Boniface ne s'y trouvant point encore assuré appelle *Genferic* roi des vandales qui pour lors occupoient la *Bétique* , & lui propose de partager l'Afrique avec lui. *Genferic* accepte ce parti ; il passe en Afrique avec sa femme & ses enfans ; mais il apprit bientôt à Boniface combien peu l'on doit se fier à des barbares. Il commence par se saisir de la *Mauritanie* , puis il réduit Boniface entre des montagnes inaccessibles , & traite avec les romains , à condition qu'ils lui laisseroient ce qu'il avoit enlevé à Boniface.

Valentinien y consent, & sur la foi de la paix nouvellement faite avec le vandale, il rappelle le vaillant Sifulphus, pour s'en servir dans l'Italie & dans les Gaules. Mais Genferic ne lui fut pas plus fidele qu'il l'avoit été à Boniface. A peine Sifulphus fut en Italie avec toutes ses legions, que le vandale se saisit de Carthage, & chassa les romains de toute l'Afrique. Il sembla qu'alors dieu voulût transporter les peuples de l'Europe d'une region à une autre region. La domination des vandales commença en ce même temps dans l'Afrique; celle des visigots en Espagne, car ils prirent la place des vandales; celle des anglois dans la grande Bretagne, & celle des francs dans les Gaules. C'est ainsi, sages bergeres, que dieu change comme il lui plait les royaumes & les empires.

Or la sage Placidie, à qui son grand âge ne permettoit plus de soutenir le poids des affaires, resolut de faire épouser à Valentinien la fille de son neveu Theodose; elle l'engagea donc à faire le voyage de Constantinople, où les noces furent célébrées avec une extrême satisfaction pour Theodose & Placidie; pour Theodose, parce qu'il voioit sa fille imperatrice; & pour Placidie, parce qu'elle sentoit bien que cette alliance seroit d'un grand secours à Valentinien contre ses ennemis. En effet Theodose en-

460 *La II. Partie de l'Afrée.*

voya avec sa fille Eudoxe une grande armée pour servir Valentinien au besoin, & Placidie mourut presque aussitôt que Valentinien fut revenu en Italie.

Adamas finit de la sorte, & tous les bergers admirant la vertu de Placidie considéroient particulièrement tous les traits de son visage; mais Alexis qui avoit été frappée de ce que Silvandre avoit dit de la belle Eudoxe, desiroit de sçavoir s'il avoit entendu raconter cette histoire, comme elle l'avoit aprise de la bouche d'Ursace même, ainsi qu'elle avoit commencé de dire à Leonide, lors qu'Adamas les avoit interrompues. Elle pria donc tous bas la nymphe d'engager Silvandre à s'acquiter de sa promesse: qu'aussi bien il étoit tard; & qu'Adamas ne permettroit à ces vieux bergers de partir que le lendemain. Leonide somnia le berger de sa parole, & comme il s'excusoit sur le peu de jour qui restoit, Adamas lui répondit qu'il vouloit jouir de leur compagnie pour tout ce jour.

Diamis, Phocion, & Tyrcis firent quelque difficulté; mais Hylas se tournant vers le druide: » Je suis d'avis, dit-il, que ceux qui voudront se retirer, » se retirent, & qu'il soit permis de demeurer à ceux qui le voudront. Pour » moi, ajouta-t'il, je resterai bien volon-

» tiers, & surtout tant qu'Alexis y restera.»
Adamas sourit à ce discours. Après avoir remercié Hylas de sa bonne volonté au nom de sa fille, il se tourna vers les autres bergers, & les pria de sorte qu'ils ne purent lui résister davantage. Il fit en même temps apporter des sieges, & chacun s'étant placé, Silvandre commença en ces termes.





L'ASTRÉE

DE

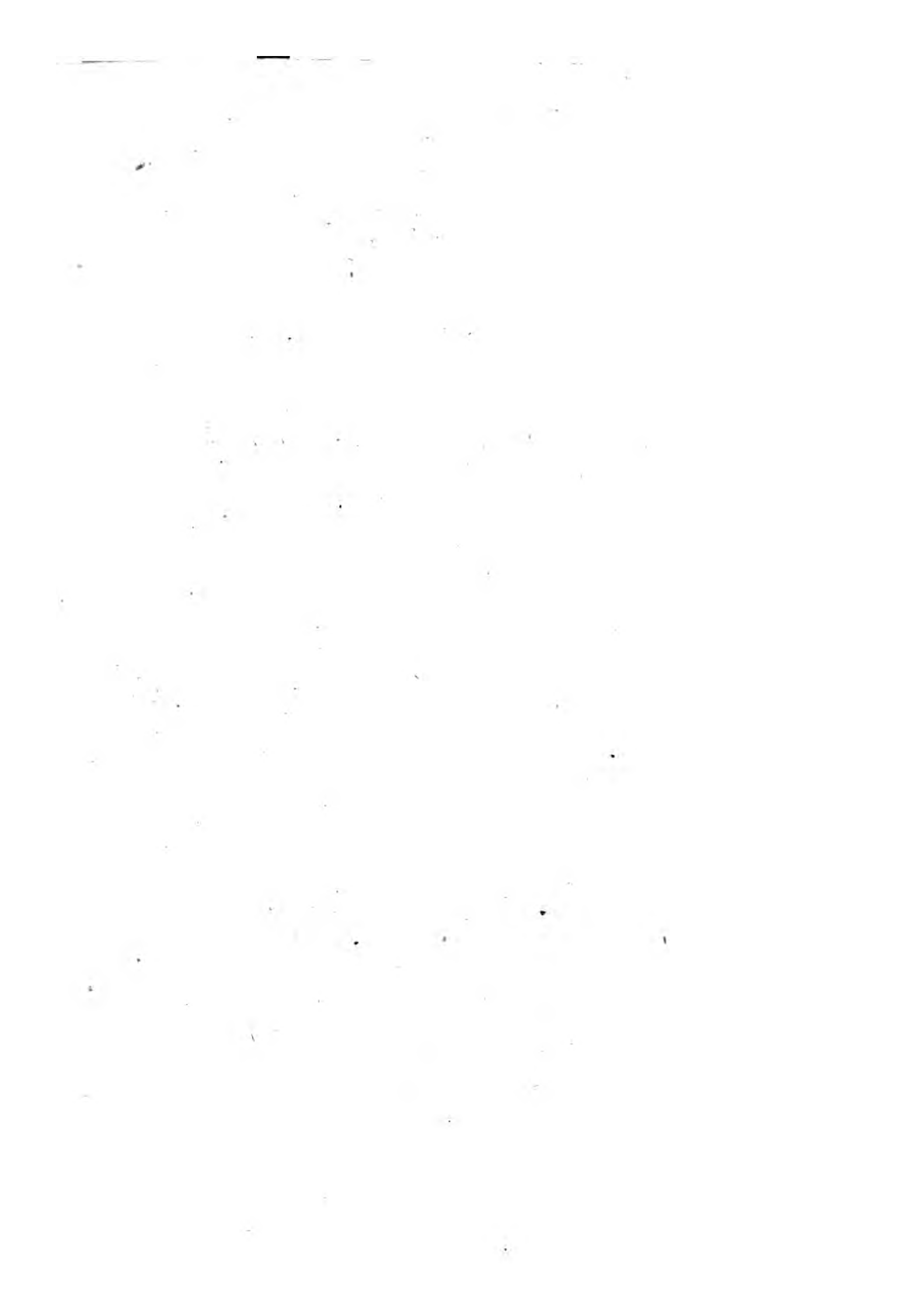
M. D'URFÉ.

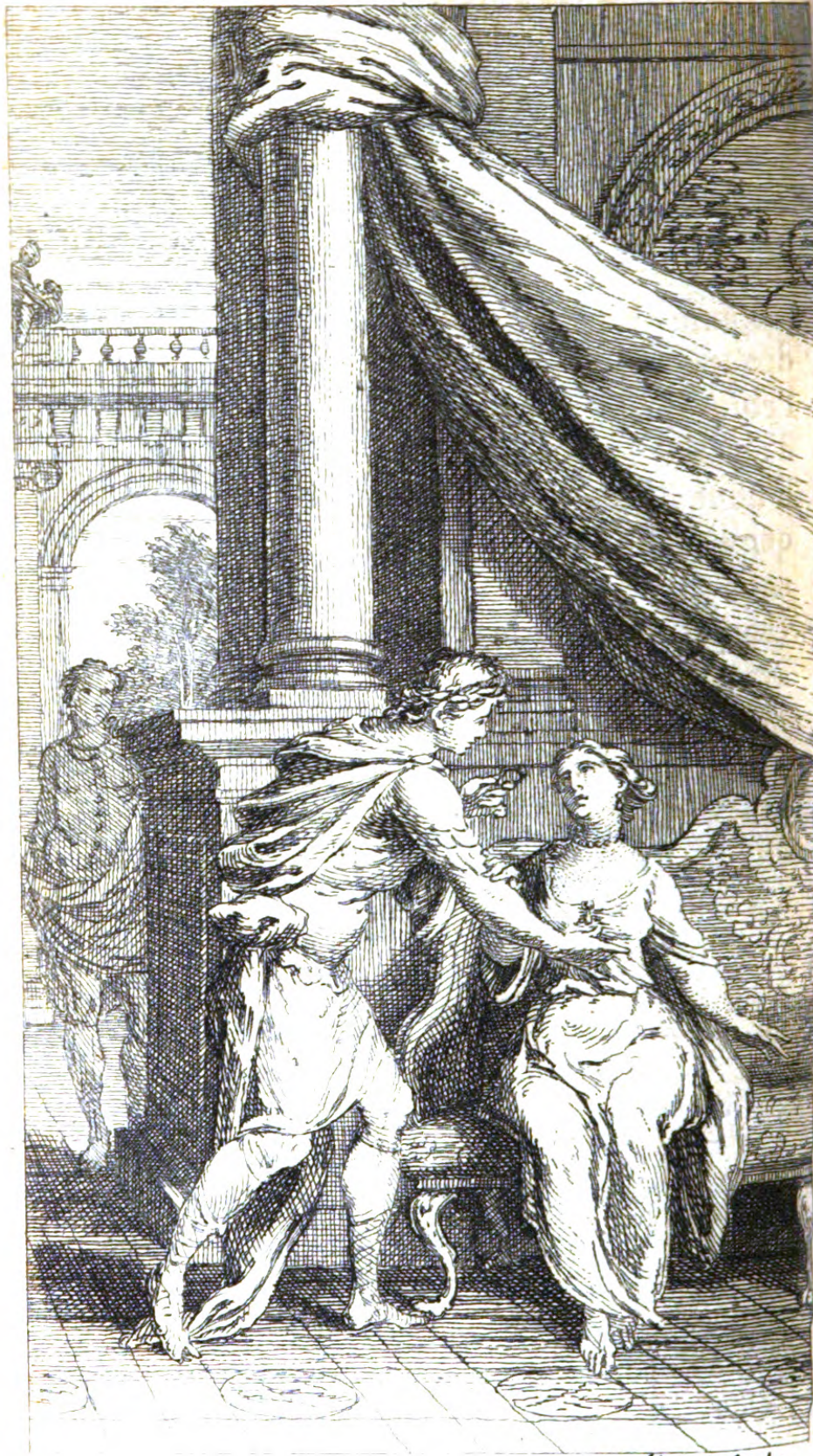
PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE DOUZIÈME.

SAge Adamas, & vous grande nymphe, quoique je paroisse devant vous en habit de berger, & que je vive dans le hameau de ces bergers qui m'entendent, ce n'est pas que j'aye été élevé pour mener la vie pastorale. On m'envoya dès l'enfance aux écoles des massiliens, où je finis mes études, & où j'appris tous les exercices convenables à un jeune homme. Quelquefois nous nous assemblions sur le bord de la mer, où nous prenions differens amusemens. Un jour d'été que nous étions cinq ou six, & que nous avions resolu de nous baigner, nous sortîmes de la ville, & pre-





Guélar & Sculp.

nant le côté de la Ligurie nous cherchions la pointe d'un rocher d'où nous avions coutume de sauter la tête la première. Mais lors que nous quittions nos habits, après avoir monté cet écueil, un orage qui survint nous empêcha de continuer. C'étoit une chose épouvantable, que d'entendre le mugissement de la mer, & de sentir l'ébranlement du rocher. Nous résolûmes d'attendre que l'orage fût passé, pour voir si nous ne pourrions point secourir quelque vaisseau surpris de la tempête; & pour nous garantir de la pluie, nous nous cachâmes dans le creux du rocher, où nous avions accoutumé de mettre nos habits, quand nous nous baignions. Bientôt l'orage s'étant dissipé, nous remontâmes sur le haut de l'écueil, & quelqu'un de nous s'écria dans le moment: » Voici deux vaisseaux que le vent brisera contre notre rocher, si dieu ne les favorise. », Le vent étoit si impetueux, que ces vaisseaux furent bientôt à la portée de notre vue. Ils n'avoient plus ni voiles, ni antennes, ni mâts. Le vent nous apportoit les cris de ceux qui étoient à genou sur le tillac & sur la poupe, élevant leurs mains au ciel. Un tourbillon les poussa heureusement contre notre rocher, où ils se brisèrent. Les uns en voulant prendre le rocher tomboient dans la mer, les autres nageoient sur des plan-

ches ; mais la plûpart se noyèrent. Ce qui excita davantage ma compassion , ce fut des femmes , qui n'avoient d'autre ressource que leurs cris ; je me deshabillai à l'instant, & je sautai dans la mer.

Lors que je fus revenu sur l'eau , j'aperçus deux femmes que leurs robes soutenoient encore un peu , & qui se tenoient embrassées. J'en pris une par les cheveux , & je les tirai toutes deux à bord ; ensuite je courus à deux hommes dont l'amitié m'avoit attendri ; l'un d'eux sçavoit nager, & portoit l'autre sur son dos ; déjà ils s'étoient enfoncés plusieurs fois ; mais enfin en leur donnant de temps en temps du pié, je les pouffai contre terre. Mes compagnons imitant mon exemple en sauverent plusieurs. Pour moi je crus devoir prendre un soin particulier de ceux que j'avois sauvés du naufrage. Ils nous demanderent nos noms, & quand je leur eus appris que je me croyois segusien : » Ciel, s'écria l'un d'eux, „ les segusiens sont destinés à nous conserver la vie. „ Nous allâmes dans la ville voisine leur chercher des habits ; & ces deux hommes furent reçus humainement en diferentes maisons. J'emmenai chés moi les deux que j'avois sauvés , & parce qu'ils ne vouloient point quitter les deux femmes qui me devoient aussi la vie, je les conduisis chés un riche bourgeois, avec qui j'a-

vois une étroite familiarité , & que je connoissois humain & genereux. L'un de ces hommes s'appelloit Urface , & l'autre Olymbre , tous deux des meilleures maisons de Rome. Ils y envoyerent incontinent pour avoir de l'argent & des domestiques ; cependant ils ne vouloient point que je les quittasse , j'en étois ravi , parce que leur conversation étoit extrêmement agréable. Un jour enfin que j'étois seul dans leur chambre , je les suppliai de me dire , pourquoi , lors qu'ils avoient sçu que j'étois segusien , ils avoient dit que les segusiens étoient destinés à leur sauver la vie. Le plus âgé m'e répondit ainsi :

HISTOIRE
D'EUDOXE , DE VALENTINIEN,
ET D'URSACE.

Silvandre , il est bien juste que vous sçachiez à qui vous avez sauvé la vie , & nous aurions prévenu vos desirs , si nous n'avions intérêt à n'être pas connus. Mais après ce que vous avez fait pour nous , nous sommes en droit de compter sur votre discretion.

Sçachez donc que le jeune Theodose épousa Eudoxe fille de Leontius Philosophe Athenien , à cause de sa beauté & de

sa vertu. Theodose n'en eut qu'une fille, à qui il donna le nom de son épouse qu'il aimoit éperdument. Elle fut appelée Eudoxe, & cette jeune princesse effaça bientôt la beauté de sa mere. En ce même temps Placidie s'étoit retirée à Constantinople, emmenant avec elle Valentinien & Honorique. Je fus donné jeune à Placidie pour être nourri avec son fils, comme plusieurs autres enfans des chevaliers & des senateurs romains; & lors qu'elle quitta l'Italie, j'avois conçu tant d'attachement pour Valentinien, & lui tant de goût pour moi, que nous ne pouvions nous séparer.

L'empereur Theodose resolut de donner sa fille à Valentinien, & l'empire après la mort d'Honorius qui n'avoit point d'enfans. La sage Placidie sentoit combien ce mariage étoit avantageux à son fils; mais toute belle qu'étoit Eudoxe, il ne put jamais l'aimer; cependant pour ne pas déplaire à Placidie, il resolut de seindre. Pour moi, je l'avouerai, j'en devins si amoureux, que je n'ai pû rompre mes chaînes. En même temps on mit auprès d'Eudoxe une jeune grecque d'une naissance illustre. Elle étoit si belle, qu'elle ne le cedit qu'à Eudoxe; elle s'appelloit Isidore. A peine Valentinien eut jetté les yeux sur elle qu'il en devint éperdument amoureux. Mais Is-

dore qui sçavoit la volonté de Theodose, loin d'écouter Valentinien, le rebuta peut être avec trop de rigueur, & lui déclara que s'il persistoit, elle en avertiroit Theodose & Placidie. Ce jeune Prince, pour ne leur point déplaire, cacha si bien ses desirs, qu'Eudoxe & moi fûmes les seuls qui nous en aperçûmes.

Cependant mon affection croissoit de jour en jour, & je ne perdois pas une occasion d'être auprès d'Eudoxe. Je me souviens qu'un jour se promenant dans une galerie, elle s'arrêta à considérer un Icare qui tomboit dans la mer. » Urface, me dit-elle (car tel est mon nom) que signifient ces plumes éparfes, & cet homme qui tombe d'en-haut ? Madame, lui répondis-je, c'est un jeune hōme qui plein d'un genereux courage voulut voler plus haut que son pere, que vous voyez au dessous de lui, & qui fut contraint de tomber, parce que le soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles. Eh quoi, me dit-elle, vous louez cette action ? Oui, Madame, & je ne refuserai jamais d'acheter une gloire semblable au prix de ma vie. Vous l'estimez donc bien peu, repartit Eudoxe ? C'est, lui repliquai-je, qu'il y a des choses que j'estime plus que la vie : telles sont l'honneur & l'amour. Qu'est ce que l'honneur, me dit-elle ? C'est une opi-

» nion , répondis-je , que nous laissons de
 » nous & de notre courage ; & l'amour est
 » un delir de posseder quelque chose de
 » grand. Ainsi , madame , je mourrois vo-
 » lontiers dans une action genereuse pour
 » la gloire qui m'en reviendrait ; ou en
 » vous servant , pour l'affection que je
 » vous porte.

Eudoxe étoit trop jeune encore pour entendre ce langage ; mais elle devint avec l'âge plus sçavante , & moi plus amoureux. La premiere fois qu'elle me soupçonna de l'aimer serieusement , fut un jour que s'étant endormie sous un ombrage frais , dans les jardins de l'empereur , où nous étions presque tous , elle fut piquée à la lèvre par une abeille. Au cri qu'elle fit , nous accourumes , & Valentinien dit que je la guérirais , si elle le vouloit. J'approche donc ma bouche de la sienne ; mais elle me repousse soudain ; cependant comme la douleur augmentoit , elle me permit de faire mon enchantement. Je dis donc les paroles sur sa lèvre ; mais quand je la pris entre les miennes , & qu'en suçant , je la pressai un peu , j'avoue que si l'on pouvoit mourir de joye , Urface ne seroit plus.

» Madame , lui dis-je , votre douleur
 » passera bientôt , mais j'en aurai tout
 » le mal ; ah , si je pouvois aussi bien me
 » donner tous ceux que vous devez jamais

» ressentir , soyez assurée que vous n'en
» ressentiriez jamais. Madame, dit Isido-
» re en souriant , si vous aviez autant de
» bonne volonté pour lui , il faudroit qu'à
» votre tour vous lui ôtassiez le mal qu'il
» vous a pris. J'aime mieux, répondit Eu-
» doxe , lui être obligée , que s'il me l'é-
» toit ; d'ailleurs ce seroit toujours à re-
» commencer. Il est vrai , madame , ajou-
» tai-je , & puis mon mal n'est plus à la
» lèvre, il a passé au cœur. » Elle feignit de
ne me point entendre , & sans Isidore qui
étoit près de nous , je lui en aurois dit
davantage.

Mais je passe le commencement & les
progrès de mon amour , & je vous dirai
seulement ce qu'il est plus nécessaire que
vous sçachiez. Je résolus enfin de lui dé-
clarer ma passion , & voici l'occasion que
la fortune m'en presenta. Pour aller aux
jardins de l'empereur situés à Calcedoine
en Asie, il ne faut que passer le Bosphore.
Eudoxe aimoit à s'y promener ; & je l'y
accompagnais toutes les fois qu'il m'étoit
permis ; heureux quand je pouvois dans
toute une journée lui cueillir une fleur ! car
je sçavois qu'en amour les petits services,
s'ils sont réitérés souvent , font plus d'im-
pression que des services importans , mais
rars. Un jour que Valentinien avoit sui-
vi Eudoxe en ce lieu , à cause d'Isidore,

celle-ci se trouvant fatiguée entra dans un cabinet pour se reposer. Valentinien l'y suivit bientôt, feignant d'être las ; alors Isidore en voulut sortir, mais il la retint par sa robe. Eudoxe le remarqua, & ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Je souris comme elle, & m'en ayant demandé le sujet : » C'est, répondis-je, parce que Valentinien vous quitte pour Isidore. Urface, me dit-elle, n'en feriez-vous pas de même ? Vous le devriez du moins, puis qu'il y a plus d'apparence qu'elle doit être servie de vous que de Valentinien. J'en conviens, madame, repartis-je, mais j'aimerois mieux faire une faute contraire à celle de Valentinien. Comment l'entendez-vous, répondit-elle ? Je veux dire, continuai-je, que j'aime mieux mourir d'amour pour vous, que de servir Isidore. Pour moi, reprit Eudoxe ? Et que pensez-vous dire, Urface ? Que j'aime mieux mourir en vous adorant, que de vivre aimé d'Isidore, lui répondis-je, & que la grande inégalité qui est entre nous n'a pû m'ôter ce desir, depuis le jour qu'il me fut permis de vous voir.

» Parlez-vous sérieusement, dit Eudoxe, en me lançant un regard severe ?
 » Madame, repliquai je, je jure par le service que je vous dois, que je ne pro-

» ferai jamais de paroles plus véritables ,
» & que cette extrême passion ne change-
» ra jamais , de quelque rigueur que vous
» m'accabliez. Urface , me dit-elle , je
» vous voyois avec plaisir ; mais puis que
» vous avez oublié ce que vous me de-
» viez, souvenez-vous que si jamais vous
» me tenez un pareil langage , je vous fe-
» rai repentir de votre témérité. Mada-
» me , lui répondis-je , si je ne craignois
» d'être apperçu , je me jetteroïis à vos ge-
» noux , pour vous demander pardon de
» cette offense ; mais vos menaces , per-
» mettez-moi de le dire , ne peuvent rien
» sur moi. Tout ce que je puis , c'est de me
» taire & de mourir d'amour pour la belle
» Eudoxe. Je vous jure donc que je ne vous
» tiendrai plus de ma vie ces discours qui
» vous ont offensée ; mais souvenez vous
» seulement que toutes les fois que je vous
» dirai bon jour , ce sera vous dire que je
» meurs d'amour pour vous ; & qu'en vous
» donnant le bon soir , ce sera comme si
» je vous disois : Jusqu'à quand ordonne-
» rez-vous que je sois malheureux ? &
» combien encore durera votre rigueur ?
» Et pour commencer , ajoutai-je froide-
» ment , permettez que je prenne congé
» de vous , & que je vous donne le bon
» soir. » A ce mot , je fis une grande reve-
» rence , & me retirai , de peur que ces deux

mots ne me fussent interdits. Cependant je m'apperçus qu'en se tournant de l'autre côté, elle avoit souri : ce qui ne me donna pas une petite esperance.

Je vécus de la sorte plus de six mois, sans qu'Eudoxe daignât recevoir mon affection ; je vainquis enfin : car que ne peut la perseverance en amour ? Un matin que Valentinien la conduisoit au temple, je m'avançai, & lui faisant une grande reverence, je lui dis : » Bon jour, madame. » Elle sourit, & se tournant vers moi, » Vos » bons jours, Urface, me dit-elle, sont » reçus de bon cœur. » Dieux ! quelle fut ma satisfaction ! Dès ce jour elle permit qu'en particulier je la nommassé ma princesse, & elle m'appelloit son chevalier.

Pendant que nous vivions de la sorte, Honorius mourut sans enfans ; & Theodose qui vouloit faire empereur d'Occident son cousin Valentinien, resolut de l'y envoyer avec sa mere Placidie. Je feignis de vouloir la suivre en ce voyage, mais en effet je ne desirois que de rester à Constantinople auprès d'Eudoxe. Le desir de la gloire m'attiroit en Italie, mais l'amour plus fort me retenoit à Constantinople, car Eudoxe m'aimoit presque autant que je l'aimois. Lors que je cherchois des excuses, on annonça à l'empereur qu'une armée nombreuse venoit l'attaquer ; & ces
nouvelles

nouvelles me firent demeurer avec plusieurs autres que leur devoir auroit obligés à partir. Je ne vous dirai point où alla Valentinien, vous le sçavez sans doute, & qu'après avoir mis ordre aux affaires, il revint à Constantinople. Theodose l'y reçut, comme s'il avoit été son fils, & soudain à la sollicitation de Placidie qui étoit demeurée en Italie, le mariage de la belle Eudoxe fut conclu avec Valentinien. Je fus si combattu de crainte & de regret, que sans Eudoxe j'aurois succombé. De son côté elle souffroit infiniment à se voir entre les mains d'un prince qui ne l'aimoit point, mais elle surmonta ce déplaisir par sa fermeté. Et parce qu'elle sentoit bien en quelle peine je vivois, elle m'admit dans son cabinet, en presencede la seule Isidore, & me dit, en me permettant de lui baiser la main: » Vous plaindrez-vous éternellement de moi ? & douterez-vous toujours de mes sentimens pour vous ?

» Ma princesse, lui dis-je, si vous n'aviez accoutumé de m'accorder plus de faveurs que je n'en merite, vous auriez raison de me faire cette demande, maintenant que je reçois celle-ci. Mais pourquoi ne me plaindrois-je point de la fortune, qui me montre un bien qu'elle pouvoit me donner, & qu'elle donne à un autre qui le merite moins que moi, si on

474 *La II. Partie de l'Astrée.*

» pouvoit le mériter par un extrême a-
» mour. Vivez heureux, me dit-elle. Ur-
» face possède tout ce qu'une extrême af-
» fection peut obtenir de moi; le reste c'est
» le devoir qui le donne : pourquoi donc
» vous plaindre de la fortune ? Pourquoi,
» lui repliquai-je, ne m'en plaindrois-je
» pas, puis qu'elle m'a toujours privé du
» seul bien que je desirois ? Comment, dit-
» elle, vous ne m'avez aimée, que pour
» obtenir ce que mon devoir me défend ?
» Mais comment avez-vous pû m'aimer,
» si vous aviez de moi si mauvaise opinion ?
» Je lui répondis en soupirant : Ma belle
» princesse, je vous aime plus que vous
» ne voulez, plus même que la raison ne
» le veut, je l'avoue. Mais qui pourroit
» vous aimer autrement ? Cependant si l'a-
» mour avoit plus de pouvoir sur vous,
» ce devoir que vous m'opposez en auroit
» moins, & le trop heureux Valentinien
» posséderoit ce qu'il recherche, & moi je
» posséderois ce que je desire. Ah, me dit-
» elle, si vous sçaviez tout ce que je res-
» sens, & quelle violence je me fais, vous
» seriez persuadé que l'amour a sur moi
» tout l'empire qu'il peut avoir sur un
» cœur. Mais souvenez-vous quelle je suis
» née, & à quoi ma naissance m'oblige. Si
» la fortune m'avoit fait naître comme ma
» mère d'un philosophe Athenien, je pour-

» rois disposer de moi , mais étant fille
» d'empereurs , ne suis-je point obligée à
» leur obéir ? Et ne sçavez-vous pas que
» c'est la raison d'état qui fait les mariages
» des princesses ? Lors que je vous aimai ,
» ce fut avec cette resolution que Valen-
» tinien seroit mon époux ; vous - même
» vous avez eu sans doute les mêmes sen-
» timens , quand vous avez jetté les yeux
» sur moi. Qui peut donc vous affliger
» maintenant ?

» Vous pensez donc , madame , inter-
» rompis-je , que l'amour est sujet aux
» loix du devoir. O dieux ! que vous & moi
» nous sommes trompés ! vous qui avez
» crû aimer , & moi qui croyois être aimé
» de vous. » Et là m'arrêtant un peu , je re-
» pris de la sorte , lors que je vis qu'elle vou-
» loit prendre la parole : » Madame , les loix
» d'amour sont bien differentes de celles
» que vous proposez. Si l'inégalité qui est
» entre nous ne m'a point empêché d'éle-
» ver mes yeux jusqu'à vous , elle ne doit
» pas vous empêcher de baisser les vôtres
» jusqu'à moi. Vous dites qu'en commen-
» çant de vous servir , je sçavois bien que
» Valentinien seroit votre époux , ah , ma-
» dame , je crus que je pourrois le suppor-
» ter ; mais maintenant que mon affection
» n'y peut consentir , que m'oposerez-vous
» que la foiblesse de votre amitié qui ne

» s'est point accrue? Quoi, vous refuserez
» à mon amour des faveurs que vous ac-
» corderez à qui ne vous aime point?;

Isidore qui entendoit une partie de nos discours, & qui vouloit nous favoriser, dans l'esperance de rompre le mariage d'Eudoxe avec Valentinien, se retira peu à peu dans un cabinet où elle s'endormit. La princesse étoit si attentive à mes discours, qu'elle ne s'apperçut de rien. Elle demeura quelque temps sans me répondre; » Que puis-je faire, me dit-elle
» enfin? Que deviendrai-je, si je n'épouse
» Valentinien? & si je l'épouse, dieux, à
» quel supplice je me vois destinée! » A ce mots elle garde le silence, & verse des larmes. Ce silence & ces larmes m'enhardirent, je m'approchai d'elle, & feignant de lui soutenir la tête, je lui baisai les yeux & la bouche qu'elle tint long temps sur la mienne; je lui mis ensuite une main dans le sein, mais avec tant de transport, que je tremblois comme un roseau agité par le vent. J'allois devenir plus temeraire, quand je vis que cette privauté ne m'étoit point interdite; mais elle me dit:
» Si vous m'aimiez, vous seriez content de ce que je vous ai permis; si pour-
» tant cela ne vous suffit pas, je consens à
» tout, à condition que j'aurai un poignard
» nud à la main pour me percer dans le me-

ment, & me punir moi-même du crime que j'aurai commis.» Ces paroles me rendirent si confus, que me jetant à ses genoux je lui protestai de ne lui demander jamais d'autres preuves de son amour, que celles qu'elle venoit de me donner. En même tems Isidore qu'Eudoxe avoit appelée me conduisit par un escalier dérobé, dans la cour.

Voilà en quels termes j'étois, lors que Valentinien épousa cette belle princesse, qu'incontinent il emmena en Italie. Heureusement j'eus la permission de suivre Ariobinde que l'empereur envoyoit à Valentinien avec une armée, pour le secourir contre les barbares, qui de toutes parts venoient ravager l'empire. Nous reçumes en Sicile la nouvelle de la mort de Theodose, & j'accompagnai à Rome celui qu'Ariobinde envoyoit pour en faire part à Eudoxe. J'y fus reçu avec tout l'accueil que je pouvois desirer ; cependant Valentinien apprit qu'Attila s'étoit emparé de la Gaule. Quelque difficile qu'il me fût de quitter la belle Eudoxe, il fallut partir, car quelle opinion auroit-on eu de mon courage, si j'étois resté à la cour, tandis que toute la jeunesse se rendoit à l'armée d'Ætius que Valentinien avoit renforcée, pour arrêter les progrès d'Attila. Je demandai mon congé à l'imperatrice : « Souvien-toi, me dit-elle en m'embrassant, de revenir

» bientôt , & de m'être toujours fidele.

Cependant Valentinien crut qu'en mariant Isidore , il en viendrait plus aisément à bout. Il la fit donc épouser à Maxime chevalier romain , & qui avoit été deux fois consul. Mais quelques jours après , Valentinien ayant voulu sonder le cœur de la sage Isidore , il la trouva plus opposée à ses desirs qu'auparavant. Ces refus ne firent que l'irriter. Un jour que Maxime avoit perdu jusqu'à sa bague , en jouant avec le prince , il feignit d'avoir quelque affaire d'importance , & laissa un des siens à sa place pour jouer avec Maxime jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. En même temps il envoya vers la sage Isidore de la part de son mari, pour lui commander de venir chés l'imperatrice , & pour marque on lui montra la bague. Isidore trompée suivit le messager ; elle fut conduite en des lieux où l'empereur l'attendoit ; il la prit incontinent par la main , & la porta malgré elle dans un cabinet dont il ferma la porte. » Belle Isidore , lui dit-il , vous serez étonnée sans doute que je vous en aye imposé de la sorte ; mais quand vous considerez quelle est la grandeur de mon amour , & combien il a duré malgré tout ce que j'ai pû me dire à moi-même , malgré toutes vos rigueurs : j'espère que vous me pardonnerez , & que devenue

» enfin sensible , vous ne differerez pas
» plus long temps mon bonheur. J'ai pour
» moi mon amour, ma qualité d'empereur,
» cette bague même qui vous fait assés
» comprendre que Maxime ne s'oppose
» point à mes desirs. » A ces mots il vou-
lut l'embrasser ; mais Isidore sentant qu'en
l'état où elle étoit, elle avoit besoin d'une
grande prudence, se contenta de le repous-
ser doucement, & le supplia de l'écouter.
» Seigneur, lui dit-elle, je vous avouerai
» que ma surprise est extrême, quand je
» me vois seule auprès de vous en ce lieu
» écarté ; mais je me rassure, en ce que je
» suis persuadée que vous n'entreprendrez
» rien contre votre devoir, & contre ma
» volonté. Je n'oublie pas que je suis entre
» les mains du genereux Valentinien, du
» fils de l'empereur Constance, & de la sage
» Placidie. Qu'aurois-je à craindre d'un
» prince aussi accompli que vous ? Votre
» puissance est égale partout, & n'a d'autres
» bornes que votre volonté ? mais si cette
» volonté m'est acquise, seigneur, comme
» vous me l'avez juré tant de fois, puis-je
» craindre qu'elle aille plus loin que je ne le
» voudrai ? J'avoue que je ne puis concevoir
» que l'on m'ait conduite en ce lieu, du
» consentement de Maxime. J'en suis in-
» dignée, comme je le dois ; il est indigne
» d'avoir Isidore pour épouse ; mais Iso-

„ te n'en fera pas plus disposée à rien faire
 „ dont elle puisse rougir.

„ Seigneur, je ne vous demande point ce
 „ que vous prétendez, le perfide dont je vois
 „ la bague le sçait assés, & vos discours
 „ ne me le font que trop entendre ; mais
 „ souvenez-vous, seigneur, de ce qu'est
 „ une femme deshonorée ; souvenez-vous
 „ que vous insultez à une personne que
 „ vous dites que vous aimez. Si vos dis-
 „ cours sont veritables, vous m'aimez en
 „ effet ; & si vous m'aimez, que pouvez-
 „ vous desirer de plus, sinon que je vous
 „ aime ? Vous avez été votre maître jus-
 „ qu'ici : continuez à l'être. Rappellez-
 „ vous les faveurs dont le ciel vous a com-
 „ blé. Il vous a conduit comme par la main
 „ sur le thrône ; il vous a délivré de vos
 „ ennemis, il vous a suscité des amis puis-
 „ sans. Tant de graces demandent toute
 „ votre reconnoissance, & vous voulez les
 „ payer par la plus noire ingratitude, &
 „ vous en priver pour jamais.

„ Dieu puissant, plus tôt qu'à mon occa-
 „ sion, ton couroux tombe sur ce grand
 „ empereur, écrase-moi de ta foudre ! Et
 „ vous, seigneur, ôtez-moi plus tôt la vie
 „ que l'honneur. Montrez que vous êtes
 „ veritablement César, & que vous sçavez
 „ aussi bien vous vaincre vous-même, que
 „ vous avez sçu vaincre vos ennemis.

Valentinien

Valentinien la voyant à ses genoux la releva, & touché de ses discours & de ses larmes, il lui jura qu'il n'useroit jamais de violence; mais qu'il la supplioit d'avoir égard à son amour, & de lui promettre, si Eudoxe & Maxime venoient à mourir, qu'elle l'épouserait. La sage Isidore lui ayant promis ce qu'il vouloit, il lui permit de se retirer. Après lui avoir baisé la main, il appelle Heracle, celui de tous ses eunuques en qui il avoit le plus de confiance, & qui avoit conduit Isidore en ce lieu. Lors qu'il sçut que l'empereur la renvoyoit sans avoir satisfait sa passion: » Seigneur, lui dit ce méchant, pouvez-vous perdre une si belle occasion, & compter sur les promesses qu'elle vous fait? Qui ne croira d'ailleurs, si l'on sçait qu'elle est venue en ce lieu sans autre témoin qu'Heracle, qu'elle ne vous a point été cruelle? Et si on l'ignore, qu'importe à sa réputation qu'elle ne l'ait point été? Ne laissez point aller une si belle occasion que vous regretteriez envain.

La sage Isidore voulut répondre; mais l'eunuque l'interrompant: » Seigneur, ajoutez-il, n'écoutez point la voix de cette sirène; elle vous a déguisé ses sentimens, & si vous manquez l'occasion, elle se moquera de vous. » Il la prit à l'instant, & lui lia tellement les bras qu'elle ne pouvoit

se défendre. Ses cris, sa résistance, ses efforts, tout lui fut inutile; l'empereur avec le secours de l'infâme Heracle lui arracha ce qu'il vouloit. » Valentinien, lui dit-elle alors, souvien-toi de l'offense que tu m'as faite, & que je mourrai vengée. » Aussitôt qu'elle fut libre, elle se jeta sur Heracle, & après l'avoir meurtri de coups, elle chercha des armes pour tuer cet infâme, & Valentinien, & se tuer avec eux.

Valentinien essaya de la consoler; il lui representa que personne ne sçauroit ce qui s'étoit passé, & que son mari même l'ignorerait. Il lui déclara ensuite de quelle maniere il avoit eu la bague.

Admirez, Silvandre, quelle impression fit ce dernier aveu. Elle feignit quelle étoit ravie de ce que Maxime n'avoit point de part à cette aventure, & conjura l'empereur de ne lui en rien dire. Valentinien le promit avec les sermens les plus solennels; & lors qu'elle se fut un peu remise, elle se retira chés elle, où elle attendit son époux que Valentinien retrouva encore au jeu.

La nuit étant venue, Valentinien renvoya Maxime. Celui-ci vint, suivant sa coutume, voir la sage Isidore; il la trouva seule dans un cabinet, versant un torrent de larmes. Isidore l'ayant prié de s'asseoir auprès d'elle: » Ne soyez point surpris,

» lui dit-elle , de l'état où vous me voyez :
» il ne m'est plus permis de vivre ; mais
» avant que je meure, jurez-moi que vous
» vengerez ma mort. » Maxime voulut
s'approcher d'elle pour l'embrasser ; mais
elle s'éloigna , & lui dit : » Je ne suis plus
» cette Isidore que vous avez tant aimée ,
» & qui n'aima jamais rien que vous. Le
» plus cruel des tyrans m'a deshonorée ,
» & ne méritant plus de vivre votre épou-
» se , je ne veux plus respirer la lumière. »
Elle lui raconta en même temps tout ce
que vous venez d'entendre. Je ne vous re-
dirai point leurs plaintes , & leurs impre-
cations contre l'empereur. Maxime la pria
de ne point avancer ses jours , de peur d'ir-
riter le ciel ; il lui représenta que n'ayant
point consenti à cette violence , il ne la
croyoit pas moins chaste , ni moins digne
d'être son épouse ; mais que pour tirer ven-
geance de cet outrage, il falloit qu'elle dis-
simulât , & qu'elle assurât l'empereur ,
qu'elle ne lui avoit rien dit.

Environ ce même temps Eudoxe eut
une fille que l'on nomma Eudoxe comme
elle , & l'année suivante une autre à qui
l'on donna le nom de son ayeule Placidie.
Cependant nous étions dans les Gaules ,
attendant Attila qui vint jusqu'à une ville
des carnutes nommée Aurelie. Il l'eût pri-
se sans doute si les francs & les visigots ne

484 *La II. Partie de l'Astrée.*

l'eussent contraint de se retirer. Après avoir interrogé ses sacrificateurs sur le succès de la bataille, ils lui répondirent qu'il la perdrait, mais que le principal chef des ennemis y seroit tué. Il se détermina de la donner, esperant d'assujettir l'empire romain, dès qu'il n'auroit plus affaire à un aussi grand capitaine qu'Ætius. Attila fut vaincu, & contraint de se retirer dans son camp où il se fortifia. C'étoit fait de lui, si Ætius avoit voulu l'y attaquer; mais il le laissa échaper pour des raisons politiques qu'il seroit trop long de vous expliquer.

Je suivis toujours Ætius dans ces dernières expéditions, sans oser partir de l'armée, parce qu'il se presentoit sans cesse des occasions de combattre, & pour obéir à la belle Eudoxe, qui craignoit que si j'étois à la cour, on ne s'apperçût de mon amour. J'y demurai douze années entières; & ce fut alors que se donna la bataille dont je vous ai parlé. Il est vrai que pendant cet exil je reçus plusieurs lettres d'Eudoxe, où elle me felicitoit sur les preuves que je donnois de mon courage, comme elle l'apprenoit par les lettres qu'Ætius écrivoit à l'empereur.

Pendant que je demurai à l'armée, je liai une amitié étroite avec un jeune chevalier romain nommé Olymbre; c'est lui que

vous voyez ici. Depuis que nous nous sommes connus , rien n'a pû nous séparer, si ce n'est la nécessité de nous rendre des services mutuels. Me voyant resolu de retourner à Rome en même temps qu'Ætius , il voulut m'accompagner ; & comme nous n'avions rien de secret l'un pour l'autre , je lui déclarai mon affection pour Eudoxe , & la bonne volonté qu'elle me témoignoit. Cette déclaration l'enhardit à regarder Placidie sa fille ; il commença de s'attacher à elle , qu'elle n'avoit pas plus de douze ans ; & ce fut presque à ce même âge que je commençai de servir la mere , dont la jeune Placidie avoit beaucoup de traits. Olymbre avoit alors environ vingt sept ans , & moi trente cinq , & la belle Eudoxe trente. Eudoxe & moi nous nous aperçumes du goût qu'il prenoit pour la princesse , & de celui de la princesse pour lui. Cette affection n'offensoit point Eudoxe, parce que les ayeux d'Olymbre avoient été senateurs , & plusieurs fois consuls.

Je viens maintenant à l'accueil que me fit la belle Eudoxe , lors que je revins avec Ætius. Dès que je fus arrivé , & que j'eus baisé la main de Valentinien , je passai à l'appartement de l'imperatrice ; je feignis d'avoir quelque chose à lui dire de la part du général , & je la vis en particulier. J'allai voir ensuite la sage Isidore , comme cel-

486 *La II. Partie de l'Astrée.*

le que j'aimois le plus après Eudoxe. Je la trouvai bien changée , & lui en ayant demandé la cause , je n'en pus tirer d'autre réponse que des larmes. Je crus que son époux manquoit d'égards pour elle ; mais les caresses que Maxime lui faisoit m'ôtèrent bientôt cette idée ; je soupçonnai , non pas tout ce qui étoit arrivé , mais une partie. Un soir je demandai à Eudoxe si Valentinien aimoit toujours Isidore ; & lors qu'elle m'eut répondu qu'elle n'y avoit point fait attention : » Croyez , lui » dis-je , ma princesse , qu'il y a de la mes- » intelligence entr'eux , & que l'empereur » lui a voulu faire quelque outrage. Je croi , » me dit-elle , que vous avez raison , car » elle ne paroît jamais devant moi que les » larmes aux yeux ; & lors que l'empereur » arrive , e la vois pâlir , & se retirer in- » continent.

Eudoxe me chargea de découvrir s'il étoit possible la vérité. Je rendis à Isidore plusieurs visites dans cette vue ; j'usai de tous les artifices imaginables ; mais je ne pus rien démêler qu'une grande animosité contre l'empereur. Lors que j'eus fait ce rapport à la belle Eudoxe , je lui conseillai de feindre qu'elle en avoit sçû quelque chose de l'empereur même , & que peut-être Isidore lui avoueroit la vérité. Ce que j'avois prévu arriva. Un soir

que nous étions nous trois dans le cabinet de l'imperatrice, nous pressâmes tant Isidore ; Eudoxe sçut si bien feindre qu'elle en sçavoit une partie, que la sage Isidore nous avoua les larmes aux yeux ce qui s'étoit passé. Eudoxe en fut touchée & ne put retenir ses pleurs. Lors qu'ils eurent cessé de couler. » Vengez-vous, ma belle » princesse, dis-je à Eudoxe, & des mêmes » armes dont vous avez été offensée. Vous » donnerez ainsi quelque satisfaction à Isi- » dore, vous punirez le coupable, & vous » me récompenserez.

» Madame, dit la sage Isidore, en se jet- » tant à ses genoux, ce seroit la plus juste » & la plus grande vengeance que je puisse » recevoir. Il est indigne de vous posséder. » Ses mépris, son ingratitude, mon inju- » re, tout invite à rendre Ursace heureux. » Si l'empereur a failli, répondit Eudoxe, » je n'en suis point coupable ; mais je la » deviendrois, si je commettois la même » faute. Ursace, je vous aime comme je » dois, & je voudrois bien me venger, » mais sans me faire tort à moi même. »

Cependant Isidore sollicitoit sans cesse son époux de venger l'injure qu'elle avoit reçue. Maxime de son côté qui ne respiroit que la vengeance, méditoit jour & nuit ce qu'il avoit à faire. Il crut avant que de rien entreprendre contre l'empereur, qu'il

devoit se défaire d'Ætius dont il craignoit la valeur. La difficulté étoit d'exécuter. Il lui vint dans l'esprit qu'il n'y avoit point de meilleur instrument que Valentinien même qu'il connoissoit soupçonneux & défiant. Il s'adresse à Heracle, il lui exagère la puissance d'Ætius, les honneurs que toute l'Italie lui avoit rendus à son retour, l'affection que les soldats lui portoient, les richesses qu'il avoit acquises dans les Gaules, les libéralités qu'il exerçoit envers tous, le credit qu'il avoit parmi les étrangers : il ajoute qu'ayant pû ruiner entièrement Attila, il lui a donné passage, esperant sans doute d'en être assisté dans ses pernicieux desseins ; que pour lui il étoit d'avis qu'on les prévint. Heracle qui étoit naturellement effeminé, & par conséquent soupçonneux & cruel, crut facilement qu'Ætius affectoit quelque nouveauté. Il va trouver aussitôt l'empereur, & lui représente le danger si proche & si grand, que le jour même ce Prince fit tuer Ætius par ses eunuques.

Dès ce moment, Valentinien fut détecté : on ne le regarda plus que comme un tyran, & bientôt il connut quel tort il s'étoit fait à lui même, en se privant d'Ætius. Attila n'eut pas plus tôt appris que ce grand capitaine n'étoit plus, qu'avec une armée nombreuse il vint en Italie ; il

défit nos troupes qui voulurent s'opposer à lui, & comme il n'y avoit plus que les villes qui l'arrêtaffent, il mit le siege devant Aquilée, qu'il prit enfin après trois ans, & qu'il démolit entierement. Ceux de Padoue, & quelques autres peuples nommés venetes, se retirerent alors dans quelques isles de la mer Adriatique.

Attila marcha ensuite droit à Rome; il l'auroit sans doute prise & saccagée, si Valentinien ne s'étoit rendu son tributaire, & ne lui avoit accordé sa sœur Honorique pour femme. Pour moi j'aurois rougi de me trouver en Italie, & de la voir en cette désolation, sans essayer de me perdre avec elle; mais dès qu'Aquilée fut assiegée, Eudoxe & l'empereur m'avoient envoyé demander du secours à l'empereur Marcien. Je n'en pus rien obtenir; cependant je tombai dangereusement malade, & l'on dit même à Eudoxe que j'étois mort. Jugez quelle fut sa douleur. Je restai donc inutilement plus d'un an à Constantinople, après quoi je m'en vins à Ravenne, où Valentinien s'étoit jetté avec Eudoxe, abandonnant Rome à la fureur de l'ennemi, si, comme je vous l'ai dit, la paix ne s'étoit conclue.

On apprit bientôt la mort d'Attila. Maxime regarda cette conjoncture comme le moment favorable pour executer sa vengeance. Il avoit une grande autorité dans

l'empire , parce qu'il étoit patrice. Il avoit gagné les soldats par ses largesses , & le peuple par son affabilité. Il se lia avec les amis d'Ætius , sans que l'empereur en prît ombrage , puis que lui-même avoit conseillé sa mort. Un jour tirant à part Thrasyle l'un des meilleurs amis d'Ætius , & capitaine des gardes , il sçut si bien lui remettre devant les yeux la mort de ce grand homme , la mollesse de Valentinien , & la facilité de la vengeance , qu'il le porta à tout ce qu'il voulut. Cette résolution prise , ils ne tarderent gueres à l'exécuter. Ils prirent leur temps que Valentinien mangeoit seul , & le tuerent avec l'eunuque Heracle.

Si j'eusse été près de sa personne , je l'aurois défendu , ou je serois mort avec lui. Quelque coupable qu'il fût pour la violence dont il avoit usé à l'égard d'Isidore , il n'est jamais permis à un sujet de mettre la main sur son maître , moins encore d'ôter la vie à celui pour qui il est obligé de donner la sienne. J'étois pour lors au sacrifice avec la belle Eudoxe ; le tumulte y fut si grand , qu'elle fut contrainte de fuir de Rome , mais il fallut bientôt y retourner.

Maxime s'étant fait incontinent proclamer empereur , sans aucune opposition , à cause du trouble où étoit la ville , Isido-

re en fut avertie par Maxime même. Elle haïssoit tellement Valentinien, qu'elle ne put croire qu'il fût mort. Pour s'en assurer, elle court au palais, elle se lave les mains dans le sang de ce malheureux prince, & la joye dissipant ses esprits, elle tombe morte de l'autre côté. Pour moi j'étois avec la belle Eudoxe; je l'accompagnai par tout où elle voulut, trop heureux de lui prouver tout ensemble mon amour, & ma fidélité !

Vous dirai-je, ami Silvandre, combien de fois je la tins évanouie entre mes bras, & combien de fois j'arrosai son visage & son sein de mes larmes ? Nous étions partis avec tant de précipitation, que nous étions presque seuls, & que la nuit nous surprit dans un bois où nous fûmes obligés de nous arrêter. Eudoxe n'avoit avec elle que ses deux filles, Olymbre, & deux jeunes hommes qui nous suivoient ordinairement. Je me couchai par terre, Eudoxe appuya sa tête sur mon sein, & ses filles étoient à ses piés. Quelle nuit pour la belle Eudoxe ! mais qu'elle me parut charmante ! Je possédois enfin ce que j'aimois uniquement, & ce qui pensa me faire mourir de plaisir, c'est qu'Eudoxe me jura qu'elle n'épouserait jamais que moi. » Peut-être, ajouta-t'elle, la fortune vous sera si favorable, que je le pourrai sans me

492 *La II. Partie de l'Astrée.*

» dégrader. Je reçois , lui dis-je , cette pro-
» messe avec la plus vive reconnoissance ;
» en échange je me donne entierement à
» vous. Mais si jamais un autre devient vo-
» tre époux , je jure que je le tueraï de cet-
» te même main que vous tenez entre les
» vôtres , sans que vous puissiez vous en
» offenser , ni diminuer la tendresse que
» vous m'avez promise.

Je ne jouis pas long temps du plaisir d'être seul auprès d'elle, ni mon ami d'être auprès de Placidie. Le lendemain Maxime envoya de tous côtés pour nous arrêter. Il dépêcha tant de gens , qu'enfin nous fûmes rencontrés. On nous mena vers le tyran, quelque défense qu'Olymbre & moi nous pussions faire. Nous reçûmes plusieurs blessures l'un & l'autre ; Maxime non content d'avoir tué Valentinien , & usurpé l'empire , voulut , pour donner quelque couleur à son usurpation , épouser la belle Eudoxe. Dieux , que ne fit-elle point pour l'éviter ! mais , ô dieux , que ne ressentis-je point ! mes blessures m'empêchoient de sortir , & par conséquent de rien entreprendre. Dix jours après la mort de Valentinien , le tyran contraignit Eudoxe à l'épouser. Je sçus cette affreuse nouvelle par Olymbre qui étoit déjà presque guéri , & qui ne me quittoit point. Et lors que nous ne sçavions que juger de cette action , &

que nous doutions presque si Eudoxe n'avoit point consenti, je reçus de sa part ce billet :

EUDOXE A URSACE.

Je suis entre les mains d'un tyran qui me force à l'épouser. Je prens à témoin le dieu qui a entendu les sermens que je vous ai faits, que je n'ai point consenti, & que je ne consentirai jamais à ses desirs. Je vous somme de la promesse que vous me fites en même temps, si vous ne voulez que je me plaigne autant de vous, que nous avons lieu de nous plaindre de la fortune.

Que n'eusse-je point entrepris, si mes blessures me l'avoient permis ! mais hélas, je n'eus pas même la force de me percer le sein. J'y aurois peut être réussi sans mon cher Olymbre, qui m'en ôtoit tous les moyens, & qui me persuada enfin de vivre, jusqu'à ce que je vis entrer la sage & belle Eudoxe dans ma chambre, quelques jours après ces injustes noces. Elle avoit obtenu cette permission de Maxime qui vouloit s'il étoit possible la gagner par la douceur, & qui n'avoit nul soupçon de moi. Elle lui avoit représenté qu'il étoit bien juste qu'elle me vît en l'état où j'étois, puis que c'étoit en la défendant que j'avois été blessé. Elle s'approcha de mon lit, elle essaya de me parler, mais inutile-

ment. Pour moi je m'armai de courage, & je lui dis : » Madame, il me semble qu'en » ce malheur il n'y a que Valentinien & » moi qui soyons à plaindre. Il a perdu » l'empire, la vie, & son épouse ; & moi » je pers les bonnes graces d'Eudoxe. Loin, » me répondit-elle, de soulager ma douleur, vous vous plaisez à m'accabler ; » mais je défie le ciel, & vous d'augmenter » mes ennuis. Il ne me reste plus que la » mort à souffrir ; & que m'importe la vie, » puisqu'Urface ne m'aime plus ?

» Comment, m'écriai-je, Urface ne » vous aime plus ? Urface ne vous aime » plus, madame, & depuis quand l'avez- » vous reconnu ? Depuis l'outrage que » vous m'avez fait, en vous donnant au » tyran ? C'est donc parce que j'ai pû sur- » vivre à cette offense ? mais prenez-vous- » en à Olymbre qui m'y a forcé, & qui » m'a fait entendre que vous l'ordonniez. » Donnez-moi le fer que l'on m'a ravi, & » vous verrez si c'est volontairement que » je vis après un si grand outrage. » Elle ne put soutenir plus long temps de pareils discours, & m'interrompant elle me dit : » Je vous ai toujours connu véritable ; vous » dites que vous m'aimez encore, je le » crois, & je ne me trouve plus si malheureuse. Je vous en dirois davantage, si je » ne craignois que l'on nous écoutât, je

„ vous conjure seulement par votre amour
„ d'être bien persuadé que c'est malgré
„ moi que je vis auprès de Maxime que je
„ regarde comme un monstre. Mais le ciel
„ me promet que je serai vengée , aussi
„ bien que Valentinien & Urface ; cepen-
„ dant dissimulez , & guérissez-vous ; nous
„ ne pouvons autrement arriver à ce que
„ nous desirons. „ Elle ne put m'en dire
„ davantage , étant contrainte de s'en al-
„ ler , de peur de faire soupçonner notre
„ dessein.

Elle revint quelques jours après , & me
dit qu'elle avoit résolu de faire mourir
Maxime à quelque prix que ce fût. „ Ma
„ princesse , lui dis-je , vous ne devez point
„ m'envier ce bonheur ; mais il est besoin
„ d'une grande prudence. Voici ce que j'i-
„ magine : Depuis que Valentinien laissa
„ l'Afrique à Genseric, ce barbare n'a point
„ voulu s'allier avec ses ennemis. Faites-
„ lui sçavoir le meurtre de Valentinien ,
„ il viendra vous secourir. Offrez-lui l'em-
„ pire ; il vaut encore mieux voir un bar-
„ bare maître de l'Italie , que de rester sans
„ vengeance. „ Nous chargeâmes Olym-
bre de passer en Afrique ; en moins de
quinze jours il arrive à Carthage , & dis-
pose de la sorte Genseric à l'entreprise qu'il
lui proposoit , que deux mois après le roi
vandal prit terre en Italie avec trois cens

mille combatans. Il arriva dans la capitale sans s'arrêter , ainsi que nous l'en sollicitions. Maxime fut tellement effrayé , qu'il permit à ceux qui le voulurent de se retirer dans les montagnes , & qu'il songeoit lui même à prendre la fuite. Je le poursuivis avec quelques-uns de mes amis , & je l'atteignis sur les bords du Tybre , comme il remontoit à cheval , pour se jeter ensuite dans les montagnes ; quoique nous fussions inferieurs en nombre , je résolus de le charger. Je le défiai sur ses attentats , il refusa d'en venir aux mains avec moi ; il voulut continuer sa fuite ; & les siens en furent si indignés , que se joignant avec mes amis , ils se mirent à le poursuivre. Je l'atteignis le premier , & je lui déchargeai sur la tête un si grand coup , qu'il se laissa tomber. Incontinent , ceux qui venoient après moi acheverent de le tuer.

Jusqu'ici vous avez entendu des accidens bien funestes pour la belle Eudoxe , & pour moi ; mais ceux qui me restent à vous raconter le sont bien plus. Ils m'ont réduit , hélas , en l'état où vous m'avez vu , lors que le ciel vous a fait arriver pour me sauver la vie.

Voilà donc Genferic maître de la ville , où il étoit entré sans résistance. Eudoxe le reçoit , lui donne le titre d'auguste , & de libérateur de l'empire. Elle l'accable d'honneurs

neurs & d'actions de graces ; mais le barbare au lieu de meriter ces beaux titres , donne la ville au pillage , & s'en retourne en Afrique chargé de dépouilles. Encore s'il s'étoit contenté des choses inanimées ; mais hélas il emmena la belle Eudoxe & ses deux filles. J'étois auprès de cette infortunée princesse , lors qu'il lui manda de se tenir prête à partir dans trois jours. Elle tomba évanouie , & plût à dieu qu'elle & moi nous fussions morts en ce moment , elle n'auroit point été captive , & moi je n'aurois pas été témoin de la captivité. Dieux ! comment puis-je me rappeler cette aventure , sans mourir ! Je sors de Rome avec quelques personnes affidées , sans communiquer mon dessein à mon cher Olymbre , à qui je ne pus parler , parce qu'il étoit auprès de Genferic qui l'avoit pris en amitié , & que pour obéir à Eudoxe , il ne quittoit point le barbare. J'envoyai depuis vers lui , afin qu'il assurât Eudoxe que je la tirerois des mains des barbares , ou que je mourrois à ses yeux.

Si Eudoxe avoit sçu en quel lieu j'étois , elle m'auroit défendu de songer à ce dessein, dont l'exécution étoit absolument impossible. J'assemblai environ mille chevaux , & ne pouvant souffrir que l'on emmenât Eudoxe , je résolus de combattre

l'armée entière de Genseric. Je comptois de mourir les armes à la main pour une cause si glorieuse, & que ma vie ne pouvoit être plus honorablement employée. Je me cachai dans un bois qui est sur le chemin d'Ostie. Je vis passer une partie de l'armée assés en désordre, mais n'en voulant qu'à Eudoxe j'attendis jusqu'à ce qu'il vint quelques chariots. Il en parut dans les quels j'apperçus des dames. Je crus que c'étoit celles que je cherchois; j'exhorte mes gens à faire un action digne du nom romain; je pousse mon cheval, nous chargeons ces chariots que dix mille barbares escortoient. Nous battons les barbares, & je délivrois Eudoxe, si elle avoit été dans l'un de ces chariots. O dieu, quel regret fut le mien, quand je vis mon entreprise manquée, & que j'avois toute l'armée ennemie sur mes bras! Nous voilà investis de tous côtés. Quelques-uns se sauverent; moi je demeurai parmi les morts, je fus dépouillé comme tel; & c'est ce qui me sauva la vie. Eudoxe reconnut mes habits que portoit un soldat, & les montrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point: » Urface, lui dit-elle, a enfin trouvé le repos que la fortune lui a toujours refusé. » A ce mot elle s'évanouit.

Olymbre courut après le soldat, & ayant sçu de lui où il avoit pris mes habits, il

partit incontinent, & chercha tant qu'il me trouva. Il eut permission du barbare de me rendre les derniers devoirs. Il me faisoit porter à Rome sur un brancart; il arriva je ne sçai comment que je donnai quelque signe de vie. Olymbre qui avoit sans cesse les yeux sur moi, s'en apperçut; & transporté de joye, il me fit mettre dans la premiere maison qu'il rencontra. Je revins enfin de ce long évanouissement. Ami Silvandre, il vous dira mieux que moi quels furent les transports, quand il me revit vivant, après m'avoir pleuré mort. Ceux qui le virent en cet état, jugerent bien que sa vie ne lui étoit pas plus chere que la mienne. Heuteux, mille fois plus heureux, si j'étois mort en cette occasion! Je n'aurois point eu les déplaisirs que m'ont causé l'absence & le ravissement d'Eudoxe. Olymbre ne seroit point separé de sa chere Placidie, ni Eudoxe abandonnée d'Olymbre qui lui eût été si utile.

C'est ce qui me fit résoudre à la mort; mais tant que mes blessures me retinrent au lit, Olymbre m'empêcha d'exécuter ce généreux dessein. Dès que je pus monter à cheval, je me dérobaï secretement, & prenant le chemin de l'Etrurie, je me cachai dans les montagnes de l'Apennin, resolu d'y mourir de faim, & ne voulant

point verser mon sang, pour ne pas offenser le dieu vengeur des homicides. Mais lors que l'impatience me fit oublier le ciel, & que je voulois me percer, Olymbre survint qui m'arrêta le bras, & me rendit encore une fois la vie. Cependant je m'opiniâtrois dans ma résolution, mais le ciel m'envoya un jeune homme d'une sagesse & d'une beauté admirables, pour me détourner de ce dessein. Je le crus; je lui obéis, esperant de lui quelque secours extraordinaire.

Quand je sçus que ce jeune homme étoit segulien comme vous, & qu'il étoit arrivé au lieu où j'étois par hazard, j'avoue que je pris une plus forte résolution de mourir, qu'auparavant; & je l'eusse fait, sans ce jeune homme qui s'appelloit Celadon, comme il me le dit depuis, qui me détermina à attendre la guérison d'Olymbre qui s'étoit blessé à la main, en voulant m'empêcher de me donner la mort. Le chyrurgien qui le pensoit avoit beaucoup voyagé, & ces voyages lui ayant donné de l'expérience, il devina en partie quel étoit mon dessein.

Un jour donc qu'il me tira à part : » Seigneur, me dit-il, ne trouvez point étrange » que je vous donne un conseil que vous ne » me demandez point. J'ai reconnu que vous » vouliez attenter à votre vie : gardez-vous

» de le faire ; dieu punit rigoureusement
» les homicides d'eux-mêmes ; outre que
» c'est manquer de courage que de se tuer.
» C'est fuir un jour de bataille par la crain-
» te des ennemis. Non que les hommes
» doivent être livrés comme des esclaves
» à toutes les indignités de la fortune ; pour
» juger si ces outrages doivent être sup-
» portés , le ciel a établi les massiliens. Ils
» ont regardé la mort comme un tribut de
» la nature , & qu'il étoit injuste de refu-
» ser à ceux qui le demandent avec raison.
» C'est pour cela qu'il y a dans leur ville un
» lieu public où ils gardent de la ciguë
» qu'ils donnent à boire à celui qui veut
» mourir , si toutes fois le conseil des six
» cens approuve ses raisons.

» Je vous donne cet avis , seigneur , afin
» que si la fortune vous persecute injuste-
» ment , vous puissiez sans blesser la justi-
» ce , vous soustraire à sa tyrannie. Et ne
» croyez pas que je vous donne un conseil
» que je refuserois pour moi : je partirai
» dans peu de jours , pour terminer heu-
» sement ma vieillesse. J'ai quatre-vingt
» dix-neuf ans , j'ai vécu heureux selon ma
» condition , & je ne veux point attendre
» la centième année , de peur que le sort
» ne me fasse mourir malheureux. » Tel
fut le discours que me tint le bon vieillard.
J'en fus vivement touché , je le redis à

Olymbre , & nous nous unimes tous trois pour venir ensemble en ce lieu terminer notre carrière. Mais le ciel ne l'a pas voulu , en faisant mourir le vieillard , lors que vous nous avez secourus. Les deux femmes que vous avez sauvées sont les filles ; elles étoient venues pour lui fermer les yeux , si le conseil des six cens lui avoit accordé le poison. Nous avons cru que nous ne devions point les abandonner , jusqu'à ce qu'elles ayent trouvé le corps de leur pere , & qu'elles lui ayent rendu les derniers devoirs , afin que n'ayant point éprouvé de disgraces , pendant le cours de sa vie , il ait après sa mort le bonheur d'être enseveli par ses enfans. Notre dessein est de les renvoyer ensuite à nos dépens , dès que nous aurons reçu des nouvelles de Rome. Nous attendons de l'argent & des esclaves , après quoi nous poursuivrons notre dessein , & nous nous presenterons devant les juges de la mort.

Ursace finit de la sorte , me laissant infiniment touché de sa fortune , & de celle d'Eudoxe. Il me recommanda le silence , de peur que quelque ami de Maxime ne les prévint , & ne les empêchât de mourir volontairement. Il me demanda ensuite quelles cérémonies il falloit observer , & je lui répondis qu'il falloit présenter au magistrat une requête sans nom , qu'il la rapor-

toit ensuite au conseil , & qu'elle devoit être conçues en ces termes :

Le souverain conseil des sixsens est requis d'accorder au suppliant le soulagement des miseres humaines , en vertu des sages loix des massiliens. Et pour cet effet lui soit donné un jour pour déduire devant eux ses raisons.

» On vous assignera le jour , continuaï-
 » je ; vous déduirez en termes clairs & pré-
 » cis vos raisons, & si elles sont jugées bon-
 » nes, soyez persuadé que vous obtiendrez
 » ce que vous desirez. » Quelques jours
 s'étant écoulés, ils reçurent par un vais-
 seau quantité d'esclaves & de richesses.
 Toutes choses étant disposées, ils me prie-
 rent de les accompagner devant les juges.
 Je le fis à regret, car je les aimois. Ils pre-
 sentent leur requête, ils sont assignés au
 troisiémier jour, car c'étoit le terme que
 l'on donnoit pour changer d'avis. Mais Ur-
 face parut dès le matin avec Olymbre; Ur-
 face parla en ces termes :

DEMANDE D'URSACE.

*Je veux mourir, seigneurs massiliens, parceque
 la vie m'est desagréable, inutile, honteuse. Des-
 agreable ; parce qu'aimant & qu'étant aimé
 d'une dame belle & vertueuse, on me l'a enlevée,
 & qu'on l'a menée en captivité dans une terre
 étrangere. Inutile, parce que le ravisseur est in-*

finiment plus puissant que moi. Honteuse , parce que j'ai mille fois juré à celle que j'aimois , qu'il ne lui seroit fait aucun outrage , tant que je vivrois , & que ce m'est une honte extrême de vivre & de ne la pas secourir.

Urface prononça ces mots avec une fermeté qui étonna les juges. Quand il eut fini , Olymbre parla de la sorte :

DEMANDE D'OLYMBRE.

Seigneurs massiliens , je veux mourir pour toutes les raisons que mon ami vous a déduites ; & par ce que je vois qu'il veut mourir. Car l'aimant plus que tout ce qui est dans l'univers , je ne puis ni ne dois me separer de lui. Or il n'est rien qui ne m'ait attaché à lui. Il est vertueux , ami fidele , & je lui dois la vie.

Tout le monde admira la resolution de ce généreux ami ; cependant le conseil hésita s'il devoit leur accorder ce qu'ils demandoient, jusqu'à ce que le principal juge demanda de l'avis de tous à Urface s'il consentoit que son ami mourût. Urface ayant répondu que non , le sage massilien lui en demanda la raison. » Parce , dit Urface , » qu'il doit vivre pour soulager sa maitresse & la mienne. Et vous , continua le » massilien , avez-vous permission de celle » que vous aimez de vous ôter la vie ? Je » ne l'ai point , dit Urface , par ce que je
ne

» ne l'ai point vue depuis ce malheur ;
» mais je suis assuré que son cœur géné-
» reux y consentira. » Les seigneurs du
conseil opinèrent long temps ; enfin le
principal juge ayant recueilli les voix ,
prononça de la sorte :

JUGEMENT DU CONSEIL.

*Sur les requêtes à nous présentées par les deux
supplians , le conseil ordonne avant que d'ac-
corder la première , que l'un pourra disposer de
sa vie , s'il revient avec cette permission ; pour
l'autre il est déclaré incapable d'obtenir cette
grace , puisque son ami refuse d'y consentir.*

» O dieu , s'écria Urface , combien il me
» reste à passer de tristes jours , & de mal-
» heureuses nuits ! » Ils se retirèrent donc
tous deux , en se plaignant de la fortune
qui ôtoit aux massiliens la volonté de leur
accorder ce qu'ils ne refusoient point aux
miserables. Le bruit s'étant répandu que
ces deux seigneurs avoient quitté l'Italie
pour venir demander le poison , un grand
astrologue qui desiroit les cōnoître vint les
visiter. Je l'introduisis parce que j'en é-
tois connu depuis quelque temps. Le vieil-
lard après plusieurs discours , & sçachant
le point de leur nativité traça quelques
figures , & leur parla ainsi : » Vivez ,
» seigneurs , vivez : vous êtes réservés

» à une meilleure fortune ; vous , dit-il ;
 » en s'adressant à Urface , vous recouvre-
 » rez par votre meilleur ami celle que vous
 » avez perdue , & vous la possederez lon-
 » gues années dans la même ville où votre
 » amour à pris naissance. Et vous dit-il ;
 » en se tournant vers Olymbre , vous épou-
 » serez celle que vous aimez , vous la ra-
 » menerez dans sa patrie avec sa mere , &
 » vous mourrez empereur d'Occident. Ce
 » que je vous dis arrivera infailliblement. »
 La reputation du vieillard , le détail qu'il
 fit à Urface de sa vie passée , l'engagerent
 à suivre le conseil qu'il lui donneroit. Il
 pria donc l'astrologue de vouloir l'aider
 de ses avis , & lui proposa le danger qu'il y
 avoit pour lui d'aller en Afrique. » Ren-
 » voyez vos esclaves , dit le vieillard , fai-
 » tes semblant de vous tuer , afin que le
 » bruit de votre mort se répande par tout.
 » Vous vous déguiserez ensuite en esclave ;
 » & vous passerez avec votre ami en Afri-
 » que , où vous executerez ce que vous
 » avez resolu.

Urface , après avoir long temps délibéré
 prend le parti d'executer ce que l'astro-
 logue lui avoit dit. Un soir donc que nous
 nous promenions ensemble sur le bord de
 la mer avec plusieurs de la ville , il fait sem-
 blant de se percer , & se jettant dans la
 mer , il nous laisse sa robe qu'il avoit ex-

près teinte de sang. Nous feignîmes, Olymbre & moi, de le regretter beaucoup, nous dûmes alors son nom, & bientôt la nouvelle de sa mort fut divulguée. Cependant je lui portai des habits d'esclave au lieu où je sçavois qu'il devoit se retirer. Il arriva qu'Olymbre feignant le lendemain de chercher le corps de son ami, trouva celui du vieil myre. Il le remit entre les mains de ses filles qui lui rendirent les derniers devoirs ; & quelques jours après Olymbre les renvoya avec tous ses domestiques, & ceux d'Urface, à qui il fit de grands biens. Il s'en alla ensuite en Afrique avec son ami déguisé en esclave. Il vouloit m'emmener ; mais je ne croyois pas pouvoir disposer de moi, sans le consentement de celui qui m'avoit élevé.

Voilà, madame, dit Silvandre en s'adressant à Leonide, tout ce que j'ai sçu de la fortune d'Urface, qui pour sa fidélité méritoit un autre sort. Leonide vouloit répondre, lors qu'Mylas se levant dit : » Voilà le plus grand extravagant qui ait j mais » fait profession d'aimer. Comment avoir » servi si long temps pour n'avoir d'autre » salaire qu'un baiser ? & cependant avoir » tant de fois exposé sa vie, demandé le poison, s'être enfin rendu esclave ; je conclus » pour moi que le ciel lui a fait justice en » l'abaissant à cet état, puisqu'il a toujours

» fait les actions d'un esclave. » Il auroit continué ; mais il étoit heure de souper ; & le druide prenant Tyrcis d'une main, & Phocion de l'autre. & se tournant vers Hylas : » Berger , lui dit-il , avouez la » verité ; qu'avez-vous trouvé de plus » beau en ce lieu ? Pour moi , dit Hylas , je n'ai rien vu qu'Alexis. » Ace mot ils sortirent de la galerie. Lors qu'on eut soupé , & qu'une partie de la nuit se fut passée en divers entretiens , on les conduisit dans leurs chambres , & dès le matin ils se retirèrent dans leurs hameaux , satisfaits au dernier point de la politesse d'Adamas , & de la beauté d'Alexis.

Ils rencontrèrent par hazard dans la prairie Astrée , Diane & Phylis , avec Madonte , Laonice , Palinice , Circène & Florice qui les attendoient , pour sçavoir des nouvelles de la beauté d'Alexis. » Eh bien , » mon serviteur , dit Phylis à Hylas , que » dites-vous d'Alexis ? Votre serviteur , dit » Hylas ? n'usons plus , je vous prie , des » mots de serviteur & de maitresse , ils ne » sont plus de saison entre nous. Ne sçavez-vous pas que je donne congé à celles » que j'aime , quand j'en trouve de plus » belles ? Interrogez Florice , Circène , Palinice , Madonte & Laonice , & si elles ne » vous répondent pas , interrogez Phylis , » elle vous pourra dire que je la quitte pour

» Alexis. » On rit des discours d'Hylas,
& Phylis lui répondit de la sorte : » Est-
» il possible que vous me quittiez pour
» une druide ? Il faut, repartit Hylas, que
» je vous communique une idée qui m'est
» venue. J'ai aimé des filles, des femmes,
» des veuves ; j'en ai recherché d'égales à
» moi, d'une plus haute & d'une moin-
» dre condition que moi ; j'ai servi des stu-
» pides, des rusées ; j'en ai trouvé de cruel-
» les, de sensibles, d'indifferentes ; j'en ai
» eu de vieilles, de jeunes, de blondes,
» de noires ; mais je n'ai point encore ser-
» vi de vestale. Et je pense que les dieux
» m'ont envoyé la belle Alexis, afin que
» je fasse cet apprentissage, & que je sois
» le plus accompli des amans. »

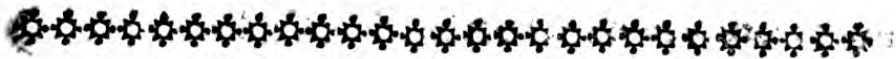
Cependant Lycidas racontoit à Phylis
& à la belle Astrée ce qu'il avoit vu chés A-
damas. Alexis, leur dit-il : » Elle ressemble
» si parfaitement à mon frere, que l'œil
» y est trompé, & que s'il n'étoit pas mort,
» je croirois que c'est lui même. O dieux,
» dit Astrée, faites que j'aye le plaisir de
» la voir ! » Puis se tournant vers Diane :
» Je vous jure, ma sœur, lui dit-elle à l'o-
» reille, que je n'oublierai rien pour l'en-
» gager à me mener avec elle dans l'autre
» des carnutes.

Ils choisirent le troisième jour pour vi-
siter le sage Adamas, & la belle Alexis.

510 *La II. Partie de l'Astrée.*

Ce terme parut long à l'impaticence d'AC-
trée ; Celadon de son côté l'attendoit avec
une impaticence égale. C'est ainsi qu'amour
se jouoit de ces deux amans , en ne leur
permettant pas de jouir du bien qui étoit
en leur puissance , s'ils l'avoient connu.

Fin de la seconde Partie.



T A B L E

DES HISTOIRES

contenues en cette II. Partie.

H ISTOIRE DE CELIDE'E , DE THAMYRE , ET DE CALY- DON ,	page 26
DISCOURS DE CALYDON ,	49
RE'PONSE DE CELIDE'E ,	59
RE'PONSE DE THAMYRE ,	71
HISTOIRE DE PALINICE , ET DE CIRCENE ,	121
HISTOIRE DE PARTHENOPE , DE FLORICE , ET DE DORINDE ,	135
LES LOIX D'AMOUR ,	189
CHANGEMENS AUX LOIX D'A- MOUR ,	201
HISTOIRE DE DAMON ET DE MA- DONTE ,	114
HISTOIRE DE GALATE'E ,	272
HISTOIRE DE DORIS ET DE PALE- MON ,	342

REPONSE DE PALEMON,	349
HISTOIRE D'ADRASTE,	358
JUGEMENT DE LEONIDE,	363
HISTOIRE D'URSACE, ET D'OLYMBRE,	390
SUITE DE L'HISTOIRE DE LINDAMOR,	399
SUITE DE L'HISTOIRE DE CELIDE'E,	421
HISTOIRE DE PLACIDIE,	448
HISTOIRE D'EUDOXE, DE VALENTINIEN, ET D'URSACE,	465
DEMANDE D'URSACE,	503
DEMANDE D'OLYMBRE,	504
JUGEMENT DU CONSEIL,	505





